



HAL
open science

Découverte et conquête de l'Amérique latine : visions de l'Ailleurs, de l'Autre et de l'Europe à travers les conquistadores espagnols, 1492-1542

Élise Krésias

► **To cite this version:**

Élise Krésias. Découverte et conquête de l'Amérique latine : visions de l'Ailleurs, de l'Autre et de l'Europe à travers les conquistadores espagnols, 1492-1542. Histoire. 2011. dumas-00610687

HAL Id: dumas-00610687

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00610687>

Submitted on 23 Jul 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

KRESIAS Elise

Découverte et conquête de l'Amérique latine :
Visions de l'Ailleurs, de l'Autre et de l'Europe à travers
les conquistadores espagnols
1492-1542

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'Art

Spécialité : Histoire des Relations et Echanges Culturels Internationaux

sous la direction de M. Gilles Bertrand

Année universitaire 2010-2011

KRESIAS Elise

Découverte et conquête de l'Amérique latine :
Visions de l'Ailleurs, de l'Autre et de l'Europe à travers
les conquistadores espagnols
1492-1542

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'Art

Spécialité : Histoire des Relations et Echanges Culturels Internationaux

Sous la direction de M. Gilles Bertrand

Année universitaire 2010-2011

Remerciements

Je remercie chaleureusement les étudiants de la promotion 2010-2011 du master Histoire des relations et échanges culturels internationaux de l'université Pierre Mendès France pour le soutien, l'aide et les conseils qu'ils m'ont apportés.

Je souhaite également exprimer toute ma gratitude à Monsieur Bertrand, à la patience, la disponibilité et l'écoute dont il a fait preuve à mon égard. Je lui transmets tous mes remerciements pour son soutien et ses indications qui m'ont permis de mener à bien ce travail.

Sommaire

Introduction	6
Partie 1 : Ailleurs - La découverte de l'Amérique : un nouvel Ailleurs	16
Chapitre 1 – Partir : motivations.....	17
A. LES INTERETS NATIONAUX	17
B. MOTIVATIONS PERSONNELLES	23
Chapitre 2 – Un monde inconnu, immense et imprévisible.....	30
A. UNE AVANCEE AVEUGLE.....	30
B. LA DILATATION DE L'ESPACE ET DU TEMPS.....	36
C. L'INCERTITUDE FACE AU LENDEMAIN	39
Chapitre 3 – Un environnement hostile, une mort omniprésente	44
A. UNE REALITE TRES DIFFICILE	44
B. Un perpétuel état de guerre	50
C. ANGOISSES, PEURS ET MECONTENTEMENT	54
Chapitre 4 – Seuls au monde	59
A. LOIN DE LA PENINSULE, LOIN DE LA COURONNE : LE DERACINEMENT ET L'ISOLEMENT.	59
B. LA RECHERCHE DE REPERES	65
C. DES CONSEQUENCES SUR LE COMPORTEMENT.....	71
Partie 2 - A la rencontre d'un Autre : l'Indiens	78
Chapitre 5 – Un autre à la fois proche et lointain	79
A. LES DIFFERENCES, CŒUR DU REJET FACE A L'AUTRE	79
B. DES ELEMENTS D'ACCEPTATION	85
C. LA COMMUNICATION : UN PONT ENTRE DEUX MONDES DISTINCTS	89
CHAPITRE 6 – VALORISATION ET DEVALORISATION DES INDIENS : LA POSITION DE L'AUTRE.	95
A. CATEGORISATION	95
B. HIERARCHISATION	100
C. DES CRITERES DE POSITIONNEMENT SOCIAL.....	105
Chapitre 7- L'héritage des contacts avec d'autres cultures	110
A. SOUS LE PRISME DE L'ISLAM	110
B. LA REFERENCE ITALIENNE ET ANTIQUE.....	115
C. L'EXPERIENCE CANARIENNE	118
Chapitre 8 – L'expérience d'altérités familières	121
A. DANS LE CADRE DE LA CONCURRENCE INTERNATIONALE	121
B. LES ACTEURS DE L'AMERIQUE AU CŒUR D'UN RESEAU DE RIVALITES	125
Partie 3 - La conquête de l'Autre et de l'Ailleurs.....	132
Chapitre 9 – L'échange avec l'Autre basé sur l'inégalité.....	133
A. LES APPORTS DES CONQUISTADORES : LES FONDEMENTS DE L'EUROPE.....	133
B. UNE CONTREPARTIE QUI S'AVERE BIEN PLUS CONTRAIGNANTE : LA VASSALITE	140
C. UNE COLONISATION MELEE D'INTENTIONS PACIFIQUES	147

Chapitre 10 – Destruction et déstructuration des sociétés indiennes	155
A. DES POPULATIONS EXTERMINEES	155
B. LES CONDITIONS DE LA SOUMISSION	161
C. L’ABOLITION DES VALEURS ET DES REPERES.....	163
Chapitre 11 – Un comportement légitime ?.....	170
A. LA NOTION DE GUERRES JUSTES	170
B. LES CONQUISTADORES, DETENTEURS DE LA VERITE ABSOLUE	175
C. DES ADVERSAIRES EUROPEENS : LES DEFENSEURS DE LA CAUSE INDIENNE.....	178
Chapitre 12 – La projection de l’Européen en Amérique	184
A. L’ELABORATION D’UN MODELE EUROPEEN	184
B. LA RENCONTRE AVEC L’AUTRE LIEE A LA DECOUVERTE DE SOI-MEME.....	187
Conclusion.....	194
Sources	198
Bibliographie.....	199
Table des annexes.....	208
Table des illustrations.....	215
Table des cartes	222
Index des noms de lieux et de personnes.....	240
Table des matières	245

Introduction

La découverte de l'Amérique est un moment clé de l'histoire. Elle opère le rapprochement entre deux hémisphères mettant en relation l'Europe avec des peuples et des terres jusque là complètement ignorés. L'évènement se produit dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492 par l'entremise de Christophe Colomb et de ses équipages envoyés sous le service de la couronne d'Espagne. Les premières îles des Antilles sont accostées et prises au nom des Rois Catholiques, Isabelle Iere de Castille et Ferdinand II d'Aragon. L'aventure américaine commence.

Cet épisode historique a été longuement étudié par les historiens et de différentes manières. En effet, tant de paramètres peuvent être pris en considération. Certains se sont attelés à analyser la vie de certains personnages en particulier donnant naissance à de multiples biographies. Christophe Colomb est par exemple au cœur d'une impressionnante liste d'ouvrages tels que ceux de Marianne Mahn-Lot¹ ou Jacques Heers², décryptant ses origines, ses considérations, ses comportements... Mais les autres pistes de recherches et angles d'attaques ont été nombreux. Tzvetan Todorov dans ces écrits³ relie la découverte et la conquête avec la rencontre avec de nouveaux peuples et axe son étude sur le questionnement face à ce phénomène. Des auteurs tels que Pierre Chaunu⁴ ont développé les aspects internes de la conquête, ses mécanismes, ses rouages, ses excès. La voie des légendes américaines a été suivie par Jean Pierre Sanchez⁵ dans un ouvrage séparé en deux volumes dévoilant tout le chemin de l'imaginaire présent dans cette aventure. Les conquistadores en eux même ont également éveillé la curiosité. Leurs actions spectaculaires, la difficulté et l'inédit de l'entreprise ainsi que leur appartenance à une période clé attirent l'intérêt des historiens. Jean Descola⁶, Frederic Alexander Kirkpatrick⁷

¹ Marianne Mahn-Lot, *Christophe Colomb*, Paris, Editions du Seuil, 1960.

² Jacques Heers, *Christophe Colomb*, Paris, Hachette, 1981.

³ Tzvetan Todorov, *La conquête de l'Amérique, la question de l'autre*, Paris, Seuil, 1991.

⁴ Pierre Chaunu, *Conquête et exploitation des nouveaux mondes : XVIème siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2010.

⁵ Jean Pierre Sanchez, *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1996, deux volumes.

⁶ Jean Descola, *Les Conquistadors*, Paris, Fayard, 1979.

⁷ Frederic Alexander Kirkpatrick, *Les conquistadors espagnols*, Paris, Payot, 1992

ou Bernard Grunberg⁸ se sont attachés à la description de la vie, des motivations et des actes de ces hommes. L'histoire de la découverte et de la conquête de l'Amérique est donc un sujet très vaste. Il peut être rattaché à l'histoire de la navigation, des Indiens, des voyages, des grandes découvertes, de l'Espagne, de l'Europe et bien d'autre encore. De plus il recouvre deux volets, celui de l'histoire occidentale mais aussi celui de l'Amérique. Deux destins se rejoignent et peuvent s'entrevoir du point de vue européen ou à travers les yeux indigènes. L'étude européocentrée s'est développée beaucoup plus tôt que la vision amérindienne. Pourtant malgré le déséquilibre, l'histoire des indiens d'Amérique intéresse des auteurs contemporains des événements où de nos jours. Cependant la destruction de nombreux parchemins et traces du passé indien durant la conquête et la difficulté de traduction des langues amérindiennes obstruent l'entreprise.

Comme nous le constatons, pour aborder cette période de l'histoire, encore s'agit-il de délimiter un sujet d'étude assez précis pour espérer appréhender au plus près certains aspects de la découverte et de la conquête. Ce mémoire a pour volonté de mettre en lumière la vision des conquistadores vis-à-vis de ce nouvel « Ailleurs » et de ces nouveaux « Autres » découverts. Par ces termes volontairement utilisés tout au long de ce mémoire, c'est la différence avec l'Europe, l'Espagne, leurs représentants en Amérique et les peuples et les terres américaines qui sont désignés. C'est-à dire l'analyse des sentiments, du ressenti et du vécu des explorateurs dans ces contrées lointaines découvertes dont l'ignorance et la différence sont au premier plan. L'Ailleurs et l'Autre définissent ce qui n'appartient pas à son monde, à sa connaissance habituelle, à son quotidien. Ils marquent une rupture, une barrière, un fossé. L'un concernant la localisation, les terres, les mers, les lieux. Le second traduisant l'altérité, les êtres qui n'appartiennent pas à la société prise en référence ici, celle des conquistadores. Les deux composantes principales de cette recherche sont ces notions entrelacées de nouveauté et de différence interprétées à travers les yeux des acteurs de l'aventure. L'ambition est d'entrer véritablement dans la tête de ces hommes partis outre Atlantique afin d'analyser leur histoire selon leurs émotions, leurs désirs, leurs pulsions, leurs expériences... Les sentiments et les ressentis dressent des représentations particulières, bouleversent les comportements, transforment les visions. Il ne s'agit pas ici d'analyser les actes et les pensées des explorateurs mais davantage de les

⁸ Bernard Grunberg, *L'univers des conquistadores : les hommes et leur conquête dans le Mexique du XVI^e siècle*, préface. de Pierre Chaunu, Paris, L'Harmattan, 1993.

décrypter de l'intérieur, d'en trouver les origines, les explications et les rouages. Dans un effort d'empathie, l'intention est de se placer dans l'esprit de ces hommes qui ont participé à la découverte et la conquête de l'Amérique afin de donner leur vision de ce nouvel Ailleurs et de ces nouveaux Autres. Ce travail se lie intimement avec l'identité des personnages concernés. Un aspect qui révélera également les visions dont ces derniers sont porteurs vis-à-vis de leur propre monde, celle de l'Espagne et par extension de façon plus générale celle de l'Europe.

Par soucis de précision, les limites géographiques et temporelles de ce mémoire se bornent à l'Amérique espagnole durant les cinquante premières années qui suivent la découverte et qui entament la conquête, de 1492 à 1542. Les territoires concernés sont principalement les îles de la mer des Caraïbes et la Terre Ferme⁹ (1492), le Mexique¹⁰ (1519), le Pérou¹¹ (1535) et le Nicaragua¹² (1524). Le choix d'un demi siècle seulement comme panel d'étude s'explique par l'envie de conserver intact l'aspect de l'inédit de la situation. Ce sont ces premières années qui marquent le bouleversement total des choses, l'effet de la rencontre, l'inconnu de l'aventure. Ce sont les premiers regards de l'Amérique. Son apprentissage, ses explorations, ses surprises et sa recherche de repères. Les limites géographiques découlent de la décision de rechercher une cohésion entre les différentes perceptions et émotions des explorateurs. Ainsi afin de posséder une référence claire, l'appartenance à une même origine culturelle et à une même société est intangible.

Les épisodes étudiés appartiennent tous à l'histoire de l'Espagne, première puissance à poser le pied sur cet Ailleurs. Ils nous sont racontés par différentes personnalités au service de la couronne de Castille et d'Aragon. Ils seront appelés tour à tour et de façon générale représentant un groupe, « conquistadores », « explorateurs », « aventuriers », « acteurs de l'Amérique ». Chacun de ces titres se rejoignent sur un seul et même point : ces individus ont participé de manière concrète et réelle à la découverte et à la conquête. Ils se sont tous rendus sur les lieux, ont du combattre et se sont adaptés. Ils ont rencontré et échangé avec les indigènes. Ils ont voulu embarquer vers cet Ailleurs et ont manifesté leur présence, leur pensée et leur actes dans le quotidien de l'entreprise. Ils sont

⁹ Cf. Carte 7 p 209 ; Les îles et la Terre Ferme.

¹⁰ Cf Carte 8 p 210 ; Le Mexique à la veille de la conquête.

¹¹ Cf Carte 10 p 212 ; La conquête du Pérou.

¹² Cf Carte 11 p 213 ;

les sources de ce travail et c'est à travers leurs écrits que s'est formé cette réflexion : Christophe Colomb, Hernan Cortes, Bernal Diaz del Castillo, Francisco de Jerez, Gonzalo Fernandez de Oviedo et Bartholomé de Las Casas. Tous laissent derrière eux des descriptions, des questionnements, des scènes de vie entières comme témoignages. Journal de bord, correspondances, rapports de missions, chroniques nous permettent durant leur récits de se mettre à la place des protagonistes pour pénétrer leur compréhension et leur vision de ce qu'ils découvrent et surtout la manière par laquelle ils le réalisent. Il est possible de classer leurs récits selon deux catégories distinctes qui possèdent chacune leurs particularités : l'écrit officiel, la relation et le témoignage personnel. Le journal de bord, tout comme le compte rendu de mission sont des documents à caractère officiel. Certains aspects techniques, militaires, religieux, géographiques et protocolaires sont respectés. Cependant leur usage peut être détourné et servir à justifier ses actes, expliquer la situation d'un point de vue différent pour la légitimer. Les relations dégagent davantage de neutralité, elles sont souvent d'ordre utilitaire et possèdent des renseignements pratiques. Mais ces dernières peuvent aussi recouvrir un aspect personnel issu de l'expérience, cela devient alors la chronique d'une conquête, rapportée selon les souvenirs et le vécu.

Les conquistadores espagnols

Christophe Colomb, Journal de bord et autres écrits¹³.

Né en 1451 à Gênes, Christophe Colomb ne se destine à l'origine pas à la navigation. Mais la République de Gènes est alors à son apogée. Elle doit sa richesse grâce au commerce avec l'Orient. Le port de Gènes accueille les nombreux navires qui sillonnent la Méditerranée. Les plus gros banquiers de la République, cherchent de bons vendeurs qui ne craignent pas la mer. Il réalise alors son premier voyage maritime vers l'île de Chio en Mer Egée. Puis il se rend à Madère pour y ramener du sucre et part à Tunis pour chercher des épices. En 1476, Christophe Colomb est à Lisbonne où les marins portugais maîtrisent déjà les voyages en haute mer. Pour se rendre à Mina, en Guinée, d'où ils ramènent de l'or, des épices et des esclaves, ils s'éloignent de la côte et doublent très au large des îles du Cap Vert afin de retrouver des vents favorables pour le retour. Colomb se passionne pour la navigation, la cartographie, la cosmographie et les sciences maritimes. Il lit de nombreux

¹³ Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique, Tome 1 : Journal de bord et autres écrits 1492-1493, Tome 2 : Relations de voyage et autres écrits 1494-1505*, Paris, La Découverte, 2002.

ouvrages et l'étude de Ptolémée lui apporte la certitude de la rotondité de la terre. Peu à peu il est persuadé qu'il existe une route à l'ouest, au delà de l'Atlantique, vers les Indes.

Ce personnage est l'un des plus cités du mémoire. Plusieurs raisons participent de ce fait. Tout d'abord, il est le premier individu à accoster en Amérique et à croiser la route des indigènes. L'aventure commence avec lui. De plus ces écrits sont nombreux et se sont répandus rapidement et intensément en Europe. Le navigateur a fait quatre voyages vers les Indes Occidentales¹⁴.

Hernan Cortès, La conquête du Mexique¹⁵

Ce futur capitaine connu à travers toute l'Europe est né à Medellin en Estrémadure en 1484 ou 1485, de Martin Cortes de Monroy et d'une fille de Diego Altamirano de Pizarro. A quatorze ans il est envoyé à l'université de Salamanque ou selon d'autres chez un notaire de Valladolid. En 1504, l'année de la mort d'Isabelle la Catholique, il gagne l'Hispaniola en tant que notaire. Il suit Diego Velazquez à Cuba. En 1519 ce dernier le nomme à la tête d'une expédition au Mexique. Vingt-sept ans après le premier voyage de Christophe Colomb, Hernán Cortés appareille de La Havane à la tête de dix vaisseaux. Avec lui, quatre cents hommes, seize chevaux, quelques canons et couleuvrines. C'est le début de la conquête d'un continent. Deux civilisations s'affrontent. En deux ans, un empire et une culture se disloquent. Dans le choc va se forger l'Amérique espagnole.

Cortés a rédigé son rapport à l'empereur Charles Quint. Ces cinq lettres, rédigées de 1519 à 1526, sont relativement exhaustives. Une lettre de 1519 revient sur les premières découvertes et les conflits avec Diego Velasquez, gouverneur de Cuba. La seconde (1520) décrit la montée en puissance des conquistadors, mais aussi la magnificence de l'empire aztèque de Moctezuma. La troisième (1522) retrace la reconquête de Tenochtitlan (Mexico). La quatrième (1524) relate l'organisation, le développement de la colonie et enfin, la cinquième aborde l'expédition « épique » de Cortés en pays mexicain.

¹⁴ Cf Carte 5 p 207 ; Les voyages de Christophe Colomb.

¹⁵ Hernan Cortes, *La conquête du Mexique*, Paris, La Découverte, 1996.

Ces lettres ont été traduites par Désiré Charnay (1528-1915) et publiées pour la première fois en 1896 avant la republication en 1982 par Maspero puis La Découverte en 1996.

Bernal Diaz del Castillo, L’histoire véridique de la conquête du Mexique¹⁶.

Bernal Diaz n'a pas vingt ans lorsqu'il s'embarque en 1514 pour l'aventure américaine. En 1519, il participe à l'expédition dirigée par Cortes vers le Mexique. Il est présent lors de la conquête de Mexico et au cours des multiples épisodes de la conquête des Mexica. Dans sa conquête du Mexique, Hernan Cortés n'était pas seul. A ses côtés, Bernal Diaz del Castillo, a scrupuleusement enregistré les faits et gestes de ses compagnons. Sur une même période deux individus montrent leur réalité modelée selon leur regard mais aussi leurs écrits. Il relate cet exploit militaire exceptionnel dans le continent, quarante ans plus tard lorsque le conquistador est alors devenu chroniqueur.

Gonzalo Fernández de Oviedo, Singularités du Nicaragua¹⁷.

Né à Madrid en 1478, Oviedo grandit à la cour d'Espagne sous le règne des Rois Catholiques. Il assiste au siège de Grenade et rencontre Colomb avant son premier départ. En 1514, il est nommé inspecteur des fonderies d'or de Saint Domingue et à son retour en Espagne, il reçoit le titre d'Historiographe des Indes. Il retourne cinq fois en Amérique avant de mourir à Valladolid en 1557. Son ouvrage « *La General y natural historia de las Indias* » renferme une quantité d'informations singulières recueillies de première main sur l'aventure américaine. Cependant, il est à noter qu'Oviedo présente sous les jours les plus favorables les manières d'agir de ses compatriotes.

C'est à travers son livre que les Européens – et ensuite le monde entier – apprennent l'existence du hamac, de l'ananas et du tabac, entre autres choses. Une terre de lacs remarquables et de montagnes brûlantes, une mosaïque de peuples différents par leurs coutumes, leur langue, leur mode de gouvernement, c'est ce que découvre avec une évidente fascination Gonzalo Fernandez de Oviedo entre 1528 et 1529. Ravagée par les rivalités et les guerres que se livrent les conquérants entre eux autant que par l'entreprise de conquête elle-même, la province du Nicaragua fut le lieu d'une expérience unique pour le premier chroniqueur des Indes, arpenteur du Nouveau Monde.

¹⁶ Bernal Diaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, Paris, La découverte, 2009.

¹⁷ Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Singularité du Nicaragua*, Paris, Chandeigne, 2002.

D'abord publié à Tolède sous la forme d'un résumé intitulé *La Natural historia de Las Indias*, la première partie est imprimée à Séville en 1535 alors que l'ouvrage complet n'est publié qu'en 1851-1855, par José Amador de los Rios pour l'Académie espagnole d'Histoire. L'édition incomplète de Séville se répand en version française et anglaise, publiées respectivement par Poleur et Eden en 1555 et 1556.

Bartolomé de Las Casas, Très brève relation de la destruction des Indes¹⁸

Né en 1484, Bartolomé de las Casas est le fils de Pedro de Las Casas, modeste marchand. A neuf ans il voit l'arrivée de Christophe Colomb dans Séville, lors du retour du premier voyage de l'amiral. Son père et son oncle participent au deuxième voyage qui part de Cadix, le 25 septembre 1493. Au retour de son père, il côtoie un esclave indien, et, en 1502, il part pour le nouveau monde accompagnant le nouveau gouverneur.

En 1552, devenu dominicain Las Casas publie à Séville la plus terrible des dénonciations des excès du colonialisme : « *La Très brève relation de la destruction des Indes* ». Les conquistadores y sont des diables qui pillent, tuent et allument des brasiers d'enfer. Cette apocalypse s'appuie sur une théologie rigoureuse du droit naturel : les Indiens, propriétaires légitimes de leurs terres, ont des droits de juste guerre contre les envahisseurs. Cet auteur est considéré comme l'un des premiers défenseurs des droits des peuples originaires d'Amérique et c'est une figure historique de la lutte pour les droits indigènes.

La *Brevissima relacion de la destruccion de las Indias* (1552) figure dans plusieurs collections de traités. On trouve aussi plusieurs éditions isolées en espagnol au XIX^{ème} siècle et XX^{ème} siècle, parmi les plus récentes, on peut citer :

- 1966, Buenos Aires, Editorial Universitaria, prologue de Gregorio Weinberg.
- 1977, Madrid, Fundacion Universitaria Espanola, édition de Manuel Ballesteros Gaibrois.
- 1979, Barcelone, Fotamara, prologue d'Olga Camps.
- 1982, Madrid, Catédra, édition d'André Saint-Lu.

Francisco de Jerez, La conquête du Pérou¹⁹

¹⁸ Bartholomé de Las Casas, *Très brève relation de la destruction des Indes*, Paris, La Découverte, 1996.

¹⁹ Francisco de Jerez, *Relation véridique de la conquête du Pérou et de la province de Cuzco nommée Nouvelle-Castille*, Paris, A.M. Métailié, 1982.

Francisco de Jerez est né vers 1497 à Séville. Il part à quinze ans au Panama et exerce la fonction d'écrivain public. Pizarro l'engage comme secrétaire en 1524 et l'emmène dans sa première expédition. Lors de la conquête du Pérou, il rejoint le gouverneur en août 1531, en tant que rapporteur officiel. A Cajamarca, dans le bref combat qui aboutit à la capture de l'Inca Atahualpa, il se casse une jambe et reste estropié. En juin 1534, il revient à Séville et fait publier sa « *Verdadera Relacion de la Conquista del Perú* » dans laquelle il raconte comment une poignée d'hommes conquièrent un empire.

La *Relation véridique de la conquête du Pérou* est publiée en 1534 après son retour à Séville. Elle est traduite en 1982 en français, chez Métailié, puis en 2002.

Tous ces textes sont écrits par des Espagnols. Ce sont leurs récits, leurs aventures, leurs points de vue qui s'y dégagent. Une critique peut être faite concernant la subjectivité des sources. Leur manière bien souvent valorisée de raconter les événements. Cependant, c'est bien ce point de vue interne et toutes ses ramifications qui nous intéressent ici. En outre, les auteurs réunis nous permettent d'étudier ses visions de part plusieurs positions, celle du navigateur et Amiral Christophe Colomb, du soldat Bernal Diaz del Castillo, du missionnaire Bartholomé de Las Casas, d'un historiographe officiel par la personne de Gonzalo Fernandez de Oviedo mais aussi du Capitaine Hernan Cortès et du secrétaire Francisco de Jerez. Plusieurs réactions, des comportements variés mais une même identité représentée face à la découverte et à la conquête de ce qui va s'appeler le Nouveau Monde.

L'étude de leurs écrits s'est effectuée à partir d'éditions récentes et accessibles. L'analyse philologique n'interfère ici en rien avec la démarche recherchée. Il s'agit de décrypter des comportements et des pensées comme faisant parti d'un tout, d'un ensemble contextuel. Lire entre les lignes pour appréhender l'atmosphère générale. Les mots et les phrases dans leur signification stricte du langage ne sont pas utiles.

L'Amérique espagnole

Dès 1492 et au cours de ses quatre expéditions, Christophe Colomb explore l'espace de la mer des Caraïbes. En récompense pour ces services les Rois Catholiques le nomment avant son premier départ Amiral, Vice-roi des Indes et Gouverneur Général des îles et des terres qu'il découvrirait. Sa route croise celle des Antilles et de la Terre Ferme

puis Christophe Colomb navigue également le long de l'isthme de Panamá et du Honduras actuel²⁰.

En mai 1493, le pape Alexandre dicte les bulles *inter caetera* : la démarcation des terres découvertes par la Castille et le Portugal correspond à la ligne du méridien situé à cent lieu des Açores et du Cap Vert. Un an après, le traité de Tordesillas entre l'Espagne et le Portugal ratifie les bulles pontificales.

À partir de 1519, les Espagnols conquièrent les deux principaux empires de l'Amérique latine : Hernán Cortés est victorieux des Aztèques²¹. En 1526, c'est la découverte et conquête du Pérou²². Francisco Pizarro se rend maître de l'Empire des Inca en jouant sur les rivalités politiques. Depuis ces points vitaux, les conquistadores s'installent peu à peu dans le Yucatán, le Guatemala, le Honduras, le Costa Rica, le Nicaragua et le Panama. Des expéditions sont envoyées vers le Nord du Mexique et jusque dans le Sud-ouest

En quelques années, il va se passer beaucoup d'évènements primordiaux de l'autre coté de ce mystérieux océan Atlantique. Des situations, des hommes, des modes de vie nouveaux vont apparaître dans le champ d'action d'un empire européen. Mais quelle est la situation de ce dernier, de l'Europe en générale et de ces relations géopolitiques à cette période ?

L'Europe

En ce qui concerne l'Espagne, il convient de revenir sur quelques éléments primordiaux. En 1469, le mariage de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille est à l'origine de l'unification des couronnes espagnoles. Dès lors et pendant leur règne, ils affichent leur souhait de faire de la péninsule une terre unie encore plus fervente et catholique que le Vatican. La lutte contre les royaumes musulmans redouble. 1492 est l'année de la reconquête du dernier bastion maure : Grenade.

En France, le traité d'Étaples est signé avec l'Angleterre. Il met fin à l'attaque anglaise du nord de la France, lancée en représailles de part le soutien du roi de France à des opposants de Henri VII d'Angleterre. Après la fin de la Guerre de Cent Ans, signée en 1475, la peur d'un nouveau conflit de longue durée pousse les deux royaumes à s'entendre.

²⁰ Cf Annexe 1 p 189 ; Chronologie des découvertes castillanes.

²¹ Cf. Annexe 2 p 192 ; Chronologie de la découverte et de la conquête du Mexique.

²² Cf Annexe 3 p 193 ; Chronologie de la découverte, de la conquête et de la pacification du Pérou.

Cependant dès 1494, débutent les Guerres d'Italie, une suite de conflits entrecoupés de trêves menée par la France au cours du XVIème siècle au sujet des droits héréditaires des souverains français sur le royaume de Naples et le duché de Milan.

Le XVIème siècle est marqué par l'idée d'un grand empire européen qui renaît avec l'affrontement entre François Ier²³ et Charles Quint²⁴, qui tous deux se disputent le trône du Saint-Empire. Charles Quint l'emporte, se retrouvant à la tête d'un domaine très vaste, mais aussi très morcelé. Les diverses guerres menées contre la France ne donnent aucun résultat et, durant deux siècles, le découpage de l'Europe va évoluer au gré des alliances matrimoniales et des guerres entre États. C'est face à la montée en puissance de l'Empire Ottoman qu'une union des États chrétiens d'Europe apparaît derrière une identité commune : l'appartenance à la chrétienté et à la même culture. Mais ce ciment du christianisme catholique, qui donnait un semblant d'union à cette Europe, éclate en morceaux avec la Réforme. Les guerres de religion, la guerre de Trente Ans, les guerres de Louis XIV rythment les XVI^e et XVII^e siècles. Les traités de Westphalie (1648) et celui du Traité des Pyrénées en 1659, redessinent durablement la carte politique de l'Europe et l'équilibre des forces en présence.

Tous ces événements, ces affrontements et ces alliances se déroulent en même temps que l'aventure américaine. Certains auront des conséquences des deux côtés de l'Atlantique. Des ressemblances frappantes s'opèrent parfois entre les comportements dans les deux hémisphères. Ce mémoire se divise en trois parties. Les deux premières sont consacrées davantage à l'aspect de la découverte. Celle de ce nouvel Ailleurs, l'Amérique Latine, puis de cet Autre, cette altérité rencontrée. La dernière partie s'axe sur la conquête de ces contrées et de ces populations, son fonctionnement, ses conséquences, ses paradoxes. Le fil conducteur reste celui de la perception des conquistadores. Leur émotions, leurs repères mentaux, leurs relations...

²³ Cf Index des noms p 220.

²⁴ Cf Index des noms p 221.

Partie 1 : Ailleurs

-

La découverte de l'Amérique : un nouvel Ailleurs

Chapitre 1 – Partir : motivations

Dans le plus commun des dictionnaires de la langue française, partir signifie « prendre le départ, commencer un mouvement, aller ailleurs, quitter »²⁵. Prendre conscience de la signification exacte de ce mot, c'est se rapprocher de l'état d'esprit des individus embarqués dans l'aventure américaine. Partir : se diriger vers l'ailleurs, abandonner ses repères, quitter sa vie quotidienne. Et que ce soit une décision individuelle ou émanant de la couronne d'Espagne, partir à la découverte d'une nouvelle route vers l'Asie ou des territoires découverts dans l'océan Atlantique pose la question des moteurs de ce départ. Pourquoi partir? Quelles sont les attentes et les espérances de ces aventuriers avançant sur ces routes lointaines ?

Il est important de se pencher sur les motivations à la fois des Rois Catholiques qui ont engagé la péninsule ibérique dans cette aventure mais aussi des acteurs primordiaux de cette épopée, tous les hommes, navigateurs, soldats, officiers, qui ont participé à ces péripéties.

A. Les intérêts nationaux

L'aventure américaine commence par un refus, celui d'accepter la proposition de Christophe Colomb de rejoindre l'Asie par l'Ouest. Le Portugal, première puissance maritime atlantique de par sa présence sur la côte occidentale africaine décline la proposition. Les Rois Catholiques acceptent. Pourtant, de nombreux obstacles semblent se dresser face à ce projet considéré comme une aventure relevant de la folie. Alors pourquoi approuver ?

1. Une volonté d'évangélisation

Comme l'explique Christophe Colomb, en 1492, la reconquête des royaumes musulmans de la péninsule ibérique appelée *Reconquista* est effectuée. Commencée en 718, elle s'achève à l'heure où Ferdinand II d'Aragon et Isabelle de Castille chassent le

²⁵ *Le petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey, Paris, Le Robert, 2010.

dernier souverain musulman de la péninsule, Boabdil de Grenade, achevant l'unification du territoire espagnol, excepté la Navarre, incorporée en 1512.

« En cette présente année 1492, après que Vos Altesse eurent mis fin à la guerre contre les Maures qui régnaient encore en Europe, et l'avoir achevée en la très grande cité de Grenade »²⁶.

Désormais libérée de la charge de cette guerre, la couronne d'Espagne peut s'affairer à d'autres projets. Les décrets dits de la *limpieza de sangre*²⁷ sont promulgués et la foi catholique s'impose à l'ensemble du royaume. Les Rois Catholiques prononcent l'expulsion des juifs non convertis d'Espagne, provoquant un nouvel exil. Les musulmans sont expulsés en 1502. Il ne reste alors en Espagne que de nouveaux convertis appelés les Morisques. Ceux-ci seront définitivement expulsés, un siècle plus tard, en 1609. A cette période l'Espagne est donc en pleine transformation et présente désormais « la particularité en cela que l'achèvement de la *Reconquista* sur les Maures manifestait une puissance sans pareille trouvée dans le processus d'unification de la monarchie, elle-même assise sur l'épanouissement d'une bourgeoisie qui était sans doute alors la plus prospère d'Europe »²⁸. Mais plus loin, l'expansion du christianisme est bloquée par l'Islam au Sud du bassin méditerranéen et à l'Est de la Volga. Une nouvelle route vers l'Asie, la découverte de possibles nouveaux territoires puis l'exploration et la conquête de l'Amérique espagnole se traduisent alors dans les esprits par l'idée d'une évangélisation forte et continue. Ce que l'on appelle les *grandes découvertes* va être l'occasion d'une nouvelle phase de l'expansion du christianisme dans les contrées découvertes.

« J'espère en Notre Seigneur que Vos Altesces se détermineront à en envoyer en grand diligence pour se réunir à l'Eglise de si grands peuples et les convertir, de mêmes qu'Elles ont détruits ceux qui ne voulaient pas confesser le Père, le Fils et le Saint Esprit. Aux termes de leurs jours – car nous sommes tous mortels – Vos Altesces laisseront leurs royaumes dans l'état le plus paisible, nettoyé de l'hérésie et des noirceurs, et Elles seront bien reçues devant l'Eternel Créateur. Puisse-t-Il leur accorder longue vie, grand accroissement en hauts royaumes

²⁶ Christophe Colomb, *Op. cit.*, p 99.

²⁷ La *limpieza de sangre* signifie « pureté de sang ». Il s'agit d'un concept qui s'est développé en Espagne à partir de la fin du XV^e siècle. Il renvoie à la qualité de vieux chrétien, dénué de toute ascendance juive ou maure, par opposition aux nouveaux chrétiens, juifs ou musulmans convertis (le plus souvent par la force) et dont on doutait de la réalité de la foi.

²⁸ Michel Lequenn, introduction, Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique, Tome 1, Journal de bord et autres récits, 1492-1493*, La découverte, 2006, Paris, p 99.

et seigneuries et leur donner volonté et disposition d'augmenter la Sainte Religion Chrétienne ainsi que jusqu'ici Elles l'ont fait. Amen»²⁹.

L'expansion du christianisme est une volonté mais aussi une mission. L'Évangile selon Matthieu rapporte les paroles du Christ : « Allez, faites de toutes les nations des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit »³⁰. Là se trouve la première définition de l'évangélisation : apporter la parole du Christ à tous les peuples, c'est-à-dire diffuser les Évangiles dans lesquels elle a été recueillie, et donner les sacrements, dont le premier est le baptême. Or, malgré la normalisation des croyances opérée dans la Péninsule Ibérique, une cassure irrémédiable de l'Europe chrétienne s'opère : la Réforme. Traumatisme important de l'époque, la vague protestante va bouleverser les rapports et les mentalités. L'élan religieux s'amplifie même si, partie intégrante de la conquête, les missionnaires sont inclus dès le commencement dans les entreprises outre atlantiques. Des légions de missionnaires espagnols débarquent en Amérique³¹. Clergé séculier mais aussi régulier, il s'agit de franciscains en 1502, puis de dominicains en 1510, de mercédaires en 1519, d'augustins en 1533, enfin de jésuites en 1568. L'expansion de l'Eglise va se tourner hors de l'Europe, c'est le début d'une nouvelle conquête religieuse, celle de l'Amérique.

« Le capitaine lui répondit qu'il ne venait pas dans l'intention de leur faire du mal, mais pour les engager à accepter les doctrines de notre sainte religion ; il ajouta que nous avons pour seigneurs les plus grands princes du monde, qui étaient eux-mêmes les sujets d'un prince plus grand encore et qu'il ne demandait aux caciques et aux Indiens rien d'autre que d'obéir à Vos Altesses, ce qui leur attirerait toute espèce de biens et empêcherait que dorénavant personne leur fit aucun mal »³².

Les motivations sont claires, « les engager à accepter les doctrines de notre sainte religion ». Cependant il est aussi possible de déceler l'enjeu politique de l'évangélisation. La religion chrétienne est un système hiérarchique liée à la puissance : « les plus grands princes du monde » désignent les Rois Catholiques tandis que le « prince plus grand encore » symbolise le pape. Pouvoir temporel et spirituel sont entrelacés et liés. Pour les

²⁹ Christophe Colomb, *Op. cit.*, p 166-167.

³⁰ Benoît, Pierre *L'Évangile selon saint Matthieu* (XXVIII, 19-20), Paris, Ecole biblique et archéologique française, Editions du Cerf, 1950.

³¹ En 1508, par la bulle *Universalis Ecclesiae*, l'Espagne obtient le monopole des missions dans la zone qui lui avait été attribuée par le traité de Tordesillas.

³² Hernan Cortes, *Op. cit.*, p 52.

souverains chrétiens l'évangélisation est un moyen d'accroître leur influence, d'affirmer l'identité de leur peuple tout en s'inscrivant dans une perspective eschatologique, celle du salut de l'humanité grâce à la propagation de la foi et de l'Eglise catholique.

2. L'attrait des richesses de l'Asie : à la recherche du grand Khan

La découverte de l'Amérique résulte de l'envie de découvrir une nouvelle route pour se rendre en Asie sans dépendre du monde islamique. Le Portugal entreprend la difficile et lente circumnavigation de l'Afrique, route la plus sûre. Dès 1481, la bulle papale *Aeterni Regis* lui confère le monopole de la colonisation de la côte occidentale de l'Afrique et donc le chemin vers l'Asie. Cependant la longueur de l'entreprise impose la question de la route vers l'Ouest. La découverte de l'Amérique est donc à l'origine un voyage vers un Ailleurs déjà connu et digne des plus grands rêves : l'Asie et l'empire du Grand Khan.

Ici déjà, les hommes n'en pouvaient plus. Ils se plaignaient de la longueur du voyage. Mais l'Amiral les réconforta le mieux qu'il put en leur donnant bon espoir du profit qu'ils pourraient avoir. Et ajoutait qu'il était vain de se plaindre, parce qu'il était venu pour atteindre les Indes et qu'il entendait poursuivre jusqu'à les trouver, avec l'aide de Notre Seigneur »³³

Mis en lumière par les ouvrages de Jean de Mandeville³⁴ et Marco Polo³⁵, le Grand Khan est le plus grand empereur de la terre, dominant les territoires jusqu'aux frontières de la Russie et de la Prusse. Sa puissance, son faste, ses richesses sont renommées dans toute l'Europe. « L'Asie pour l'homme du Moyen Age était avant tout une région d'une richesse prodigieuse, le pays de l'or, d'Ophir et de Tarsis, mais aussi des épices et d'incroyables merveilles. Là bas il y avait pêle-mêle des éléphants, le Fontaine de jouvence, des licornes, des palais aux toits d'or, des perles et le tombeau d'Adam »³⁶. En outre, de ces pays arrivent du poivre, de la cannelle, du gingembre, du nard, des clous de girofle, de la noix de muscade, du bois de santal, des pierres précieuses, des perles de l'océan ... autant de

³³ Christophe Colomb *Op. cit.* p 125.

³⁴ Jean de Mandeville, *Le livre des merveilles du monde*, édition critique par Christiane Deluz, Paris, CNRS, 2000.

³⁵ André Sersteven, *Le Livre de Marco Polo ou le devisement du monde*, Evreux, Cercle du bibliophile, 1969.

³⁶ Jean Pierre Sanchez, *Op. cit.* p 41.

produits très recherchés en Europe. La route de l'Amérique n'est en fait qu'un nouvel itinéraire pour les épices si chères aux Européens.

« J'avais fort à cœur de la découvrir pendant rendre à Votre Majesté le plus grand et le plus signalé service ; car tous ceux qui ont quelque savoir et quelque expérience de la navigation dans les Indes tiennent pour certain que cette découverte entraînerait celle de beaucoup d'îles riches en or, perles, pierres précieuses et épices, dans parler de la découverte de beaucoup d'autres choses inconnues et admirables. Les personnes lettrées et les cosmographes les plus érudits affirment la même chose »³⁷

Cette nouvelle route à découvrir devient petit à petit à la fois plus lointaine et plus proche. Dans les premières phases de la conquête, la conscience d'être arrivé sur des terres inconnues n'est pas présente. Les explorateurs pensent être en Asie ou à proximité : « *C'est bien là l'île de Cipango dont on conte des choses si merveilleuses et qui, sur les sphères que j'ai vues et sur les peintures de mappemondes, est située dans les parages* »³⁸. La recherche du détroit asiatique va se faire pendant longtemps et la notion d'un continent entièrement nouveau ne fera que progressivement son chemin et connaîtra de nombreux sceptiques dont Christophe Colomb en tête. En outre, une fois la prise de conscience achevée, l'exploration des îles et de la Terre Ferme commence mais la recherche des routes de l'Asie continue. Il s'agit alors de déterminer la position du détroit de la mer du Sud. Il est d'ailleurs important de signaler que la présence de ce détroit semble immuable. Pendant de nombreuses années l'idée de toucher le continent asiatique par la route de l'Ouest est tellement intense que les conquistadores ne cherchent pas s'il existe un moyen d'y parvenir, mais par quels moyens y parvenir.

« J'ai dit à Votre Excellence en quelles parties de cette contrée j'avais envoyé des gens tant par terre que par mer, ce dont Votre Majesté, je l'espère, tirera les plus grands avantages ; et comme en toutes choses, je suis poursuivi par le même désir de servir les intérêts de Votre Majesté, voyant qu'il ne me restait plus qu'à faire explorer la côte du Panuco à la Floride, découverte par Ponce de Léon, et de la Floride à la mer du Nord en remontant jusqu'aux îles des Morues* (Terre Neuve), parce qu'il paraît certain qu'il doit y avoir sur cette côte un détroit conduisant à la mer du Sud, et qu'on le trouverait, (...). Certains le croient près d'ici, et si par la grâce de Dieu le fait était exact, la traversée du pays des épices à ces royaumes de Votre Majesté serait facile et courte, réduite de plus des trois quarts, et sans risque ni péril pour les

³⁷ Hernan Cortes, *Op. cit.* p. 284.

³⁸ Christophe Colomb, *Op. cit.* p.149

navires qui riaient et viendraient, parce qu'ils se trouveraient toujours dans les royaumes et seigneuries de Votre Majesté, où ils pourraient se ravitailler, se réparer selon leurs besoins. »³⁹

L'aventure américaine est dès le départ liée à l'Asie. Dans les deux cas il s'agit d'une recherche de l'Ailleurs. Un ailleurs mystérieux et fascinant mais déjà connu en ce qui concerne l'Asie. Un tout nouveau champ d'horizons à découvrir en ce qui concerne l'Amérique. Cette volonté et cette envie des territoires lointains est à relier avec les richesses qu'ils contiennent. Le déplacement des hommes et l'engagement de la couronne se réalise dans un but de rentabilité et d'avantages : la primauté sur une nouvelle route pour les richesses de l'Asie, l'idée d'une nation fortunée. La vision économique est donc un des principaux moteurs de l'entreprise. Une vision qui se matérialisera sous plusieurs formes dans le comportement des hommes et qui ne quittera jamais l'esprit des conquistadores et des souverains de l'Espagne.

3. L'accroissement des territoires

L'augmentation des possessions sous la domination espagnole est un thème courant dans les écrits des conquistadores engagés dans l'exploration et la conquête de l'Amérique : « *je tiens à ces navires plus que je ne saurais dire ; car, avec l'aide de Dieu, je suis certain de découvrir pour Votre Majesté plus de royaumes et de seigneuries que tous ceux découverts jusqu'à ce jour* »⁴⁰. Le concept et l'action de possession au nom de la couronne est automatique à chaque découverte, sur chaque île, à chaque nouvelle avancée. Il est réalisé en l'honneur des rois pour souligner la puissance de la Péninsule Ibérique. Et surtout il est réalisé sans prendre en compte la présence de populations aux alentours, il s'agit d'une prise de possession univoque et brutale, sans consultation des habitants originels des terres, avec détermination et fatalité. Tout se déroule comme si l'arrivée des Européens, l'accostage de leurs vaisseaux suffisait amplement à toute justification de prise de possession.

« Je descendis à terre avec de nombreuses gens et une bannière royale, à l'endroit le plus idoine, avec un étendard, un héraut, des secrétaires et des témoins, j'en pris à nouveau possession ainsi que de toutes les autres et de la terre ferme au nom de Vos Altesses, en

³⁹ Hernan Cortes, *Op. cit.* p. 338.

⁴⁰ *Ibid*, p 332.

refaisant les actes de la prise de possession de l'an passé, que je refaisait nonobstant, en demandant si quelqu'un la contredisait. »⁴¹

L'accroissement des territoires est également lié à l'évangélisation et à l'attrait des richesses. Le système mental effectué est très simple : plus de terres, plus de vassaux, plus de richesses, plus d'influence et enfin davantage d'espace pour l'avancée du christianisme. Ce schéma intellectuel est toujours plus ou moins présent. Il représente l'armature de l'épopée américaine, sa clé de voute. Il est partagé par tous les acteurs de la conquête ainsi que par les souverains ibériques et sert d'engrenage à l'avancée des Européens. La rentabilité et l'expansion du christianisme sont une nouvelle fois mis en avant, tels des valeurs prioritaires primordiales de la société qui vient de débarquer sur les plages des Antilles.

B. Motivations personnelles

Partir en Amérique et même avant cela partir à la découverte d'une nouvelle route vers l'Asie est un geste fort. A travers cette décision se dessine l'idée d'un changement, d'une nouveauté, de l'abandon de ce qui façonne l'univers quotidien. Hors pour les hommes de la fin du Moyen Age et du début des Temps Modernes, le changement provoque la peur. Mal armés pour faire face à des situations inattendues ou inédites, l'ailleurs, l'inhabituel apparait comme suspect et inquiétant. A cela s'ajoute la pensée négative d'un départ par la mer, conditionné par « un reflexe de défense d'une civilisation essentiellement terrienne qui confirmait l'expérience de ceux qui malgré tout se risquaient loin des rivages »⁴². Mais alors quels ont été les forces en présence qui ont permis à certains hommes de passer outre ces changements et ces peurs pour se lancer à la découverte et à la conquête de ce nouvel Ailleurs : l'Amérique.

⁴¹ Colomb Christophe, *Op. cit.* p 8.

⁴² Jean Delumeau, *La peur en occident : XIVe-XVIIIe siècles : une cité assiégée*, Paris, Fayard, 1988, p 31.

1. Les sources de la richesse

La curiosité d'un conquistador se tourne vers les sources de la richesse. L'espoir principal est financier. Il s'agit de trouver de l'or et des denrées précieuses. Cette volonté est une force puissante qui encourage, motive et déplace les hommes.

« Les Génois, les Vénitiens et tous ceux qui ont des perles, des pierres précieuses et d'autres choses de valeur, tous les portent jusqu'au bout du monde pour els échanger et les convertir en or. L'or est très excellent. C'est d'or que sont faits les trésors et, avec lui, celui qui le possède fait tout ce qu'il veut en ce monde, et il parvient même à élever les âmes au Paradis.⁴³ »

Pourtant les quantités de minerai exportées vers l'Espagne au début de la période d'expansion européenne dans les Indes occidentales n'étaient pas énorme⁴⁴ mais la vision de petites quantités d'or dans les villages indigènes puis ensuite la découverte des trésors des grandes civilisations attisent les convoitises et développent le sentiment d'un métal précieux abondant. La vision des hommes sur le terrain est pour la plupart, celle d'individus avides de cet or, prêts à tout pour le conquérir, quitte même à l'imaginer :

« Nos éclaireur à cheval arrivèrent jusqu'à la place principale et s'introduisirent dans les cours autour desquelles étaient bâties les habitations. Il leur sembla qu'on les avait repeintes depuis peu de jours et embellies comme ces Indiens le savent très bien faire. L'un des cavaliers crut même que cette blancheur qui reflétait la lumière était de l'argent et il accourut à bride abattue pour dire à Cortès que les murailles étaient faites de ce métal. Dona Marina et Aguilar firent observer que ce n'était sûrement que du plâtre ou de la chaux, et nous rîmes bien fort de son argent et de son enthousiasme⁴⁵ ».

Cette anecdote est représentative de l'importance de l'or et de l'acquisition de richesse dans l'esprit des conquistadores. L'évaluation de l'environnement en fonction des potentiels biens matériels accessibles est un élément important de la visite des Européens dans ce nouvel ailleurs. Il s'agit d'une vision orientée à but précis : devenir riche. Comparativement à une vision guerrière lors d'une bataille, cherchant les points faibles et les points forts de l'adversaire, les Espagnols prospectent ces nouveaux territoires selon les sources de l'or, de l'argent et des denrées précieuses. De plus, c'est dans ces contrées que

⁴³ Christophe Colomb, *Op. cit.*, p 364.

⁴⁴ Jean Pierre Sanchez, *Op. cit.* : « De 1503 à 1545, le trésor américain officiellement exporté ne correspond qu'à 6.48% du total exporté au cours du XVIème siècle ».

⁴⁵ Bernal Diaz del Castillo, *Op.cit.* p 189

les explorateurs ont pu voir, pour la première fois de grandes quantités d'or et il suffisait d'avoir entraperçu les biens de Moctezuma ou les trésors accumulés par les chefs des grands villages indiens pour croire à la possibilité de s'enrichir. Pour chaque trésor, pour chaque mine, pour chaque pierres précieuse, il est possible de lire une description de l'objet en question, sa forme, sa taille, son importance. Tout est décrit et recensé. Cela tient en partie au fait que les relations étudiées dans ce mémoire sont pour la plupart destinées à la Couronne d'Espagne. Cependant il ne s'agit pas de la seule raison. L'admiration, l'envie, la surprise, la convoitise, tous ces sentiments participent aux multiples compte-rendus des riches effets découverts. L'attrait puissant de l'or est retranscrit dans chaque source. Une retranscription bien souvent traduite en castellanos⁴⁶ comme pour obtenir une meilleure idée de l'argent acquis. Les biens sont fondus pour obtenir de l'or en barre, l'aspect extérieur, même exceptionnel fut-il, ne compte souvent pas. Le concept de richesse est celui du montant, de l'argent, de la valeur pécuniaire et non celui de la beauté de l'objet fini et de l'importance du travail effectué. Les conquistadores désirent la richesse, peu importe sous quelle forme du moment qu'il s'agit d'or, d'argent ou de denrées précieuses. Bien sur, la beauté de certaines créations d'orfèvreries sera remarquée et mise en valeur, mais dans l'esprit de chacun, ce qui compte, c'est l'acquisition de la richesse.

« Ayant fait l'inventaire de l'or et autres choses précieuses en présence des officiers de Votre Majesté, je fis fondre le tout, dont l'ensemble équivalait à plus de cent trente mille castellanos, dont le cinquième fut livré au trésorier de Votre Majesté, sans compter le cinquième d'autres valeurs appartenant à Votre Majesté, tant en esclaves qu'en autres objets, ainsi qu'il sera relaté dans un rapport contresigné par les officiers de la couronne. Le reste de l'or fut réparti entre moi et les Espagnols, suivant le grade et la qualité de chacun d'eux. Outre l'or, il y eut diverses pièces et bijoux, dont le cinquième, des plus précieux, fut attribué à Votre Majesté⁴⁷ ».

2. Un désir d'ascension et de reconnaissance sociale

La soif de l'or s'accompagne un désir de connaître une élévation sociale. « Promotion économique et promotion sociale apparaissent comme deux éléments indissociables d'un binôme très efficace pour le mouvement d'expansion »²⁶. Ces deux notions proches ont cependant des éléments de dissociation. La première situe sa recherche

⁴⁶ Monnaie d'or de 4,72 grammes

⁴⁷ Ibid, p 282-283

²⁶ Op. Cit. Sanchez, Jean Pierre, p 292.

autour de l'acquisition de richesse comme vu précédemment. La seconde relève de la possibilité de se hisser sur un pied d'égalité avec les plus grands noms d'Espagne, de rêver de titres de noblesse, de rencontre avec les Rois, de gloire et de reconnaissance nationale. L'espoir d'être reconnu par son mérite, ses découvertes et d'éclatantes actions est dans la tête de tous les acteurs embarqués pour cet ailleurs lointain.

« Et pour cela, Elles me comblèrent de grâces, m'anoblirent, décidèrent que dorénavant je m'appelais Don et serais grand amiral de la mer Océane et vice-roi et gouverneur perpétuel de toutes les îles et de la terre ferme que je découvrirai et gagnerai dans la mer Océane, et que mon fils aîné me succéderait en ces titres et ainsi de génération en génération, pour toujours et à jamais⁴⁸ ».

Mais pourquoi l'Amérique ? Pourquoi devoir partir si loin ? N'existait-il pas d'autres terrains propices à cette reconnaissance ? A travers ces interrogations ressort l'importance du contexte de l'époque. En effet, l'Espagne vient de remporter sa guerre contre l'Islam et la fin de la Reconquête de la Péninsule met un terme à la possibilité d'acquérir gloire et honneur en combattant contre les Infidèles. Il reste d'autres sentiers de gloire en Afrique ou en Italie mais les anciens acteurs de la guerre, les seigneurs munis de leurs lances, sont remplacés par des fantassins de métier engagés à la solde. Une certaine stagnation sociale est donc présente dans la péninsule, servant de catalyseur à tous les aventuriers en quête de renom. Enfin, outre l'ascension sociale, il est possible de déceler l'envie d'une reconnaissance sociale. Les conquistadores sont avides des hauts faits dont ils ont été les protagonistes. Ils se sentent, dès les débuts de l'aventure, enrôlés dans une entreprise de grande importance. Ils ont conscience d'être au cœur d'un théâtre d'évènements de premier ordre pour leur souverain. Ainsi ils sont à la recherche de la reconnaissance de leur participation active dans cette page de l'Histoire. Un désir dont l'apothéose se produit par une possible rencontre avec le Roi.

« Il y a deux choses qui me font désirer que Votre Majesté m'accorde l'insigne faveur de m'appeler près d'elle : la première de pouvoir la convaincre de la loyauté et de la fidélité que j'ai apportées à son service, parce que je mets l'estime de Votre majesté au dessus de tous les biens de ce monde ; car pour mériter ce titre de serviteur de Votre Majesté et de sa couronne impériale et royale, je me suis exposé aux plus grands périls et me suis livré aux travaux les plus pénibles, non pour l'amour de l'or dont j'ai possédé beaucoup pour un simple

⁴⁸ Christophe Colomb, *Op. cit.* p 100.

gentilhomme, car je l'aurais dépensé et sacrifié à une seule fin : approcher mon souverain maître.⁴⁹ »

3. Partir à l'aventure

Les conquistadores représentent une catégorie assez homogène. Bercés par les récits de voyageurs et de marins, avides des romans de chevalerie et des aventures des mythes antiques, ils appartiennent à la même civilisation et au même patrimoine culturel. Le monde est connu par beaucoup d'entre eux à travers ses histoires qui permettent d'ouvrir l'horizon. L'imaginaire est une motivation profonde. L'attrait de l'inconnu, l'aventure, l'envie de découvrir les secrets de ces nouveaux territoires, de partir dans une sorte de quête des merveilles de ce qui ne peut se voir ailleurs est très présente. Que ce soit face à des traces d'animaux ignorés jusqu'alors, en présence de phénomènes géologiques inédits ou autre, les récits de voyageurs outre Atlantique sont souvent fournis en tentatives d'explications mais aussi en mise en avant de tout ce qui sort de l'ordinaire, de tout ce qui n'est pas présent en Europe.

« J'envoyai dix de mes compagnons les plus aptes à bien étudier la chose, accompagnés d'Indiens pour leur servir de guides, leur recommandant d'atteindre la cime de la montagne (le Popocatépetl) et de découvrir le secret de cette fumée et comment elle sortait de là. Ils partirent et firent leur possible pour atteindre le sommet, mais ils ne purent y parvenir à cause de la grande quantité de neige dont la montagne est couverte, des nombreux tourbillons de cendre qui s'en échappent et du grand froid qui régnait dans les hauteurs. Cependant ils arrivèrent assez près, car de l'endroit qu'ils avaient atteint ils virent sortir la fumée, et elle sortait avec une violence et un tel bruit qu'il semblait que la montagne allait s'écrouler. Ils descendirent donc et rapportèrent une quantité de neige et de glaçons afin que nous les examinions de près, car cela nous paraissait très extraordinaire dans un pays qui, selon l'opinion de nos pilotes, appartient à la zone torride.⁵⁰ »

Les explorateurs partent à la recherche de la réalité des prodiges lus ou entendus tel qu'Ophir et Tarsis⁵¹, ou le Paradis Terrestre. Ils essaient de comprendre les énigmes qui les entourent, qu'elles aient une explication rationnelle ou beaucoup moins terre à terre. Le Ponant, l'Occident, l'Atlantique est un lieu mystérieux et inaccessible, un lieu où l'imaginaire peut avoir libre cour, où toutes les histoires, toutes les légendes peuvent être

⁴⁹ Ibid, P. 446.

⁵⁰ Ibid, P. 100-101.

⁵¹ Iles mythiques bibliques source d'or et de richesses.

réelles. Comme le souligne Jean Paul Duviols, « les récits médiévaux ne font pas de différences entre les choses vues et les choses entendues, ils n'en font pas davantage entre faits authentiques et faits imaginaires. Le merveilleux enchante nos hommes et l'in vraisemblable ne les choque pas »⁵². Le terrain foulé par les Européens demeure donc noyé dans une nébuleuse de fantasmes où l'incroyable est seulement possible mais aussi ardemment désiré et plus les régions découvertes sont éloignées de l'Europe, plus elles sont susceptibles de recéler des créatures et des endroits extraordinaires ou mythiques.

« L'écriture sainte témoigne que Notre Seigneur fit le Paradis terrestre, qu'il y mit l'arbre de la vie et que de là sort une source d'où naissent en ce monde quatre fleuves principaux ; le Gange aux Indes, le Tigre et l'Euphrate en [...], lesquels séparent les montagnes, forment la Mésopotamie et coulent ensuite en Perse, et le Nil qui naît en Ethiopie et se jette dans la mer à Alexandrie. Je ne trouve pas ni n'ai jamais trouvé un écrit des latins ou des Grecs qui, d'une manière ou certaine, dise en quel point de ce monde est le Paradis Terrestre, je ne l'ai vu non plus sur aucune mappemonde, sinon situé avec autorité d'argument. Certains le plaçaient là où sont les sources du Nil, en Ethiopie, mais d'autres parcourent toutes ces terres et n'y trouvèrent ni la température, ni l'élévation vers le ciel telles qu'ils pussent admettre qu'il était là et que les eaux du déluge y fussent arrivées qui le recouvrirent, etc. Quelques gentils prétendirent démontrer qu'il était dans les îles Fortunées, qui sont le Canaries, etc. Saint Isidor, Beda, Strabon, Le Maître de l'*Histoire Scolastique*, saint Ambroise, Scot et tous les savants théologiens s'accordent à dire que le Paradis terrestre est en Orient.⁵³ »

Enfin, cet attrait de l'aventure s'explique en partie par l'impression ou la conscience des conquistadores de vivre une véritable épopée historique avec la possibilité et surtout la grande volonté d'entrer dans la postérité tels les héros des romans de chevalerie qu'ils ont pu lire ou se faire conter. Entrer dans l'histoire, laisser une trace de son parcours en temps d'homme brave et vaillant, approcher l'idéal héroïque présent dans la littérature chevaleresque, tels ont été les aspirations des Espagnols partis conquérir l'Amérique.

« Grâce à Dieu, l'empereur étant prisonnier, la guerre fut terminée ce jour, 13 août 1521, fête de Saint Hippolyte, de façon que nous employâmes soixante et quinze jours au siège de cette ville, pendant lesquels Votre Majesté a pu juger des travaux, fatigues et dangers encourus par

⁵² Jean Paul Duviols, *L'Amérique espagnole vue et rêvée. Les livres de voyages de Christophe Colomb à Bougainville, 1492-1768*, Paris, Editions Promodis, 1985, p 19.

⁵³ Christophe Colomb, *Op. cit.* p 212-213.

ses sujets, et pendant lesquels ils se distinguèrent en hommes que les œuvres recommandent à la postérité⁵⁴. »

La découverte et la conquête de l'Amérique résulte donc de tout un ensemble de paramètres, d'aspirations, émanant à la fois du pouvoir royal mais aussi de profonds désirs ancrés dans esprit des individus. Nécessités économiques, extension des domaines de la couronne, recherche de nouvelles routes maritimes mais aussi attrait des territoires lointains et de leurs légendes, recherche de reconnaissance sociale, volonté de richesse, et bien évidemment désir d'évangélisation. Nombreux sont donc les facteurs qui participent au départ vers l'Occident, à l'exploration et à la conquête de l'Amérique. Ces catalyseurs sont à connaître et à comprendre pour espérer analyser la vision des conquistadores espagnols durant leur avancée. En effet, toutes ces espérances et ces attentes façonnent le regard, la vision et le comportement des individus sur place tandis que sur le plan politique elles conditionnent les décisions des souverains. En se penchant sur ces motivations ressort plusieurs visions de l'Ailleurs, sans même forcément qu'il soit atteint, comme c'est le cas pour le départ du premier voyage de Christophe Colomb vers les Indes. Ainsi une attention toute particulière est accordée sur les sources de la richesse tandis qu'un regard curieux et interrogateur se pose sur l'environnement, les paysages, les animaux. Le point commun entre toutes ces motivations est certainement le fait qu'il n'y en ait aucune qui ne soit désintéressée. La découverte de l'Amérique découle d'une volonté « d'acquérir davantage ». La route pour l'Inde doit servir à éviter l'ennemi musulman tout en se procurant des denrées précieuses. La volonté d'expansion du christianisme est inextricablement mêlée au pouvoir temporel et à l'influence des princes. Même la quête des mystères du monde s'inscrit dans une initiative personnelle de reconnaissance, de gloire, de postérité. Quant à la recherche des diverses richesses des nouvelles contrées découvertes, elles sont le point central des motivations globales qui se dégagent : la richesse et le pouvoir. Tels sont donc les axes centraux des désirs individuels et nationaux qui ont donné naissance à l'aventure américaine.

⁵⁴Hernan Cortes, *Op. cit.* p 282.

Chapitre 2 – Un monde inconnu, immense et imprévisible

Dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492, Christophe Colomb accoste sur une île des Antilles. L'exploration du Nouveau Monde débute à ce moment clé. Cette appellation met en avant la notion de changements, de différences vis-à-vis de l'Europe. Dès lors ce sont les premiers pas sur les îles puis plus tard du continent qui commencent. D'abord effectuée grâce aux vaisseaux suivie d'excursions sur les terres, et enfin d'explorations pédestres plus loin dans les territoires, la découverte d'un nouvel Ailleurs commence. Les paysages, les espèces, les populations, les saisons, les repères sont un ensemble de paramètres indispensables à la compréhension de l'aventure américaine. Quel est ce nouvel Ailleurs que les conquistadores vont arpenter ? Est-il ressenti comme identique à l'Europe, similaire, différent, nouveau, habituel, déroutant... Tant et tant de qualificatifs pour essayer d'approcher la perception des premiers hommes à s'être rendus dans ces espaces jusqu'alors inconnus.

A. Une avancée aveugle

La découverte de l'Amérique est un accident, ce sont d'immenses territoires imprévus entre l'Europe et l'Asie, par la route de l'Ouest. Telle est la réalité des premiers navigateurs croyant arriver près du Grand Khan. Les lieux sont donc totalement inconnus. Ce sont les premiers Européens⁵⁵ à pénétrer dans cette partie du monde. Ainsi comme l'explique Bernard Carmen et Serge Gruzinski dans leur ouvrage, « *l'espace géographique américain est inconnu même de ses découvreurs, les expéditions sont menées le plus souvent à l'aveuglette ou mues par des considérations sans fondement autour d'un Japon ou d'une Chine aussi fantastique que le monde des Amazones ou d'Amadis* »⁵⁶. Cette perception de l'inconnu était-elle présente dans la tête des conquistadores ? Comment l'ont-ils ressenti, vécu ? Quelle a été leur vision de ce nouvel ailleurs qui s'étendait sous leurs pieds ?

⁵⁵ Des fouilles archéologiques conduites en 1960 dans la province actuelle de Terre-Neuve-et-Labrador, au lieu-dit de L'Anse aux Meadows, établissent néanmoins que les Vikings se sont brièvement installés à la pointe septentrionale de l'île de Terre-Neuve vers l'an mil.

⁵⁶ Carmen Bernand, Serge Gruzinski, *Histoire du nouveau monde*, Paris, Fayard, 1991-1993, p 168.

1. Mais où sommes-nous ?

Que ce soit sur terre ou sur mer cette question, cette impression est très souvent présente. La première difficulté est un souci de localisation. Dans quelle direction ? Jusqu'où ? Par quelle route ? Comment y accéder ? Quel va être le terrain ? Tels sont les interrogations qui trottent dans toutes les têtes. La première raison de ce sentiment est simple, ce sont les premiers hommes à fouler ces terres, le facteur de l'inconnu est donc primordial. Les conquistadores sont conscients de ce fait, de l'audace de leur aventure et de leur primauté. Le sentiment d'arriver dans des lieux totalement nouveaux, de tracer de nouvelles routes, de se rendre là où personne ne s'est rendu est un des moteurs de l'entreprise mais influe aussi grandement sur la vision des hommes.

« Elles m'ordonnèrent de ne pas aller par voie de terre à l'Orient – par où l'on a coutume de le faire, mais par le chemin d'Occident, par lequel nous ne savons pas, de foi certaine, que jusqu'à ce jour personne ne soit passé. »⁵⁷

La peur, l'interrogation, la sensation d'un monde inconnu qui ne fonctionne pas comme l'Europe façonne les regards. S'entame alors une recherche des « choses qui devraient être ». C'est-à-dire des éléments de localisation, de repérage et d'exploration en cours en Europe. La conquête et la découverte ne ressemblent en rien à l'occupation progressive de l'espace balisé que les cartes ou les voyages nous rendent familiers. La localisation est très imprécise et peut être même totalement fausse. Les marins ne peuvent jamais savoir avec exactitude où ils sont, où ils vont et s'ils trouveront ce qu'ils cherchent.

« Les autres navires plus petits, ainsi que les brigantins, sous la direction du chef pilote et d'un de mes cousins nommé Diego de Hurtado, devaient longer toute la côte, à partir de la baie de l'Ascension, à la recherche de ce fameux détroit qu'on dit exister. Ils devaient continuer leur croisière jusqu'à ce qu'on eût tout vu et tout examiné. »⁵⁸

Enfin, même si au fil du temps les connaissances deviennent plus nombreuses au sujet des terres découvertes, les informations restent sommaires et incomplètes. Les arrêts dans les îles sont courts, l'analyse des terrains est réduite bien souvent aux ressources disponibles, la vision des hommes est superficielle. Il est alors important de signaler que ce manque d'approfondissement est aussi lié au fait que la quantité d'informations à absorber,

⁵⁷ Christophe Colomb, *Op. cit.*, p 100.

⁵⁸ Hernan Cortes, *Op. cit.* P 328.

à engranger est beaucoup plus importante que dans d'autres théâtres européens. L'aspect de l'inconnu se porte sur tant d'éléments différents qu'ils ne peuvent être assimilés promptement et en détails. La qualité des terrains, l'emplacement des populations, les différences climatiques, les régimes des vents et des courants... Tous ces paramètres sont des sujets de réflexion des conquistadores. L'envie de comprendre et la curiosité est présente. Cependant la taille de l'entreprise ne peut se faire sur une période aussi courte. Ainsi pendant les cinquante premières années de la conquête, ce sera une vision partielle, orientée et superficielle qui reconnaîtra le terrain. Un regard obligé face à ces terrains inconnus comme en témoigne le capitaine Hernan Cortes :

« C'est que les relations qui, jusqu'à ce jour, ont été faites à Vos Majestés sur cette terre, sa conformation et sa richesse et la manière dont elle fut découverte et autres choses qui en ont été dites, ne sont ni ne peuvent être certaines, parce que personne jusqu'à présent ne les a bien connues »⁵⁹.

2. Quelles connaissances ?

Plusieurs étapes dans le processus de connaissance sont à mettre en lumière : les informations déjà intégrées lors du départ, la méconnaissance totale de l'environnement une fois sur place, et la recherche de nouvelles connaissances. Ces trois paramètres sont étroitement imbriqués entre eux, éléments de synergie de l'avancée des Espagnols.

L'héritage des géographes et des mythes antiques sont les premières données des explorateurs. Leurs textes sont la base des connaissances du monde. Le fond même des savoirs reposait sur la *Géographie* de Ptolémée, astronome, mathématicien et géographe grec, il vivait au II^{ème} siècle de notre ère à Alexandrie en Egypte. La première partie de cette œuvre est un véritable guide indiquant comment utiliser les récits des voyageurs et comment déterminer la position d'un lieu. La seconde décrit toutes les régions du monde et donne une nomenclature de 8 000 noms. Durant tout le cours du XV^{ème} siècle, on modifie le dessin et on augmente le nombre des planches dessinées puis gravées. Les six éditions qui paraissent entre 1477 et 1490 montrent le succès de Ptolémée et la curiosité que porte alors le monde savant aux questions géographiques. Cependant, cet ouvrage possède de nombreuses erreurs : une mer Méditerranée trop longue, un Océan Indien conçu comme une mer intérieure et enfin une Afrique rattachée à l'Asie du Sud Est. Autant dire que la vision du monde et des territoires ne correspond pas du tout à celle que nous connaissons

⁵⁹ *Ibid.* p 43.

aujourd'hui. Mais il ne faut pas oublier que toutes ses informations sont tenues pour véridiques pour tous les explorateurs. Il en est de même pour les mythes de l'Antiquité qui constituent le bagage intellectuel d'un homme comme Colomb au même titre que les connaissances scientifiques. C'est à travers les histoires et les légendes situées dans les territoires lointains d'Asie ou de contrées imaginaires que les yeux des Européens ont perçu leur environnement. La place de l'imaginaire a donc son importance. Tout comme le regard scientifique. Ils se côtoient, se confrontent et permettent d'appréhender l'espace. A la fin du XV^{ème} siècle, malgré les progrès de la navigation et l'héritage géographique existant, en dehors de la Méditerranée bien connue, l'incertain et l'imprévisible sont des acteurs à par entière des découvertes et les explorateurs n'ont que des indices pour avancer. Ainsi c'est souvent la méconnaissance qui domine, accompagnée bien souvent d'appréhension et de crainte. Cette ignorance s'applique à la fois à des sujets liés à la navigation, à la localisation ou à l'interprétation des phénomènes naturels observés :

« Après en avoir doublé la pointe, nous trouvant en pleine mer, nous naviguâmes vers le couchant, sans avoir aucune idée des bancs, des courants, des vents qui règnent dans ces parages, exposant nos personnes aux risques les plus sérieux. »⁶⁰

« Fr. Blas assure qu'aucun de ceux qui y sont parvenus ne saurait dire quelle est la matière qui brûle au fond de l'abîme. Les uns disent que c'est de l'or, d'autres que c'est de l'argent, du cuivre, du fer, du soufre ou de l'eau. Il y en a qui prétendent que c'est un soupirail de l'enfer »⁶¹.

Face à cet état d'incompréhension et d'incertitude, la connaissance devient pour certain une quête des mystères à résoudre. Des progrès sont réalisés. Les interrogations fourmillent ainsi que les tentatives de réponses. L'envie d'appréhender mieux l'environnement se fait sentir à la fois en mer mais aussi sur terre. Un certain besoin de contrôle s'opère. Face à l'inconnu l'homme développe ses capacités pour s'adapter, survivre, vivre mieux et ce long chemin passe par la connaissance, la compréhension en vue de s'améliorer. C'est avec ces yeux là que les conquistadores se sont déplacés, ont évolués et ont conquis. Ce souci de constante évolution apparait notamment chez Christophe Colomb à travers ses réflexions sur les mystères du ciel et de la mer et avec

⁶⁰ Bernal Diaz del Castillo, *Op. cit.* p 39.

⁶¹ Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. cit.* p 160.

Hernan Cortes dont la stratégie de conquête repose sur une volonté d'éviter les erreurs du passé.

« Alors que je naviguais d'Espagne vers les Indes, à chaque fois que je dépassais cent lieues au Couchant des Açores, je trouvais un immense changement en le ciel et les étoiles comme en la température de l'air et des eaux de la mer, et dans l'observation de cela j'ai mis beaucoup de soin. Je trouvais, que du septentrion au midi, une fois passées lesdites cent lieues au large desdites îles, les aiguilles aimantées, qui déclinaient au nord est auparavant, déclinaient au nord ouest aussitôt d'un quart tout entier. Et cela dès en arrivant à cette ligne, comme qui franchit une crête. (...). De même j'ai trouvé, au-delà de cette ligne vers le ponant, l'air du ciel très doux et qui ne variait pas, que ce soit l'hiver ou que ce soit l'été. Quand je fus là, j'ai trouvé que l'étoile du Nord décrivait un cercle d'un diamètre de cinq degrés et que les Gardes se trouvaient du côté droit ; l'étoile est alors à son point le plus bas d'où elle va s'élevant jusqu'à ce qu'elle soit au côté gauche, et alors elle est à cinq degré plus haut, puis de là elle va s'abaissant jusqu'à revenir au côté droit. (...). Pour ce qui est de l'étoile du Nord, j'en fus pris d'une grande admiration, et pour cela, maintes nuits, avec grand soin, je me suis mis à l'observer avec le quadrant, et toujours j'ai trouvé que le plomb et le fil tombaient au même point. Je tiens cela pour chose neuve, et il se peut qu'on soit bien de mon avis, car sur si peu de distance, cela fait une bien grande différence dans le ciel ». ⁶²

3. L'importance des expériences

Il existe deux voies qui mènent à la connaissance, deux chemins liés mais aussi très différents : la théorie et la pratique. Après avoir dressé un rapide tableau des conceptions et des informations d'ordres intellectuelles, il apparaît nécessaire de se pencher sur les expériences passées des acteurs en présence. Quels ont été les savoirs pratiques mis en avant lors de cette aventure ? Les champs de batailles et les routes de navigations européennes sont désormais bien loin, toutefois les conquistadores vont s'appuyer sur ce qu'ils ont vécu en Europe pour s'adapter et évoluer. En ce qui concerne l'exploration et la conquête de l'Amérique, deux sortes d'expériences sont mises en avant par les Espagnols : l'expérience guerrière et marine. L'une essentielle sur terre, la seconde indispensable sur mer. Ce sont les deux composantes d'une même nécessité : survivre.

Prenons par exemple le cas de Christophe Colomb. Au cours des XIV^{ème} et XV^{ème} siècles, les Portugais commencent à baliser le chemin qui mène vers le Nouveau Monde, les côtes d'Afrique et les Indes Orientales. L'expérience des marins et de la plus grande importance : régime des vents, navigation... Si Christophe Colomb peut utiliser les alizées pour débarquer en Amérique, c'est grâce à son expérience le long des côtes

⁶² Christophe Colomb, *Op. cit.* p 205-207.

africaine et avec les Portugais comme en témoigne ce reflexe de pensée : « *Parce que l'Amiral savait que la plupart des îles qui sont aux Portugais furent découvertes en suivant le vol des oiseaux* »⁶³. Selon, Bernand Carmen et Gruzinski Serge, « *sous le chaos des évènements apparaissent en filigrane les trois grandes expériences dont s'inspirent, découvreurs et conquérants : le legs africano-luso-génois qui allie l'exploration au troc avec les indigènes, la tradition castillane de la Reconquista ibérique avec ce qu'elle implique d'opérations militaires et d'occupation définitive du sol et la conquête brutale des Canaries* »⁶⁴.

« Hier, six jeunes hommes sur une barque ont accosté la nef ; cinq d'entre eux sont montés à bord. J'ai ordonné de les retenir et je les emmène. Ensuite, j'ai envoyé des hommes à une maison de la rive ouest du fleuve. Ils m'ont ramenés dix têtes de femmes, filles et adultes, et trois enfants. J'ai fait cela parce que les hommes se comporteront mieux en Espagne, ayant des femmes de leur pays, que sans elles, et que souventes fois il advint que des hommes de Guinée, amenés au Portugal pour y apprendre la langue, après leur retour, quand on pensait tirer parti d'eux dans leur pays en raison du bon traitement qui leur avait été réservé et des cadeaux qui leur avaient été donnés, dès l'arrivée dans leur pays disparaissent à tout jamais. D'autres n'agissaient pas ainsi. Ayant donc leur femmes, ils auront la volonté de s'entremettre dans les affaires dont on les chargera et, d'autres part, ces femmes enseigneront fort bien aux nôtres leur langue. »⁶⁵

En outre, une autre approche des expériences est importante à signaler : l'adaptation rapide. L'expérience peut s'acquérir plus ou moins rapidement. Or, dans les situations extrêmes, les explorateurs développent ces capacités de façon exponentielle. Pour survivre, pour conquérir, pour réaliser leurs objectifs, le regard des Espagnols est perçant, attentif. Les efforts pour ne pas commettre deux fois les mêmes erreurs sont omniprésents. Les méprises sont prises en compte et assimilées. Il en ressort une forte volonté d'aller plus loin sans être ralenti à nouveau. Néanmoins, une condition se dresse face à cette adaptation rapide : l'existence d'une base de connaissance importante. L'expérience qui en appelle à l'expérience. Une erreur suffit à un homme expérimenté pour se corriger. Ce ne peut être le cas pour des personnes non initiées. Christophe Colomb nous livre son enseignement :

⁶³ *Ibid.* p 124.

⁶⁴ Carmen Bernand, Serge Gruzinski, *Op. cit.* p 252.

⁶⁵ Christophe Colomb, *Op. cit.* P 170.

« On ne doit pas s'étonner qu'en navigant on puisse juger du chemin de façon très certaine, mais bien plutôt tenir cela pour très vrai, car très souvent on revient à l'île ou à la terre dont on est parti, et pas avec le même vent ni le même temps, qui sont même souvent très contraires et défavorables ; et c'est en cela que consiste le savoir du capitaine et le remède à la tempête ; nous ne tenons pas pour bon capitaine ni pilote, celui qui, ayant à passer d'une terre à une autre terre très éloignée, sans voir aucun signe d'aucune terre, se trompe de dix lieues, la traversée en comptât-elle mille, excepté si la force de la tempête ne lui permet pas de se servir de son savoir faire. Je ne me flatte pas et je ne demande pas qu'on tienne pour certaine la route que je suivis lorsque Vos Altesses m'envoyèrent pour la première fois aux Indes, car la même nuit ou je promis de grandes offrandes, [...] et ce fut un miracle de Notre Seigneur, qui voulut donner tout cela à Vos Altesses. »⁶⁶

B. La dilatation de l'espace et du temps

Après le retour triomphal de 1493, les découvertes s'enchaînent. Colomb repart vers les Indes à la tête d'une imposante expédition. En 1494 l'Amiral explore Cuba, en 1498, l'Amérique latine est touchée par le biais de la Terre Ferme. Colomb pénètre dans l'embouchure de l'Orénoque tandis que Vasco de Gama double le cap de Bonne Espérance. En 1499 Amerigo Vespucci et Joan de la Cosa reconnaissent les côtes du Venezuela. En 1500 Cabral découvre le Brésil. Ainsi, en très peu de temps, le champ d'horizon des Espagnols s'étend. A chaque expédition ou presque, de nouvelles terres sont découvertes, nommées, conquises, soumises... Ce phénomène est le lot commun de tout explorateur, de tout conquérant : découvrir de nouvelles terres au bénéfice de sa couronne. En revanche, nous assistons là à une dimension inédite. L'étendue des nouvelles possessions espagnoles dépasse la superficie de la Péninsule Ibérique. Cette grandeur est ressentie fortement par les découvreurs. Elle transforme leur vision du temps et de l'espace. Face à l'immensité les repères s'effacent. D'autant plus que ce sentiment d'immensité est accentué par un événement européen de première importance : l'accession au trône de Charles Quint qui réunit les royaumes de Castille, d'Aragon, de Léon et de Sicile avec les états héréditaires des Habsbourg et la maison ducale de Bourgogne.

⁶⁶ *Ibid* ,p 101-102.

1. D'innombrables îles, des territoires infinis

La découverte des différents territoires de la conquête se fait en plusieurs étapes. Les îles seront le premier point de contact avec l'Amérique (ou les Indes dans la tête des conquistadores).

« Plus j'avancais plus je découvrais d'îles au point qu'un certain jour j'en relevai cent soixante quatorze. Notre Seigneur m'accorda durant tout ce temps un temps de rêve pour naviguer entre les îles, et les navires allaient si vite qu'on eût dit qu'ils volaient. »⁶⁷

Ainsi le premier sentiment de Christophe Colomb et de son équipage est celui d'une immensité d'îles et de richesses à découvrir. Cette grandeur est souvent mise en avant par le fait qu'il faudrait un temps infini pour tout visiter, pour tout appréhender. Le travail de découverte semble gigantesque est presque impossible pour les premiers hommes de la conquête. La multitude des îles est longuement explicité. Malgré l'idée d'accoster en Inde, ou de nombreuses îles sont présentes, il est possible de percevoir l'étonnement des explorateurs. Dans le même temps cette grandeur a des conséquences, elle empêche des rapports détaillés, complets, précis et certains officiers profiteront de cette particularité pour exagérer, amplifier ce qu'ils ont vu ou découverts. Oviedo remarque et puni ce phénomène :

« Quand l'empereur était à Tolède, en l'an 1525, le gouverneur Pedrarias et ses officiers osèrent lui annoncer qu'on avait découvert dans le Nicaragua une ville qui avait 3 lieues de long, et lui firent d'autres rapports si hasardés et si exagérés, que l'on devrait punir sévèrement ceux qui osent en faire de semblables à leur souverain. »⁶⁸

Ensuite à partir des expéditions de Hernan Cortès, ce sera la Terre Ferme et la rencontre avec l'empire du Mexique puis du Pérou et du Nicaragua. Un nouveau palier est franchi. Ce ne sont plus des îles à découvrir mais un véritable continent. Malgré leur nombre, les îles restent des terres circonscrites, petites et définies rapidement. Sous les pieds des conquistadores c'est désormais l'immensité de l'Amérique Latine qui s'étend. Le découvreur fait alors parti d'un ensemble, d'un espace qui dépasse l'étendue même de sa Couronne. A partir de la conquête terrestre, Hernan Cortes et ses troupes font preuve d'une

⁶⁷ *Ibid.* p 88.

⁶⁸ Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. cit.* p 143.

adaptation exceptionnelle. L'exploration de l'intérieur va nécessiter une acclimatation encore plus forte avec la découverte des grands espaces, des déserts, des marécages, des forêts, de l'altitude.

« On ne sait au juste jusqu'où s'étendent les possessions de Mutezuma ; car il n'y avait pas une province à deux cents lieues de chaque côtés de la ville où il n'envoyât des messagers toujours obéis, quoiqu'il fût en guerre avec certaines provinces enclavées dans son empire. Je pus cependant estimer que l'étendue de son royaume devait être à peu près celle de l'Espagne, car, jusqu'à soixante lieues de ce côté de Potonchan où se trouve la Grijalva, il envoya des messagers à une ville appelé Zumatlan, qui se trouve à deux cent trente lieues de Mexico, pour commander aux habitants d'avoir à se déclarer vassaux de Votre Majesté ». ⁶⁹

Enfin, intervient l'idée que la puissance de l'Espagne s'agrandit grâce aux possessions américaines mais aussi grâce à un jeu d'alliances royales efficace qui projette la péninsule au cœur à la fois de l'Europe et du Nouveau Monde. A partir de 1521, ce qui est désormais le Vieux Continent se range sous l'autorité d'un prince qui règne de Grenade à Naples et de Viennes à Rotterdam. Jamais domination européenne n'avait étonné comme celle de Charles et jamais les Antilles n'avaient émerveillées, fascinées, fait rêver comme les nouvelles terres que conquiert Cortès. « Ces deux accélérations simultanées de l'histoire se traduisent par une brusque dilatation de l'espace dominé et une multiplication des cultures et des sociétés soudainement mises en présences et réunies sous le même sceptre » ⁷⁰. A chaque étape, il s'agit d'une nouvelle dimension qui est franchie : de nouvelles terres, un nouveau continent, puis un agrandissement opéré à l'échelle mondiale sur deux continents.

2. Un rapport spatio-temporel modifié

Face à l'immensité, l'homme cherche des repères. Tout ce qui appartient à un univers différent du sien fait peur. Or sur ce nouveau continent, tout ce qui façonne la vie quotidienne en Europe n'existe pas et la liste est longue en ce qui concerne tous les éléments d'adaptation vis-à-vis desquels les conquistadores vont devoir composer. Principalement deux catégories se distinguent : l'espace et le temps. Leur conception va

⁶⁹ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 133.

⁷⁰ Albert Ronsin, *Découverte et baptême de l'Amérique*, Jarville-La-Malgrange, Editions de l'Est, 1992, p 132.

être modifiée, les explorateurs vont souffrir de troubles et essayer de retrouver des repères, un nouveau mode de fonctionnement possible dans ces contrées.

Dans l'espace, il n'y a ni découpage ecclésiastique, ni réseau seigneurial, ni terroir. Seule une terre inconnue et immense se dresse devant les aventuriers. Dans le temps, le découpage familial des fêtes chrétiennes en lien avec les travaux des champs ne peuvent être célébrées. Les coutumes ancestrales commémorées en communautés ne peuvent se produire. En outre le temps s'accélère, les plantes produisent deux fois, les saisons ne sont pas les mêmes. Il n'existe principalement que deux saisons, l'alternance des pluies et de la sécheresse.

« Les graines de jardin que nous avons apportées sont toutes sorties de terre en trois jours, et nous avons profité des légumes au bout de quinze jours ; il en serait de même pour toutes les graines que nous sèmerions, et les saisons n'y sont pas un obstacle, car il n'y en a qu'une, comme je l'ai dit plus haut, et jusqu'à aujourd'hui je n'ai vu aucun changement en décembre ni en aucun autre mois excepté pour ce qui est de la pluie, mais très peu, bien qu'il pleuve davantage en janvier. »⁷¹

Le rapport spatio-temporel des personnes embarquées en Amérique est donc perturbé. Or il faut savoir que l'appréciation du temps est de l'espace est une donnée forte. Ce sont deux paramètres comportementaux importants. Ils peuvent avoir comme nous le verrons par la suite des conséquences en chaîne, qu'il s'agisse de recherches effrénées de nouveaux repères mais aussi de mode de comportement extrêmes.

C. L'incertitude face au lendemain

Les acteurs de la découverte et de la conquête de l'Amérique sont métaphoriquement des équipiers entrés en cours de partie dans un jeu de domination des territoires. Mais les règles et les autres joueurs sont des données inconnues pour les nouveaux arrivants. Alliances, influences, pouvoirs, retournement de situations, tout se déroule comme une avancée qui mise sur la chance des dés. Car en effet, les informations détenues sur l'Amérique sont très faibles et incomplètes, il en ressort que personne ne peut définir ce qui va lui arriver, ce qui peut lui arriver. L'incertitude est un des sentiments les plus forts des acteurs en présence. Ils sont comme happés dans un gigantesque plateau où

⁷¹ Christophe Colomb, *Op. cit.* p 71.

les règles sont à découvrir et à comprendre rapidement pour gagner la partie, c'est-à-dire conquérir et dominer, mais surtout ne pas perdre, c'est-à-dire survivre et ne pas terminer dévoré par des indiens anthropophages.

1. Des réseaux mouvants et instables

Les Européens qui débarquent dans les Antilles puis sur la Terre Ferme n'ont pas entre leurs mains les savoirs essentiels à toute lutte pour la domination et pour une entreprise de conquête : des informations sur les acteurs en présence. Dès leur arrivée, les Espagnols doivent faire montre de qualités d'adaptation exceptionnelles car tout ou presque leur est inconnu. Appréhender, puis plus tard comprendre l'environnement et les personnages que rencontrent les conquistadores est une tâche de tous les jours. Savoir quels villages peuvent devenir alliés, ceux qui se sont engagés dans des conflits, comprendre les intentions pacifiques des actes de provocation et de guerres... En dehors de la gestion des relations qui se mettent en place entre les villages puis les Empires et les Espagnols, les conquistadores doivent aussi prendre en compte les relations entre les différentes tribus, entre les différents caciques, les multiples alliances... Pour continuer d'avancer, les Européens doivent jauger au jour le jour ces réseaux mouvants et instables. La peur d'une rébellion, un bluff improvisé, l'incertitude de pouvoir accorder sa confiance, l'idée d'être trahi, que la situation devienne hors contrôle, toutes ces impressions sont présentes à chaque rencontre.

« Nous connaissions en effet le pays et désormais nous pouvions nous diriger, quoique nous ne fussions pas certains de retrouver des amis dans les habitants. Nous pouvions croire qu'en nous voyant en si misérable état ils n'en profitassent pour nous anéantir et recouvrer leur ancienne liberté ; et ces doutes nous jetaient dans une affliction égale à celle qui nous accablait dans nos combats avec les Mexicains. »⁷²

2. L'imprévisibilité des événements

De l'inconnu naît l'imprévu. Sans savoir il est difficile d'anticiper. Ainsi, livrés à eux même dans cet environnement nouveau, les conquistadores vont devoir faire face à des événements impromptus, parfois favorables mais aussi parfois néfastes. Tout d'abord il est

⁷² Hernan Cortes, *Op. Cit.* p 166.

important de mentionner que les règles de la nature n'obéissent pas aux mêmes phénomènes d'un hémisphère à un autre. Les Espagnols rencontrent des volcans, des marécages, des forêts inconnues... Toutes ces complications arrivent souvent à brule pour point. Une expédition devant prendre seulement quelques jours peut durer des mois. Une reconnaissance apparemment sans problème peut vite devenir un véritable mouvoir pour les Européens. Les explorateurs doivent apprendre à faire face à ces imprévus de l'environnement, qui ne peuvent être planifiés à l'avance et qui se découvrent au fil des pas et des avancées.

« Les tremblements de terre sont fréquents à l'époque des orages et des pluies, quoique, à la vérité, il pleuve très rarement dans ce pays. Ce ne sont pas de légères secousses, mais de véritables tremblements de terre, très forts et très longs. Pendant mon séjour dans cette ville, j'en ai vu de si violents, que nous étions obligés d'abandonner les maisons, dans la crainte d'être écrasés par leur chute, et de nous réfugier dans les rues et dans les places. J'ai compté jusqu'à soixante et quelques secousses dans les vingt-quatre heures, et cela durait souvent plusieurs jours. »⁷³

Mais la donnée primordiale concernant le sort de l'avenir est que « rien ne peut être tenu pour acquis ». Les changements de fortune, les revers, les défaites, les victoires, tout ne tient qu'à un fil. Chaque étape vers la domination est une partie d'un château de carte qui peut s'écrouler à tout moment. Ce constat est présent dans l'esprit des conquistadores.

« C'était la première défaite que nous éprouvions depuis notre entrée dans la Nouvelle Espagne. Que les curieux lecteurs veuillent bien considérer à quel point la fortune est changeant ! Nous être vus entrer triomphants dans la capitale au milieu d'une réception solennelle, nager dans la richesse grâce aux grands présents que Montezuma nous faisait chaque jour, avoir entrevu la salle pleine d'or dont j'ai parlé, avoir été tenus pour *teules*, c'est-à-dire pour des êtres égaux à des divinités, avoir vaincu jusque là dans toutes les batailles... et maintenant nous voïs atteints de ce malheur inattendu d'où venait résulter que notre réputation ne serait plus respectée parmi nos ennemis, que nous passerions pour des hommes susceptibles d'être vaincus et que tous les Mexicains commenceraient à perdre envers nous toute retenue ! »

74

⁷³ Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. cit.* p 146.

⁷⁴ Bernal Diaz del Castillo, *Op. cit.* p 358.

Et l'idée de tout perdre en quelques secondes effraie au plus au point les participants à la conquête. Tant de labeurs, tant d'efforts pour n'être sur de rien, pas même de rester en vie. Les révoltes, les butins amassés, les efforts de diplomatie peuvent s'embraser en quelques jours, sans prévenir, avec cette impression que le contrôle échappe aux Espagnols qui ne peuvent se sentir maître de leur destin. La tension que peut ressentir les hommes en charge tels que Hernan Cortes ou Christophe Colomb sous le poids des responsabilités et des décisions est palpable.

« Ce courrier me revenait douze jours après, m'apportant des lettres de mes alcades me disant que les Indiens révoltés assiégeaient notre quartier de toutes parts, qu'ils y avaient mis le feu et creusé des mines ; que mes gens s'étaient vus dans le plus grand péril et qu'ils seraient massacrés, si Mutezuma n'avait ordonné la suspension des hostilités ; que, néanmoins, ils étaient cernés et qu'on ne laissait personne sortir de notre palais. (...). Voyant les terribles circonstances où se trouvaient mes Espagnols, jugeant que, si je ne les secourais pas aussitôt, non seulement on me les tuerait, mais on me prendrait l'or, l'argent et les bijoux que nous avions amassés pour Votre Majesté aussi bien que nous perdriions la plus grande et la plus noble cité de ce monde nouvellement découvert, et qu'en la perdant nous perdions tout, puisqu'elle était la capitale et commandait cet univers. »⁷⁵

Pour les conquistadores, l'Amérique définit l'Ailleurs tout comme l'Espagne, et à une échelle supérieure l'Europe, définit la norme. Les repères, le quotidien, les règles et les modes de vie ne sont plus les mêmes. En arrivant dans ces contrées, les explorateurs doivent s'adapter, comprendre, essayer d'anticiper. Tout est une question de survie. Face à eux se dresse une immensité inconnue formée d'îles, de terres infinies, de populations indigènes disparates et d'Empires puissants. Pour continuer d'avancer la lutte se dispute à chaque information. La méconnaissance de leur environnement joue contre les Européens qui sont alors défavorisés. L'enjeu des premières expéditions et des premiers contacts est d'appréhender rapidement les situations dans leur ensemble afin de ne pas commettre d'erreurs irréparables. Continuer d'avancer, ne pas mourir, glaner des informations sur la localisation des richesses, tel est le leitmotiv des Espagnols. Mais les connaissances restent sommaires dans ces premières années de présence. La vision des nouveaux territoires est partielle, floue, imprécise. Or pour ne pas sombrer dans la folie, l'homme a besoin de comprendre son environnement afin de pouvoir exercer un contrôle à la fois sur ce qui l'entoure mais aussi sur lui-même, sur ces émotions et ces comportements. Les habitudes

⁷⁵ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 151.

étant bouleversées, un nouveau rapport avec le temps et l'espace se met en place. Les conquistadores perdent leurs principaux repères fournis par les réseaux ecclésiastiques et seigneuriaux. Ils ne peuvent se raccrocher à ce qu'ils ont connu, ce qui permet à l'homme en société de se sentir en sécurité, la répétition de journées, des mois et des années rythmée par des cérémonies religieuses et communautaires. Pour les aider dans leur quête de compréhension, les hommes se servent de leurs connaissances antérieures et de leurs expériences. Se servir du passé pour appréhender l'avenir. Les histoires des héros antiques peuplent l'univers des conquistadores. A cela s'ajoute les connaissances d'ordre scientifique au sujet des territoires du monde. Et enfin évidemment les expériences personnelles des découvreurs qui doivent se servir chaque jour de leur savoir marin, guerrier, conquérant. Ces paramètres, à la fois imaginaires, folkloriques et scientifiques sont la base qui soutient les expéditions et permettent aux hommes de ressentir un certain contrôle sur ce qui leur arrive.

Pourtant la plupart du temps c'est le sentiment inverse qui domine : l'imprévu. Même le plus fort des guerriers ne peut savoir indubitablement l'issue d'un combat. Malgré toute l'expérience possible, l'Amérique est un Nouveau Monde à explorer, un monde dont les Européens ne connaissent les secrets, les réseaux, les alliances, les particularités. Ainsi même préparés aux pires situations, la surprise reste présente car rien ni personne ne peut affirmer de quoi demain sera fait.

Chapitre 3 – Un environnement hostile, une mort omniprésente

Le mot « Ailleurs » issu du latin, *in alio loco*, signifie littéralement « dans un autre lieu »⁷⁶ Cette définition met en lumière la notion de différence. Cette dissemblance peut être positive ou négative. Or la découverte de l'Amérique en tant que nouvel Ailleurs va nous faire plonger au cœur des deux composantes antagonistes du mot : un endroit considéré comme le nouveau paradis sur terre, lieu de tous les rêves, de toutes les espérances et du bonheur éternel. Mais aussi l'Ailleurs comme lieu de perte, de dangers, des situations limites à la frontière de la mort, de l'égarement et de la faim. Ce sont ces deux visions contraires qui vont façonner l'avancée des conquistadores confrontés à la fois à des merveilles spectaculaires et à des difficultés parfois insurmontables. C'est aussi le combat du fantasme face à la réalité. De l'idéalisation positive à l'empirisme de tous les jours.

A. Une réalité très difficile

Quelle est la réalité des explorateurs présents en Amérique ? Après avoir étudié et énoncé les attentes et les motivations des conquistadores il est important de se demander si une fois débarqués dans ce nouvel Ailleurs le premier bilan de l'expérience est positif ou négatif. Quel est le quotidien de ces hommes outre Atlantique ? Dans leur tête et leur esprit quel sentiment domine, le bien être et le bonheur ou la peur et le désespoir ?

1. D'une vision idyllique à un empirisme funeste

La découverte de l'Amérique commence par la découverte d'un paradis. Les premiers contacts furent idylliques. Les paysages, les êtres et les choses suscitent l'émerveillement. Une fois passée les difficultés de la traversée tout semble aller pour le mieux et l'idée de la présence proche du Paradis terrestre énoncé par la Bible fait son chemin. Décor de toute beauté, climat idéal, nourriture abondante, travail inconnu, la première vision de l'Amérique est celle du rêve. La nostalgie de l'âge d'or se développe, cet âge heureux à jamais disparu renaît sous le ciel des tropiques.

⁷⁶ Dictionnaire Larousse, *Op. cit.*

« L'Amiral dit qu'il était étonné de trouver un aussi mauvais temps dans ces îles et leurs parages, alors qu'aux Indes il avait navigué tout cet hiver sans arrêt et toujours par beau temps, à tel point qu'il n'avait pas vu une seule heure où la mer ne fût pas navigable. En ces îles, il était éprouvé par cette si grande tempête (...). Aussi, concluant, l'Amiral dit que les saints théologiens et les savants philosophes disent justement que le Paradis terrestre est à la fin de l'Orient, car c'est là une contrée tempérée à l'extrême. Et ces terres que maintenant il venait de découvrir sont, dit-il, la fin de l'Orient ».⁷⁷

« La terre s'étend en plaines fertiles, coupées de petites rivières et couvertes de champs cultivés d'une si belle et charmante apparence qu'il n'est rien de comparable en Espagne ; il règne en ces pays un air de paix et la fertilité y est grande pour toutes les choses qu'on sème ; tout y semble admirablement organisé ; et l'on y voit paître une foule d'animaux. Il y a dans cette contrée toute sortes de quadrupèdes et d'oiseaux semblables aux nôtres, tels cerfs, chevreuils, daims, loups, renards, perdrix, pigeons et colombes de deux ou trois espèces, cailles lièvres et lapins, de manière qu'en fait d'oiseaux et d'animaux il n'y a pas de différence entre cette terre et l'Espagne ; mais il y a des lions et des tigres *(il s'agit des pumas et des jaguars) à cinq lieues de la mer et quelquefois à moins. »⁷⁸

Cependant, petit à petit le conte de fée s'effrite. Vivre d'amour et d'eau fraîche dans un nouveau monde mythique appartenant au passé lointain du bonheur éternel sans vices ni cruautés ne peut être compatible avec les motifs du départ vers l'Amérique et l'entreprise de conquête qui se profile. Un virage brusque s'opère et rapidement l'environnement devient un ennemi hostile où le bonheur est désormais remplacé par l'enfer. A partir de ce moment là, se dégage l'impression que les conquistadores peuvent se retrouver en face à face avec tous les visages de la mort : absence d'eau et de nourriture, maladies, difficultés de la route et de la mer. C'est comme si la mort déclinait son entière panoplie. Tout ce qui permet à l'homme de rester en vie est une lutte quotidienne pour chaque aventurier.

« De là, je marchais trois jours durant dans un véritable désert, contrée inhabitable par suite du manque d'eau, de sa stérilité et des grands froids. Dieu sait quelles fatigues nous y avons éprouvées, mes hommes souffrant de la faim et de la soif, et quels périls nous avons bravés par

⁷⁷ Christophe Colomb, *Op.cit.* p 293.

⁷⁸ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 64.

suite d'un tourbillon d'eau et de pierres où je craignis de perdre une partie de mes gens. Là moururent quelques Indiens de l'île Fernandina qui étaient insuffisamment vêtus. »⁷⁹

Pourtant malgré toutes les difficultés, la notion de terres idylliques reste présente. L'Amérique offre une beauté et des atouts que même à travers les pires difficultés les hommes peuvent remarquer. La notion paradisiaque ne meurt pas totalement, elle s'éclipse dans les pires moments. Sinon, comment trouver la force de continuer ? Ainsi, les conquistadores, dans les bons jours et devant des terres fertiles, riches et organisées conservent leur regard positif. Oviedo n'hésite pas à décrire dans ses textes les terres qu'ils visitent, leurs cultures et leurs productions :

« On peut compter les plaines du Nicaragua parmi les plus belles et les plus agréables des Indes. On y trouve du maïs en abondance, ainsi que toute espèce de légumes et de fruits, parmi lesquels il y en a un dont les habitants emploient l'amande, nommée cacao, en guise de monnaie ; ils s'en servent pour acheter toutes sortes d'objets, quelle qu'en soit la valeur, comme l'or, les esclaves, les étoffes, les vivres, etc. On y trouve aussi quantité de miel et de cire ; beaucoup de gibier, tels que sangliers, cerfs, lapins, etc. Les pêcheries sont très productives, tant dans la mer que dans les rivières que dans les rivières et les lacs. Le coton y croît en abondance ; les femmes du pays le filent, le tissent et le travaillent très bien et en font d'excellents vêtements ». ⁸⁰

« Il n'y a pas dans toutes les Indes de pays plus fertile et mieux cultivé que cette province, et peu l'égalent ; le climat est sain et agréable. L'eau y est excellente ; le gibier et le poisson sont très abondants. On y récolte beaucoup de maïs et de fruits. »⁸¹

Les deux visions de l'Ailleurs sont donc tour à tour présentes, l'une dominant l'autre puis laissant place à son inverse. Le commencement fait naître le fantasme, l'avancée difficile exacerbe les sentiments négatifs mais au fil du temps les deux visions fusionnent pour éclairer une réalité faite de hauts et de bas. Mais pendant les cinquante premières années de la présence espagnole et après les premiers contacts, il est nécessaire de dépeindre l'univers de ces explorateurs du bout du monde, un environnement fortement marqué par l'hostilité et la mort qui marque les esprits et décourage les hommes.

⁷⁹ *Ibid.* p 79.

⁸⁰ Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. Cit.* p 76-77.

⁸¹ *Ibid.* p 229.

2. Des obstacles au quotidien : la faim, la soif, les maladies et les blessures.

Quel que soit l'endroit, pour survivre l'organisme humain a besoin d'eau et de nourriture. Or dans ces terres inconnues, les ingrédients, le gibier, les céréales, les plantes ne sont pas les mêmes. Les méthodes de production non plus. Les points d'eau potable ne sont pas connus. Pour beaucoup, les Espagnols sont dépendants du bon vouloir des indigènes qui acceptent de nourrir les voyageurs, de leur faire découvrir leur façon de se sustenter. C'est ainsi que l'Européen goûte le cacao, le maïs, et nombre de mets qui font partie désormais de notre vie de tous les jours, cinq siècles après. En revanche dans de nombreuses situations le manque est présent. Privés d'eau et de nourriture parfois depuis plusieurs jours, les explorateurs connaissent la faim et la soif et ruminent l'idée de dépérir loin de tout, dans la douleur et l'oubli comme en témoigne Bernal Diaz del Castillo :

« Je dis que nous souffrîmes de la soif à ce point que nos langues et nos bouches se gerçaient de sécheresse, car nous n'avions absolument rien pour nous rafraîchir. Oh ! Quelle pénible chose que d'aller découvrir des terres nouvelles, surtout avec notre manière d'en courir l'aventure ! Ceux là seuls pourront s'en former une juste idée qui ont enduré, comme nous, ces fatigues extrêmes. »⁸²

Les maladies sont présentes également et marquent les esprits. Les Européens sont victimes de différentes affections : la fièvre jaune, le paludisme, l'amibiase intestinale, le typhus, la variole, la pneumonie, la syphilis, la chique, et enfin la modorra une sorte de lassitude qui confine à la dépression nerveuse conséquence de l'accumulation des pertes de repère, des changements et des bouleversements vécus par les protagonistes de la colonisation de l'Amérique. Toutes ces maladies s'ajoutent à l'épuisement des voyages par mer et par terre, désorganisant à plus d'une reprise l'installation du pouvoir et la progression des conquêtes. Le mal des Indes, la syphilis, maladie la plus répandue en Amérique frappe dès le premier voyage de Colomb et emporte plus du tiers des arrivants. Ce mal contagieux et terrible horrifie. Pour échapper aux douleurs lancinantes, des Espagnols apprennent à fumer le tabac, une herbe inconnue que les indiens utilisent dans leurs rites. Mais la promiscuité des femmes indigènes, chastes avec les naturels mais faciles avec les européens propage le mal.

⁸² Bernal Diaz del Castillo, *Op. cit.* p 51-52.

De nombreuses blessures sont aussi à décompter. Quelles soient guerrières, accidentelles ou de tout autre cause, nombreuses sont les plaies, et beaucoup d'hommes deviennent handicapés. Au fil des expéditions presque tous les effectifs gardent des séquelles de leur passage en Amérique. D'autant plus que les soins sont sommaires. Il n'y a ni médication ni pronostique. Pourtant malgré la forte mortalité, une impression d'hommes forts et résistants se dégagent. Certains héros des aventures américaines ont réussi à survivre pendant de nombreuses années malgré les différentes souffrances auxquelles ils ont du faire face.

« Nous voyant dégagés de cette rencontre, nous adressâmes à Dieu de grandes actions de grâces. Mais quand nos soldats pensaient leurs blessures, ils se plaignaient beaucoup de la douleur qu'ils en ressentaient ; car le contact de l'eau salée les ayant refroidies, elles étaient enflées et envenimées. »⁸³

3. Les épreuves terrestres et maritimes

Chaque pas, chaque navigation réussie est une victoire pour les explorateurs. Nombreux sont les obstacles qui se dressent devant eux. La découverte et la conquête de l'Amérique est une route semée d'embûches dans laquelle que l'on soit à pied ou en bateau les risques demeurent.

En mer, la difficulté de la traversée et les différentes expéditions maritimes sont terribles : des rafiots pourris, aucun abri pour se protéger du vent, des trombes d'eau et du soleil. Le naufrage est présent dans toutes les têtes sans compter la possibilité de se perdre, de dériver dans ces mers où la précision de sa localisation est impossible à obtenir. Les progrès de la cartographie, de la construction navale et du balisage des côtes sont contrebalancés par l'accroissement de la durée des voyages qui augmente la morbidité et la mortalité : corruption des aliments, maladies, cyclones... L'exploration pédestre n'est pas non plus de tout repos. Le terrain est bien souvent accidenté. La route n'est pas de tout repos : absence de chemin balisé, forêts impénétrables, marécages dangereux, passages montagneux difficiles. Tous ces dangers sont bien connus de Bernal Diaz del Castillo qui nous relate un épisode orageux en mer :

⁸³ *Ibid.* p 50.

« Ayant mis notre eau à bord de nos navires, nous nous embarquâmes nous-mêmes dans une baie qui formait, en ce lieu, comme un petit port et nous naviguâmes pendant six jours et six nuit avec beau temps. Mais le vent du nord, qui prend cette côte par le travers, se mit ensuite à souffler en si forte tempête, pendant quatre jours et quatre nuits, que nous fûmes sur le point d'échouer. Il fallut jeter l'ancre pour éviter ce malheur. Deux câbles se rompirent, et le navire chassait vers la terre. Oh ! Dans quel péril nous vîmes ! si notre dernière amarre s'était rompue, nous nous serions brisés sur la côte. Mais, grâce à Dieu, on réussit à la consolider avec de vieux cordages et des guinderesses. »⁸⁴

Chaque pas peut devenir une enjambée en direction de la mort. Avancer dans ces territoires inconnus, immenses et imprévisibles signifie s'exposer aux dangers. Chaque nouvelle contrée apporte avec elle son lot de richesses mais aussi de risques. Que ce soit en mer ou sur terre, les explorateurs se confrontent chaque jour à ces intempéries. Braver les difficultés fait partie de leur quotidien. Le courage, la bravoure, la témérité sont célébrées. Les conquistadores acquièrent d'autant plus d'honneurs qu'ils risquent davantage leur vie dans des combats inégaux. La littérature chevaleresque dont raffolent les conquistadores est intarissable sur l'héroïsme de la noblesse et des princes. Elle les présente comme imperméables à toute crainte. Le chevalier digne de ce titre doit braver les dangers par amour de la gloire et de sa dame ou dans le cas de l'Amérique par amour de la gloire, des richesses, de la couronne et de Dieu.

Ainsi, la réalité n'est pas de tout repos en Amérique. Passé le tout premier voyage de Christophe Colomb, l'idée d'une avancée facile dans un décor féérique est remplacée par une progression dans un environnement hostile où la mort peut se rencontrer tous les jours. Seulement un quart de siècle après la découverte et l'occupation des Antilles, le paradis vert à disparu pour laissé place à un monde tendu, destructeur, instable où règne une catastrophe humaine et écologique. Sur l'Hispaniola, vingt ans après la découverte, les raids, la déportation, la destruction des cultures vivrières et la famine ont raison des hommes et de l'or. Le paradis de la beauté et de la fertilité se transforme en enfer. Les besoins essentiels de la vie viennent à manquer. Les hommes ont faim, soif, ils sont blessés, malades, souvent affaiblis, toujours incertains de leur sort. C'est bien souvent une lutte de tous les jours qui s'installe pour survivre. Ainsi le regard des explorateurs sur cet Ailleurs garde une forte connotation de dangerosité et de difficultés. Pourtant dans les bons

⁸⁴ *Ibid.* p 146.

jours et devant des terres cultivées, organisées et riches la vision se transforme pour se concentrer sur les motivations initiales du voyage. Chaque gramme d'or vu, chaque pièce d'orfèvrerie et chaque petit trésor procure aux hommes satisfaction et envie. Deux moteurs de la conquête. Il en ressort que cette vision positive est plus forte que la notion de risques puisque l'avancée se poursuit. Dans cette aventure les explorateurs prennent la place des héros qu'ils ont tant admiré et leur permet de continuer chaque jour leur progression dans leur quête de richesse, de domination et de conquête.

B. Un perpétuel état de guerre

L'Amérique n'est pas déserte. Elle est peuplée de nombreux villages dans les îles, mais aussi de véritables empires dans les terres. Le nouvel Ailleurs découvert contient donc des Autres. Il ne s'agit pas là de commencer à étudier les rapports, les échanges et la rencontre entre les Européens et les populations locales, ce sera l'objet de la seconde partie. En revanche il est nécessaire d'analyser ces Autres en tant que composante de l'environnement qui entoure les explorateurs. Les populations sont un paramètre important de cet Ailleurs. Ainsi il ne s'agit pas pour l'instant d'appréhender les indigènes comme des individus à part entière dans le cadre d'une relation interhumaine, mais d'interpréter la présence des populations locales comme un tout, une seule et même entité faisant partie de l'environnement général.

1. La menace constante des attaques indigènes

Dès les premiers temps en Amérique, les Européens rencontrent des populations locales, d'abord dans les îles puis plus tard sur la Terre Ferme. Sans parler des Empires⁸⁵, il est nécessaire de clarifier les relations avec ces Autres comme composante dangereuse de l'avancée des hommes. Beaucoup de chefs de village acceptent de collaborer, aident les Espagnols, leur fournissent de la nourriture, de l'eau potable, acceptent le troc... En revanche certains refusent la présence européenne et engagent le combat contre les envahisseurs ou essaient simplement de se défendre par les armes. Aux privations s'ajoute donc la menace constante des attaques indigènes.

⁸⁵ Cf Index des noms ; Inca ; Mexica ; p 223-224.

« Le jour se leva tout à fait. Nous vîmes alors venir par la plage beaucoup d'autres bataillons de gens de guerre, avec leurs enseignes déployées, leurs panaches, leurs tambours, leurs lances, leurs arcs, leurs flèches et leurs boucliers. Ils se joignirent à ceux qui étaient venus la veille ; et aussitôt, formant les rangs, ils nous entourent de toutes parts et ils font pleuvoir sur nous une telle quantité de flèches, de pieux et de pierres que quatre vingt de nos soldats en sont atteints. Bientôt, ils courent à la mêlée ; nos pieds se lient ; les uns nous attachent à la lance, les autres nous lâchent leurs traits, quelque uns nous cribles de leurs sabres affilés... et certes ils nous en faisaient voir de cruelles ! »⁸⁶

Si l'infériorité de l'armement indigène fait l'unanimité, les Espagnols n'ignorent plus que les troupes indiennes savent les tromper ou les effrayer et qu'elles exploitent un service d'information remarquable fait d'un large emploi de l'image peinte. Dans ce contexte il ne faut pas oublier que les indiens savent aussi se défendre. La peur règne. Les Indiens préparent des échauffourées violentes et des attaques surprises.

La découverte et la conquête de l'Amérique ne se résume donc pas à s'adapter à de nouveaux climats, à de nouvelles façons de se nourrir, de se déplacer. La présence indigène est une composante de l'environnement et représente un facteur d'hostilité omniprésent. Les indiens savent renverser le rapport de force quand ils en ont les moyens, défendre avec acharnement leurs terres, harceler les envahisseurs, liquider les agresseurs isolés et rejeter la christianisation en apportant mort et destruction parmi la poignée d'Espagnols présents sur leur territoire.

2. Assurer ses arrières, être toujours prêts

Dans cet environnement hostile, les capacités d'anticipations, d'attentions et de reconnaissances des explorateurs sont primordiales mais aussi fortement développées. Les découvreurs doivent être prêts à parer toute éventualité à tout moment, qu'il s'agisse d'une attaque surprise des populations indigènes ou bien d'intempéries géographiques et géologiques. Une vision guerrière suit les compagnons d'armes. Pour survivre chaque détail peut avoir son importance. Dans chaque village ils notent la position des possibles chemins de retraite, des terrains favorables ou défavorables pour une bataille. La pression est constante, l'attention doit l'être aussi. La vigilance est portée également sur le nombre d'hommes disponibles, leurs armes, leurs montures, leurs armures... Le ravitaillement

⁸⁶ Bernal Diaz del Castillo, *Op. Cit.* p 48.

étant presque impossible et dans tous les cas très long, les hommes et les ressources sont sans cesse vérifiés. Après chaque bataille, après chaque passage difficile, un compte rendu des pertes est établi. Le souci de pouvoir toujours répondre aux probables attaques hante l'esprit des conquistadores.

« Il y avait trois jours que nous étions à Cozumel lorsque Cortès ordonna une revue, afin de reconnaître le nombre de ces soldats. Il en trouva cinq cent huit, sans compter les pilotes, les maîtres d'équipage et les matelots, au nombre de cent neuf ; plus seize chevaux ou juments. Nous avions onze navires grands et petits ; l'un d'eux était une sorte de brick font Gines Nortès avait le commandement. Il y avait trente deux arbalétriers et treize fusiller (*escopeteros*), c'est comme ça qu'on les nommait alors ; des canons en bronze, quatre fauconneaux et grande provision de poudre, de balles et boulets. La revue étant finie, Cortès ordonna à l'artilleur Mesa, à Bartolomé de Usagre, à Arbonga et à un certain catalan, tous artilleurs, de tenir toutes choses très propres et en bon état et que les armes à feu, les balles et les poudres fussent toujours prêtes. Il nomma commandant de l'artillerie un Francisco Orozco qui avait été fort bon soldat en Italie. Il ordonna en même temps à deux archers, maîtres fabricants d'arbalètes, nommés Juan Benitez et Pedro de Guzman l'Arbalétrier, de prendre bien soin que toutes leurs armes eussent chacune trois noix et autant de cordes et que les provisions fussent toujours faites ; que l'on eût des époussettes, que l'on s'exerçât au tir et que les chevaux fussent toujours prêts. »⁸⁷

3. Le choc des empires

A partir de la découverte des grands empires indiens, les Européens se heurtent à des ensembles policés, organisés, tantôt coopératifs, tantôt belliqueux, avec des ressources presque infinies à disposition. Il ne s'agit plus de petits raids isolés. En cas de conflit ouvert et armé, les conquistadores sont face à de grandes puissances habituées à combattre, avec des systèmes de défense présents et développés ainsi que des troupes habiles, entraînées et très nombreuses. A partir de la découverte de la civilisation des Mexica, premier grand empire connu, l'entreprise de conquête s'accélère en même temps que la menace indigène est de plus en plus constante et présente. Les Mexica sont plus forts, plus belliqueux, leur supériorité numérique est écrasante. Pourtant, face à cette vision les explorateurs n'éprouveront pas seulement de la peur, ils ont conscience qu'ils découvrent un monde qui n'appartient pas à la sauvagerie et qu'ils sont tout près de quelque chose d'aussi dangereux que fascinant.

⁸⁷ *Ibid.* p 115.

« Le cacique, en réponse, parla du grand nombre de guerriers qu'il avait dans les provinces conquises, n'oubliant pas ses forces militaires qui se trouvaient sur les frontières et dans les districts qui n'en étaient pas éloignés. Il décrivit la place forte de Mexico, les maisons bâties sur les lagunes, de telle façon qu'on ne pouvait passer de l'une à l'autre si ce n'est au moyen de ponts et d'embarcations. (...). Il s'étendait, du reste, tellement sur mille autres conditions qui faisaient de celui-ci un très grand seigneur que Cortès et nous tous restions en admiration en les écoutant. Quant à nous, les soldats espagnols, obéissant à notre nature, nous puisions dans ce qu'il nous disait de sa puissance le désir de nous lancer dans les aventures, quoique, à vrai dire, il nous parût impossible d'admettre la réalité de tout ce que racontait le cacique Olintecl. »⁸⁸

Une autre donnée d'importance intervient avec la découverte des empires : la découverte de l'anthropophagie à grande échelle. La connaissance d'hommes mangeant la chair humaine de leurs ennemis et les sacrifiant pour leurs idoles est présente dès la rencontre avec les indiens Caniba des îles. En revanche avec l'entrée dans l'orbite européenne des grands empires, cette vision prend des proportions gigantesques. La vision de leurs compagnons d'armes tombé à la bataille sacrifiés, la connaissance de l'anthropophagie des populations de la Terre Ferme au fur et à mesure de l'avancée des connaissances des territoires, ne fait qu'accentuer⁸⁹ la crainte. Une vision monstrueuse⁸⁹ ne cesse de tourmenter les explorateurs, celle de se faire dévorer.

« Ils ont une autre coutume horrible, abominable, bien digne de châtement et que nous n'avons observée nulle part ; c'est que, chaque fois qu'ils ont quelque chose à demander à leurs idoles, afin qu'elles soient propices à leurs prières, ils prennent des jeunes garçons et des jeunes filles, des hommes et des femmes aussi, dont ils ouvrent la poitrine, dont ils arrachent le cœur et les entrailles qu'ils brûlent devant leurs faux dieux, en leur offrant la fumée en sacrifice. Quelques uns de nous ont été témoins de ces sacrifices, et ceux qui les ont vus disent que c'est la chose la plus terrible et la plus épouvantable qui se puisse imaginer. (...) Vos Majestés peuvent être sûres que, vu l'étendue de leur contrée et le grand nombre des temples, il n'y a pas d'année qu'ils ne tuent et sacrifient trois ou quatre mille êtres humains. »⁹⁰

Etre mangé par des hommes, finir découpés en petits morceaux puis partagés entre différentes bouches, telles est une réalité possible pour les hommes partis à la conquête de l'Amérique. Cet éventuel destin effraie au plus haut point. Dans cet environnement le célèbre énoncé de Thomas Hobbes « l'homme est un loup pour l'homme » prend toute sa

⁸⁸ *Ibid.* p 246-247.

⁸⁹ Cf Illustration 4 ; 5 ; 6 p 200-203.

⁹⁰ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 67.

dimension. Ce n'est pas seulement la mort qu'il faut craindre, chaque explorateur espère une fin glorieuse, loin des rites, des offrandes, des célébrations et des assiettes indigènes.

C.angoisses, peurs et mécontentement

Face à un environnement hostile dont nous venons de décrire les principales caractéristiques, de nombreux sentiments se développent et plus particulièrement un climat général d'angoisses de peurs et de mécontentement en réponse aux dangers et aux risques qu'encourent les acteurs de cet aventure. Ces sentiments forment le regard des conquistadores. En situation de panique, d'appréhension, d'effroi, la vision du monde n'est pas la même qu'en état de sûreté.

1. La peur au ventre

Au sens strict et étroit du terme, la peur est une émotion choc, souvent précédée de surprise, provoquée par la prise de conscience d'un danger présent et pressant qui menace, croyons-nous, notre conservation. La crainte, l'épouvante, la frayeur, la terreur appartiennent plutôt à la peur. L'inquiétude, l'anxiété, la mélancolie plutôt à l'angoisse. La peur a un objet déterminé auquel on peut faire face. L'angoisse n'en a pas et est vécue comme une attente douloureuse devant un danger d'autant plus redoutable qu'il n'est pas clairement identifié. Elle est un sentiment global d'insécurité. Or, le besoin de sécurité est fondamental, il est à la base de l'affectivité et de la morale humaine. L'insécurité est le symbole de mort et la sécurité celui de la vie. « *Inhérente à notre nature, la peur est un rempart essentiel, une garantie contre les périls, un réflexe indispensable permettant à l'organisme d'échapper provisoirement à la mort. Et si elle dépasse une dose supportable, elle devient pathologique et crée des blocages* »⁹¹. Les conquistadores sont soumis à la fois à la peur et à l'angoisse et ce, que ce soit sur terre ou sur mer.

« Tout bien considéré, nous n'avons pas d'autre ressource que de nous emparer sans retard de la personne de Montezuma si nous voulions entourer nos existences de quelques garanties ; et même il n'était pas prudent d'attendre un jour de plus pour exécuter ce dessein. Nous dûmes encore à Cortès de considérer que tout l'or que Montezuma nous donnait, tout le trésor d'Axayaca que nous avons vu, tous les vivres que nous consommions, tout cela, au milieu de

⁹¹ Jean Delumeau, *La peur en Occident*, Paris, Fayard, 1988, p

soucis, se convertissait pour nous en véritable poison ; que nous ne dormions ni jour ni nuit, ni ne pouvions nous livrer un moment au repos en pensant à notre situation ; qu'enfin, s'il y avait parmi nous quelques soldats qui n'éprouvassent pas cette torture, c'était sans doute des être sans raisonnement, qui s'endormaient dans les douceurs de l'or sans voir la mort qui se montrait à leurs yeux »⁹².

« Car, je peux certifier à Votre Majesté, c'est qu'il n'y avait pas un de nous qui n'éprouvât certaines anxiété, nous sachant au milieu de cette contrée et de tant de gens hostiles, sans espérance de secours d'aucune part. »⁹³

L'omniprésence de la peur est un fait important. Sentiment qui violente l'âme, la terreur, l'effroi a des conséquences sur l'être humain. Il est possible de penser que cet état permanent de tension n'a aucune répercussion sur la vision et l'interprétation de l'environnement qui entoure les conquistadores. Cependant, Jean Delumeau qui a étudié en détails la peur en occident nous livre des pistes d'étude. Selon lui la peur peut «créer un état de désorientation et d'inadaptation, un aveuglement affectif, une prolifération dangereuse de l'imaginaire, déclencher un mécanisme involutif par l'installation d'un climat intérieur d'insécurité. »⁹⁴. « Parce qu'il est impossible de conserver son équilibre interne en affrontant longtemps une angoisse flottante, infinie et indéfinissable, il est nécessaire à l'homme de la transformer et de la fragmenter en des peurs précises de quelque chose ou de quelqu'un»⁹⁵. Par ces propos nous pouvons comprendre le recours à l'imaginaire et aux fables chevaleresques dans l'esprit des explorateurs mais aussi la vision attentive et guerrière de l'avancée des découvreurs, l'objet principal de la peur se focalisant sur la menace indigène et l'abomination de l'anthropophagie. Mais aussi, et c'est ce que nous verrons dans le chapitre suivant, la création de nouveaux repères permettant de renouer avec un cadre familial et donc sécurisé et enfin la forte présence de Dieu aux côtés des conquistadores. Protégés par leur Seigneur, les hommes se consolent par leurs aspirations religieuses.

⁹² Bernal Diaz del Castillo, *Op. cit.* p 356-357.

⁹³ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 87.

⁹⁴ Jean Delumeau, *Op. cit.* p 13.

⁹⁵ *Ibid.* p 15.

2. Le désenchantement

Par définition, le désenchantement, signifie « *la perte d'une illusion, la déception d'une attente, la déconvenue, la désillusion* »⁹⁶. Cette analyse symbolise clairement l'état d'esprit de beaucoup d'hommes partis outre Atlantique. Trois sources principales de mécontentement sont à mettre en avant : la vie difficile, l'impression d'une entreprise impossible et la déception vis-à-vis des gains rapportés.

Tout d'abord, le labeur de la vie quotidienne pèse sur chacun. Hormis les populations locales qui peuvent apporter leur aide, leurs constructions et leur confort, les conquistadores sont face à eux même dans ce périple et comme nous l'avons observé il ne s'agit pas d'une entreprise aisée mais d'une aventure compliquée et laborieuse. Or, les premiers arrivants sont pour beaucoup des hidalgos habitués à la vie facile. La terre nouvelle a pourtant des aspects paradisiaques : la beauté, les senteurs et la fertilité des îles ravissent les découvreurs, ils s'émerveillent de déguster à Noël des raisins et des figues fraîche, les poissons sont savoureux....Mais encore faut-il savoir et vouloir mettre en valeur la découverte et ne pas être uniquement attiré par l'argent comme le fait remarquer Christophe Colomb :

« C'est un mensonge en vérité qu'ont dit à Vos Altesses et à ceux qui ont parlé certaines personnes égarées qui sont venues ici. Elles ont dépensé aux dé et à d'autres mauvais vices mortels ce qu'il leur restait de la mort de leurs bisaïeux, et maintenant qu'elles ne trouvaient plus de terre pour les entretenir, elles entreprirent ce voyage en faisant des faux serments, dans l'idée de recueillir tout de suite l'or ici, au bord de la mer, sans travail ni peine, puis de retourner à leur passe temps. Et cela concerne des religieux tout autant que des laïcs : leur mauvaise cupidité les aveuglait tant qu'ils ne voulurent pas me croire, lorsqu'en Castille je leur disais que pour tout il fallait travailler. Ils croyaient que je leur parlais fausement : tant ils étaient plongés dans leur avarice. Il aurait pu se faire qu'ils réussissent dans leur entreprise, s'ils avaient su souffrir le travail, mais leur paresse et leurs mauvaises mœurs ne leur donnèrent pas l'occasion de montrer de la vertu. »⁹⁷

En outre, mêmes les hommes que les difficultés de la vie quotidienne ne rebutent pas, sont sceptiques quant à l'entreprise de découverte et de conquête en généraux. Perte de confiance en soi pour ceux qui veulent repartir ou exacerbation de la confiance pour ceux qui veulent rester, une sorte de débat se met en place quand à l'impossibilité de la réussite

⁹⁶ Dictionnaire Larousse, *Op. cit.*

⁹⁷ Christophe Colomb, *Op. cit.* p 109.

des opérations. Ainsi même si rien n'est sûr sur le terrain, rien n'est certain non plus dans la tête de nos conquérants.

« On m'aura entendu dire dans le chapitre qui précède que Cortès devait aller à un village appelé Cingapacinga, emmenant quatre cents soldats et quatorze cavaliers avec des arbalétriers et des gens d'escopette. On avait inscrit pour marcher avec nous quelques soldats du parti de Diego Velasquez. Mais lorsque les recruteurs furent leur donner avis qu'ils eussent à partir tout de suite avec armes et chevaux, les cavaliers répondirent arrogamment qu'ils ne voulaient marcher à aucune attaque ; qu'ils prétendaient retourner à leurs demeures et à leurs établissements de Cuba ; qu'ils jugeaient avoir assez perdu à la suite de l'abandon de leurs maisons, séduits par Cortès qui leur avait formellement promis plus tard, à l'Arsenal, de donner congé, navire et provisions à quiconque voudrait s'en retourner ; qu'ils étaient en conséquence sept soldats préparant leur départ pour Cuba. Cortès l'ayant su les fit appeler, et comme il leur demandait pourquoi ils méditaient une si vilaine action, ils répondirent un peu émus qu'ils étaient stupéfaits qu'on pensât s'établir dans un pays où il y avait tant de milliers d'Indiens et de si grandes villes, tandis que nous avons si peu de soldats, d'ailleurs malades et fatigués de se transporter d'un lieu à un autre ; qu'ils voulaient s'en retourner à Cuba dans leurs établissements et qu'on leur en donnât l'autorisation, comme c'était chose promise. »⁹⁸

Cette citation de Bernal Diaz met aussi en avant le dernier principal objet du mécontentement des hommes : les faibles butins et gains ramenés. Comme nous l'avons vu précédemment, l'acquisition de richesse est une des motivations primordiales du voyage. Endurer toutes ces difficultés, tous ces imprévus n'est acceptable dans l'esprit des explorateurs qu'en contre partie de denrées précieuses, de possessions et d'Indiens à leur service. La déception est forte. Les trésors découverts sont souvent perdus, partagés, volés et la quantité d'or présente est beaucoup moins importante que ce que les hommes attendaient. Quand aux indigènes réduits en esclavage, malgré leur grand nombre, la lutte est rude pour devenir propriétaire d'une parcelle de terre accompagnée de serviteurs en nombre. Ce fort mécontentement est un frein à la conquête car il démotive les troupes mais il peut aussi se transformer en une force. Les Espagnols insatisfaits, mal lotis ou laissés pour compte, sont prêts à gagner les îles mystérieuses à la recherche de la fortune et de la gloire. C'est dans cet élan que Ponce de Leon et Vasquez de Ayllon découvriront la Floride en 1513 ainsi que les Carolines, que Gil Gonzales de Avila débarquera en Amérique centrale en 1526 et que Juan de Ampues arrivera au Venezuela en 1528. D'autres regardent vers l'Asie. La recherche des îles aux perles, des terres de l'or suscite des expéditions vers

⁹⁸ Bernal Diaz del Castillo, *Op. cit.* p 207.

la Mer du Sud, l'océan Pacifique. L'angoisse, la peur et le mécontentement font donc partie à part entière de la découverte de cet Ailleurs hostile. Face aux multiples dangers mortels qui accompagnent au quotidien les explorateurs, certains choisissent de renoncer, leurs objectifs premiers de richesse étant fortement compromis. Pour les autres, ceux qui décident de continuer, doivent s'habituer à cet état de frayeur quasi permanent.

Si l'on dresse un tableau représentatif de ce nouvel Ailleurs, plusieurs paramètres clés se dégagent. Tout commence par la découverte d'un paradis espoir de toutes les richesses, d'une population faible et accueillante, d'une installation rapide et aisée. Pourtant les choses n'évoluent pas vers la théorie du bonheur éternel. De nombreux obstacles au quotidien sont à gérer. Toute nécessité peut venir à manquer : l'eau, la nourriture, la santé. Certaines populations indigènes se dressent contre la présence européenne et défendent leur terrain causant de lourdes pertes souvent minimisées par les explorateurs. L'Ailleurs ne devient plus le symbole des richesses, des contrées mystérieuses et envoutantes mais celui d'une mort omniprésente, d'un environnement hostile et laborieux où les attentes initiales des participants et leurs ambitions ne sont pas récompensées. Deux solutions s'offrent aux survivants : continuer l'aventure ou rentrer dans la péninsule. Dans les deux cas, c'est l'aspect de rentabilité qui est primordial. Continuer pour espérer obtenir des richesses, rentrer car les gains ne sont pas au rendez vous. C'est donc une attitude mercantiliste qui se révèle dans ce comportement. Les dangers et les difficultés sont acceptés à condition d'une récompense, d'un acquis, d'une rentabilité personnelle. C'est là l'une des caractéristiques principales de l'Europe qui intervient sur ce nouveau territoire. La vision intéressée et marchande de l'action des hommes.

Chapitre 4 – Seuls au monde

L'identité de l'homme se construit en rapport avec son environnement. Appartenir à une couronne, à un lignage, à un terroir laisse des traces dans la construction psychique de l'individu. Etre soi même découle en partie d'un ensemble de paramètres extérieurs : appartenance professionnelle, linguistique, géographique, étatique... Le départ vers l'Ailleurs n'est pas seulement une marche en avant vers un territoire inconnu, c'est aussi l'abandon de son environnement quotidien, de ses marques, de ses repères, de sa vie de tous les jours. La première conséquence concrète est alors l'éloignement avec ce qui est connu et vécu ordinairement. Désormais un océan sépare les aventuriers de leur passé, de leurs familles, de leurs réseaux. Cet éloignement est à prendre en considération car il s'inscrit au cœur d'une multitude d'effets en chaîne. De cette distance va naître un fort sentiment de solitude, une recherche de nouveaux repères pour s'adapter à la vie en Amérique mais elle apporte également son lot de conséquences sur les comportements des hommes.

A. Loin de la péninsule, loin de la couronne : le déracinement et l'isolement.

Le premier effet secondaire du départ et de l'éloignement est un sentiment brutal de solitude, de déracinement et d'isolement. Que ce soit durant les voyages en bateaux ou au cœur de la Terre Ferme, les conquistadores ont conscience que ce monde n'appartient pas encore au leur et que tous leurs repères sont brisés. Ils ne sont qu'une poignée dans d'immenses ensembles.

1. Un rapport numérique très faible/

Malgré l'augmentation des expéditions, des vaisseaux et des hommes présents en Amérique au cours de la période, il faut se figurer que les conquistadores ne représentent qu'un nombre infiniment réduit d'individus en comparaison de la présence indigène. « *L'Amérique du XVème siècle est presque aussi peuplée que l'Europe : quatre vingt à cent millions d'hommes, force considérable mais éclatée en une multitude de communautés closes. Certaines entre le 50° et le 60° de latitude Nord et entre l'Equateur et le 10° de*

*latitude sud, vivent comme les Européens de la préhistoire tandis que d'autres, dans l'Amérique Centrale et sur la côte Pacifique forment des sociétés hiérarchisées et structurées*⁹⁹». L'Amérique n'appartient alors pas à l'Europe mais aux populations locales, aux chefs de villages, aux empires mexica, inca et péruvien. A l'origine, l'environnement n'est en rien européenisé. Les hommes, les mœurs, les paysages, les modes de vie sont différents du terroir si bien connu de l'Espagne lointaine. Cette faible présence est fortement ressentie par tous les conquistadores en présence, que ce soit Christophe Colomb en tant que navigateur, Hernan Cortes durant son avancée vers le Mexique ou un peu plus tard pour le cas d'Oviedo au Nicaragua. Même si la prise de possession est effectuée au nom de l'Espagne, l'environnement qui s'étend sous les pas des conquistadores n'est en rien semblable à celui de leur quotidien abandonné. Et l'idée d'être chassé grâce à l'avantage numérique des indiens est dans toutes les têtes et provoque la peur. Christophe Colomb nous exprime ce sentiment avec une image bien particulière : « *Il est bien certain qu'il y a ici tant de gens que pour ainsi dire, rien qu'avec leur souffle, s'ils l'osaient, ils nous feraient tout droit voler d'ici en Castille, et ils ne manquent ni d'intelligence ni de force ou de rudesse dans le combat* »¹⁰⁰. Lors de la préparation des batailles et des combats à venir, le rapport numérique revient dans toutes les conversations. Comment renverser l'avantage certain du nombre ? Comment parvenir à conquérir des terres autant peuplées avec si peu d'hommes à disposition ? Telles sont les questions les plus fréquentes que se posent Hernan Cortes lors de son avancée vers la lagune de Mexico d'autant plus que l'ennemi est lui aussi conscient de sa force : « *Nous avons compté qu'en perdant vingt-cinq mille des nôtres contre un seul d'entre vous, nous viendrions à bout de vous tous ; vous êtes si peu nombreux en comparaison de nous autres !* »¹⁰¹. Mais l'handicap numéraire ne s'arrête pas là, il est aussi fortement influent en ce qui concerne l'état d'esprit des explorateurs qui en viennent à se sentir seuls, isolés, ensevelis sous le nombre des êtres différents d'eux dans cet univers qui n'est pas le leur. On vit donc entre soi : les rares Espagnols qui se risquent isolément dans les villages indigènes, aventuriers, vagabonds ou repris de justice, disparaissent sans laisser de traces, massacrés et c'est l'obsession de beaucoup, dévorés par les Indiens. Encore une fois, l'incertitude règne, mêlée au sentiment d'angoisse d'être seul, de mourir seul et de vivre cette aventure coupé de tout ce qui comptait pour soi avant le départ.

⁹⁹ Albert Ronsin, *Op. cit.* p

¹⁰⁰ Christophe Colomb, *Op. cit.* p 126.

¹⁰¹ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 158.

2. L'absence du terroir

Il faut savoir que l'Espagne du début du XVIème siècle est une société à base corporative : « *confréries et fraternités regroupent les gens par état, des conseils réglementent la vie des communautés* »¹⁰². L'insertion dans un terroir est fondamentale. Elle est l'un des piliers de l'identité sociale des individus. La parentèle et la patrie sont deux paramètres importants de ce phénomène. La patrie relève du domaine affectif relié au royaume mais surtout au terroir où l'on est né et auquel on est attaché, la parentèle revoie davantage aux réseaux familiaux et hiérarchiques qui s'ordonnent selon le système des factions. « La qualité d'un individu est attesté par ce que nous appellerions aujourd'hui le groupe d'interconnaissance »¹⁰³, c'est-à-dire pas seulement de la position sociale due à la richesse mais aussi et surtout de l'implantation et de l'enracinement dans un terroir auprès d'un entrelacs de liens d'influences, d'amitiés, de familles et d'importances. Hors de ces réseaux, l'individu n'est qu'un fétu. S'exiler est donc un acte de premier ordre. Le voyage vers l'Amérique est à l'origine un abandon de ces liens familiaux qui forment l'individu. C'est une perte de repère conséquente qui accentue le sentiment de solitude éprouvé par les conquistadores.

« Je ne m'étendrai point sur les travaux et les privations dont nous avons souffert, de la solitude, et de la faim surtout qui nous tourmentait, car, en dehors de quelques porcs qui me suivaient depuis Mexico, il y avait plus de huit jours, quand nous arrivâmes à Taniha, que nous n'avions mangé de pain. Nous n'avions que des tiges de palmes cuites avec de la viande, sans un grain de seul qui nous manquait depuis longtemps, et des cœurs de palmiers. »¹⁰⁴

Comme nous le voyons à travers cette citation, Hernan Cortes et ses hommes ressentent la solitude de façon d'autant plus forte durant les multiples épreuves que doivent traverser les explorateurs. Dans la difficulté du changement et de l'adaptation ce sont les souvenirs du quotidien familial et bien mieux appréhendable qui resurgissent, accentuant le sentiment de ne n'être en présence que d'une poignée d'Européens. Pourtant les conquistadores sont loin d'être l'unique présence humaine dans ces territoires. Mais la population indigène ne peut entièrement rassurer ou remplacer les liens de l'Espagne, car

¹⁰² Serge Gruziski, *Op. cit.* p 133

¹⁰³ *Ibid.* p 131

¹⁰⁴ Hernan Cortes, *Op cit.* p 393

dans cet Ailleurs, et comme nous le verrons dans la seconde partie, les Indiens ne sont pas considérés comme semblables aux Européens. Ils ne peuvent donc pas combler le vide de l'appartenance sociale à des réseaux importants de son terroir natal. Dans ces premiers temps de la découverte et de la conquête, l'Amérique est encore pour l'instant un véritable Ailleurs dans lequel les bases de la formation et de l'organisation des territoires de façon européenne se s'est pas installée, même si chaque jours des efforts sont faits par les Espagnols pour recréer un univers familier.

3. L'importance des vaisseaux : un lien intraeuropéen

Les vaisseaux sont investis d'une double importance : relier les Espagnols à leur péninsule lointaine et maintenir une attache entre les différents groupements, villes, expéditions formés par les colons. A travers ces deux missions, à la fois locales et intercontinentales, plusieurs fonctions sont allouées aux navires. La première et la plus concrète est le ravitaillement en hommes, en armes et en nourriture. Dans cet Ailleurs où tout vient à manquer, l'espoir de voir apparaître des vaisseaux permettant de survivre et de continuer sa route est présent dans chaque esprit. C'est plusieurs fois le cas de Hernan Cortes et de ses hommes partis seuls au cœur des territoires des Mexica, souffrant de la faim, de l'épuisement, du manque d'arme et de chevaux et de tout autre chose nécessaire à la conquête. Mais c'est aussi le cas au Pérou où Francisco Jerez accompagné de ses soldats font face aux mêmes difficultés. Chaque vaisseau en vue est un possible secours. Il renoue avec l'espoir d'acquérir des vivres, et crée à chaque rencontre un vif espoir et un soulagement intense, comme si les bateaux atténuaient l'isolement et l'éloignement par leur présence, par l'idée de pouvoir rester en lien avec d'autres conquistadores, avec son univers, avec un familier qui peut sauver de la mort et des situations limites.

« Je reçus donc de la ville un courrier qui amenait des arquebusiers, des arbalétriers et de la poudre, qui nous firent le plus grand plaisir. Peu de jours après, je reçus un autre courrier qui m'annonçait l'arrivée au port de trois navires qui m'amenaient des chevaux et des hommes que l'on promettait de m'expédier prochainement. Ce fut Dieu qui nous envoya miraculeusement ce secours dont nous avions tant besoin. »¹⁰⁵

¹⁰⁵ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 214.

« Les vivres étaient consommés et le pays n'en fournissait pas : il envoya donc le navire avec l'équipage et un capitaine à l'île des Perles, qui est dans le gouvernement de Panama, pour aller en recherche, pensant recevoir des secours au bout de dix ou douze jours ; mais, comme la fortune est toujours ou presque toujours contraire, le bâtiment resta quarante sept jours pour aller et venir. Pendant ce temps, le capitaine et ceux qu'il avait avec lui se nourrissent d'une espèce de coquillage qu'ils recueillaient avec beaucoup de fatigues sur le bord de la mer ; plusieurs Espagnols moururent à la peine. Ils mangèrent aussi des palmistes amers. Plus de vingt hommes périrent pendant l'absence du vaisseau. »¹⁰⁶

La seconde mission des vaisseaux est de type informatif. Tels des messagers, les bateaux servent de relais entre les conquistadores en Amérique mais aussi avec la Couronne en Europe. Le passage d'information est essentiel à la conquête. Les capitaines d'expéditions de reconnaissance ont un souci omniprésent et perpétuel de tenir au courant les souverains des avancées des opérations. Cela s'explique en partie par l'espoir d'acquérir une quelconque récompense suite à son travail sur le terrain mais l'intensité et la redondance du besoin d'être en contact avec les Rois Catholiques par exemple pour Christophe Colomb ou Charles Quint pour Hernan Cortes démontre un fort besoin de rester lié avec son seigneur, le commanditaire de la mission mais aussi le représentant le plus fort de ce qui représente son univers familial : l'Espagne.

Les bateaux servent aussi comme l'indique régulièrement Hernan Cortès d'outils d'échange entre les deux continents. Des armes, des hommes et des vivres sont embarqués d'Europe, des denrées précieuses sources de richesses et de tous les fantasmes retournent dans le Vieux Monde. Et face à l'absence de ce lien, qu'il soit concret (or, argent, nourriture...) ou davantage immatériel (informations, nouvelles, rumeurs, histoires...), les hommes ressentent une véritable souffrance. Pour avancer dans leur tâche, le maintien de cette connexion semble être une condition intangible à la fois mentale et physique pour le succès des opérations. Sans approvisionnement c'est la mort qui est au rendez vous mais sans transfert d'informations entre la Couronne et les explorateurs mais aussi entre les conquistadores entre eux c'est le mal être qui guette.

« Depuis lors, n'en ayant pas eu l'occasion, manquant de navires et me trouvant absorbé par la conquête et la pacification de cette contrée, n'ayant du reste reçu aucune nouvelle ni du navire ni de mes envoyés, j'ai cessé de relater à Votre Majesté ce que j'ai fait depuis ; Dieu sait

¹⁰⁶ Francisco de Jerez, *Op. cit.* p 24.

combien j'en ai souffert ! je désirais naturellement tenir Votre Altesse au courant des choses des choses de ce pays. »¹⁰⁷

En Amérique les Européens ne représentent donc qu'une infime partie des hommes présents sur le territoire. Symbole de l'Ailleurs, les populations locales en tant qu'ensemble ont un avantage considérable de part leur installation, leur connaissance du continent et surtout de forte présence numérique. Cet état de fait crée une impression d'ensevelissement sous le nombre de la part des conquistadores. Cette sensation peut se traduire par une certaine perte d'identité. N'appartenant plus à leur monde familier les Espagnols se côtoient entre eux mais leurs contacts réguliers et quotidiens avec les Indiens renforcent la sensation d'être seuls dans ce nouvel environnement. L'éloignement de la couronne et de la péninsule se ressentent et accentuent d'autant plus la peur et la tension. Dans les situations de dangers, c'est aussi l'idée de perdre la vie qui se dévoile face à la menace de troupes indigènes beaucoup plus nombreuses et donc potentiellement plus destructrices. L'éloignement entre en relation avec la notion d'identité et de vie, ces deux concepts étant également fortement liés. En outre, toutes ces sensations sont renforcées par les multiples changements que sont contraints d'effectuer les explorateurs par la force des choses. La perte de son réseau d'influence, de ces appuis familiaux, de son quotidien inséré dans son terroir. A travers ce manque, c'est encore une fois une partie de l'identité des Espagnols qui est altérée. Une identité construite sur un autre sol avec d'autres règles, enracinée dans des terres particulières, entourée de son clan. Ce sont alors les vaisseaux qui maintiennent même à minima cette connexion entre ce qui est désormais le Nouveau Monde et l'Ancien. Une jonction qui permet de garder contact à la fois avec les autres hommes inclus dans l'aventure américaine, eux aussi appartenant au même univers lointain et traversant les mêmes épreuves mais aussi avec la péninsule. Les bateaux sont en quelque sorte des ambassadeurs de la vie puisque l'espoir d'un ravitaillement que ce soit en armes, en hommes ou en vivres représente pour les conquistadores une chance de survivre plus longtemps.

¹⁰⁷ Hernan Cortes, *op. cit.* p 73.

B. La recherche de repères

Malgré le rôle des vaisseaux, le lien avec la péninsule et l'univers familial et rassurant de l'Europe n'est pas assez fort. De part ce fait, les conquistadores puisent dans leur ancien quotidien des repères qui leur permettent de continuer leur route. Face aux changements de ce nouvel Ailleurs, les explorateurs s'appuient fortement sur certaines pratiques représentatives de l'Espagne et de l'Europe en générale et des valeurs qui les accompagnent : la présence de Dieu, l'attachement au protocole, la création de réseaux d'influences et un système de conquête et de possession inspiré de la Vieille Espagne.

1. La présence de Dieu

Afin de faire face aux difficultés de tous les jours, à la peur et à l'isolement, les conquistadores trouvent refuge dans les bras de Dieu. Cette présence est ressentie chez tous les personnages étudiés. Pour chaque décision, à chaque épreuve, avant chaque bataille, une référence à Dieu, sa miséricorde, son pouvoir, sa bienveillance est mentionnée. Des messes sont célébrées dès que possible et avant chaque événement important. Une forte comptabilisation des jours saints est aussi effectuée. Loin de chez eux, les hommes se raccrochent à un des aspects les plus représentatifs de leur identité : leur appartenance à la chrétienté et à la maison de Dieu. Il ne faut pas oublier que l'aventure américaine est avant tout une mission divine, celle de rallier des territoires entiers sous l'étendard du christianisme. Ainsi même avec ce sentiment de solitude reste l'idée de n'être jamais séparé de Dieu. Que ce soit en situation difficile sur terre ou sur mer, durant un combat ou lors d'une échappée, se dégage fortement la notion que rien n'est impossible à Dieu et que concourir sous son drapeau signifie bénéficier d'un soutien divin indéfectible. A défaut de toute autre protection, les conquistadores conservent cette protection alors même que toutes les autres défenses se sont effacées ou de peuvent plus être mises en œuvre. Dans cet Ailleurs, dans ce nouvel univers la puissance divine reste présente, un fait logique puisque même si plus rien de familial n'existe dans ces contrées, la présence divine est universelle et à pour terrain d'application tous les territoires de la Terre. Ainsi, pour tous, la réussite de la conquête et des épreuves à endurer ne s'effectuent que grâce à l'accord divin. Dans l'esprit de Christophe Colomb c'est Dieu qui lui a permis de découvrir l'Amérique. Pour les soldats comme Bernal Diaz del Castillo, une bataille remportée est également une manifestation de la volonté divine.

« Ayant mis notre eau à bord de nos navires, nous nous embarquâmes nous-mêmes dans une baie qui formait, en ce lieu, comme un petit port et nous naviguâmes pendant six jours et six nuit avec beau temps. Mais le vent du nord, qui prend cette côte par le travers, se mit ensuite à souffler en si forte tempête, pendant quatre jours et quatre nuits, que nous fûmes sur le point d'échouer. Il fallut jeter l'ancre pour éviter ce malheur. Deux câbles se rompirent, et le navire chassait vers la terre. Oh ! Dans quel péril nous vîmes ! si notre dernière amarre s'était rompue, nous nous serions brisés sur la côte. Mais, grâce à Dieu, on réussit à la consolider avec de vieux cordages et des guinderesses. »¹⁰⁸

« Comme nous marchions sous l'étendard de la croix et que nous combattions pour notre foi et les intérêts de Votre Majesté Sacrée, Dieu dans sa miséricorde nous accorda une telle victoire que nous tuâmes un grand nombre d'ennemis sans perdre aucun des nôtres. »¹⁰⁹

Cette protection accordée par Dieu envers ses envoyés fait met en lumière un intense sentiment de reconnaissance de la part des conquistadores, persuadés que leur vie n'est désormais guidée que par la volonté divine puisque tous les autres repères de vie et de mort ne s'appliquent plus dans cet Ailleurs. Dieu reste un pilier important de la conquête, un moyen de se rassurer, de garder l'espoir de trouver des solutions, un repère sur lequel s'appuyer en toute circonstance et plus particulièrement dans les situations les plus dures. *« Les Robinsons espagnols sont aussi et avant tout des hommes de foi qui s'épuisent en pénitences et en processions pour implorer la miséricorde céleste. L'attente du miracle, la conviction que l'intervention divine peut à chaque instant dénouer les situations les plus désespérées accompagnent partout les découvreurs et les conquérants. »*¹¹⁰

« Il ordonna que l'on tirât au sort celui qui se rendrait en pèlerinage à Santa Maria de Guadalupe, lui portant un cierge de pure cire de cinq livres, et que tous fissent vœu que celui que désignerait le sort accomplirait le pèlerinage. (...). On tira au sort de nouveau pour l'envoi d'un autre pèlerin à Sainte Marie de Lorette dans la marche d'Ancône, terre du pape, maison où Notre Dame a fait et fait encore de nombreux et grands miracles. (...). Après cela, l'Amiral et l'équipage firent vœu d'aller tous en chemise, dès l'arrivée de la première terre, en procession prier dans une église qui fût sous l'invocation de la vierge »¹¹¹.

¹⁰⁸ Bernal Diaz del Castillo, *Op. Cit.* p 46.

¹⁰⁹ Hernan Cortes, *Op. Cit.* p 85.

¹¹⁰ Carmen Bernand, Serge Gruziski, *Op cit.* p 264.

¹¹¹ Christophe Colomb, *Op. cit.* p 284.

2. L'attachement au protocole

Il est intéressant de relever qu'en Amérique, dans ces nouveaux territoires, le souci du respect du protocole est très présent. Le premier geste symbolique relevant de ce phénomène se déroule à l'accostage d'un territoire jusqu'alors inconnu, il s'agit de la prise de possession, plaçant directement la contrée ou l'île sous la coupe espagnole. Il peut être réalisé de façon plus ou moins générale comme c'est le cas pour Christophe Colomb qui prend possession de toutes les îlots alentours par une seule déclaration en règle mais le plus souvent et notamment durant les premières étapes de l'aventure il est fait à chaque nouvelle découverte. Les éléments primordiaux sont la présence d'un notaire et de témoins pour valider l'acte, d'une déclaration à haute voix de prise de possession au nom de Sa Majesté ainsi qu'une sorte de cérémoniel qui peut se décliner de plusieurs façons : la présence d'un étendard, d'une bannière royale ou comme c'est le cas pour Bernal Diaz del Castillo une sorte de rituel lié à l'apposition d'une marque sur la nouvelle possession.

« C'est là qu'il prit possession de ce pays pour Sa Majesté, et pour lui-même en son royal nom. Cela se passa de cette manière : il dégaina son épée, et fit, en signe de possession, trois grandes entailles en un gros arbre appelé *ceiba* qui s'élevait sur la place, disant que s'il se présentait quelqu'un pour le contredire, il défendrait son droit avec son épée et le bouclier qu'il portait au bras. (...). On en dressa acte par devant le notaire. »¹¹²

Le second acte se manifeste en présence des Indiens, au cœur des conflits. Une sommation lue devant notaire et appelée *requerimiento* ordonne aux indigènes de se soumettre immédiatement à la couronne d'Espagne. Ce texte est d'autant plus inattendu que les populations indigènes ne peuvent le comprendre. Pourtant chaque prise de possession ainsi que chaque bataille commence par l'énoncé de paroles dictées par les règles européennes. Ce respect de l'étiquette, de la manière d'agir est bien évidemment une formalité destinée à légitimer l'agression militaire et la conquête de l'Amérique mais l'attachement à ce protocole et sa fréquence démontrent aussi la volonté de maintenir un lien avec l'Europe, d'y faire appliquer les mêmes règles comme pour se sentir appartenir un tant soi peu au même fonctionnement du monde. En respectant le protocole européen, c'est la conservation des règles appliquées outre Atlantique qui est mise en lumière. Et même si ces usages n'ont presque aucun sens dans cet hémisphère, leur omniprésence

¹¹² Bernal Diaz del Castillo, *op. cit.* p 136.

permet aux conquistadores se s'appuyer sur une manière d'agir connue, qui leur permet de se légitimer, de s'identifier et de se reconnaître en tant d'Européens.

3. Un système inspiré de la Vieille Espagne

Pendant la *Reconquista* un système nommé *presura* donne le droit d'exploiter des terres désertes, abandonnées ou dépeuplées. En Amérique c'est le système de l'*encomienda* qui est appliqué. C'est à dire la distribution d'Indiens et de terres confiées par la couronne d'Espagne à des Espagnols pour travailler les champs et les mines. Dans les deux cas il s'agit d'une récupération des terres, d'une occupation du territoire accompagnée de l'évangélisation des personnes présentes. Le legs *Reconquista* est là : opérations militaires mêlées avec une occupation des sols. Le système mis en place dans ces terres nouvelles est donc tiré des coutumes ancestrales de l'Espagne. L'*encomienda* rappelle aussi une institution plus ancienne, en vertu de laquelle des paysans libres et de petits propriétaires se confiaient à des seigneurs puissants, leur fournissant des produits de la terre, des redevances, ou des services personnels en échange de leur protection. En Amérique, la Couronne, à travers ses représentants, confie un certain nombre d'Indiens à un colon en récompense de ses services. Il perçoit alors, en or, en nature, ou en travail, le tribut dû à la Couronne par les Indiens, qu'il devait en contrepartie protéger, convertir au christianisme et « civiliser ».

« On trouve aussi des mines sur les bords de la rivière de Maribichicoa du village du même nom, qui contient plus de 2 500 âmes, et dans lequel il y a huit cents Indiens de répartimiento. »¹¹³

On constate également un transfert de souveraineté. Les seigneurs présents avant la conquête et leurs sujets deviennent des vassaux du roi d'Espagne. Charles Quint remplace Moctezuma après en avoir reçu l'hommage. En faisant ainsi Cortès agit comme un véritable seigneur féodal, respectueux de la couronne d'autant plus qu'elle est lointaine et que le jeu des *encomiendas* associé aux institutions traditionnelles de la vieille Castille remises en place, les conquistadors ont le contrôle des Indiens. C'est la remise en lumière du système tant combattu par les Rois Catholiques en Espagne, un système favorisant les vellétés d'autonomies. Ce problème se pose au même moment dans la Péninsule Ibérique

¹¹³ Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op.cit.* p 233.

avec le mouvement des *comuneros*. Si pour Cortès l'*encomienda* est un moyen d'éviter le désastre des îles, c'est-à-dire l'esclavage sans frein et la dépopulation accélérée, c'est aussi la pièce maîtresse d'une politique qui cherche à reproduire le modèle familial de la Vieille Castille, celui des seigneuries, des terroirs et des villes avec, sur fond de vasselage, ses tissus serrés d'alliances, d'amitiés et de dépendances. Le rôle moteur de l'argent, l'absence physique du souverain, le défaut d'enracinement local des protagonistes, leurs origines modestes interdisent donc de considérer la société mexicaine du pouvoir comme un scénario féodal ibérique. Aux envahisseurs dont la présence n'a que quelques années il manque l'appui d'un terroir et la mémoire d'une tradition.

4. La création de nouveaux réseaux

Comme nous l'avons vu précédemment, il est de coutume pour les Espagnols de se regrouper par clans, par affinités, de créer des réseaux d'influence. L'enracinement dans un terroir au milieu de connaissances et de soutiens n'étant pas présent, les conquistadores vont reconstruire un entrelacs d'amitié, d'inimitié, de service rendus et à rendre ainsi que d'alliances matrimoniales. Ainsi, les conquistadores seront « *capables de reproduire et de se ramifier en marge des structures étatiques et ecclésiastiques car ces organismes tentaculaires se révèlent particulièrement adaptable en période d'expansion lorsqu'ils participent à l'occupation de nouveaux milieux. En contrepartie, ils minent les tentatives d'organisation et de stabilisation émanant du pouvoir central, qu'il s'agisse de l'Eglise ou de la Couronne.* »¹¹⁴. En outre, à travers ces nouvelles formations plusieurs modes de construction apparaissent. Tout d'abord, l'union matrimoniale, méthode ancestrale de formation de clan. C'est le cas pour Christophe Colomb par exemple :

« Comme Francisco de Garay avait à cœur le mariage de son fils avec ma fille, il insistait chaque jour pour que nous en terminions. Voyant combien ce projet lui souriait, et pour lui faire plaisir, je l'assurais que j'étais toute à sa disposition, sur quoi, avec le consentement des deux parties et avec force serments (mais réserve de l'adhésion de Votre Majesté), la chose fut conclue. De sorte que, en dehors de notre ancienne amitié, nous nous trouvâmes liés par nos contrats mutuels et les engagements que nous avons pris pour nos enfants, satisfaits tous les deux des avantages que nous y trouvions. »¹¹⁵

¹¹⁴ Carmen Bernand, Serge Gruzinski, *Op. cit.* p

¹¹⁵ Christophe Colomb, *Op. cit.* p 322-323.

Viens ensuite les marchés passés sur la base de récompenses, d'appâts des richesses, d'échange de bons procédés. Ressort de ces stratégies, le pouvoir puissant de l'appât de l'or et des richesses, encore alors inconnu des populations indigènes. Encore une fois la notion de rentabilité si chère aux Européens ressort nettement dans leur comportement, leur façon de penser et leur vision du monde.

Mais pour les explorateurs il est aussi important de renouer des liens car il est indispensable de savoir sur qui compter lors d'expéditions ou face aux difficultés de tous les jours. Or la confiance est liée avec l'appartenance au même groupe. Ce qui est étranger fait peur, ce qui est familier rassure. Il en est de même pour les relations interhumaines. Inclus dans des groupes, les Espagnols peuvent savoir à qui accorder leur confiance : à ceux qui appartiennent au même réseau d'alliance. Bien sur l'imprévisible reste toujours au rendez vous et transforme jour après jour les interactions créées mais il en ressort toujours des efforts de conciliations, de compromis afin de retrouver une base stable malgré les différentes oppositions des forces européennes en présence matérialisées sous la forme de plusieurs factions. De plus, ces réseaux remontent en Espagne aux protecteurs influents, à la haute aristocratie, aux membres du Conseil royal voire au roi et permettent encore une fois de garder une connexion avec la Péninsule Ibérique.

Ainsi, dans ce nouvel Ailleurs, les conquistadores espagnols puisent dans leur passé péninsulaire des repères qui se retrouvent à présents en Amérique. Il est spécifique d'observer que ce sont plusieurs valeurs fortes et démonstratives de l'Europe en générale qui ressort. Tout d'abord la présence de Dieu et donc de la chrétienté et plus largement de la religion. Mais aussi l'organisation politique basée sur celle vécue en Espagne avec son lot de réseaux d'influences. Et enfin l'attachement aux règles établies et dictées par les lois de la société. Cet apport couvre à la fois les domaines économiques et politiques, spirituels et religieux, mais aussi comportementaux avec le souci de la bienséance, des règles et de la loi en ce qui concerne les prises de possessions et les affrontements avec les populations. Tous ces repères peuvent être considérés comme de simples réflexes, issus de l'éducation et du vécu des explorateurs cependant ils sont aussi les premiers vecteurs, les premières manifestations de l'arrivée de l'Europe en Amérique, c'est-à-dire aussi des premiers éléments transformatifs de l'Ailleurs en un monde plus proche de l'Europe.

C. Des conséquences sur le comportement

La vie des hommes en Amérique n'est en presque rien la même que celle vécue en Europe. Et malgré les liens existants permettant aux conquistadores de rester sains d'esprit et de continuer la découverte et la conquête, nous allons voir que certains comportements extrêmes sont à mettre en lumière pour découvrir un aspect important des conséquences du départ et de la vision de l'Ailleurs : une autre façon d'agir en lien direct avec les pressions, les peurs et les changements d'environnement. C'est ainsi que s'observe une explosion de sauvagerie, la remise en cause de l'autorité ainsi que des prises d'initiatives personnelles et audacieuses.

1. Une explosion de sauvagerie

Très nombreux sont les exemples de ce phénomène. A travers chaque source se retrouvent des scènes horribles dont les acteurs semblent avoir perdu toute humanité, toute compassion, toute retenue. Ces épisodes sont courants et même s'ils sont souvent inclus dans un contexte précis de châtiments ou d'exemples, il en ressort une exacerbation de la violence, des techniques de torture et de mise à mort. Parfois mise en scène telle une sorte de jeu, les sentences peuvent, malgré toute l'horreur, devenir source de détente. C'est comme si toutes les peurs de mourir dans d'atroces souffrances, toutes les épreuves endurées, toutes les frustrations trouvaient là un moyen de s'exprimer. C'est ainsi que se produisent certains des épisodes les plus sauvages de la conquête avec dans le rôle principal des hommes soumis comme jamais à ce monde hostile, qui reprennent en main leur destin en contrôlant celui des indigènes, en déversant leurs émotions négatives accumulées et tout leur ressenti dans des exactions les plus cruelles et aussi les plus inventives. Comme l'explique Tzvetan Todorov, « *loin du pouvoir central, loin de la loi royale, tous les interdits tombent, le lien social, déjà relâché, éclate, pour révéler, non pas une nature primitive, mais un être moderne, qui ne retient aucune morale et qui tue parce que et quand cela lui fait plaisir* »¹¹⁶. Certains personnages tels que Las Casas vont s'insurger contre ses actions mais la plupart du temps ces épisodes deviennent presque des histoires de feu de camps :

¹¹⁶ Tzvetan Todorov, *Op. cit.* p

« Les chrétiens leur donnaient des soufflets, des coups de poing et de bâton, allaient jusqu'à s'emparer des seigneurs des villages. Leur témérité et leur imprudence devinrent telles qu'un capitaine viola la propre femme du plus grand roi, seigneur de toute l'île. (...) C'est alors que les Indiens commencèrent à chercher des moyens de chasser les chrétiens de leurs terres ; ils prirent les armes, celles-ci sont plutôt faibles, peu offensives et peu résistantes et encore moins défensives (...) ; avec leurs chevaux, leurs épées et leurs lances les chrétiens commencèrent des tueries et des cruautés étrangères aux Indiens. Ils entraient dans les villages et ne laissaient ni enfants, ni vieillards, ni femmes enceintes ou accouchées qu'ils n'aient éventrés mis en pièces, comme s'ils s'attaquaient à des agneaux réfugiés dans leur bergerie. Ils faisaient des paris à qui ouvrirait un homme d'un coup de couteau, ou lui couperait la tête d'un coup de pique ou mettrait ses entrailles à nu. Ils arrachaient les bébés qui tétaient leurs mères, les prenaient par les pieds et leur cognait la tête par-dessus les rochers. (...) Ils embrochaient sur une épée des enfants avec leur mères et tous ceux qui se trouvaient devant eux. Ils faisaient de longues potences où les pieds touchaient presque par terre et par groupes de treize, pour honorer et révéler notre Rédempteur et les douze apôtres ; ils y mettaient le feu et les brûlaient vifs. (...) Ils faisaient un gril de baguettes sur des fourches, ils les y attachaient et mettaient dessous un feu doux, pour que peu à peu, dans les hurlements que provoquaient ces tortures horribles, ils rendent l'âme. »¹¹⁷

La cruauté ne semble pas avoir été ressentie par tous. Elle semble plus être une manifestation de la dureté de l'aventure mais ne semble pas avoir été au cœur d'une prise de conscience de la part de Christophe Colomb ou Hernan Cortes qui n'hésitent pas pour l'exemple à ordonner des mises à mort cruelles et sanguinaires. Les répercussions physiques, à la tension perpétuelle qu'entretient l'immersion dans un milieu étrange, hostile et imprévisible, expliquent sans les justifier, les explosions de sauvageries et les massacres préventifs qui ponctuent l'avancée des troupes. L'expérience de la conquête et de ses états limites modifie les êtres dans leurs rythmes, dans leurs comportements les plus profonds.

2. Remise en cause de l'autorité et prises d'initiatives audacieuses et personnelles

En Amérique, la couronne et la péninsule sont bien lointaines. Cet état de fait crée un sentiment d'éloignement et de déracinement comme vu précédemment, mais il a aussi des répercussions comportementales sur l'obéissance aux ordres et aux consignes. Ce phénomène s'étend à la fois sur les instructions de la couronne mais aussi aux officiers. En

¹¹⁷ Bartholomé de Las Casas, *Op.cit.* p 54-55.

ce qui concerne les injonctions royales, nous ne pouvons pas dire qu'elles ne sont pas respectées. En revanche il est clair que ce développe une pratique typiquement américaine du pouvoir. Selon la formule « on obéit mais on n'exécute pas », les administrateurs des Indes cultivent l'art de retarder le plus possible l'application des ordres jugés inapplicables, irrecevables ou contraires à la coutume locale. Tel est le correctif américain systématiquement opposé aux mesures conçues dans le cadre européen. Une manière de pallier les décalages amplifiés par la distance et de s'accorder une marge d'autonomie et de souplesse. C'est ainsi qu'Hernan Cortès part conquérir le Mexique alors que sa mission était d'explorer et de lier des relations commerciales :

« Nous pensâmes que pour le service de Vos Majestés il convenait de ne point de ne point s'en tenir aux instructions de Diego Velazquez au capitaine Hernan Cortés, qui était d'amasser de l'or le plus possible et de s'en retourner à l'île Fernandina où Diego Velazquez et le capitaine s'en seraient partagé la jouissance ; nous tombâmes tous d'accord qu'il valait mieux, au nom de Vos Majestés, fonder une ville avec sa cour de justice, afin que Vos Altesses possédassent la seigneurie de cette terre comme leurs propres domaines. Car, cette terre, en dehors de l'accroissement de leurs rentes et seigneuries, nous accorder quelques faveurs, à nous comme à ceux qui plus tard viendraient habiter le pays. »¹¹⁸

Mais ce comportement est aussi un obstacle et une difficulté pour les officiers en charge des opérations en Amérique. Car les soldats font montre d'insolence et de désobéissance, rendant ainsi difficile leur contrôle mais aussi la gestion des conséquences de leurs actes. « *Le vide du pouvoir laisse libre carrière à des forces qui demeuraient comprimées tant que l'autorité était solide. Il ouvre une période de permissivité. Il débouche sur l'espoir, la liberté, la licence et la fête. Il ne secrète donc pas que de la peur. Il libère aussi son contraire. Il crée un vertige. Il est rupture avec une continuité, donc avec la sécurité. Il est porteur de lendemains incertains qui seront peut être meilleurs ou peut être pire qu'hier. Il est générateur d'anxiété et de nervosité qui peuvent aisément conduire aux agitations violentes*¹¹⁹ ». Ainsi, à maintes reprises, des prises d'initiatives vont être un frein à la conquête, un individu ayant brisé la stratégie mise au point par sa hiérarchie. Les suites peuvent en être fâcheuses : maladies, rebellions, affrontements. Le plus souvent ces remises en cause de l'autorité ont pour cause la recherche de plaisirs ou de richesses, c'est-à-dire, les femmes et l'or. De plus à cette période et dans l'esprit des

¹¹⁸ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 61.

¹¹⁹ Jean Delumeau, *Op cit.*, p

Espagnols, la supériorité des européens sur toute autre culture tombe sous le sens. Même dans ces environnement hostile et avec le petit nombre d'hommes présents, les risques sont souvent sous évalués. Les consignes de sécurité les plus basiques ne sont pas respectées. Les envies spontanées se manifestent directement par les actes. Mais dans cet Ailleurs ou la mort peut frapper à tout instant il est compréhensible de ne plus penser aux conséquences. L'appât de l'or ou des femmes devient alors plus fort que la peur de la réprimande et du châtement. Implacablement les hommes se libèrent des règles imposées par une autorité qui possède théoriquement un contrôle direct sur les découvreurs mais qui dans la réalité ne peut protéger ses obligés, ces derniers étant alors quelque peu libérés de son entrave.

« S'ils avaient suivi ce que mes instructions leur imposaient de faire : que surtout ils ne touchent pas aux femmes d'autrui et à toutes celles des Indiens, et qu'ils ne sortent pas de la forteresse pour aller ailleurs autrement que par six, et six encore quand les premiers seraient rentrés ; mais comme ils s'étaient vus en telle sécurité et si supérieurs aux Indiens, et comme ils étaient tous de si pauvre éducation, ils avaient dû s'adonner à la ripaille et au plaisir des femmes. »¹²⁰P 18

Bartholomé de Las Casas va même plus loin et relie ces prises d'initiative à la perte d'identité des explorateurs dans cet environnement qui n'est pour l'instant pas encore le leur. Dis moi comment tu agis et je te dirais qui tu es ? Cet adage s'applique de façon parfaite à ces situations. Dans cet Ailleurs, malgré les tentatives pour garder des repères et des liens avec la péninsule, les explorateurs subissent des troubles d'identité profonds qui se manifeste dans la désobéissance à l'autorité légitime, habituelle et respectée en cours en Europe : les officiers et la couronne.

« L'an 1517, on a découvert la Nouvelle Espagne, et ceux qui la découvrirent causèrent de grands désordres et quelques morts chez les Indiens. L'an 1518, ceux qui se disaient chrétiens s'en furent la piller et y tuer, tout en disant qu'ils allaient la peupler. De 1518 à aujourd'hui, en 1542, toute l'iniquité, toute l'injustice, toute la violence et la tyrannie exercées par les chrétiens aux Indes ont débordé et ont atteint leur comble. Parce que les chrétiens ont perdu toute crainte de Dieu et du roi et ont oublié qui ils sont. » P 78 Las Casas

¹²⁰ Bartholomé de Las Casas, *Op cit.* p 78.

Les conséquences de l'Ailleurs sur le comportement sont donc bien présentes et se manifestent de façons multiples. Prises d'indépendance et désobéissances sont les plus fréquentes, les plus citées et les plus remarquées. L'accroissement des scènes de violence extrêmes et de cruauté sont le second volet de ce phénomène. Par ces exemples, apparaît en filigrane l'influence de son environnement sur les personnalités et les actes des hommes. Partir en Amérique n'est pas seulement vivre une aventure loin de la Péninsule. C'est une véritable expérience de vie qui se traduit jusqu'au plus profond des êtres, transformant leur perception des événements et leur manière de réagir. C'est aussi une mise en lumière des éléments distinctifs identitaires des conquistadores puisqu'à travers ces défiances de l'autorité se manifeste le désaccord de suivre les mêmes règles et les mêmes normes qu'auparavant dans ce nouvel univers qui n'a plus rien avoir avec celui de l'Ancien monde.

A travers ce chapitre apparaît l'impact de l'exil de son lieu de vie habituel accompagné des effets en chaîne qui s'y rattachent. Sentiment de solitude face à la multiplicité des populations indigènes en comparaison du nombre d'Européens présents. Sensation de perte dans cet univers qui n'est pas le sien et dans lequel la mort peut surgir à chaque instant. Impression de déracinement causée par la perte des repères. Afin de combler ces vides plusieurs mécanismes de remplacement tentent de prendre le relais. Les vaisseaux en tant que liens concrets avec la péninsule, la couronne ainsi que les autres Européens présents en Amérique recouvrent alors une grande importance. Mais il y a aussi la recherche de nouveaux repères pour ne pas se sentir totalement perdu ou se prémunir contre les effets du déracinement et de l'éloignement. Dieu accompagne ainsi les conquistadores chaque jour et dans toutes leurs actions. Le réconfort divin intervient davantage dans les situations les plus périlleuses. Dernier recours possible, l'élément spirituel permet de ne jamais perdre totalement espoir, puisque la volonté divine peut tout accomplir. Il permet aussi de ne jamais se penser totalement abandonné et seul. En outre, de nouvelles affinités vont se créer et rappeler les factions espagnoles. C'est le besoin de liens affectifs et de confiance qui se manifestent par cette étape obligatoire pour se créer un environnement rassurant et sur lequel s'appuyer. Enfin l'organisation sur le terrain en ce qui concerne la prise de possession et la conquête va être une reproduction des modes de fonctionnement de la Vieille Espagne. Reflexe ou héritage de l'habitude, ce sont les anciennes expériences vécues dans la Péninsule Ibérique qui vont permettre de créer le

système des *encomiendas* américaines recréant une hiérarchie de vassalité si chère aux Européens. Cependant, malgré tous ces efforts, la terre natale et la couronne demeurent toujours lointaines et les conséquences de cet état de fait ne peuvent être mises dans l'ombre. Dans cette aventure, les individus vont muter dans leur être le plus profond pour dévoiler des comportements qui ne se rencontrent bien souvent que sur ces champs de batailles éloignés de l'Ailleurs. Désresponsabilisés d'une autorité bien lointaine qui ne peut désormais plus assurer leur protection, loin de tout regard extérieur objectif, immergés dans cet environnement hostile où le châtement ne représente désormais plus une peur importante, remplacée par l'idée d'une mort omniprésente, les êtres laissent libre cours à leurs excès de violence, à leurs volontés propres et à leurs désirs.

Dans cette partie nous avons donc étudié plusieurs aspects de l'Ailleurs afin d'observer l'aventure sous plusieurs angles. Le départ et ses motivations, c'est-à-dire les causes de la découverte de ces nouvelles terres. Les visions à la fois négatives et positives de ces contrées, ce qui traduit les impressions des conquistadores. S'en suit alors une étude du quotidien de tous les jours afin d'appréhender la réalité vécue par les explorateurs accompagnée des différents sentiments ressentis. Enfin la mise en relation de l'Ailleurs avec l'Europe comme élément autre et différent de la vie péninsulaire, reliée avec les multiples manifestations comportementales de l'existence dans un autre continent que le sien. Tout commence par une vision de l'Ailleurs incluse dans une sorte de quête des merveilles et des richesses. Pourtant la dure réalité va transformer cette représentation pour aboutir à une perception d'un univers hostile et inconnu dont les surprises peuvent conduire au trépas. Une mort qui se manifeste de toutes les manières possibles : maladies, combats, manque de vivres, châtements... Cette pression ajoutée à la solitude de l'éloignement et à la perte des repères va bouleverser les individus dans leurs comportements et donner lieu à des excès de sauvagerie et à des prises d'initiative sans accord des autorités. De ces événements et grâce aux analyses précédentes, il est possible de mettre en lumière certaines valeurs de l'Europe, ainsi que des fonctionnements typiques de l'Espagne, le tout à relier à ce qui constitue l'individu en lui-même, son identité. Ainsi en première ligne se manifeste la volonté omniprésente d'accumulation des richesses et de rentabilité. Ensuite, se dessine un besoin de rester dans les normes de l'Ancien Monde, ce qui se matérialise par le respect du protocole, le besoin de hiérarchies et de réseaux

d'influence, représentés par les factions et la mise en place d'un système de vassalité étendu. Enfin, à la fois cause et conséquence, la présence de Dieu, désormais plus que jamais représentatif de l'identité européenne, à la fois espoir de survie, désir d'évangélisation et donc de partage de sa foi et enfin présence rassurante aux côtés des explorateurs. Les conquistadores apparaissent donc comme des hommes de Dieu, ambitieux et avides, à la fois solitaires mais aussi communautaires de part ce besoin de se sentir insérer au cœur d'un système hiérarchique et d'affinités, mais aussi normatifs et réglementaires même si en conséquence des changements subis les schémas peuvent se trouver brisés.

Partie 2

-

A la rencontre d'un Autre : les Indiens

Chapitre 5 – Un autre à la fois proche et lointain

L'Autre se définit comme une entité « *distincte, différente des êtres ou des choses de même catégorie* »¹²¹. Encore une fois, la notion de dissemblance apparaît. La découverte des Indiens fait naître un nouvel Autre, c'est-à-dire l'existence d'individus présents sur la planète mais n'appartenant pas à la même culture que les explorateurs. Inconnus jusqu'alors, les Indiens entrent désormais dans l'orbite européenne et de cette rencontre va naître une vision de l'étranger propre aux indigènes américains. Ainsi il est intéressant de se pencher sur cette conception de ces nouveaux Autres, de comprendre par quels yeux ils ont été vus, quels éléments vont être retenus par les conquistadores, ce qui les a frappé, ce qu'ils ont admiré afin de dresser un tableau des ressemblances et des différences entre les deux cultures. Nous verrons que tout n'oppose pas les Indiens aux européens. Certains codes et certaines valeurs sont partagés entre les deux mondes, permettant de créer des liens, de se rapprocher et d'envisager l'Autre comme différent de soi mais proche. Tandis que d'autres éléments vont éloigner les deux peuples, créer des tensions et établir des sources de désaccords forts qui séparent les individus, empêchent la compréhension et alimentent le rejet et la haine.

A. *Les différences, cœur du rejet face à l'Autre*

Les différences se définissent comme « *ce qui est original, nouveau, inconnu, autre que ce qu'on avait l'habitude de voir et de connaître* »¹²². Or comme nous l'avons pu précédemment, l'étranger et la nouveauté au XV^{ème} et XVI^{ème} siècle apparaissent comme « *suspect et inquiétant, sécrétant la peur* »¹²³. D'autant plus que le sentiment est radical : les Européens n'ont jamais tout à fait ignoré l'existence de l'Afrique, de l'Inde ou de la Chine. Le souvenir a toujours été présent, la connaissance même imprécise de ces territoires est attestée dès les origines. Il n'en est rien pour ces Indiens, populations nombreuses et bien présentes dont les conquistadores ignorent tout. Ainsi, lors du processus de découverte et de connaissance des Indiens, certains éléments de

¹²¹ Dictionnaire Larousse, *Op. cit.*

¹²² *Ibid.*

¹²³ Jean Delumeau, *Op. cit.* p 22.

dissemblances vont être au cœur du rejet de l'Autre, favorisant l'incompréhension, le refus des différences et l'éloignement.

1. Mœurs et apparences

Dans les premières observations des conquistadores effectuées face aux populations indigènes, il apparaît de longues descriptions sur leur apparence : taille, proportion, forme des corps, chevelure, musculature... Dans un second temps l'observation se place sur les pratiques sociales et les modes de vie. A travers ses trois critères ressort des différences importantes entre les Indiens et les représentants de la culture européenne. Le premier contact choque car il se fait avec des hommes nus. Cette particularité sera longuement reprise et participera à la mise en place du mythe du bon sauvage représentant les populations locales comme des êtres purs, doux et innocents. Cependant, l'intérêt va rapidement se placer sur les individus habillés, représentants de la culture et donc plus à même de donner des informations sur le grand Khan tant recherché à l'origine. Encore une fois Christophe Colomb par exemple réagit selon ses propres codes. La nudité étant la différence fondamentale, le signe distinctif de l'homme civilisé.

« Ils vont nus, tels que leur mère les a enfantés, et les femmes aussi, toutefois je n'en ai vu qu'une qui était assez jeune. Et tous les hommes que j'ai vus étaient jeunes, aucun n'avait plus de trente ans ; ils étaient tous très bien faits, très beaux de corps et très avenants de visage, avec des cheveux quasi aussi gros que de la soie de la queue des chevaux, courts et qu'ils portent tombant jusqu'aux sourcils, sauf en arrière, quelques mèches qu'ils laissent longues et jamais ne coupent. Certains d'entre eux se peignent le corps en brun, et ils sont tous comme les Canariens, ni nègres ni blancs ; d'autres se peignent en blanc et d'autres en rouge vif, et d'autres de la couleur qu'ils trouvent. (...). Ils ne portent pas d'armes ni même ne les connaissent, car je leur ai montré des épées que, par ignorance, ils prenaient par le tranchant, se coupants. Ils n'ont pas de fer ; leurs sagaies sont des bâtons sans fer, et certaines ont à leur extrémité une dent de poisson, et d'autres différentes choses. Tous sont pareillement de belle stature, de belle allure et bien faits. (...). Ils doivent être bons serviteurs et industriels, parce que je vois que très vite ils répètent tout ce que je leur ai dit, et je crois qu'aisément ils se feraient chrétiens, car il m'a pu qu'ils n'étaient d'aucune secte. »¹²⁴

Cette description, établie par Christophe Colomb le jeudi 11 octobre 1492 met en lumière les critères basiques aux yeux des Européens en ce qui concerne la connaissance

¹²⁴ Christophe Colomb, *Op. cit.* p129.

de l'Autre : son apparence physique, ses connaissances en armements et minerais et ses potentialités physiques et religieuses. A partir de ces éléments se met en place une sorte de jugement des populations. Plus les Indiens ressemblent aux conquistadores plus ils sont valorisés. Plus les différences se font ressentir et s'observent au premier coup d'œil, plus l'acceptation sera difficile. Les vêtements notamment ont un grand rôle dans la considération première des Indiens puisque chaque personnage étudié commence par décrire scrupuleusement chaque mode d'habillement des populations rencontrées.

« Une fois que l'on est parvenu dans les montagnes, les habitants sont bien meilleurs que tous ceux que l'on laisse en arrière : ils sont beaucoup plus propres et plus intelligents. Les femmes sont aussi plus retenues ; elles ont sur leurs robes des cordons bien travaillés et liés en ceinture... »¹²⁵

Il est intéressant de remarquer, tout comme l'approche de l'Amérique en tant qu'Ailleurs, que la première étape face à ce nouvel Autre est l'émerveillement : les Indiens sont visualisés et idéalisés comme des êtres magnifiques. Cependant, s'en suit une seconde étape beaucoup plus négative : dérision, curiosité amusée, indifférence. Petit à petit les mœurs et les valeurs des Indiens ne sont pas acceptées, elles ne sont même pas considérées et ne peuvent l'être, comme une autre façon de vivre. Si les différences deviennent trop grandes, le rejet prend place et façonne la vision des explorateurs. Lors des premiers contacts avec les Indiens, la notion d'empathie et de compréhension de l'Autre ne rentre pas en jeu. Cette étape interviendra bien plus tard. Pour l'instant le rejet est la réponse de l'esprit européen face à ces étrangetés nouvelles qui démontrent qu'il existe différents modes de vie à travers la planète. Cette prise de conscience ne peut s'opérer en quelques années et les conquistadores n'ont alors pas encore les outils mentaux pour appréhender cette nouvelle culture par le biais de la tolérance. Il s'agit pour eux d'un nouveau modèle de vie, rejeté car différent, mais aussi rejeté car il impliquerait la remise en cause de celui dans lequel les explorateurs évoluent Outre Atlantique. L'acceptation totale des différences ne peut se produire sans procéder à des changements identitaires. Repousser ce qui est différent c'est affirmer son identité face à l'autre.

Les apparences sont décriées mais c'est aussi le cas en ce qui concerne les coutumes, les modes de vie et de fonctionnement. « Le mariage monogamique et la moralisation de la famille apparaissent par exemple comme la condition intangible de

¹²⁵ Francisco de Jerez, *Op. cit.* p 64.

l'assimilation des peuples étrangers o la nation castillane »¹²⁶. Les pratiques de la sodomie, des mariages libres et multiples sont ainsi également au cœur du rejet de la différence.

2. Idoles, sacrifices et anthropophagie

Mais ce qui choque le plus n'est pas l'apparence ni même la nudité mais le fait pour les conquistadores d'être en présence d'une société éprise de sacrifices, d'idolâtrie et d'anthropophagie. Face à ces trois pratiques, le sentiment de dégoût, d'éloignement et de fossé infranchissable s'établi de façon croissante vis-à-vis des pratiques. Le culte fervent rendu à différentes divinités représentées dans la pierre, sculptées et célébrées se heurte catégoriquement avec la conception chrétienne du fonctionnement du monde. Quant aux sacrifices, offrandes à leurs idoles, ils ne peuvent être appréhendés comme une peine volontairement acceptée en l'honneur des divinités mais participe du même sentiment de dégoût face à ses hommes dont le corps porte les marques de leurs pratiques. Enfin, l'anthropophagie, symbole ultime de séparation des deux mondes ne peut se concevoir pour les conquistadores que comme une monstruosité, une aberration, une pratique satanique et sanguinaire, d'autant plus qu'il peut s'agir du destin des Espagnols en Amérique. La peur de finir dévorer est dans tous les esprits. Tous ces rites complexes défient la description et la compréhension pour les Européens et créent un sentiment d'étrangeté radicale. Ces Autres, ces individus sont alors perçus comme différents et lointains séparés par des pratiques si éloignées à travers lesquelles n'en ressort que du rejet, du dégoût, de l'intolérance et de la haine.

« Ils dansent ainsi pendant quatre heures et plus sur la place principale du village, en face du temple et autour du monticule qui sert aux sacrifices. On emmène ensuite une femme ou un homme désigné à cet effet ; on le fait monter sur ce tertre, on lui ouvre le côté, on lui arrache le cœur, et on offre au soleil le premier sang qui coule ; puis, on lui coupe la tête, ainsi qu'à quatre ou cinq autres, sur la grosse pierre qui est en haut du tertre. Ils offrent le sang des autres victimes à leurs dieux particuliers, et en teignent leurs idoles. Les prêtres et sacrificateurs, ou, pour mieux dire, leurs ministres maudits et leurs bourreaux infernaux s'en frottent la figure et les lèvres. L'on jette ensuite les cadavres du haut en bas de ce monticule, où les Indiens vont les ramasser pour les manger, comme une nourriture sacrée et excellente. »¹²⁷

¹²⁶ Carmen Bernand, Serge Gruzinski, *Op. cit.* p

¹²⁷ Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. cit.* p 216.

En plus de l'horreur et du rejet, il est possible de distinguer un fort sentiment d'incompréhension et de stupéfaction.

« Ce sont des gens sales qui mangent la viande et le poisson crus ; ils font bouillir ou rôtir le maïs. Ils ont des sacrifices dégoûtants, et des temples d'idoles qu'ils ont en grande vénération ; ils leur offrent leurs biens les plus précieux. Chaque mois ils immolent leurs propres enfants, et ils peignent avec le sang des victimes le visage des idoles et les portes des temples. Ils font de ces édifices la sépulture de leurs morts, les remplissant de cadavres depuis le sol jusqu'au comble. Ils se sacrifient eux-mêmes et se donnent la mort de leur propre volonté, en riant, en dansant et en chantant, et quand ils ont bien bu, ils prient qu'on leur coupe la tête. »¹²⁸

Tous ces sentiments sont exacerbés à partir de l'arrivée d'Hernan Cortes et de ses troupes à Mexico. Les conquistadores découvrent alors la fréquence du sacrifice humain et son échelle dans la capitale épouvante les esprits. La vision des massacres humains prend une autre ampleur. Ils sont gigantesques et innombrables. C'est la fin de la tolérance et du compromis face à la pratique de l'idolâtrie. Désormais, le rejet s'accroît et toute trace de compassion ou d'empathie touchant ces sujets s'efface. Progressivement se met en place l'imposition totale des valeurs occidentales et la destruction des croyances indiennes tout en offrant paradoxalement un argument de taille à une christianisation conçue comme une réorientation de la ferveur rituelle : « *il est vrai que s'ils servaient Dieu avec autant de foi et de ferveur, ces gens feraient bien des miracles*¹²⁹. ». Cependant, les explorateurs avanceront désormais avec ces images dansant devant leurs yeux, celles des corps démantelés et ingurgités aux quatre coins des nouvelles terres découvertes.

3. Des notions de valeurs qui divergent

La notion de valeur est une mesure conventionnelle attachée à un objet, à un symbole, à un signe. D'un point de vue économique, la valeur est le prix attaché subjectivement à quelque chose, ce que vaut un objet susceptible d'être échangé ou vendu. Il est important de rappeler que les valeurs sont propres à une culture, à une catégorie d'individus. Il ne s'agit pas de caractéristiques universelles mais bien de considérations personnelles partagées par une communauté. Ainsi, de la découverte des Indiens va

¹²⁸ Francisco de Jerez, *Op. cit.* p 49.

¹²⁹ Bernal Diaz del Castillo, *Op. cit.* p 163.

transparaître la conception européocentrée des conquistadores à commencé par Christophe Colomb qui ne conçoit pas que les valeurs puissent être conventionnelles, que l'or n'est pas plus précieux que le verre en soi mais seulement dans le système d'échange européen. C'est sur la base de ces observations et de ces échanges que Colomb déclare que les Indiens sont les gens les plus généreux du monde, apportant ainsi une contribution importante au mythe du bon sauvage. Peu après il décide que loin d'être généreux, les Indiens sont tous des voleurs.

L'absence de compréhension de l'existence de plusieurs méthodes d'évaluation est surtout économique et présente durant les échanges. Cependant, la subjectivité européocentrée va s'appliquer également à d'autres domaines de la connaissance de l'Autre comme l'apparence ou les coutumes. Ce qui diffère des pratiques de la culture européenne est bien souvent jugé comme laid, inapproprié ou relevant de la bêtise pourtant il ne s'agit que d'une position subjective que certains explorateurs comme Oviedo arrivent à saisir. Mais ce n'est pas le cas de tous, et pour la majorité des hommes, ce qui diffère, la présence de plusieurs systèmes de compréhension, de fonctionnement et d'échange crée une distance entre les cultures puisque c'est dans la façon même de réfléchir, de penser et d'appréhender que se forment les différences. La découverte d'un nouvel Autre se manifeste aussi dans cette découverte de nouvelles valeurs, qui ne sont pour l'instant pas reconnues comme telles par les Espagnols qui appliquent, sans même sans rendre compte, uniquement leur point de vue aux indigènes, prenant pour de la bêtise leurs différences. Et c'est d'ailleurs cette incompréhension qui éloigne davantage les deux cultures car les Européens ne saisissent pas la présence d'un autre système que le leur et l'assimile à une absence de système.

« Les Indiens s'étalent cette pâte sur les joues, le menton et le nez : on dirait qu'ils sont couverts de boue ou de terre rouge lorsqu'elle est mélangée au roucou. Hommes et femmes enduits de la sorte pensent que celui qui est le plus barbouillé est le plus élégant. Quant ils vont ainsi au marché ou faire ce que bon leur semble, de temps à autre, ils sucent de cette huile en la prélevant peu à peu de leur doigt. Aux yeux des chrétiens cela paraît être est cela est d'une grande saleté mais pour ces gens, cela n'est ni dégoûtant ni indécent, ni inutile car cette pâte les sustente, leur enlève la faim et la soif, protège leur visage du soleil et du vent. »¹³⁰

¹³⁰ Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. cit.* p 261.

La rencontre avec les Indiens met en exergue les différences entre les conceptions indigènes et les valeurs européennes. A travers le rejet, c'est l'identité des conquistadores qui s'affirme. Celle de l'Europe, de la chrétienté, du système marchand Outre-Atlantique ainsi que des normes et des mœurs communes dans l'Ancien Monde. La découverte de ce nouvel Autre va placer les conquistadores face à la présence d'une autre façon de vivre et d'appréhender le monde, celle des Indiens. Pourtant à ce moment de l'aventure américaine, c'est le rejet qui domine. Stupéfaction d'abord, émerveillement ensuite mais rapidement les concepts nouvellement découverts sont majoritairement bannis. Reflexe des représentants de la société européenne, les conquistadores défendent leurs principes, leurs croyances et ce qui forment leur personnalité et leur identité. Les différences culturelles établissent un fossé entre les deux peuples, elles symbolisent l'écart entre les deux hémisphères.

B. Des éléments d'acceptation

Il existe donc de nombreuses dissemblances entre Européens et Indiens. Cependant tout n'oppose pas ces deux cultures. Certaines valeurs et certains comportements vont former des ponts entre les peuples et permettre de considérer l'Autre non pas comme des êtres appartenant à un monde lointain et inaccessible mais comme des individus pouvant réagir de la même façon, partageant des codes et des sentiments semblables.

1. Des valeurs guerrières communes

L'aventure américaine et particulièrement les épisodes de la conquête du Mexique et du Pérou se caractérisent par de nombreuses batailles entre conquistadores et populations indigènes. Dans ces moments chaque camp s'oppose avec courage et ferveur et ambitionne d'instaurer sa domination, de gagner le combat. Il devrait ressortir de ces moments de confrontation une exacerbation des différences, de ce fossé entre les deux cultures. Cependant, paradoxalement, à travers les armes, ce sont des éléments de ressemblance et de compréhension qui se dessinent. La valeur, la bravoure, relevée dans chaque camp esquissent des liens, comme si par delà les mots, des coutumes et des comportements permettaient d'appréhender cet Autre comme porteur de similitudes. Une sorte de dénominateur commun entre Indiens et Européens. Les Espagnols sont par

exemple sensibles à l'importance accordée au courage des Indiens et à des valeurs dans lesquelles ils croient reconnaître leur propre éthique militaire et leurs propres références.

« Ils tombaient là comme dans nos pièges, toujours victimes de leur ardeur ; nous ne pouvions nous empêcher de les admirer ; car, quel que fût le mal qu'ils étaient certains de recevoir, ils ne laissaient pas de nous suivre jusqu'à notre sortie de la ville ». ¹³¹

Dans ces batailles, les conquistadores se définissent comme des guerriers avant tout. Il en est de même pour les Indiens. Ainsi les affrontements ne se traduisent pas par l'accentuation de ce qui oppose les deux camps mais comme la vision d'hommes se battant des deux côtés pour faire vaincre leurs idées, avec courage, bravoure et animés par des sentiments similaires. C'est ici non pas l'affirmation de l'identité des peuples qui s'expose mais l'expression brute de la nature humaine en général et donc obéissant aux mêmes caractéristiques. Les deux camps se retrouvent alors du même bord, celui de l'appartenance à l'espèce humaine avant celle de l'appartenant à une société et à une culture. Même si les armes, les stratégies et les méthodes de combat diffèrent, les soldats espagnols et les guerriers indiens se retrouvent dans les mêmes comportements d'agressivité, de défense, d'attaque, de bravoure et de courage propre à l'homme en général et donc présent à la fois en Europe et en Amérique :

« Ils virent que dans la façon de faire de cet Indiens il se conduisait de grande manière comme un guerrier, et qu'il avait de nombreuses troupes ordonnées de la même façon et avec tant de jugement que si cela se passait en Castille ou en France. » ¹³²

« Notre rencontre eut lieu sur une bonne plaine à côté du village de Cintla, et s'il est vrai de dire que ces hardis hommes de guerre étaient animés du désir de se mesurer avec nous et nous cherchaient dans ce but, il n'est pas moins certain que nous étions mus par les mêmes sentiments lorsque nous les rencontrâmes. » ¹³³

2. Des liens qui se tissent : compagnonnage, mariage, parrainage

Comme nous l'avons souligné précédemment, les conquistadores espagnols ne représentent qu'une poignée d'individus en comparaison de la population indigène. Et malgré les différents affrontements entre Indiens et explorateurs, les rencontres ne sont pas

¹³¹ Hernan Cortes, *Op cit.* p 247.

¹³² Christophe Colomb, *Op. cit.* p 137.

¹³³ Bernal Diaz del Castillo, *Op. cit.* p 141.

toujours belliqueuses. Des liens vont se créer entre les deux mondes, cimentés par des alliances, des mariages, des relations d'amitié, de collaboration et de compagnonnage. En effet, depuis le début de la conquête les explorateurs entretiennent des rapports avec les nobles qui ont choisis la voie de la collaboration. Hernan Cortes n'aurait pu venir à bout des Mexica par exemple sans les différentes alliances contractées avec les tribus indiennes soumises à Moctezuma¹³⁴. Et pour sceller ces entrevues, les conquistadores reçoivent des Indiennes que les caciques leur remettent en guise d'assurance mais aussi afin obtenir une progéniture. Les princesses indigènes deviennent prisées et créent une liaison forte entre les deux cultures, « *le don des femmes rapproche physiquement les deux sociétés, préparant plus ou moins délibérément ce qui sera leur destin commun : le métissage.* »¹³⁵. Les filleuls reçoivent le nom de leur parrain espagnol et l'onomastique de la noblesse indigène finit par reproduire celle des conquistadores et des représentants de la couronne. A partir de 1526, les noces indigènes célébrées chrétiennement fournissent une nouvelle occasion de mêler les usages des uns et des autres et rapproche encore les deux mondes.

« Ils dirent à Cortès que, puisque nous étions déjà leurs amis, ils nous voulaient avoir pour frères et qu'il serait bien que nous prissions leurs filles et leurs parentes pour assurer notre lignée. Et tout de suite, pour mieux resserrer nos liens, ils nous amenèrent huit Indiennes, filles de caciques. »¹³⁶

En outre, depuis la chute de Mexico, les conquistadores ne sont plus des observateurs conquérants. Ils perdent graduellement leur extériorité pour faire partie intégrante de la société mexicaine à partir du moment où leur lieu de vie est similaire avec celui de leurs anciens ennemis. La vie quotidienne change les rapports. Des relations d'amitié, de compagnonnage se dessinent et la coexistence laisse ses marques sur les explorateurs européens comme il en est de même en sens inverse sur les Indiens. Même si les différences et les épreuves empêchent le rapprochement, chaque conquistadores ne peut évoluer dans un milieu fermé et étanche, l'adaptation et le quotidien intervient indubitablement et connecte les mondes.

¹³⁴ Cf Index des noms, Moctezuma, p 222.

¹³⁵ Carmen Bernand, Serge Gruzinski, *Op. cit.* p

¹³⁶ Bernal Diaz del Castillo, *Op. cit.* p 212.

3. Beauté et grandeur des civilisations indiennes et européennes

A de nombreuses reprises les personnages étudiés vont faire référence à des lieux d'Europe familiers dans leur esprit pour comparer et appréhender les situations et les spectacles de l'Amérique. C'est notamment le cas particulièrement lors de la découverte des grandes civilisations américaines du Pérou, du Mexique et du Nicaragua dont la beauté ressentie et visualisée transporte les explorateurs dans ces lieux lointains désormais où ils ont auparavant ressenti ces mêmes émotions. L'admiration et la beauté raccorde les deux hémisphères et nombreuses sont les références européennes qui servent à décrire la grandeur des civilisations indiennes. Le premier choc vient de Mexico qui, avec ses 200 000 à 300 000 habitants est comparable aux capitales du monde connu, à la Rome des papes et à Constantinople et dont les constructions, l'ordre et l'éclat est en tout point comparable aux merveilles de l'Ancien monde. Les explorateurs parcoururent ébahis l'immense marché de Tlatelolco, admirent son ordre et son agencement. Leur regard se pose sur les objets d'or, d'argent et les pierres précieuses, sur les vêtements de coton et les vendeurs de cacao. Souvent le regard est très observateur. Les conquistadores tentent alors d'appréhender précisément ce monde de merveille dans lequel ils ont mis les pieds. Les descriptions tentent d'être les plus précises possibles. Les comparaisons sont nombreuses afin de mieux définir, de mieux visualiser et conserver le souvenir de cette beauté. Bien sur, les objets les plus regardés sont ceux qui représentent aux yeux des Espagnols les richesses en cours en Europe. Mais l'admiration reste essentielle car elle rassure et fait naître la curiosité et l'envie, des sentiments indispensables dans la découverte de l'Autre.

« Il existe une ville dépendante de Cuzco, et qui appartenait à Atabalipa, où, dit on, il y a deux maisons en or : les tuiles qui les couvrent sont de la même matière. Avec l'or qui vient de Cuzco, l'on apporta quelques pailles de blés, faites en or massif, ayant leurs épis à l'extrémité, exactement comme dans les champs. S'il fallait décrire les différentes formes des objets en or que l'on apporta, ce serait à n'en plus finir ; il y avait des pièces d'orfèvrerie en or qui pesaient huit arrobes, de grandes fontaines avec des tuyaux conduisant l'eau dans une cuvette, qui faisait partie de la même pièce, où étaient beaucoup d'oiseaux de diverses espèces, et des hommes qui puisaient de l'eau : tout cela fait en or. »¹³⁷

En outre, la beauté rapproche car elle est conforme à un idéal esthétique. Il est donc intéressant de remarquer que même séparés par un océan, des éléments similaires

¹³⁷ Francisco de Jerez, *Op. cit.* p 115.

d'appréciation de cet idéal se retrouvent à la fois en Europe et en Amérique. Il s'agit là de valeurs subjectives partagées et donc de l'existence de schémas mentaux et d'appréciation similaires. Plus qu'un pont entre deux cultures, c'est l'expression de la qualité de travail, de la construction et de la création de l'homme qui est mise en valeur et reconnue par les conquistadores. Encore une fois, il s'agit là de capacités et de comportements qui définissent l'espèce humaine en générale. Même si dans ce cas, la notion de subjectivité interfère donnant encore plus de poids à ce phénomène. La reconnaissance de la beauté chez l'autre, c'est-à-dire la reconnaissance de critères similaires entre deux sociétés et donc une voie vers la communication, la compréhension et la reconnaissance.

« On recommence la même fête, qui est certainement très curieuse à voir ; mais rien ne me plut davantage que leurs superbes panaches, et l'espèce de vêtement que je viens de décrire. Chaque couple ou chaque quadrille avait un uniforme de couleur ou d'espèce différente ; les danseurs étaient tous de beaux hommes, et auraient paru tels en Espagne, en France, en Italie, en Allemagne, et dans tout le reste du monde. »¹³⁸

Ainsi, en étudiant les éléments d'acceptation qui permettent de lier les cultures, il est possible d'établir une sorte de catégorisation des ressemblances et des dissemblances entre les hommes. L'une appartenant à la sphère de l'humanité. La seconde relative aux valeurs conventionnelles de la société. Ce qui rapproche, c'est ce qui est commun à l'homme en général. Ce qui éloigne c'est ce qui définit l'homme en tant qu'élément constitutif d'une société particulière. L'identité de l'Européen s'oppose à celle de l'indigène tandis que l'appartenance à la race humaine les lie.

C. La communication : un pont entre deux mondes distincts

La communication est la base de l'échange avec autrui. Elle peut être langagière par le biais de la parole, écrite grâce à des signes établis, mais aussi comportementale par les gestes, ou intuitive par le biais des messages corporels. Essentielle à la compréhension de l'autre, il est nécessaire d'établir une voie de communication avec son prochain pour avancer dans les échanges et les rapports avec autrui. Les conquistadores vont devoir

¹³⁸ Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. cit.* p 208.

s'adapter afin d'entrer en contact avec les populations indigènes afin d'obtenir des réponses à leurs questions ainsi que de l'aide face aux situations difficiles.

1. Aucun repère en commun

Principalement, il existe deux méthodes d'expression, l'écrit et l'oral. En Europe plusieurs langues ont cours. Chacune distinctes, elles possèdent tout de même nombre de caractéristiques identiques : langues slaves, latines, germaniques... Il en est de même pour l'écriture, qui se caractérise par des signes et des mots différents. Cependant encore une fois des éléments de ressemblance sont présents : ordres des mots, conjugaison, grammaire... En revanche, en Amérique, dès l'arrivée de Christophe Colomb en présence de populations indigènes se pose le problème de la communication. Comment transmettre des messages ? se faire comprendre ? Aucun repère commun ne permet de lier les deux mondes. Pas de passé historique commun, aucune connaissance de la langue d'une part comme de l'autre. L'apprentissage des langues se révèle d'autant plus ardu pour les Espagnols, qu'ils se trouvent face à des gens dans écriture, sans lettre et sans caractère. A la différence des juifs ou des musulmans, les Indiens ne sont pas des gens du livre. Au début, des formes primaires de communication s'installent. C'est le troc d'abord muet accompagné de gesticulations en tout genre qui amorce et entretient les contacts. Mais la nécessité d'une communication complète se fait ressentir rapidement. Comment glaner les informations nécessaires à l'avancée des conquistadores ? Comment conclure des pactes et des alliances ? De plus, la connaissance des langues indigènes apparaît comme un préalable indubitable à la christianisation. En outre, sans système d'échange langagier efficace, nombreuses sont les erreurs d'interprétation et de compréhension.

« Je répète donc, dit l'Amiral, ce que j'ai plusieurs fois dit : que Caniba n'est pas autre chose que le peuple du Grand Khan qui doit être voisin de celui-ci. Ils ont des vaisseaux, viennent capturer ceux-ci et, comme ceux qui sont pris ne reviennent pas, les autres croient qu'ils ont été mangés. Chaque jour nous comprenons mieux ces Indiens, et eux de même, bien que plusieurs fois ils aient entendu une chose pour une autre. »¹³⁹

Dans cette situation il est compréhensible que Christophe Colomb ne puisse saisir l'erreur de son jugement. D'autant plus qu'il ne comprend que ce qu'il veut bien entendre.

¹³⁹ Christophe Colomb, *Op. cit.* p 207

L'absence de bases est palliée par les désirs du cerveau. Relier une parole incomprise à celle qui est fortement présente dans son esprit est un mécanisme du cerveau. Tout comme il n'est pas nécessaire de comprendre chacun des mots d'une phrase prononcée dans une langue étrangère car l'esprit palliera à ces défauts, dans le cas de Christophe Colomb c'est toute sa pensée qui se reflète dans ce qu'il croit avoir entendu et compris. Ce phénomène est d'autant plus accentué par l'abîme qui sépare les conceptions du pouvoir, de Dieu et du monde que nourrit chaque camp.

2. La formation d'interprètes

Rapidement et notamment en ce qui concerne l'avancée de Hernan Cortes, la formation d'interprètes devient une condition intangible à la réussite des opérations. Mais là encore, plusieurs problèmes de taille se posent. Dans un premier temps il faut savoir qu'il existe une infinité de langues et de dialectes en Amérique à cette période. Comme le mentionne Oviedo par exemple, « *le Nicaragua est un grand royaume, qui contient une quantité de riches provinces, dans lesquelles on parle quatre ou cinq langues entièrement différentes.*¹⁴⁰ ». L'idée de prôner une politique de castillanisation entre alors dans les esprits mais le projet est abandonné face à l'ampleur de la tâche et de personnel. En outre, l'apprentissage des langues indigènes sera ensuite un avantage puisque les conquistadores pourront parler librement sans crainte d'être compris. Petit à petit, l'horizon va s'éclaircir avec la mise en lumière de deux possibilités d'évolution : la découverte d'anciens prisonniers européens ayant vécu avec les indigènes et donc capables de communiquer avec les Indiens mais aussi la présence des femmes, qui mariées avec des conquistadores vont devenir pour certaines des pièces maîtresses dans le système d'échange entre les deux peuples. Dona Marina est la première et la plus célèbre :

« Dona Marina savait la langue de Guazacualco, qui est celle de Mexico ; elle savait aussi la langue de Tabasco. Comme Geronimo de Aguilar connaissait celle de Yucatan et de Tabasco, qui n'en forment qu'une, ils s'entendaient entre eux, et Aguilar traduisait en castillan à Cortès. Ce fut un début considérable pour notre campagne. (...) sans Dona Marina, nous n'aurions pas pu comprendre la langue de Mexico et de la Nouvelle Espagne. »¹⁴¹

¹⁴⁰ Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. cit.* p 47.

¹⁴¹ Bernal Diaz del Castillo, *Op. cit.* p 158.

Comme nous le constatons, ce système repose sur un fonctionnement partiel et compliqué. Cependant il représente bien le besoin et la volonté de communiquer de la part des Espagnols. Ce désir est lié à la recherche de richesses, à la christianisation et au projet de domination mais il est aussi représentatif du besoin humain de communiquer et de partager.

3. Vers une meilleure compréhension : les enquêtes des missionnaires

La capacité à communiquer est essentielle afin de comprendre l'Autre. Elle est une nécessité. En revanche, parvenir à établir un contact par la parole ne sous tend pas forcément parvenir à appréhender son prochain. Même si ces deux paramètres sont liés ils n'ont pas de relation de cause à effet. Ainsi dès lors que des moyens de communications se sont mis en place, les premières utilisations ne sont pas à visée anthropologique mais davantage dans le but d'étendre sa domination et de concrétiser les motivations de l'entreprise. Ainsi, les conquistadores tels que Christophe Colomb, Hernan Cortez ou Bernal Dial del Castillo se servent désormais de la parole pour se situer, pour se ravitailler, étudier les différentes fractures présentes à travers les multiples tribus indigènes... Leurs demandes se placent au niveau des informations pratiques, des méthodes de défenses, des difficultés rencontrées. Il ne s'agit pas d'un processus de connaissance de l'Autre qui pourtant pourrait démarrer à l'instant même ou la communication est établie. Dans le meilleur des cas, la volonté de connaître l'autre ne dessert que des intérêts européens : connaissance des pratiques idolâtres dans le but de les annihiler pour les remplacer par une ferveur chrétienne par exemple.

En outre, il est important de remarquer que les conquistadores ont établi la communication afin de recevoir des informations mais aussi d'établir des messages. Pourtant, aucune attention n'est observée en ce qui concerne la réception du message. Les indigènes ont-ils bien compris les préceptes enseignés par les explorateurs ? Dans les premiers temps de la conquête cela semble n'être qu'une préoccupation lointaine, l'essentiel étant d'avoir délivré le message, pas que ce dernier soit intégré et parfaitement compris. Les Espagnols remplissent leur mission mais n'assure aucun suivi, les indiens étant responsables de leur appropriation du message. Ce sont les missionnaires qui après des années d'enquête, d'adaptation et de compréhension des sociétés indiennes, vont entreprendre des entreprises de longue haleine pour comprendre les mécanismes familiaux, les rites, les langues afin de mieux appréhender et mieux convertir les populations sous

leur protection. Oviedo relate par exemple au Nicaragua les questions posées aux indigènes dans le but de mieux les comprendre.

« Vos usages permettent-ils à un Indien d'avoir plusieurs femmes ?

Comment punissez-vous celle qui commet un adultère ?

A quel degré vous est-il permis d'épouser vos parentes ?

Avez-vous des officiers de justice chargés de punir les crimes ?

Comment punissez-vous les voleurs ?

Quand un Indien devient pauvre, comment fait-il pour vivre ?

Comment mangez vous de la chair humaine ; pourquoi le faite vous ; est ce par manque de vivres ou pour d'autres raisons ?

Quels sont ces dieux et comment les nommez-vous ? »¹⁴²

Comme nous venons de le voir la communication est la base de l'échange et de la compréhension de l'Autre. Ardemment désirée, de nombreux moyens vont être mis en place pour élaborer un système de traduction après avoir tatillonné par signes et par gestes. Entre alors en scène les interprètes, symboles du lien entre les deux cultures. Cependant, il est à noter que cette mise en place d'un système de compréhension est hâtée et dirigée dans le but unique d'arriver à ses fins : domination, christianisation, richesse. Ce qui importe en premier lieu n'est pas la rencontre avec des individus différents, source de multiples connaissances anthropologiques. Le désir de comprendre la société indigène n'interviendra que plus tard, lorsque les motivations premières du voyage seront rassasiées ou déjà largement mises en œuvre.

Les conquistadores en Amérique entrent en interaction avec des individus inconnus jusqu'alors. Au fil de la découverte de ce nouvel Autre, des différences fortes se dessinent entre les pratiques européennes et indiennes. Un fossé se creuse. L'incompréhension et le refus de l'Autre se révèle alors. C'est la phase de rejet face à des modes de fonctionnement qui s'opposent diamétralement avec ceux qui ont façonnés la vie des explorateurs. Dans cet univers hostile ou les Européens ne sont qu'une poignée,

¹⁴² Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. cit.* p 109-113.

l'affirmation de leur identité est nécessaire à la conquête. D'un autre côté, les enseignements et les normes de la société ne défini pas l'individu dans son intégralité. Les conquistadores appartiennent par exemple à la chrétienté mais aussi à l'Europe et à une échelle moindre à l'Espagne, à leur terroir, leur famille... Chaque sphère est la représentation de similitudes entre les personnes concernées par ce schéma. A l'extérieur se trouve les Autres, appartenant à d'autres catégories, ne possédant pas la caractéristique requise pour tel ou tel groupe. Les indiens sont présents dans une sphère lointaine car ils ne sont ni chrétien, ni européen et le manifestent dans chacun de leur comportement. Pourtant, ce sont eux aussi des êtres humains. Ils appartiennent donc à une même catégorie que les explorateurs et représentent donc une altérité du modèle européen et l'appartenance à au moins une sphère commune permet aux hommes d'apprendre à communiquer entre eux. Le langage étant une capacité présente chez tous les individus, afin d'exprimer leur pensée. Le chemin sera long avant de comprendre avec exactitude les paroles de chacun. Les interprètes serviront tout d'abord de relais. Puis ce seront les missionnaires européens qui apprendront les langues locales afin d'enquêter de façon beaucoup plus approfondie au sujet des sociétés indiennes.

Chapitre 6 – Valorisation et dévalorisation des Indiens : la position de l’Autre.

La rencontre avec de nouvelles populations entraîne indubitablement une catégorisation de sa position. L’Autre étant différent, il n’est donc pas considéré comme semblable et n’occupe pas la même place hiérarchique dans l’esprit des conquistadores. Ce sont ici les considérations, les représentations et le rang des indigènes qui va être analysé. Sont-ils considérés comme supérieurs ? Inférieurs ? Égaux aux Européens ? Dans toute société s’opère une classification des personnes, de leur états, de leurs fonctions selon des échelons subordonnés les uns aux autres, chaque pallier représentant un degré de pouvoir, de responsabilité, de compétence, de dignité supérieur à celui immédiatement inférieur. Entrés dans l’orbite européenne, les Indiens font désormais parti de ce schéma et il est important de comprendre la place qui leur sera attribuée par les conquistadores.

A. Catégorisation

Les explorateurs ont une vision très particulière des populations indigènes. Clairement se distingue deux catégories d’êtres peuplant l’Amérique. Les « gentils » Indiens et les « méchants ». Ces termes sommaires sont volontairement utilisés car il apparaît nettement que la fragmentation de la vision des indigènes se sépare en deux catégories distinctes primaires, établies dès les premiers contacts, basées sur le peu d’informations à disposition. Il ne s’agit pas de connaître et de définir les Indiens de la part des Espagnols mais de les cataloguer rapidement en vue d’établir un bref état de la situation.

1. « Gentils » Indiens

Plusieurs conditions sont à remplir de la part des Indiens afin d’appartenir à cette catégorie. Les prérogatives sont de deux types : le comportement et l’attitude. Le « gentil Indien » possède plusieurs caractéristiques. Il est nu, signe de candeur et d’innocence, doux, incapable de vice, naturellement bon et bien sur prêt à accueillir avec ferveur la colonisation et l’évangélisation du territoire. Dans les premiers temps, il est surtout caractérisé par un comportement pacifique, cependant l’aspect guerrier pourra être

considéré comme bénéfique mais uniquement dans le but d'aider les conquistadores face à leurs ennemis. Il peut aussi être d'une grande aide à la poursuite de la découverte de part les informations dont il dispose : localisation, ravitaillement, alliances. Mais principalement les Gentils Indiens sont ceux qui obéissent en tout lieu aux Européens et dont l'attitude ne peut empêcher l'avancée des conquistadores et même la facilite. Nombreux sont ceux qui passent dans le camp des vainqueurs et deviennent des collaborateurs précieux. Une attitude déterminante qui se reproduira partout dans le Nouveau Monde, permettant aux découvreurs conquérants de progresser et de s'établir à moindre frais sur une grande partie du continent.

« Les hommes virent au devant du gouverneur, qui les reçut tous avec beaucoup de bonté, et leur notifia la sommation enjointe par le roi, afin de les amener à la connaissance de l'Eglise et à la soumission envers sa majesté. Après l'avoir entendu, ils répondirent par leurs interprètes, qu'ils désiraient être ses sujets : Pizarro les reçut comme tels dans les formes requises, puis ils prêtèrent leur aide et fournirent des vivres. (...). Le gouverneur ordonna, sous des peines sévères, qu'on respectât leurs personnes et leurs propriétés, ainsi que celles de tous ceux qui se présenteraient avec des intentions pacifiques, et il défendit de prendre plus de vivres que ce qu'ils donnaient pour nourrir les chrétiens. Ceux qui contrevinrent à ces ordres furent punis, parce que les naturels apportaient tous les jours les aliments nécessaires, le fourrage pour les chevaux, et suivaient en tous les ordres qu'ils recevaient. »¹⁴³

Francisco de Jerez met en évidence le statut des Indiens pacifiques et collaborateurs : ils deviennent des sujets de Sa Majesté. Leur obéissance, leur comportement et leur attitude leur assure une protection et les inclus dans la société Espagnole. Ils ont gagné une place, une position, un droit d'exister et d'être considérés. Ils deviennent membres d'un Etat, soumis à l'autorité d'un souverain et donc aux représentants de ce pouvoir : les conquistadores. C'est leur obéissance aux lois Européennes qui leur préserve la vie. Accepter ces règles c'est entrer dans les normes des Espagnols et donc faire désormais parti de ce monde où la christianisation, accroissement des territoires et des richesses devient la règle et dans lequel tout écart de conduite signifie la défiance de l'autorité suprême, et donc le rejet par la société hispanique et la mort.

¹⁴³ Francisco de Jerez, *Op. cit.* p 40.

2. « Méchants » indiens

Pour définir les ennemis de la Couronne, les distinctions sont encore plus sommaires : les groupes hostiles sont baptisés uniformément Caribes quelque soit la nomination de sa tribu d'origine. Deux composantes sont à relever pour cette catégorisation : la notion de monstruosité et l'action de rébellion. Le « méchant » Indien est celui qui provoque des pertes parmi les troupes espagnoles, celui qui ralentit voir empêche la progression des soldats, empoisonne la vie des conquistadores et participe à créer ce sentiment de peur et de tension présent en Amérique. Quant à l'indien monstrueux, il se distingue facilement. C'est son comportement qui détermine sa monstruosité. Il est idolâtre, polygame, belliqueux, féroce et surtout anthropophage. Il représente le symbole vivant de la barbarie selon le point de vue européen et sera le premier esclave indien officiel quand son destin n'est pas celui de l'extermination. « L'anthropophagie, inacceptable pour les Européens, ravalait ceux qui la pratiquaient au niveau de sous hommes, de brutes, et confirmait par avance leur statut d'esclaves *a natura* »¹⁴⁴ :

« Le capitaine avait reçu l'ordre d'attaquer ces Indiens, puisqu'ils étaient en rébellion et qu'ils avaient tué des chrétiens. Si après les avoir punis en raison de leur délit, ils montraient des intentions pacifiques, il pouvait les recevoir conformément aux injonctions du roi. Il devait les en requérir et leur parler au nom de sa majesté. »¹⁴⁵

En infraction avec les règles établies par les conquistadores le jugement est sans appel. Les châtiments peuvent être longs et douloureux d'autant plus que les capitaines tels qu'Hernan Cortes n'hésitent pas à faire des exemples pour inculquer leurs intentions aux indigènes. Débarqués dans ces nouvelles contrées, les Espagnols entendent bien établir leurs règles, dispensant protection ou mort à ceux qui sont désormais entrés dans l'orbite européenne. Ces Indiens belliqueux méritent d'être punis et leur asservissement va de soi d'autant plus que chaque découvreur colonisateur était un marchand d'esclave en puissance.

« Les cavaliers de mon lieutenant, ceux du grand alcade et ceux qui restaient à Santisteban montaient à quatre vingt, ils les répartirent en trois escouades qui firent aux Indiens de la province une guerre acharnée ; ils s'emparèrent de plus de quatre cents caciques et personnages

144 Jean-Paul Duviols, *Le miroir du Nouveau monde : images primitives de l'Amérique*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006.

145 Francisco de Jerez, *Op. cit.* p 35.

principaux, sans compter les petites gens. Les premiers furent tous brûlés ifs après avoir confessé être les auteurs du soulèvement et avoir pris part au massacre des Espagnols. »¹⁴⁶

3. Les « Empires »

Avec Hernan Cortès va apparaître une troisième catégorisation des Indiens avec la découverte de l'empire Mexica confirmée ensuite avec le Pérou et le Nicaragua. Cette fois il s'agit d'une vision totalement nouvelle, celle d'une société bien organisée, policée et puissante qui peut être et qui sera comparée à la civilisation européenne et à l'antiquité. L'organisation, la beauté, le nombre de temples et de palais, la richesse... tout se superpose aux yeux des européens et fait ressortir une grande surprise. Le choc sont d'autant plus fort que cela fait désormais un quart de siècle que l'habitude est prise de voir des indigènes peu évolués. Ainsi cette catégorie représente davantage les Indiens comme un tout, comme les représentants de leur société. C'est la position de l'empire Mexica et donc de ses représentants qui est décrite par Hernan Cortes :

« Il y a dans cette ville un grand marché tous les jours, où se pressent plus de trente mille acheteurs et vendeurs, sans compter une foule d'autres petits marchés disséminés dans la place. Il y a dans ce grand marché toutes espèces de marchandises en vires, étoffes et vêtements que les gens peuvent désirer ; on y voit des bijoux d'or, d'argent, de pierres précieuses et des ouvrages de plumes d'un fini merveilleux, qu'on ne saurait égaler dans les marchés les plus célèbres du monde ; on y rencontre des poteries de toutes formes et peut être meilleures qu'en Espagne ; ils y vendent du bois et du charbon, des herbes comestibles et médicinales ; il y a des maisons de barbiers où l'on vous coupe les cheveux et lave la tête ; il y a des bains. Enfin un ordre parfait règne dans cette ville dont les gens paraissent sages et policés comme aucune ville d'Afrique n'en pourrait offrir un tel exemple. »¹⁴⁷

Les habitants des grandes villes et des capitales sont davantage assimilés aux européens. L'appartenance à un groupe organisé, policé, puissant et riche rapproche le statut des Indiens à celui des conquistadores. Les relations entre les explorateurs et les indigènes mexicas, incas ou péruviens seront fluctuantes, tantôt pacifiques, tantôt belliqueuses, mais dans tous les cas la considération de ces individus est tout autre que celle des populations indigènes présentes dans les îles et moins développées. Même si la volonté de domination est présente ici aussi, il est important de considérer que les

¹⁴⁶ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 326.

¹⁴⁷ *Ibid.* p 90.

Espagnols n'ont pas visualisé ces populations de manière aussi simpliste et catégorique que pour les petits lieux d'habitation. Même si la présence d'une civilisation développée n'empêche pas l'interprétation de l'Autre comme un barbare, ce dernier n'ayant pas reconnue la présence divine unique et s'adonnant à des pratiques jugées monstrueuses, la richesse et la reconnaissance d'une société développée au même point que les cités européennes permet aux empires d'acquérir une position sociale hiérarchique moins stéréotypée et mieux considérée.

Ainsi, tout comme l'environnement recèle des aspects positifs et négatifs, il en est de même pour les populations. Selon leur comportement et leur attitude, les conquistadores vont définir deux sortes d'Autres : les belliqueux et les pacifiques. Ceux qui permettent d'accéder aux ambitions initiales du voyage et ceux qui les empêchent. Un tableau récapitulatif des spécificités de chacun permet de mettre en relief ces éléments sans oublier bien sûr les principales caractéristiques qui ressortent d'une dernière catégorie d'Indiens, les indigènes appartenant de manière visible aux civilisations développées présentes dans le continent.

Gentils Indiens Acceptation mais inférieurs	Méchants Indiens Rejet / haine	Empires Admiration
Doux	Belliqueux	Policés
Nus	Nus	Habillés
Collaborateurs	Adversaires	Collaborateurs et adversaires
Esclaves officieux / vassaux	Esclaves officiels	Vassaux
Nomination par le nom de la tribu	Nomination uniforme : les Caribes	Nomination par l'appartenance à l'empire
Convertis	Idolâtres	En cours de conversion
Zèle religieux destiné à être redirigé	Zèle religieux combattu	Zèle religieux destiné à être redirigé
Conversion des mœurs	Polygames, sodomites	

Abandon des sacrifices	Sacrifices, Modification des physionomies	
Peureux	Braves	Braves
Paresseux	Paresseux	Travailleurs
Ignorants	Ignorants	Compétents
Organisation minimale	Organisation minimale	Administration développée : Présence de cour de justice / système politique avancé/ importance du protocole
Habitations sommaires	Habitations sommaires	Architecture développée

B. Hiérarchisation

En plus de la catégorisation des différents « types » d'Indiens, s'opère une hiérarchisation des groupes. Il s'agit de comprendre dans cette partie quelle place sociale hiérarchique est faite au Indiens en comparaison des Européens. Sont-ils considérés comme égaux ? Différents ? Meilleurs ?

1. Des Indiens infériorisé

A travers les textes de Hernan Cortes, de Bernal Dial des Castillo et d'Hernan Cortes apparait clairement à travers quelques phrases, quelques réflexions et interrogations, le postulat d'infériorité des Indiens vis-à-vis des Espagnols. Le premier geste de domination est symbolique : la nomination étendue des terres découvertes au nom de la couronne d'Espagne, plaçant d'office les populations américaines sous la tutelle des Rois Catholiques, sans aucun préalable que le *Réquirimento*, c'est-à-dire l'énonciation des faits de la situation. Les indigènes ne sont donc pas considérés comme identiques aux individus de l'Europe. Ils ne sont pas visualisés non plus comme des hommes à part entière. Comme l'explique Tzvetan Todorov, « *le désir de s'enrichir et la pulsion de l'emprise ont certainement motivé le comportement des Espagnols. Mais celui-ci est également conditionné par l'idée qu'ils se font des indiens, idée selon laquelle ces derniers leur sont*

*inférieurs, autrement dit, qu'ils sont à mi chemin entre les hommes et les animaux. Sans cette prémisse essentielle, la destruction n'aurait pu avoir lieu.»*¹⁴⁸. Cette notion d'infériorité apparaît clairement à travers les échanges commerciaux, les tâches assignées aux populations mais aussi à travers la conception de la valeur de la vie indigène. Christophe Colomb, premier découvreur de ces populations est conscient de l'importance de sa découverte terrestre mais pas de celle des hommes, qu'il ne considère même pas comme tel :

« (...) pour le compte des convoyeurs qui pourraient être payés en esclaves cannibales, gens féroces, mais gaillards bien faits et de très bon entendement, lesquels, arrachés à leur inhumanité, seront, croyons le nous, les meilleurs esclaves qui soient et perdront leur mauvaise coutume dès qu'ils auront quitté leur terre. »¹⁴⁹

Lors des échanges, cette perception de l'inhumanité ou de l'incomplète humanité des Indiens apparaît également et de deux façon différentes. Les échanges ne sont jamais égaux. Même si les systèmes d'évaluation de la valeur monétaire sont différents, les Espagnols ont conscience de profiter des indigènes, de les défavoriser, et jubilent dans ces situations où la possibilité de s'enrichir est grande. Mais dans ces échanges les Indiens prennent aussi la place des marchandises. Leur statut et leur existence sont parfois assimilés à celle des denrées.

« Comme la terre n'avait pas d'or (si elle en avait eu, le tyran aurait tué les Indiens à tirer l'or des mines) il tira de l'or des corps et des âmes de ceux qui pour Jésus Christ est mort, en réduisant précipitamment en esclavage tous ceux qu'il ne tuait pas ; il les échangeait auprès des navires contre du vinaigre, du lard, des vêtements, des chevaux, tout ce dont lui-même et ses compagnons avaient besoin, selon son propre jugement et sa propre estimation. Il donnait à choisir entre cinquante ou cent jeunes filles, toutes plus jolies les unes que les autres ; chaque homme en choisissait une contre une arrobe de vin, d'huile ou de vinaigre. »¹⁵⁰

Par ailleurs la valeur même de la vie indigène est presque inexistante. Ce fait apparaît à travers les travaux confiés aux Indiens, ce sont des tâches dures, harassantes et bien souvent confiées en Europe aux animaux. En outre, l'idée de voir mourir des Indiens,

¹⁴⁸ Tzvetan Todorov, *Op. cit.* p

¹⁴⁹ Christophe Colomb, *Op. cit.* p 40.

¹⁵⁰ *Ibid.* p 100.

d'abuser de leur force, de compromettre leurs chances de survie est toujours secondaire. Seule la réussite de l'entreprise compte, le prix indigène à payer n'étant pas considéré. C'est le cas par exemple au Nicaragua, où pendant la quête des secrets du volcan Massaya, de nombreux Indiens ont contribué à l'effort expérimental sans aucune reconnaissance ni inquiétude de la part des conquistadores :

« Le gouverneur eut donc raison de ne pas leur permettre d'exposer leurs biens et leur vie : d'autant plus, que ce n'était qu'avec beaucoup de peine que les malheureux Indiens portaient à travers les broussailles tous les instruments nécessaires. Mais Fr. Blas et ses compagnons n'en avaient aucune pitié. »¹⁵¹

La considération vis-à-vis des Indiens se révèle aussi particulièrement durant les châtiments et l'exécution de la justice. Et comme l'explique si bien Bartholomé de Las Casas, l'existence indigène ne représente qu'un centième de l'importance accordée à la vie d'un individu européen : « *Et parce que quelques rares fois les Indiens ont tué quelques chrétiens, avec juste raison et sainte justice, les chrétiens ont convenu entre eux que pour un chrétien tué par les Indiens, ils devaient tuer cent Indiens.* »¹⁵². Quant à Hernan Cortès cette citation montre clairement sa propre perception des populations rencontrées. Des individus dotés de compréhension mais bien loin de son propre statut puisque ce ne sont « que des Indiens » :

« Ce n'étaient que des Indiens, mais cela ne les empêcha pas de comprendre que la justice est sainte et bonne, et que s'il ressortait des paroles de Cortès que nous venions redresser des torts et abattre des tyrans, il n'avait pas manqué d'être fidèle à ses principes dans ce qui se passa en cette petite campagne. Ils nous estimèrent davantage. »¹⁵³

Enfin, il est important de rappeler que dans tous les cas, les Indiens n'ont le choix qu'entre deux positions d'infériorité : la vassalité ou l'esclavage. Il n'y a jamais de justification à ce désir de faire adopter les coutumes espagnoles par les Indiens, c'est une chose qui va de soi. « *On a le droit d'imposer à autrui ce que l'on considère comme soi même un bien, sans se soucier de savoir si c'est aussi un bien de son point de vue. Ce postulat implique donc une projection du sujet énonçant sur l'univers, une identification de*

¹⁵¹ Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. cit.* p 203.

¹⁵² Bartholomé de Las Casas, *Op. cit.* p 56.

¹⁵³ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 212.

mes valeurs avec les valeurs »¹⁵⁴. Les Indiens sont donc d'un côté assimilés aux Européens puisque les mêmes règles doivent être suivies pour les deux peuples. En même temps l'idée globale d'infériorité reste très présente. En quelque sorte ressort l'appartenance à une même catégorie d'êtres vivant, les conquistadores étant le sommet de la pyramide, les indigènes les bas-fonds. « *L'altérité humaine et à la fois révéler et refusée, le pays répudie son autre intérieur en remportant la victoire sur les Maures et découverte l'Autre extérieur en Amérique. L'unité des deux démarches réside dans la propagation de la foi chrétienne, l'une expulse l'hétérogénéité du corps de l'Espagne, l'autre l'y introduit irrémédiablement* »¹⁵⁵.

2. Des Européens divinisés

Face à ces Indiens infériorités, quel est le statut des Européens ? Il est significatif de constater qu'en plus d'être supérieurs aux indigènes les conquistadores acquièrent une place très particulière, tels des surhommes ou même des Dieux. En effet, les Espagnols sont conscients de vivre une période marquante, une découverte hors du commun et d'être face à des situations exceptionnelles. Leur hardiesse, leur audace et leur courage est maintes fois mis en avant. Ils deviennent à part entière les héros des histoires chevaleresques qui hantaient leur esprit et dont ils rêvaient de ressembler. Désormais ce ne sont plus de simples hommes, ils accèdent à un statut plus élevé. A présent, ils sont supérieurs aux Indiens de par leur appartenance à la race européenne mais ils se distinguent aussi du commun des Européens grâce à leurs actions et leurs éclats. Bernal Dial Del Castillo n'hésite pas à lister les faits marquants de leur aventure :

« Les curieux qui liront ce récit ne manqueront pas de remarquer les grandes choses que nous fîmes : d'abord détruire nos navires ; ensuite avoir la hardiesse de pénétrer une ville si bien fortifiée, avec un si grand nombre d'habitants, tandis que nous n'ignorions nullement qu'on devait tous nous massacrer après que nous y serions entrés ; et encore porter l'audace jusqu'à nous emparer du grand Montezuma qui était le roi du pays, au milieu de sa capitale, dans son palais même, entouré qu'il était de la quantité de guerriers qui composaient sa garde ; plus encore, oser faire périr dans les flammes ses propres capitaines, devant les palais impériaux (...). Or j'affirme que, tous ces faits, ce n'est pas nous qui en étions les auteurs, mais bien Dieu lui-même qui les préparait sur notre route ; car enfin quels sont les hommes au monde qui

¹⁵⁴ Tzvetan Todorov, *Op. cit.* p

¹⁵⁵ *Ibid.* p

oseraient entrer, au nombre de quatre cent cinquante soldats seulement, dans une ville aussi forte que l'était Mexico, laquelle dépasse la grandeur de Venise, en considérant surtout que nous étions éloignés de plus de quinze cents lieues de notre Castille ? Et, je le répète, qui aurait osé s'emparer d'un si grand empereur et exercer une telle justice, devant lui-même, contre ses capitaines ? Certes, il y aurait beaucoup à proclamer sur l'éloge de ce passé. »¹⁵⁶

Cette citation laisse apparaître une donnée importante du statut des Européens : l'aide de Dieu toujours présent aux côtés des conquistadores. Cette particularité est ressentie pas les Indiens et par les Européens comme une preuve de la supériorité de la religion chrétienne. Tel un combat entre divinités, le Dieu chrétien a vaincu les idoles indigènes. Les Indiens vont alors connaître la stupéfaction, convaincu que leurs dieux se vengeraient des intrus mais le silence des divinités sanctionne la victoire et la supériorité des envahisseurs. Par ailleurs petit à petit va s'opérer un transfert de divinisation. Les Indiens vont élever les conquistadores et notamment Hernan Cortes à un statut proche des dieux, relevant d'un caractère sacré. Plusieurs anecdotes lui prêtent des objets ou des pouvoirs surnaturels. Les actions spectaculaires sont grandement mise en œuvre. Cortès mesure l'importance de l'interprétation, de l'imaginaire collectif découlant des actions de lui et de ses troupes sur les Indiens et profite de ce lien mystique :

« Au souvenir de ce qu'ils nous ont vu faire à propos des percepteurs de Montezuma, ces gens ci nous prennent pour des dieux ou pour quelque chose qui ressemble à leurs idoles. Afin qu'ils croient réellement qu'il suffit de l'un d'entre nous pour mettre en déroute tous ces Indiens guerriers qu'ils disent être dans le village, j'ai médité d'envoyer le vieux Heredia le Basque. »¹⁵⁷

Cependant, il est nécessaire de rappeler les éléments présents dès le commencement de l'aventure qui permettent aux conquistadores de prendre l'avantage sur les populations locales qui bénéficient pourtant de la connaissance du terrain, d'un nombre de troupes presque infinies et de ravitaillement à disposition. Tout d'abord, Le rôle actif des Espagnols dans le processus d'interaction leur assure une supériorité incontestable, Ils sont les seuls à agir tandis que les Indiens se contentent de réagir. De plus, à partir de la découverte de l'empire de Moctezuma et après l'effet de surprise passée, le terrain devient moins déroutant. La conception d'une guerre entre deux forces policées est bien mieux

¹⁵⁶ Bernal Diaz del Castillo, *Op. cit.* p 371.

¹⁵⁷ *Ibid.* p 204.

appréhendée qu'une lutte face à des peuples désorganisés. « *Cortès et ses hommes ont pour eux la supériorité technique, l'effet de surprise et surtout des conditions politiques favorables que l'esprit européen saura tourner à son avantage* »¹⁵⁸. Les jeux d'alliances font parti de l'héritage stratégique européen. L'importance du sens hiérarchique et du souci technique remet les conquistadors dans une position qu'ils connaissent déjà et dont ils ont déjà l'expérience.

Ainsi les Indiens et les conquistadores n'appartiennent pas au même rang social. Une hiérarchie s'opère laissant aux indigènes la place la plus basse tandis que les explorateurs vont se hisser sur les plus hautes marches du podium, allant même jusqu'à être considéré au moins en partie comme des divinités par les Indiens et comme des hommes exceptionnels par les Européens. La position occupée par les populations locales est révélatrice de la valeur sociale et de l'importance qui leur est reconnue, c'est-à-dire celle d'êtres vivants appartenant au moins en partie à l'humanité mais considéré par les conquistadores comme bien inférieurs, subalternes, de moindre valeurs.

C. Des critères de positionnement social

Les différents statuts conférés aux indigènes dépendent de critères, d'éléments de référence qui permettent de les estimer et de les jauger. Ces paramètres vont ensuite définir l'appartenance plus ou moins haute à certains paliers de la hiérarchie sociale. Ils sont principalement définis grâce à l'utilité des individus, les possibles apports et bienfaits apportés, et surtout ils sont effectués selon les principes absolus du bien et du mal, sans nuance et sans état intermédiaire.

1. Un aspect utilitaire

Comme le met en avant Francisco de Jerez, la conquête de l'Amérique et l'avancée des conquistadores ne se fait pas de façon si désordonnée que cela puisse paraître. Chaque contrée n'est pas visualisée comme un futur apport à la couronne : « *Le territoire et les côtes offraient les conditions et les qualités qu'on pays doit avoir pour être*

¹⁵⁸ Jean Paul Duviols, *Op. cit.*

*colonisé par les Espagnols.*¹⁵⁹ ». Mais quelles sont donc ces prérogatives essentielles à la présence espagnole. Toute nouvelle terre n'est elle pas considérée de fait comme un possible accroissement des territoires et des richesses ? La réponse est plus complexe. En effet, tout territoire peut être un avantage, cependant des critères de jugement vont le rendre plus ou moins attractifs, les populations étant un simple paramètre de ces possibles facultés. Tout d'abord, c'est la présence de métaux précieux qui est recherchée. En lien avec les motivations premières des conquistadores et de la couronne, l'existence de mines d'or, d'argent ou de fer revient prioritairement : « *Il y a de bonnes mines d'or dans ce pays, mais on n'y trouve pas de fer. Les flèches sont armées de pointes en caillou, et d'arêtes de poisson.* »¹⁶⁰ ». Pour les territoires c'est donc principalement la présence de richesse et de denrées qui est relevée. Cependant la localisation, la présence d'un port ou de terres très fertiles peut être aussi mise en valeur.

En ce qui concerne les individus, c'est leur capacité de production et surtout la qualité de leur ouvrage qui va être primordiale. L'Indien qui se rapproche le plus d'un statut comparable à celui d'un Européen moyen est celui qui est capable de reproduire les mêmes beautés et les mêmes artefacts présents Outre-Atlantique. Ces productions sont alors longuement décrites et il est significatif de remarquer la présence d'un sentiment d'étonnement face à ces résultats comme s'il était quelque peu compliqué pour les conquistadores d'assimiler l'idée que ces Indiens étaient des hommes à part entière, capables des mêmes prouesses que les Européens. Francisco de Jerez et Gonzalo de Oviedo en témoignent :

« Cette nuit là il s'établit sans une forteresse bâtie en pierres de taille, et aussi forte que quelque place d'Espagne que ce fut ; les portes et les murs étaient aussi bien faits que s'il y avait eu dans ce pays les ouvriers et les outils que l'on a en Espagne »¹⁶¹.

« Dans l'île de Chira, on fait des écuelles, des plats, des jarres et des cruches en très belle poterie : elle est noire, unie comme du velours, et brillante comme du jais ; j'en ai rapporté quelques pièces dans cette ville de Santo Domingo de l'île Espagnole, et elles étaient si belles

¹⁵⁹ Francisco de Jerez, *Op. cit.* p 42.

¹⁶⁰ Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. cit.* p 82..

¹⁶¹ Francisco de Jerez, *Op cit.* p 54.

qu'on aurait pu les offrir à un prince. Les Indiens savent exécuter toutes les formes qu'on leur demande. »¹⁶²

Le sort de ceux qui ne sont pas artistes ou doté de qualités hors du commun est tout autre : celui d'une bête de somme, celui d'un esclave. Les individus ne possédant pas de caractéristiques propres leur permettant de s'élever sont alors considéré comme plus proche aux animaux qu'aux hommes, cet aspect étant d'autant plus accentué par le travail dur mais sommaire qui leur est alors confié. Ils représentent le bas de la hiérarchie, symboles d'une place inférieur et même considéré comme barbares comme le mentionne Hernan Cortes :

« Entre la côte nord et la province de Michoacan se trouve une certaine race d'Indiens appelés Chichimecs ; ce sont des gens barbares et moins intelligents que ceux des autres provinces. (...). Si on leur trouve des aptitudes de vivre en société comme les autres et qu'on puisse les amener à la connaissance de notre Sainte foi et à reconnaître l'autorité de Votre Majesté, mes gens sont autorisés à fonder une ville dans l'endroit qui leur plaira le mieux. S'ils se montrent réfractaires et nous refusent obéissance, je manderai qu'on leur fasse la guerre et qu'on les réduisent en esclavage pour qu'il n'y ait sur cette terre aucune non valeur, ni gens dispensés d'obéir à Votre Majesté. Faire de ces Indiens sauvages des esclaves, ce sera rendre aux Espagnols un service signalé, car on les emploiera dans les mines d'or, sans parler de ceux que notre voisinage pourra convertir. »¹⁶³

Enfin il est aussi possible de relever des critères de positionnement en ce qui concerne les sociétés et les villages dans leur ensemble : l'ordre. Les conquistadores accordent beaucoup d'importance à la disposition structurée des civilisations Mexica, Inca et Péruvienne. Cette capacité de vivre en société organisée et développée donne aux habitants des grandes cités un statut à part qui les hisse à une place supérieur de celle des villageois qui restent considérés comme bien inférieur voir barbares.

2. Une vision manichéenne

La vision des conquistadores est celle d'une conception qui divise toute chose en deux parties, dont l'une est considérée positivement avec faveur et l'autre négativement et sans nuance. Chaque description se traduit en terme simplistes et très subjectifs sans

¹⁶² Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. cit.* p 231.

¹⁶³ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 449.

recherche de compréhension, d'empathie ou modération. Ainsi nombreux sont les adjectifs tels que « bon », « méchant », « beau », « laid », « forts », « faible », qui servent à décrire toutes sortes de situation ainsi que les diverses populations. Les opinions sont tranchées et n'accordent pas de place à l'erreur ou à la nuance. En outre, une fois catégorisés, les individus, les tribus et les sociétés ne peuvent se défaire de cette nomination. Ils sont désormais catégorisés. Cela peut s'effectuer dans un sens totalement positif, les indigènes deviennent alors un état parfait de l'homme qui participera ensuite à l'élaboration et la propagation du mythe du bon sauvage. Dans le cas contraire, seuls les aspects monstrueux instaurés par la différence des deux cultures sont mis en avant. Ce ne sont plus alors des hommes mais des représentants des qualificatifs qui les accompagnent. Ces caractéristiques prenant alors le dessus sur toute autre considération.

« Tous ces peuples universels et innombrables, de toutes sortes, Dieu les a créés extrêmement simples, sans méchanceté ni duplicité, très obéissants et très fidèles à leurs seigneurs naturels et aux chrétiens qu'ils servent : les plus humbles, les plus patients, les plus pacifiques et tranquilles qu'il soit au monde ; sans rancune et sans tapage, ni violents ni querelleurs, sans rancœur, sans haine, sans désir de vengeance. »¹⁶⁴

« Toutes ces nations sont anthropophages, idolâtres et esclaves du démon. (...) Ces Indiens sont naturellement cruels, féroces, très menteurs et sans aucune pitié. »¹⁶⁵

A travers cette vision ce n'est pas les Indiens qui sont décrits mais davantage leur mœurs, les différences, leurs ressemblances avec les conquistadores mais aussi l'image que les explorateurs se sont créés d'eux en projetant leurs peurs et leurs désirs. Las Casas, fervent défenseur de la cause des indigènes ne peut que les voir en termes très positifs. Et inversement, les soldats présents en Amérique qui ont connus les échauffourées, la lente avancée, la peur de finir dévoré, ne conservent dans leur esprit que cette vision de terreur qui les accompagne tous les jours. A cela s'ajoute les motivations premières des conquistadores qui ne se sont pas rendus en Amérique ou plutôt à la recherche de l'Asie pour connaître son prochain mais pour s'ouvrir des portes vers les richesses de l'Orient, il est désormais aisé de comprendre que la vision des conquistadores est une représentation partielle, subjective, ponctuelle, projetée et manichéenne des Indiens.

¹⁶⁴ Bartholomé de Las Casas, *Op. cit.* p72.

¹⁶⁵ Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. cit.* p 79.

En conclusion de ce chapitre, Nous pouvons définir plusieurs catégorisations des Indiens qui s'inscrivent chacun dans un mécanisme de positionnement social en rapport avec ces capacités de production. Les catégories sont simples : d'un côté les indigènes pacifiques, doux qui acceptent la présence et les conditions des Espagnols. De l'autre les rebelles, les représentants des différences marquantes entre les deux peuples, qui refusent de se plier aux exigences européennes. Cette séparation en deux entités distinctes s'opère de façon brutale, manichéenne et sans nuance. Pour les conquistadores il n'est pas utile de connaître dans le détail la situation et les acteurs en présence. Il est en revanche indispensable de savoir sur qui s'appuyer, qui combattre, avec qui s'allier. Dans cet état d'esprit, il est judicieux de créer ces catégories sommaires qui permettent d'appréhender la situation.

De plus, il apparaît nettement que les Indiens ne sont pas considérés avec un statut identique entre eux et en comparaison des conquistadores. Des relations de subordination, d'infériorité et de supériorité se mettent en place, positionnant les Indiens en bas de l'échelle. Les Européens étant situés au sommet. Cette pyramide se fragmente également en plusieurs paliers, le premier étant occupé par les explorateurs presque divinisés et détenteurs d'actes héroïques. Suit alors les Européens de base, c'est-à-dire les individus appartenant à la société outre Atlantique mais ne se détachant pas du lot. C'est ensuite au tour des indigènes d'apparaître dans ce classement, les individus policés et talentueux du point de vue des conquistadores se placent alors devant les Indiens utilisés comme main d'œuvre servile et exploitable tel des bêtes de somme. Les habitants des grandes cités ont un statut intermédiaire car ils représentent par leur appartenance à un empire puissant et étendu qui rappelle aux conquistadores l'Europe. Ils peuvent jouir donc d'un statut intermédiaire, d'autant plus s'ils possèdent des qualités particulières à exploiter. Car tout dépend donc de ce que les conquistadores étaient venus chercher en partant vers l'Asie : la présence d'une civilisation riche et développée. A travers ces motivations se dessine une vision des indiens et des sociétés rencontrées. Chacune et chacun classés dans une hiérarchie sociale selon des critères d'utilité, d'apports et de ressemblance. Cette vision ne se base pas sur la volonté de connaître l'Autre mais sur le désir de l'exploiter, de tirer des revenus de cette rencontre.

Chapitre 7- L'héritage des contacts avec d'autres cultures

La culture se définit comme « *une appartenance à des concepts matériels et idéologiques qui caractérisent un groupe ethnique ou une nation, une civilisation, par opposition à un autre groupe* »¹⁶⁶. Elle rassemble des éléments distinctifs propres à un ensemble de personnes qui se reconnaissent dans ces principes et dans cette appartenance. La culture européenne par exemple est principalement représentée à l'époque moderne par l'adhésion à la chrétienté ainsi qu'un mode de vie et de pensée varié mais plus ou moins identique dans chaque pays. Au cours de son histoire et de sa construction l'Europe et notamment l'Espagne ont été en contact avec d'autres cultures, représentantes de valeurs différentes des leurs. Les Indiens ne sont pas les seuls Autres connus des conquistadores. Ils ne sont pas la première altérité que les explorateurs ont pu rencontrer mais ils sont nouveaux. Et pour les appréhender, les expériences et les connaissances antérieures vont constituer un héritage conséquent dans lequel les acteurs de l'Amérique vont puiser pour élaborer leur vision de cette nouvelle altérité, les Indiens. C'est ainsi que leur regard va être teinté de plusieurs références : l'influence musulmane, le passé antique et le modèle italien ainsi que l'expérience de la toute première colonie espagnoles, les Canaries.

A. Sous le prisme de l'islam

L'Espagne est constituée d'une myriade d'altérités, plus que dans n'importe quel autre territoire de l'Europe. Basques, Maures, Juifs sont à la fois des voisins, des ennemis et des acteurs économiques importants avec lesquels les Espagnols cohabitent depuis des siècles. Les Juifs et les Maures sont les deux seuls peuples non chrétiens, c'est à dire différents mais considérés comme civilisés par le monde de la chrétienté. Ces trois cultures sont des sociétés voisines qui se haïssent mais qui coexistent de longue date. La découverte et la cohabitation avec d'autres peuples et plus particulièrement avec les Maures est donc inhérente à la société ibérique. Les conquistadores en Amérique ont donc déjà une certaine expérience de la rencontre avec des peuples différents. Cette expérience va nourrir la vision des explorateurs puisque comme nous allons le constater, les Indiens vont être observés sous le prisme musulman.

¹⁶⁶ Dictionnaire Larousse, *Op.cit.*

1. Les Maures, l'altérité espagnole

« Du VII^{ème} siècle au XVI^{ème} siècle, la Chrétienté, en un incessant mouvement de pendule dans l'espace et le temps, s'est mesurée à l'Islam. Guerres saintes qui n'en finissent pas, croisades qui s'enlisent, Reconquista et conquête turque se succèdent, se superposent de Poitier à la Sicile, de Jérusalem à Mohács (...). Tout au long de l'époque médiévale, l'Occident est resté hypnotisé par les grandes cités musulmanes »¹⁶⁷. Dans toute l'Europe, l'image et la référence musulmane est un concept connu de tous. En outre, plus particulièrement en Espagne, la connaissance de la culture arabo-musulmane est encore plus présente de par la cohabitation avec les Maures. La conquête de l'Amérique est l'occasion d'un élargissement de l'horizon mental des Européens. Cependant, dans les premiers temps de l'entreprise et de la rencontre des indiens, le réflexe des individus est de confronter leurs situations nouvelles avec un passé connu qui s'en rapproche afin d'appréhender plus sereinement la situation. Ainsi, c'est en bonne partie à travers le prisme de l'islam que les explorateurs vont percevoir leur environnement et regarder les êtres et les édifices qui les entouraient. Il est par exemple représentatif et symbolique de constater que Christophe Colomb, à la vue d'un foulard dans les cheveux d'Indiens fasse le rapprochement avec le voile islamique très présent dans la culture musulmane.

« C'était tous, comme je l'ai dit, des jeunes gens de belle tournure, point noirs, mais les plus blancs de ceux que nous ayons vus aux Indes, gracieux d'allure et beaux de corps, les cheveux longs et plats, coupés à la mode de Castille. Ils portaient autour de la tête un foulard de coton tissé de différentes couleurs que je pris pour un almaizar¹⁶⁸. »¹⁶⁹

Christophe Colomb se rend compte qu'il ne s'agit pas d'un « almaizar », cependant, ce mot provenant d'une autre culture marque la différence entre deux peuples et permet au navigateur de tracer une ligne de démarcation entre les indigènes et son propre statut. Les Indiens sont des Autres, des étrangers, ils n'appartiennent pas à la même société, tout comme les Maures. Pour les uns c'est un réflexe, un cliché commode pour souligner la différence et exprimer toute l'ambivalence que suscite une société qu'on rejette mais dont on ne peut s'empêcher d'admirer la richesse. Les Maures sont le cliché qui permet de

¹⁶⁷ Jean Meyer, *L'Europe et la conquête du monde*, Paris, Colin, 2009, p 5.

¹⁶⁸ Voile que les anciens Maures portaient par-dessus leur turban.

¹⁶⁹ Christophe Colomb, *Op. cit.* p 198.

souligner la différence avec l'autre tout en exprimant l'admiration face à sa richesse. Cette ambivalence répulsion/répulsivité garde un statu quo avec les populations Indiennes tant que les sacrifices ne sont pas effectués. Tout comme à Grenade, la lisière de la tolérance est parfois mal définie. Les musulmans sont par excellence le symbole d'une civilisation non chrétienne mais développée. Ils incarnent la présence et l'existence d'un autre mode de vie et de penser. Ce n'est pas anodin que la première grande cité observée par les conquistadores sur le continent soit nommée le Grand Caire :

« Nous voyions, du pont de nos navires, un grand village qui paraissait situé à deux lieues de la côte. Jugeant à la vue que c'était un centre considérable de population, supérieur à tout ce que nous avons pu voir à Cuba, nous lui donnâmes le nom de Grand-Caire. »¹⁷⁰

Il faut se souvenir que depuis des siècles les villes ibériques abritent des quartiers non chrétiens où se regroupent les musulmans, un peu à la façon dont les Indiens sont dorénavant cantonnés dans un secteur de Mexico. On s'imagine que les Indiens subissent la circoncision à la façon des Maures, on les voit célébrer les mariages et pratiquer la polygamie « à la manière des Maures ». En 1524, Cortès continue d'appeler « Mosquée »¹⁷¹ l'un des temples de Mexico. De nombreuses comparaisons sont faites entre Indiens et musulmans, comme si il était difficile, voire impossible pour un homme de cette période de créer une nouvelle catégorie mentale pour une nouvelle altérité. Face aux indiens, le réflexe est de les assimiler à cette autre civilisation pour mieux la comprendre. Non pas que les indiens et les musulmans soit pensés comme identique, mais il s'agit plutôt d'un cliché mental pratique pour essayer de comprendre, d'appréhender cette situation.

2. Le legs de la Reconquista

La vision des Indiens sous le prisme de l'Islam se manifeste également de par l'appui des techniques qui ont permis de vaincre les Maures durant la période de la *Reconquista*. « Grenade vaincue était une terre de conquête comme le deviendra l'Amérique »¹⁷². Les explorateurs font eux-mêmes le rapprochement entre l'entreprise de conquête en Espagne face aux musulmans et leur situation en Amérique face aux Indiens. Ils se remémorent les moyens, les stratégies et les difficultés de cette expérience passée

¹⁷⁰ Bernal Diaz del Castillo, *Op. cit.* p 39.

¹⁷¹ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 67.

¹⁷² Carmen Bernand, Serge Gruzinski, *Op. cit.* p 160.

afin de tirer un meilleur parti de la situation. Il en découle également une accentuation de la vision des Indiens du point de vue musulmans puisque ce sont eux désormais qui ont pris la place de l'ennemi à vaincre afin de concrétiser les ambitions et les motivations ardemment désirées de la Couronne et des explorateurs.

« Cette ville (Cempoal) est si grande et si belle que je n'en dirai pas la moitié de ce que j'en pourrai dire, et le peu que j'en dirai est presque incroyable, car elle est plus grande que Grenade ; elle est mieux fortifiée ; ses maisons, ses édifices et les gens qui les habitent sont plus nombreux que ceux de Grenade au temps où nous en fîmes la conquête et mieux approvisionnés de toutes choses de la terre, pain, oiseaux, gibier, poissons des rivières, légumes et autres vivres dont ils font usage et mangent excellents »¹⁷³.

3. L'infidèle, l'ennemi prioritaire de la chrétienté

Les Indiens et les musulmans ont pour point commun d'être tous les deux différents de l'Europe. Cette similitude permet aux conquistadores d'établir des ponts entre deux cultures qui ne se connaissent et ne se ressemblent pas d'appartenir à une même catégorie : les Autres. Cependant, à travers l'aventure américaine, la confrontation avec l'Islam n'est jamais totalement oubliée. Présente dans les esprits, elle encourage les conquistadores à lier l'image des Indiens avec les Maures mais aussi avec l'espoir de bénéficier des profits indigènes afin de contrer l'ennemi prioritaire de la chrétienté : les musulmans. Les Indiens sont à soumettre et leurs terres à conquérir, il s'agit d'une priorité de la Couronne mais pour tous, les indigènes ne prendront jamais la place des musulmans en termes de civilisation à combattre et à surpasser. C'est ainsi que Christophe Colomb songe de plus en plus qu'il pourrait être désigné par Dieu pour délivrer Jérusalem, il s'en ouvre par une lettre au pape Alexandre VI et note dans son journal le 26 décembre :

« Il ajoute qu'il espère en Dieu qu'au retour qu'il entend faire de Castille il retrouvera un tonneau d'or obtenu par échange par ceux qu'il va laisser, et qu'ils auront découvert la mine de l'or et les épices, et cela en telle quantité que les Rois puissants avant trois ans préparer et entreprendre d'aller conquérir la Sainte Maison¹⁷⁴. »

¹⁷³ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 90.

¹⁷⁴ Christophe Colomb, *Op. cit.* Ip 243. Cette expression de Sainte Maison est particulière aux Juifs pour désigner Jérusalem ; aussi est ce un des signes sur lesquels s'appuient ceux qui veulent voir en Colomb un converso.

Cet état d'esprit et révélateur car devant l'existence d'une nouvelle altérité, c'est la notion de vaincre celle déjà connue qui trotte dans la tête du navigateur. Les legs générations de luttes entre Orient et Occident signe à l'encre noire les relations entre les conquistadores et les Indiens. Si les Espagnols suivent avec autant d'intérêts et d'inquiétudes le duel des deux empires c'est qu'ils le vivent comme un conflit qui domine non seulement la Méditerranée mais également le destin de la chrétienté toute entière. « *Sous ce conflit éclate un imaginaire qui déborde les considérations politiques ou religieuses. L'affrontement entre l'Empereur et le Grand Turc alimente un messianisme et un millénarisme qui galvanisent les énergies, façonnent les rêves et réveillent les peurs séculaires du Vieux Monde* »¹⁷⁵. Ainsi la reprise des Lieux saints, la vieille idée de croisade ne cesse de hanter les européens et obsède les Espagnols. L'inquiétude d'affirmer son identité face à l'islam se mêle désormais avec cette découverte d'une identité indigène qu'il faudra également contrer tout en ne perdant pas de vue ses objectifs : la lutte contre cette moitié du monde qui se dilate en direction de l'Europe, au fur et à mesure que celle-ci s'étend vers l'Amérique. Tout l'or des Indes servira à appuyer l'entreprise de reconquête. « *Comme si par un gigantesque retour de balancier l'élan qui avait lancé vers l'Ouest les forces des découvreurs et des conquistadores devait inéluctablement repartir vers l'Est des Ottomans* »¹⁷⁶.

La découverte de l'Amérique fait naître un nouvel Autre, les Indiens. Ces individus se caractérisent par leurs différences et leur appartenance à un autre monde que celui de l'Europe. Il est d'ailleurs révélateur que l'Amérique soit rapidement nommée « le Nouveau Monde », c'est-à-dire de nouvelles contrées découvertes mais qui n'appartiennent pas à l'Europe de par la distance mais aussi de part le fait de ces différences. Cette situation n'est pourtant pas entièrement inédite pour les conquistadores espagnols puisque la péninsule ibérique a été durant plusieurs siècles le siège de royaumes musulmans, symbolisant la présence d'une altérité à la société chrétienne. Cette expérience sera donc utilisée en Amérique. L'avancée américaine est une route tracée vers la nouveauté, l'inattendu et la surprise mais elle se dessine dans les traces du passé espagnol.

¹⁷⁵ Jean-Pierre Duteil, *Les littératures de voyages, la découverte du Monde (XIVème-XVème-XVIème siècles)*, Paris, Editions Arguments, 2007.

¹⁷⁶ Carmen Bernand, Serge Gruzinski, *Op. cit.* p244.

B. La référence italienne et antique

La vision sous le prisme musulman permet de mettre en avant les différences entre les Indiens et les conquistadores. Ils sont assimilés car ils représentent des cultures et des sociétés qui diffèrent de l'Europe. En sens inverse, pour tout ce qui concerne les points de ressemblances et les comparaisons positives ce sont des références typiquement européennes qui sont mises en avant. Symbole de l'Europe, ce sont ces villes célèbres qui servent de sources aux conquistadores pour définir et exprimer leurs ressentis. Intuitivement, les explorateurs utilisent leurs images et leurs impressions d'un ailleurs familier et connu, proche de leurs valeurs et de leurs conceptions pour décrire les aspects positifs de leur aventure : la beauté et la splendeur des grandes capitales indiennes, les systèmes politiques développés, les contrées riches et fertiles...

1. L'Italie : des modèles illustres, un ailleurs familier

Présent dès le XV^{ème} siècle en Espagne, le courant de la Renaissance n'est pas étranger au fait d'établir des points de comparaison entre les merveilleuses cités indiennes et les villes d'Italie puisque ce pays est le foyer de rayonnement de l'Europe entière, dans une perspective d'universalité. La référence italienne est donc un élément clé dans l'exploration du Nouveau Monde car l'analogie et la comparaison sous tendent à l'époque toute entreprise de connaissance. En outre, certaines particularités rencontrées en Amérique vont permettre de transposer directement certaines images représentatives de l'Italie dans ces nouvelles contrées. C'est le cas notamment lors de la découverte par Hernan Cortès et ses hommes de Mexico-Tenochtitlan. Sa splendeur et bien évidemment sa lagune rappelle la beauté de Venise et de sa construction sur l'eau. C'est ainsi que Bernal Diaz del Castillo fera le rapprochement en établissant la liste des paramètres à prendre en compte lors d'une attaque indienne dans cette cité : « *dans une ville aussi forte que l'était Mexico, laquelle dépasse la grandeur de Venise* »¹⁷⁷.

Par ailleurs, ces références ne s'arrêtent pas à la simple similitude entre deux cités lacustres, elles sont présentes également pour comprendre certains fonctionnements de la politique indigène et notamment l'indépendance de certaines provinces à l'égard du royaume. Ce même mode de fonctionnement présent à la fois en Italie et en Amérique

¹⁷⁷ Bernal Diaz del Castillo, *Op. cit.* p 241.

permet aux conquistadores de visualiser cette particularité sans la rejeter. Il s'agit d'un système déjà rencontré et donc ne relevant pas de l'étrangeté et de la méfiance.

« Cette province renferme de nombreuses et belles vallées si bien cultivées que pas une parcelle de terre n'en est perdue. La province a quatre-vingt-dix lieues de tour et les habitants se gouvernent eux-mêmes comme cela se pratique à Venise, Gênes ou Pise, où il n'y a pas de souverain. Il y a beaucoup de seigneurs et tous habitent la ville ; à la campagne résident les cultivateurs qui sont leurs vassaux, car chacun de ces grands seigneurs est propriétaire. Ils sont plus ou moins riches, mais en cas de guerre ils se réunissent tous et la décident entre eux. »¹⁷⁸

2. Civilisations amérindiennes et antiquité, un même statut ?

Sous la référence italienne affleure souvent la référence à l'Antique qui a envahie l'Europe lettrée de la Renaissance. De nombreuses comparaisons et interrogations sont liées au passé des Anciens, leur mode de vie, leur mode de pensée, leurs avancées intellectuelles. Que ce soit dans le domaine scientifique, anthropologique ou religieux, il semble que les aventuriers d'Amérique aient eu le réflexe de comparer leur situation avec la connaissance de leur propre passée afin d'appréhender leur condition. C'est d'abord l'état primaire des indigènes qui entame le processus : appartiennent-ils à un passé lointain ? Mais c'est aussi et surtout une façon de comprendre les nouveautés que rencontrent les explorateurs, d'essayer de leur trouver une explication. Pourquoi ces Indiens ne vivent-ils pas comme les Européens ?

« Les Anciens étaient dans l'usage de se réunir, après la récolte en automne, dans leurs temples, et d'y célébrer des fêtes pour se divertir et honorer leurs dieux. Puisque cette ancienne coutume était observée par des peuples aussi civilisés, il n'est pas étonnant qu'elle ait été aussi adoptée par les Indiens. »¹⁷⁹

« Ils ont un dieu de l'eau, un dieu du maïs, un dieu des batailles, un dieu des fruits et ainsi de suite. Chacune de ces divinités porte un nom particulier et ils leur attribuent des fonctions appropriées auxquelles ils ont recours selon leurs besoins, imitant en cela l'idolâtrie des anciens, qui faisait de Mars le dieu des batailles, de Cérès, la déesse de l'abondance, à Neptune, le dieu de la mer et des eaux. (...) Et pourquoi s'étonnerait-on du reste que les Indiens soient idolâtres ? Tant de peuples de l'antiquité ne l'ont-ils pas été ? Le peuple hébreu

¹⁷⁸ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 90.

¹⁷⁹ Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. cit.* p 205.

lui-même n'a-t-il pas adoré le veau d'or en souvenir d'Apis, dieu des Egyptiens ? Je ne m'étonne pas que les Indiens aient des idoles de pierre, de bois, d'argile, comme j'en ai vu, car il est écrit que Prométhée fut le premier à fabriquer des représentations humaines en argile. Les Hébreux prirent pour dieu Baal et firent le serment de lui être fidèles. Ingrats, ils oublièrent leur vrai Dieu, leur Seigneur qui les avaient pourtant délivrés de leurs ennemis. De même nous savons que les Juifs, parmi leurs égarements, adorèrent le Soleil, la Lune et les étoiles comme le rappelle longuement les Saintes écritures. »¹⁸⁰

C'est à travers les enquêtes des missionnaires que ces préoccupations ressortent. Ce questionnement relève de la volonté de comprendre l'Autre et donc de le connaître réellement. Cette volonté ne participe ni à l'ambition de Christophe Colomb, ni à celle d'Hernan Cortes, de Bernal Diaz del Castillo ni à tout autre soldat. Il intervient plus tard, lorsque la préoccupation de connaissance des Indiens se fait plus lourdement ressentir. Pour beaucoup des acteurs présents, l'explication du mode de vie des Indiens et son acceptation est obsolète. Pour l'écrasante majorité des explorateurs, ces contrées neuves n'ont pas de passé et n'ont pas à en avoir, quand à analyser et accepter leurs valeurs, nous l'avons observé, cela ne fait pas parti de leurs attributions. Cependant quelques hommes tels qu'Oviedo ou Las Casas se penchent sur ces thèmes, accompagnés des missionnaires. Pourtant, bien isolés dans leur combat, ils ne peuvent empêcher le pillage et la destruction du passé et des valeurs des civilisations inca et mexicaine qui seront détruites avec autant de passion que les individus se mettent à collectionner les inscriptions et les statues antiques dans l'Italie du XVIème siècle.

Ces références antiques et italiennes ne sont pas aussi prononcées que peuvent l'être celle concernant les Maures. Cependant elles sont bien présentes et leur faible proportion s'explique par le fait que l'Amérique rassemble pour les conquistadores davantage de différences que de similitudes avec leur ancien monde. Il est donc normal que le regard à travers le prisme musulman soit plus présent puisqu'il est le symbole de l'altérité. Néanmoins, il est nécessaire de mettre en avant cette particularité : une vision positive liée à des références européennes symboliques, une vision négative ou d'étrangeté rattachée à des comparaisons musulmanes.

¹⁸⁰ *Ibid. Ip 200.*

C. L'expérience canarienne

La découverte de l'Amérique est un évènement sans précédent. Sa taille, sa superficie, sa population, sa localisation donne à l'aventure un caractère inédit. Cependant, il apparaît judicieux de mettre en lumière l'expérience canarienne, c'est-à-dire la découverte et la conquête de la toute première colonie espagnole : les Canaries. Petites îles de l'Atlantique, infiniment moins grandes que les explorations américaines, cet épisode de l'histoire de l'Espagne est tout de même à rattacher avec la rencontre avec les Indiens puisque comme nous allons le voir, il a été une sorte de prémisses de l'Atlantique.

1. La première colonie espagnole, prémisses de l'Atlantique

A l'inverse de l'Amérique, les îles Canaries sont connues des Grecs et des Phéniciens qui les désignent sous le nom d'*îles Fortunées* et qui y placent le séjour des justes après leur mort. Ces terres sont fortement rattachées à l'univers mythique relié à la mer. De nombreuses légendes y puisent leur source tout comme les terres indigènes deviendront le terreau d'histoires et de fables en tout genre. Situé dans l'Atlantique cet archipel a donc pour premier point commun une forte connotation mythique. Ce sont tout d'abord les Arabes qui les visitent durant leur établissement en Afrique puis les Portugais les reconnaissent au commencement du XIV^{ème} siècle. Habité principalement par le peuple des *Guanches*, l'archipel va être le théâtre d'une longue conquête durant tout le XV^{ème} siècle afin de soumettre les populations. Pendant des dizaines d'années, Portugais et Espagnols vont se disputer la possession des terres, étape importante sur les routes maritimes conduisant vers l'Afrique australe, l'Asie et l'Amérique. L'archipel est finalement attribué à l'Espagne en 1478 par le traité d'Alcáçovas tandis que les Portugais bénéficient de l'île de Madère, située non loin au nord. Peu de temps après le traité, les Espagnols envoient de nouvelles troupes pour achever la conquête, l'année 1483 voit la conversion au christianisme et la soumission du peuple Guanche. A cette date ne restent plus que 600 guerriers, 1500 femmes et enfants Guanches. La peste « Madona » de 1494 emporte une grande partie des survivants et en 1496 l'île de Ténériffe est réunie à la Couronne de Castille.

Tout comme les Indiens, les premiers habitants des Canaries ont bien été victimes d'un génocide à cause de la volonté colonisatrice de l'Europe et de son ambition toujours

plus forte de dominer et d'acquérir de nouvelles richesses. Le même processus et les mêmes motivations sont présentes dans les deux entreprises. De plus, la situation sur place n'est pas sans évoquer celle de l'Amérique : l'effet de surprise, les chevaux en particulier, jouent en faveur des conquérants, la présence d'individus nus et déroutants, un terrain inconnu... Les Ibériques ont trouvé là, avant Colomb, un peuple ignorant tout de la Révélation. Le processus d'acculturation et de christianisation est en marche depuis le début du XV^{ème} siècle. Les canaries sont la première véritable colonie européenne. Une expérience atlantique exemplaire, préalable à la colonisation du Nouveau Monde qui rassemble tous les éléments que connaissent désormais les conquistadors : première vision idyllique, affrontements avec la population, chaleur, soleil, vision d'une nouvelle sorte de population... C'est ainsi qu'il est possible de comprendre l'une des toutes premières réactions de Christophe Colomb concernant l'apparence des premiers Indiens rencontrés :

« Dès l'aube ils vinrent à la plage, beaucoup de ces hommes, tous jeunes, comme je l'ai déjà dit, et tous de belle allure. Ce sont des gens très beaux. Leurs cheveux ne sont pas crépus, mais lisses et gros comme les crins du cheval. Ils ont tous le front et la tête très larges, plus qu'aucune race que j'aie vue jusqu'ici, et les yeux très beaux et non petits ; aucun d'eux n'est brun foncé mais bien de la couleur des Canariens. »¹⁸¹

Ces peuplades de l'Océan nous retiennent donc ici parce qu'elles incarnent une altérité bien distincte de celles des Basques, des Maures, des Juifs et d'autres communautés vivant sur le sol ibérique. Ce sont les premiers, à l'aube des Temps modernes, à subir de plein fouet de choc de la politique expansionniste de l'Occident. Avant les Indes Occidentales, les Canaries devinrent l'une des premières colonies européennes. A ce titre également elles constituent une expérience atlantique exemplaire, préalable à la colonisation du Nouveau Monde d'autant plus que désormais chaque expédition partant de l'Europe pour l'Amérique fera un arrêt sur ces terres. Christophe Colomb y vécut et y fit escale pendant son voyage de découverte de l'Amérique.

L'héritage des contacts avec d'autres cultures est donc important dans le processus de visualisation des Indiens d'Amérique. Cette vision est en effet le fruit d'une nouveauté, d'une rencontre inédite mais elle s'appuie et se nourrit d'expériences passées, de situations anciennes et connues. Il en ressort clairement une différenciation des

¹⁸¹ Christophe Colomb, *Op. cit.* p 130.

descriptions entre ce qui appartient au monde des conquistadores et ce qui n'en fait pas parti. L'Europe et le passé antique pour décrire ce qui est proche de soi. La culture morisque pour définir les différences. Les exemples et les métaphores s'adaptent en fonction des aspects positifs ou négatifs. Il ressort également de cette partie que les Indiens ne sont qu'une nouvelle altérité pour les Espagnols. Des individus à identifier, à cataloguer et à hiérarchisés mais qui ne représentent pas une aussi grande menace que l'ennemi prioritaire de la chrétienté, l'islam. Cette particularité est à relever car elle met en avant le concept de lutte séculaire. Les musulmans représentent l'Autre depuis plusieurs siècles, devenant le symbole même de la différence refusée. Ce sentiment est désormais ancré dans l'univers mental européen. La découverte de l'Indien fait ressurgir une volonté de domination et un rejet de l'autre mais la nouveauté de sa présence ne pallie pas la mémoire de siècles de confrontations.

Chapitre 8 – L’expérience d’altérités familiares

Les conquistadores ne sont pas seuls en Amérique. Comme nous l’avons constaté, les nouvelles terres découvertes sont riches en populations. Il faut donc chaque jour réussir à gérer les relations avec les indigènes, continuer l’avancée, créer des réseaux d’alliances, apprendre à vivre avec des gens différents de soi même... Cependant, il est nécessaire de se pencher également sur la gestion des relations liées à l’Europe, à l’ancien monde des conquistadores. Quelles est la place des autres puissances européennes ? Sont-elles présentes ? Quelles sont les relations entre les individus présents en Amérique ?

A. Dans le cadre de la concurrence internationale

Depuis le commencement, l’aventure américaine naît d’un conflit d’intérêt entre les puissances européennes. La compétition et la concurrence entre les pays est inhérente à l’évènement puisque les motivations sont dans un souci d’accumulation des richesses et de volonté de supériorité. Une ambition face à l’islam mais aussi un désir face à ses voisins d’Europe. Le contexte est à retenir : le XV^{ème} siècle marque la période d’une Europe en expansion dont les progrès notamment maritime ouvrent de nouveaux horizons. C’est alors une course effrénée afin d’obtenir la meilleure part du gâteau.

1. Vols et exactions : quand le chemin des Espagnols croise celui des Français

L’Espagne n’est pas la seule à s’intéresser à une nouvelle route vers l’Inde ni aux richesses découverte en Amérique. Ces considérations sont européennes et sont notamment partagées par les Français. Cependant, il faut tout d’abord rappeler le contexte. Pendant quarante ans, de 1519 à 1559, une longue lutte coupée de trêve oppose les deux plus grandes puissances européennes. La rivalité personnelle de François I^{er}, et de Charles Quint, mais plus encore, leurs ambitions rivales en Bourgogne et en Italie ainsi que la menace d’encerclement que la Maison d’Autriche fait peser sur la France explique la lutte sans merci que se livre les deux couronnes. Cette rivalité va se retrouver en Amérique et sur l’Océan Atlantique. Chaque découverte est jalousement gardée est comme l’explique Christophe Colomb seule l’Espagne possède la légitimité d’exploiter sa présence en Amérique Latine :

« Au nom de Notre seigneur je suis sur le départ pour aller découvrir d'autres îles et terre ferme des Indes, comme Vos Altesses me l'ont ordonné quand j'ai quitté l'Espagne, et aussi pour reconnaître toutes les terres déjà découvertes, afin que, si un quelconque royaume, ayant outrepassé ses droits, a envoyé ici une flotte, je le sache et puisse y apporter un juste châtement. »¹⁸²

Chaque rencontre avec les Français dans l'océan à l'aller ou au retour des expéditions cause des perturbations voir des combats et des vols. Le risque d'être pillé est présent en plus de tous les dangers que la mer représente et dévoile. C'est une nouvelle peur de l'Autre qui se met à jour. Celle d'une altérité pourtant bien connue, proche et habituelle mais dont la rivalité perturbe les relations. Les Français prennent alors la place d'une entité menaçante plus que d'un voisin proche. Nombreuses sont les anecdotes présentes dans les journaux des explorateurs étudiés qui font références à cette possible présence française préoccupante :

« J'ai appris de ces officiers et d'autres personnes qui les accompagnaient, ainsi que par des lettres venues d'Espagne, que les bijoux et autres objets que j'ai envoyé à Votre Majesté Impériale par Antonio de Quinones et Alonzo de Avila sous le sceau des procureurs de cette Nouvelle Espagne n'arrivèrent point en votre auguste présence, ayant été enlevés par des Français. (...) Les Français et les autres princes à qui ces bijoux ont pu être livrés comprendront en les voyant qu'ils n'ont qu'à se soumettre à la couronne impériale de Votre Majesté, puisque, en dehors des nombreux et grands royaumes que possède Votre Altesse dans le vieux monde, moi le plus humble de ses sujets j'ai pu lui en amener tant d'autres dans cette Nouvelle Espagne. »¹⁸³

Cette citation révèle les problèmes rencontrés avec les troupes maritimes française mais dégage également le sentiment de course à la richesse présente entre les puissances européennes. L'ambition première espagnole d'accumulation des denrées précieuses s'insère dans un réseau d'une échelle beaucoup plus grande et générale de désir de posséder toujours plus que son voisin. Reflexe de défense pour ne pas finir écrasé par la domination de ces pays limitrophes, c'est aussi une des valeurs de l'Europe entière qui ressort d'autant plus : encore une fois, la domination et l'accumulation des richesses est mise en lumière.

¹⁸² Christophe Colomb, *Op. cit.* p 59.

¹⁸³ Hernan Cortes, *Op. Cit.* p 341-342.

2. Les anglais vers le Nord

Les anglais également ont des aspirations en ce qui concerne les nouveaux territoires entrés dans l'orbite européenne. « *Se voyant écartés par leurs rivaux français et espagnols, du Saint Laurent d'une part et du golfe du Mexique de l'autre*¹⁸⁴ », les anglais vont explorer les côtes du Grand Nord dans le même but que toutes les autres puissances européennes : trouver le passage vers l'Asie afin de contester le monopole musulman des produits de l'Asie mais aussi la primauté ibérique sur le commerce maritime. Londres rêve de devenir le plus grand entrepôt d'épices d'Europe et à Bristol, marchands et marins témoignent de beaucoup de curiosités et d'intérêt pour les terres récemment découvertes. Lorsqu'il devient évident qu'un passage à travers le continent américain n'existe pas, l'attention se tourne alors vers une route au delà du cercle polaire arctique qui fut appelé le « passage du Nord-est » et l'Angleterre songe alors à doubler les Espagnols et les Portugais en atteignant les Indes par le Nord. John Rastell s'embarque en 1517 dans le dessein de découvrir le passage du Nord Ouest. En 1497 la Nouvelle Ecosse est atteinte. En 1509 les anglais avançaient dans la baie d'Hudson, croissant d'immenses icebergs.

Les références à la concurrence anglaise n'apparaissent pas explicitement dans les récits des explorateurs étudiés. Cependant elle s'insère dans un réseau géopolitique important à prendre en compte car il rajoute un fardeau sur les épaules des conquistadores : la peur d'être doublé par une autre puissance, celle de ne pas être le premier et donc le bénéficiaire d'une nouvelle route vers l'Asie ou de nouvelles richesses. Les découvertes sont au cœur d'une course effrénée qui pousse les puissances aux progrès mais aussi toujours davantage à la volonté d'une supériorité sur l'autre. Il s'agit d'une course qui rassemble des domaines divers tels que la navigation, l'or, la conquête, les progrès techniques, l'évangélisation mais qui a pour trophée la possibilité d'une influence plus grande à la fois dans ces terres découvertes mais aussi en Europe et donc à travers la planète entière.

¹⁸⁴ Janine Rovet, Hélène Trocmé, *Naissance de l'Amérique moderne XVI-XIX siècle*, Hachette, Paris, 1997, P17.

3. L'avance du Portugal

L'inspirateur de la politique portugaise de découverte est le prince Henri (1340-1460), dit Henri le Navigateur¹⁸⁵. Son ambition est d'équiper des expéditions qui, en gardant jalousement le secret, doivent parcourir toujours davantage de chemin le long de la côte africaine pour essayer de prendre à revers l'islam et d'atteindre les régions aurifères du golfe de Guinée. Le dessein des Portugais apparaît beaucoup plus tôt que celui de ses voisins, l'Angleterre, la France ou l'Espagne. Tout au long du XV^{ème} siècle, les Portugais surmontent un à un les périls de la navigation hauturière, l'exploration de la côte africaine et doublent les îles du Cap Vert dès 1445. Le Portugal joue donc un rôle considérable dans les grandes découvertes et peut se tailler une large zone d'influence. Les bulles du pape confirmées par les traités de Tordesillas et de Saragosse leur réservent la conquête du Brésil touché dès 1500, de l'Afrique, de tout l'océan indien et de la partie de l'Asie à l'Ouest des Philippines. Les Portugais sont donc des concurrents sérieux et surtout ils ont une avance considérable en la matière. Christophe Colomb qui a été au service de la couronne portugaise avant de jurer allégeance aux Rois Catholiques se sert souvent de son expérience au sein des rangs portugais et met en relief l'avance technique que possède cette puissance :

« Si les navires des Indes ne naviguent que vent en poupe, ce n'est pas qu'ils soient mal construits ou trop lourds, mais les grands courants qu'il y a en ces parages, joints au vent, font que personne ne s'obstine à naviguer à la bouline, parce qu'on perdrait en un jour ce qu'on aurait gagné en sept, même avec une caravelle, fut elle latine-portugaise. Cette raison fait qu'ils ne naviguent qu'avec les alizés et que, pour les attendre, ils restent parfois six ou huit mois dans un port. »¹⁸⁶

Dans cette citation le navigateur fait référence au gréement latin des caravelles, utilisé en particulier par les Portugais pour découvrir les côtes africaines et qui était le plus adapté à l'utilisation maximum de tous les vents ; en revanche, par rapport à la voilure carrée, il perdait une partie de son efficacité sur les grands trajets de pleine mer, par vent en poupe. Il apparaît cependant ici une certaine supériorité technique des Portugais sur mer, une avancée réelle qui a fait ses preuves dont les Espagnols sont jaloux et envieux même si elle ne convient pas à toutes les situations.

¹⁸⁵ Cf Index des noms, Henri le Navigateur, p219.

¹⁸⁶ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 361.

« Parce que l'Amiral savait que la plupart des îles qui sont aux Portugais furent découvertes en suivant le vol des oiseaux. »¹⁸⁷

Ici encore apparaît l'influence du service au Portugal de Christophe Colomb qui met à profit ses expériences et son savoir faire obtenu lors de ces voyages en Afrique. Ainsi, même très loin de l'Europe, les conquistadores conservent encore des liens avec l'Ancien Monde, des liens avec leur couronne mais par voie de conséquence, des contacts avec les rivalités familiaires européennes. Toutes les concurrences présentes en Europe s'expriment dans les eaux de l'océan Atlantique et sur le territoire américain. Jalousie, convoitises, secrets et conflits sont le lot commun des relations internationales même aussi éloignées de leur base. Un partage des territoires va s'opérer, les Français et les Anglais vers le Nord, les Espagnols et les Portugais au Sud, préfigurant ce que deviendra l'Amérique des siècles plus tard.

B. Les acteurs de l'Amérique au cœur d'un réseau de rivalités

Malgré le faible nombre d'hommes européens présents en Amérique, il ne faut pas croire que face aux difficultés les rivalités se taisent. C'est le phénomène inverse qui se produit accentué par les vagues successives d'arrivants ainsi que les luttes entre clans. Le climat est tendu et destructeur. L'environnement difficile et la volonté d'affirmation de son identité face aux Indiens ne participent pas d'un effort de solidarité mais le dessert. Conflits, rancœurs et complots deviennent le lot commun de la vie quotidienne.

1. Une forte hétérogénéité des acteurs en présence

Chaque vaisseau qui débarque en Amérique est une joie pour les personnes déjà présentes. Synonyme de ravitaillement et de nouvelles fraîches, les conquistadores ont toutes les raisons de ce réjouir. Cependant, les multiples vagues successives d'arrivants accentuent les problèmes sociaux. Rancœurs et amertumes consomment les relations d'autant plus que les émigrants, dans leur majorité viennent de la péninsule, mais autant de groupes aux coutumes et aux parlers distincts qui se perçoivent les uns comme les autres des étrangers ou des adversaires. A cela il faut ajouter les contingents de délinquants exilés

¹⁸⁷ *Ibid.* p 124.

aux Indes qui viennent gonfler les rangs des arrivants. Enfin beaucoup d'aventuriers rêveurs et ambitieux débarquent impréparés, sans avoir participé aux affres de la gloire et de la conquête et tout en demandant leur part. Ces différents profils de personnes constituent une source inépuisable de tensions et de dissensions. « *L'hétérogénéité jointe au petit nombre détraque le jeu habituel des rapports sociaux comme elle bouleverse le système de valeur.* »¹⁸⁸. Ces rivalités et cette tension mettent en relief la notion que l'altérité refusée n'est pas forcément lointaine. Elle peut être toute proche. Comme nous l'avons défini avant, l'Autre représente celui qui n'est pas identique à soi, or chaque groupe d'individus contient des Autres à partir du moment où l'égalité parfaite des êtres humains n'existe pas. Toute union de plusieurs personnes rassemble donc des êtres différents même s'ils partagent dans la généralité des valeurs et des histoires communes. L'Autre n'est donc pas seulement l'Indien, il peut être son compagnon de voyage, son commandant en chef, le nouvel arrivant...

2. Les luttes entre clans : l'exemple de Diego Velázquez et Hernan Cortes

Les rivalités s'expriment entre les différents profils présents en Amérique mais également à cause des clans qui se forment, c'est-à-dire le rassemblement de personnes derrière un leader qui partagent les mêmes intérêts et se soutiennent mutuellement. Ces clans vont être au cœur de rivalités importantes dont la plus symbolique et la plus présente est celle qui oppose Hernan Cortes à Diego Velázquez¹⁸⁹. D'abord alliés, Hernan Cortes reçoit sous les ordres de Velázquez le commandement d'une mission d'aide sur la Terre Ferme afin de venir en aide à Grijalva et ses hommes envoyés en reconnaissance et qui se heurtent à une forte opposition indigène, bien mieux organisée que dans les îles et qui décime les rangs des Européens. Sa mission sera donc d'aider Grijalba, mis en difficulté par les indiens, et d'entrer en contact avec les indigènes, les soumettre par la diplomatie et leur demander un tribut en or, perles et pierres précieuses. Cependant, un problème se pose, Velázquez n'a pas reçu les "Capitulations"¹⁹⁰ du roi qui lui permet de mener plus loin une guerre de colonisation. Aussi demande-t-il à Cortés de s'en tenir à sa mission de reconnaissance. Mais Cortés interprète différemment les ordres et se montre beaucoup plus ambitieux, commence alors la conquête du Mexique mais aussi la guerre entre les deux personnages et

¹⁸⁸ Carmen Bernand, Serge Gruzinski, *Op. cit.* p 263

¹⁸⁹ Cf Index des noms, Velazquez.

¹⁹⁰ Cf Index des noms, Capitulation.

leurs partisans. Cette rivalité se manifeste de plusieurs façons mais avec un seul et unique but : empêcher son adversaire d'arriver à ses fins et de connaître richesse et gloire. C'est ainsi qu'Hernan Cortes demandera à la couronne ne pas intercéder en faveur de son concurrent. Et c'est pour ces mêmes causes que Diego Velázquez enverra ses hommes afin de détruire les travaux du capitaine Cortes.

« C'est dans notre supplique à Vos Majestés de ne rien accorder dans ces contrées à Diego Velazquez, lieutenant-amiral de l'île de Fernandina, ni charge de justice, ni gouvernement, ni aucune autre faveur. »¹⁹¹

« Au moment où ces deux capitaines étaient prêts à partir, je reçus de chacun d'eux un message de Santisteban del Puerto que j'avais fondé sur la rivière Panuco, message par lequel les alcades me faisaient savoir que le gouverneur Francisco de Garay était arrivé au Panuco avec cent vingt chevaux, quatre cents fantassins et une nombreuse artillerie ; qu'il se donnait comme gouverneur du pays et qu'il le faisait proclamer par un interprète qu'il avait ramené avec lui. Il faisait dire aux Indiens qu'il les vengerait du mal que je leur avais fait dans la dernière guerre et qu'ils s'unissent à lui pour chasser du pays les Espagnols que j'y avais laissés, ainsi que ceux que je pourrais y envoyer, et autres incitations scandaleuses. »¹⁹²

Une véritable impression de guerre se dégage entre les deux entités à même titre que celle entreprise vis-à-vis des Indiens. Les moyens sont conséquents, que ce soit en hommes ou en armement, et les épisodes guerriers qui s'en suivent ralentit l'entreprise de colonisation. Dans cette concurrence, l'ennemi ne devient plus celui qui est loin de soi mais celui qui est dans la capacité d'acquiescer ce que soi même l'on désire. C'est une nouvelle définition de l'Autre qui apparaît : celui qui est en mesure d'atteindre ce que l'on n'a pas et que l'on désire.

3. Des rivalités qui peuvent aller loin

Toutes les tensions et les concurrences existantes peuvent concourir à des conséquences graves ou tout du moins dont l'ampleur semble démesurée dans cet environnement si hostile ou la logique impose une forte cohésion des participants. En effet tout au long de l'aventure, la conquête est ponctuée de complots, d'essais de prise de pouvoir, de rébellion et de tentative de sabotage voir de meurtres. En outre, tous ces

¹⁹¹ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 69.

¹⁹² *Ibid.* p 316.

événements se manifestent au cœur des territoires indigènes et inclus souvent les populations dans les animosités :

« Pendant mon séjour dans la ville d'Espiritu Santo, d'autres lettres m'arrivèrent, tant de ces deux personnages que de personnes diverses, m'avertissant que la discorde régnait plus violente que jamais entre mes représentants ; que dans une réunion du conseil ils avaient tiré l'épée l'un contre l'autre, ce qui provoqua un affreux scandale et amena de grands troubles, non seulement entre les Espagnols, qui prirent parti pour l'un ou l'autre, mais aussi parmi les Indiens qui furent sur le point de prendre les armes, disant qu'eux seuls seraient les victimes de cette altercation. »¹⁹³

C'est tout l'entreprise de conquête qui peut être mis à mal par ce climat de tension et de concurrence. Il semblerait ou tout du moins c'est l'impression qui s'en dégage que les luttes intestines entre les altérités proches et familières soient presque prioritaire à l'affirmation face à la menace indigène puisque malgré les risques de voir échouer un travail acharné de plusieurs années et de nombreux efforts les conquistadores n'hésitent pas à tout faire pour s'assurer la meilleure place possible. Les dangers que peut représenter les adversaires européens, cet Autre si bien connu, relève alors de l'ego et de l'affirmation de son identité au sein de sa société d'origine. Cette manifestation est d'autant plus forte qu'elle symbolise sa place au sein de son propre monde tandis que l'affirmation face aux Indiens reste plus lointaine et plus large puisqu'il s'agit de faire reconnaître la domination espagnole vis-à-vis d'une autre culture. Les sphères sont différentes. La première touche directement à l'individu tandis que la seconde s'applique de manière plus générale. Et dans cette lutte il importe de choisir le « bon » camp afin de terminer dans les vainqueurs. Il faut par ailleurs noter que la notion manichéenne de jugement apparaît également dans ces prises de décision, puisque tout comme avec les Indiens, il y a des « bons » et des « mauvais » individus :

« Tous les Indiens des environs s'étaient soulevés et joints à Narvaez et spécialement ceux de la ville de Cempoal et de ses environs ; que pas un ne voulait venir travailler ni à la ville, ni à la forteresse, ni à quoi que ce fût ; parce que Narvaez leur avait dit que j'étais un méchant

¹⁹³ *Ibid.* p 352.

homme, qu'il venait pour s'emparer de moi et de mes compagnons, nous emmener prisonniers et quitter le pays. »¹⁹⁴

« Lorsque je me trouvais à Tezcoco, avant d'entreprendre le siège de Mexico, tout occupé d'en préparer les moyens, et loin de soupçonner qu'on pût tramer quelques complots contre ma personne, je fus averti que les amis de Diego Velazquez, qui se trouvaient en ma compagnie avaient juré de me tuer et avaient déjà choisi leur capitaine, l'alcade, le grand alguazil et leurs autres officiers. »¹⁹⁵

L'Amérique n'est donc pas seulement une expérience inédite de découverte de l'Autre lointain et extérieur symbolisé par les Indiens. Elle est aussi une plongée au cœur des luttes intestines entre les conquistadores dans laquelle il faut choisir son camp. Affinités, parentèles et relations marquent l'épopée. Ce n'est plus la lutte des valeurs espagnoles et européennes en générales qui sont affirmées mais celle de son identité propre en tant qu'individu celle de sa manière d'agir et de penser et surtout celle de son statut. Cette volonté est à rattacher avec les motivations premières du départ, un désir d'ascension et de reconnaissance sociale. Ce fonctionnement n'est pas sans poser de lourdes conséquences puisque les conflits dépassent les frontières de la simple confrontation et se transforment en une gigantesque toile reliant les tensions entre conquistadores avec celles des Indiens, pris au milieu du brasier, tout comme c'est le cas pour tous les acteurs de l'Amérique. Le statut quo n'existe pas. Les relations de confiance doivent être prouvées et défendues et le risque de voir l'engrenage mener à la fin de l'entreprise place telle une menace constante.

Ce chapitre nous a donc permis de nous écarter un temps soi peu de Indiens et de l'Amérique nouvellement découverte pour s'intéresser à un aspect différent de la relation avec l'Autre. En effet, dans un souci de comprendre les réactions et les comportements tels que la forte opposition entre Hernan Cortes et Diego Velázquez ou la peur de Christophe Colomb de tomber à l'improviste sur des Français nous pousse à analyser à leur tour les relations intereuropéennes. Cette observation nous permet de nous rendre compte que l'expérience de l'altérité ne découle pas uniquement de la rencontre avec les Indiens mais qu'elle se manifeste également à travers la concurrence internationale et les luttes de clans

¹⁹⁴ *Ibid.* p 143.

¹⁹⁵ *Ibid.* p 295.

sur le continent américain. Il se détache un sentiment de violence et de guerre tacite de tous ces épisodes. Finalement en Europe la gestion de l'Autre relève des mêmes considérations que face aux indigènes. Les différentes puissances outre Atlantique s'inscrivent dans une même confrontation afin de voir leurs idéaux et leur puissance reconnue. Volonté de domination et de richesse agrémentée du désir d'affirmer la supériorité de sa couronne. Le Portugal, l'Angleterre et la France sont aussi présents dans cette épopée et mèneront à la découverte totale de cet hémisphère. Du point de vue individuel c'est l'unicité des individus et des clans qui s'exprime ainsi que la notion que tout peut arriver pour atteindre son but. Le comportement des conquistadores révèlent que rien n'est plus important que le désir de richesse et de reconnaissance. Même l'entreprise de colonisation et les années de diplomatie et de combats avec les Indiens ne peuvent contrer ces manifestations.

A travers toute cette partie, c'est la relation entre les conquistadores et les différentes entités rencontrées que nous avons souhaité mettre en avant. Tout commence par la découverte de populations indigènes totalement inconnues jusqu'à présent qui peuplent les nouveaux territoires abordés par Christophe Colomb. Ces individus ne vivent, ne s'habillent et ne pensent pas comme des Européens. Ils appartiennent à un autre monde que celui des conquistadores. En cela ils représentent un Autre, une altérité inédite. Se dresse alors une liste des différences et des ressemblances entre les deux peuples : ce qui rapproche et ce qui éloigne. Les similitudes permettent de comprendre l'Autre, de s'identifier quelque peu à lui et donc de l'accepter tel un individu à part entière. Les dissemblances l'éloignent et font naître un regard négatif sur les modes de vie. Ce sont alors les normes qui régissent les relations. Les mœurs, la religion et les valeurs indigènes choquent car elles n'appartiennent pas à la norme européenne. C'est alors le refus de l'Autre qui s'installe. Le refus de l'altérité, de cette différence que l'on ne comprend pas et qui fait si peur mais aussi l'affirmation de son appartenance aux valeurs de l'Europe et donc de soi-même, de ces croyances et de son propre mode de vie. L'affirmation de son identité en somme. D'autant plus que ce sont les piliers de l'Espagne qui sont mis à mal : l'appartenance à la chrétienté, le système de commerce, la valeur marchande, et surtout une autre façon de penser le monde. Ces différences sont quelques peu contrebalancées par des éléments d'acceptation en communs : le partage d'une certaine vision de la beauté notamment à travers la grandeur et l'ordre des grandes civilisations amérindiennes, la vie de tous les jours qui peu à peu lie les conquistadores aux populations mais aussi des

attaches qui se tissent à la guerre, en pleine confrontation, par le partage d'une sorte de code diplomatico-militaire partagé. Cependant la communication va être très précaire durant les premiers temps de l'entreprise. Aucun passé en commun, pas le même système d'expression, des langues multiples et variées, nombreux sont les obstacles qui se dressent entre les deux mondes et qui symbolisent l'éloignement avec l'Autre. D'autant plus que les conquistadores n'ont pas pour souci premier de connaître ces populations mais de les soumettre. Ce met alors en place tout un système de catégorisation et de hiérarchisation afin de définir la place et la position de cette nouvelle altérité. C'est toute la représentation de l'Indien qui commence. Cette réflexion est jalonnée de stéréotypes à travers une vision manichéenne cependant elle s'explique par l'ampleur de la tâche à accomplir. Il faut se mettre à la place des conquistadores qui doivent appréhender la situation de manière succincte et efficace pour espérer survivre. Il s'agit donc de reconnaître deux catégories d'Indiens, ceux qui permettent et facilitent l'avancée de la conquête et de la domination et ceux qui l'empêche. Dans tous les cas, leur statut n'est pas considéré comme identique à ce lui de l'homme européens, il est bien inférieurs. Par ailleurs, les connaissances réelles sur les mœurs et les pensées indigènes ne sont pas encore recherchées, elles sont présent dans le récit de la vie des conquistadores mais ne relèvent pas d'une volonté de ces hommes de les connaître dans le détail. Le plus souvent, c'est à travers l'expérience d'autres altérités que les Indiens sont appréhendés. En effet, de part leur passé dans la péninsule, les conquistadores ont pour beaucoup l'habitude de la cohabitation avec des personnages n'appartenant pas à la même culture ou la même histoire que la leur, c'est le cas des Maures par exemple. Pourtant en Amérique la dimension de la présence de l'Autre va être beaucoup plus importante. En outre, ce n'est pas seulement la gestion de l'Autre lointain et nouveau qu'il faut gérer mais aussi celle proche et familière puisque les rapports internationaux font entrer dans la donne tous comme les luttes intestines entre les individus présents. L'épisode américain marque donc la gestion réunie de plusieurs altérités à mettre en perspective et à comprendre pour dégager la vision des conquistadores vis-à-vis des Indiens et de ce nouveau monde découvert. C'est alors que l'on s'aperçoit que à travers ces étapes apparait fortement les valeurs et les visions de l'Europe en générale. La perception de l'Autre est un véritable chemin vers la connaissance de soi.

Partie 3

-

La conquête de l'Autre et de l'Ailleurs

Chapitre 9 – L'échange avec l'Autre basé sur l'inégalité

Un échange se base sur un mécanisme mutuel d'apports et de contreparties entre deux entités. L'inégalité d'un échange découle de l'iniquité entre ce qui est donné et ce que l'on reçoit. Dès les premiers contacts, des échanges commerciaux s'opèrent entre les conquistadores et les Indiens. Christophe Colomb le premier entreprend de troquer des « verroterie d'Espagne » contre des petits objets en or ou en pierres précieuses. Il inaugure le commencement des échanges entre les deux peuples. Il est alors intéressant d'observer ce système car il montre de façon concrète les considérations abstraites au sujet des indigènes de la part des Espagnols. A travers ce qu'ils échangent et ce qu'ils réclament les individus dévoilent leurs visions des partenaires de l'accord ainsi que leurs aspirations et leurs projets.

A. Les apports des conquistadores : les fondements de l'Europe

Un échange se déroule en plusieurs étapes. Deux parties se rencontrent pour trouver une entente afin de donner chacun un objet, un service ou autre de valeur équivalente à celui qui est en face. La représentation de l'objet donné est primordiale, elle symbolise ce que l'individu est prêt à accorder pour recevoir. Elle peut être généralement de deux sortes : soit de forte valeur car le désir de l'échange est intense, soit faible si l'échange semble plutôt superflu. Cependant, d'autres considérations s'imposent dans ce schéma, en effet et comme nous allons le voir, la représentation et le statut du partenaire avec qui l'échange s'opère, c'est-à-dire les Indiens, entre en ligne de compte. En outre, ce qui est demandé et ce qui est accordé est également très représentatif.

1. Le domaine religieux : la conversion au christianisme

Les années 1520 sont riches en princes soucieux de foi et d'évangélisation à commencer par le roi d'Angleterre Henry VIII ou les seigneurs allemands. Les Rois Catholiques ont trop montré l'importance qu'ils accordent à la dimension spirituelle pour que les acteurs de l'Amérique, quand ils ne sont pas de fervents missionnaires comme Christophe Colomb, n'en tiennent pas compte. « *Le religieux est une prérogative du*

pouvoir, y prétendre en partie ou en totalité c'est prendre en charge le spirituel au même titre que le temporel »¹⁹⁶. En outre, il est important de signaler que le contexte religieux européen à toute son importance puisque le XVIème siècle se voit marqué par l'apparition et le développement de nouvelles doctrines religieuses qui précipite les monarchies dans les guerres de religion. A l'heure où l'Europe perd son unité religieuse rien ne semble plus important que l'évangélisation de ces nouvelles populations rencontrées visualisées comme de potentiels chrétiens en puissance représentant une future aire d'influence et de spiritualité considérable. Petit à petit se dessine plusieurs objectifs dans ce but : apporter la connaissance de Dieu aux Indiens et détruire les croyances païennes et idolâtres en cours. Dans ses ordonnances de 1524, Cortès fait une obligation aux Espagnols qui ont reçu des indigènes d'éliminer les idoles, d'interdire les sacrifices humains et d'avoir au moins un endroit destinés à la pratique de la foi. Il enjoint ces mêmes Espagnols à construire des Eglises, d'entretenir un clerc ou un religieux et de veiller à ce que les fils des seigneurs indigènes reçoivent une éducation chrétienne.

« Cortés leur reprocha le mal qu'ils faisaient en adorant leurs idoles et leurs faux dieux et il leur fit comprendre qu'ils eussent à entrer dans notre sainte croyance ; il leur laissa une grande croix de bois placée sur le sommet d'une pyramide, ce dont ils se montrèrent fort contents, promettant de la tenir en grande vénération et de l'adorer ; ils se déclarèrent en outre nos amis, et vassaux de Vos Altesses Royales. »¹⁹⁷

Pour les conquistadores, l'adoration des idoles relève de l'adoration de Satan et de l'œuvre démoniaque. La volonté de faire adhérer les indigènes à la croyance divine et aux préceptes de la religion catholique est intense et omniprésente. A chaque rencontre, le sujet est abordé et défendu et le plus souvent, les conquistadores placent des éléments représentatifs et symboliques de leur spiritualité dans les villages indigènes tout en essayant d'obtenir l'accord de détruire les idoles en terre cuite qui peuplent les habitations et les temples. Dans la pratique, les indications chrétiennes sont sommaires. Les explorateurs ne semblent pas se rendre compte de la difficulté d'une adhésion réelle à leur conception du monde, qu'il ne suffit pas d'une simple croix pour transformer toute une réalité. Mais comme pour la volonté réelle de connaissance de l'Autre, la conversion n'est pas vue tout d'abord comme une entreprise de longue haleine. Pour les Espagnols, cette

¹⁹⁶ Bernand Carmen, Serge Gruzinski, *Op. cit.* p 343.

¹⁹⁷ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 60.

conception du monde est évidente et justifiée. Il ne peut en être que comme ça. Il leur est donc difficile de s'imaginer que ce système peut être rejeté ou bien incompris. Refuser la christianisation relève alors de la bêtise et de la volonté de suivre le démon.

« Nous leur fîmes proclamer par Aguilar, le mieux que Cortès put le faire, les vérités sur notre foi, en leur expliquant que nous étions chrétiens et adorions un seul dieu véritable. On leur fit voir une image vénérée de Notre Dame, avec son précieux Fils dans els bras, leur déclarant que nous révériions cette sainte madone parce qu'elle est révéérée dans le ciel et qu'elle est la Mère de Notre Seigneur. (...). Le jour suivant, de bonne heure, il ordonna à deux de nos charpentiers, nommés Alonso Yanez et Alvaro Lopez, déjà mentionnés dans ce récit, de faire immédiatement une croix très haute. »¹⁹⁸

Les tous premiers pas sont lents. La résistance des Indiens, le désordre et l'imprévisibilité de la vie en Amérique ainsi que les obstacles rencontrés et l'état de guerre perpétuel avec certaines tribus expliquent les difficultés initiales. Puis à l'heure où les grandes civilisations se voient dominées par les conquistadores, s'ouvre le temps des conversions et des baptêmes de masse des populations désormais sous la coupe européenne. Dès lors les adhésions se multiplient, les religieux attirent les foules qui se déplacent de loin pour réclamer le baptême. Cependant, reste à savoir si les Indiens, incontestablement séduits par la forme de ce rite nouveau, en saisissent le contenu d'autant plus que les missionnaires doivent faire face à des situations sans précédent : Comment baptiser autant de personne en respectant le rituel et les cérémonies quand il n'y a ni édifice, ni infrastructure appropriée ? Comme le montre très bien Oviedo, le fabuleux essor de l'évangélisation en Amérique est loin d'être un miracle. La plupart des Indiens n'ont reçu que les indications très primaires dont ils ont déjà tout oublié. La nouveauté des rites intéresse et divertit mais le sens profond et spirituel de la parole de Dieu n'est pas transmise.

« Il lui demanda ensuite s'il savait qu'il y eût un Dieu qui a créé l'homme, le monde et toutes les choses. L'Indien répondit, qu'il ne savait pas un mot de tout cela, et parut très étonné de cette question. (...) On lui expliqua ce qu'était le Paradis et l'Enfer mais sans qu'il y prît aucun intérêt, il répondit qu'il lui était aussi égal d'aller dans l'un que l'autre. Quand on lui parla du monde et des œuvres de Dieu, il dit, qu'il ne savait pas qui l'avait créée, qu'on ne lui en avait jamais parlé. (...) On interrogea un autre cacique nommé Misesboy : il lui répondit qu'il était

¹⁹⁸ Bernal Diaz del Castillo, *Op. cit.* p 160.

chrétien, et qu'on lui avait versé de l'eau sur la tête, mais il ne se rappelait plus le nom qu'on lui avait donné. »¹⁹⁹

Autre élément important qui apparaît très fortement dans les paroles d'Oviedo : la course à la conversion. L'évangélisation va devenir le fruit d'une concurrence et surtout une manière de se mettre en valeur et de récolter des récompenses. La dimension spirituelle disparaît pour laisser place à la dimension matérielle et économique. Convertir pour devenir riche et s'élever dans la hiérarchie sociale. Peu à peu le salut des âmes qui ne connaissent pas Dieu ne sera plus la pierre de voute de la volonté d'évangélisation, les intérêts personnels prennent le pas sur les considérations plus générales et plus généreuses. Une dérive qui prend de plus en plus d'ampleur au fil des conquêtes et des acteurs qui défilent en Amérique.

« Quand Pedrarias Dávila gouvernait le Nicaragua, on lui fit savoir d'Espagne que Gil Gonzalez Dávila avait écrit à l'empereur qu'il avait converti et fait baptiser 32 000 Indiens, et que le capitaine Francisco Hernandez de Cordova, et le gouverneur Diego Lopez de Salcedo en avaient aussi converti un grand nombre. Pedrarias, qui les regardait tous trois comme ses ennemis déclarés, vit bien qu'ils l'accusaient de négligence, parce qu'ils n'obtenaient pas les mêmes résultats. Il résolut donc de prouver par une enquête, que cette conversion était controuvée, et que les Indiens n'étaient pas chrétiens. (...) car soit négligence des chrétiens, soit incapacité des Indiens, race maudite de Dieu à cause de ses vices et de son idolâtrie, il est certain que parmi ceux qui consentent à recevoir le baptême ; dans un âge au dessus de l'adolescence, il y en a bien peu que l'on puisse appeler chrétiens ». ²⁰⁰

En réalité le désir d'évangélisation relève d'une certaine volonté de soumission. Celle de vouloir coûte que coûte imposer son mode de penser et de fonctionner à cette nouvelle altérité. Il n'importe pas que les Indiens comprennent dans le détail les préceptes religieux, cependant il est de la plus haute importance qu'ils acceptent la supériorité de la pensée européenne et donc celle de la religion chrétienne. Désormais incluses dans ce schéma, les populations indigènes pourront alors servir les intérêts des explorateurs et de leurs commanditaires. Le salut de l'âme et le service de Dieu n'est évidemment pas effacé et garde toute son importance, cependant, cet impératif est peu à peu manipulé à des fins personnelles d'enrichissement et surtout met en lumière le caractère le refus d'alternatives et de volonté de domination de l'Espagne et de l'Europe en générale.

¹⁹⁹ Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. cit.* p 84-85.

²⁰⁰ *Ibid.* p 83-84.

2. Des gains militaires : des pactes de défense et d'alliance

Les clauses des échanges entre conquistadores et indigènes comprennent également des aspects militaires, tactiques et défensifs. En effet, les populations en Amérique n'appartiennent pas toute à la même alliance. Les conflits et les guerres, tout comme en Europe à cette période, façonnent les relations entre tribus. Sur la Terre Ferme et notamment au Mexique, l'empereur Moctezuma fait régner sa domination d'une main de fer sur le continent, exigeant de forts tributs de la part de ses vassaux. Son autorité est telle que son personnage est entièrement divinisé et que la simple évocation de son nom fait trembler les hommes. La réponse d'un cacique de village aux questions de Cortes est tout à fait significative et quant aux descriptions des exigences du seigneur, il apparaît compréhensible que les populations indigènes se soient tournées vers ces nouveaux arrivants dans le but de changer leur condition, actuellement si difficile, sans pouvoir imaginer qu'il y aura une contrepartie d'autant plus importante aux accords d'alliance qui sont scellés.

« Je lui demandais s'il était aussi le vassal de Mutezuma ou de quelque autre seigneur. Fort surpris de ma demande, il me répondit : « Qui donc n'est point le vassal de Mutezuma ? » voulant dire qu'il était bien le maître de l'univers. »²⁰¹

« Nous étions occupés à cette conférence quand on vint annoncer à Cortès l'arrivée du cacique gros dans une litière portée sur les épaules de plusieurs Indiens de distinction. En mettant pied à terre, il parla à Cortès avec l'assistance du cacique et d'autres habitants distingués de ce village, se plaignant beaucoup de Montezuma et vantant sa grande puissance. Il en parlait en soupirant et les larmes aux yeux, de sorte que Cortès et nous qui étions présents en fûmes vraiment affligés. Il ne se contenta pas d'exposer par quels moyens Montezuma les avait vaincus ; il disait encore que, chaque année, on exigeait d'eux grand nombre de leurs fils et de leurs filles pour les sacrifier aux idoles ou pour les faire servir dans les maisons et sur les champs ensemencés. Leurs griefs d'ailleurs étaient si nombreux que je puis à peine m'en souvenir ; comme par exemple, que les percepteurs de Montezuma s'emparaient de leurs femmes et de leurs filles et les outrageaient quand elles attiraient l'attention par leur beauté :

²⁰¹ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 80.

horreurs qu'ils commettaient dans toute la contrée totonaque, où se trouvaient près de trente villages. »²⁰²

L'arrivée des explorateurs change donc la donne et bouleverse les rapports entre les entités indiennes. Tout d'abord vis-à-vis des Indiens cannibales, Christophe Colomb propose une aide militaire aux indigènes en vue de contrer la menace de ces individus anthropophages. Hernan Cortes suivra le même exemple à une échelle beaucoup plus grande et va inclure directement les conquistadores dans un conflit de grande ampleur qui sera celui de la lutte contre Moctezuma, l'empereur Mexica de la grande et merveille cité de Mexico-Tenochtitlan. La même stratégie, l'utilisation des frustrations indiennes, sera utilisé pour la conquête des empires du Pérou et du Nicaragua. Mais pour l'heure, sous la tutelle de l'Espagne et donc de ces représentants, les Indiens gagnent une protection face à leurs problèmes actuels :

« Le capitaine lui répondit qu'il ne venait pas dans l'intention de leur faire du mal, mais pour les engager à accepter les doctrines de notre sainte religion ; il ajouta que nous avions pour seigneurs les plus grands princes du monde, qui étaient eux-mêmes les sujets d'un prince plus grand encore et qu'il ne demandait aux caciques et aux Indiens rien d'autre que d'obéir à Vos Altesses, ce qui leur attirerait toute espèce de biens et empêcherait que dorénavant personne leur fit aucun mal. »²⁰³

Cet apport militaire est d'autant plus mis en avant que les Européens sont, tout comme Moctezuma, quelque peu divinisé par les indigènes. Il en ressort le sentiment que seul ces conquistadores, braves et inconnus, puissants et venus de si loin, possédant un armement et des techniques de combats inédites puissent venir à bout du joug de l'empereur indien. A nouveaux, l'audace des explorateurs est mise en avant. Dans ces alliances, les capitaines n'hésitent pas à prendre parti, à créer la surprise et à assurer la victoire. Cortes est le fondateur et le plus grand représentant de cette stratégie. Il aime à se montrer fort et sûr de lui dans les plus grands moments de dangers et pour sceller des accords. Il n'hésite pas à imposer ses idées et ses volontés, sous couvert d'accompagner les indigènes soumis vers leur libération. Il fait naître leur espoir et nourri leur rage vis-à-vis de leur état de servitude afin de les dresser contre cet état des choses. Pourtant, encore une fois, la contrepartie sera terrible.

²⁰² Bernal Diaz del Castillo, *Op. cit.* p 193.

²⁰³ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 52.

3. Accords commerciaux : de nouveaux partenaires

Tout comme les Indiens représentent une nouveauté pour les conquistadores, les Espagnols sont inédits pour les indigènes tout comme le sont les multiples objets et denrées ramenés avec eux dans ce voyage. Le troc est d'abord la première façon d'établir un contact avec les Indiens. S'en suit une sorte de véritable commerce même si ce ne sont pas des monnaies qui sont échangées mais davantage de l'or et des pierres précieuses contre différents produits manufacturés européens. L'idée de commerce naît donc dès les premières rencontres et va être par la suite généralisée et encouragée. A l'origine l'aventure de Hernan Cortes en territoire Mexicain devait seulement se borner à ces fonctions. Plus ou moins encadré le commerce dépend toujours de l'accord de la couronne

« Il les assurait qu'ils rendraient un grand service à Vos Majestés en l'autorisant à commercer avec les naturels, afin d'en obtenir perles, pierres précieuses et tout autre produits qui lui appartiendraient, moyennant un cinquième réservé à Vos Majestés. »²⁰⁴

Ce commerce est un apport pour les indigènes par le fait que les Indiens sont très friands de ces produits inconnus. Leur nouveauté les interpelle et les intéresse. Pourtant les échanges sont tout à fait inégaux et cet état de fait est reconnu par les conquistadores eux même. Dès l'origine, les explorateurs sont tentés par le vol et le pillage. Ils veulent acquérir, conquérir, avoir, soumettre. Pourtant ce sera l'échange la règle. Plébiscité par Christophe Colomb et Hernan Cortes la rapine sera réprimée et fortement punie car elle nuit aux relations. En revanche, l'idée de ne pas accorder un juste prix à la valeur de l'objet obtenu semble une normalité voir presque une preuve de malice :

Quand les chrétiens arrivèrent là, le seigneur prit par la main le notaire de l'armada qui était l'un d'eux et que l'Amiral avait envoyé pour qu'il put s'opposer à ce que les autres traitassent les Indiens de manière indue. Car ceux-ci n'étaient que simples, et les Espagnols avaient tant de cupidité et de démesure qu'il ne leur suffisait pas que les Indiens leur donnassent tout ce qu'ils voulaient pour un ferret d'aiguillette, un morceau de verre, de faïence ou moins encore, mais qu'ils voulaient tout avoir et prendre sans rien leur donner.²⁰⁵

Ces échanges commerciaux relèvent des aspects les plus inégaux des apports européens. Ils mettent en lumière le statut inférieur que accordé aux Indiens. Quelque soit

²⁰⁴ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 45.

²⁰⁵ *Ibid.* p 231.

l'objet obtenu, les conquistadores ne reconnaissent pas la valeur de celui qui le possède. En effet, même si la beauté, l'utilité ou l'importance de l'artefact peut être longuement explicité et reconnue, l'échange se fait avec des produits de peu d'importance pour les explorateurs. Les indigènes ne peuvent le concevoir, puisqu'ils ne partagent pas les mêmes systèmes d'estimation et de valeur en cours en Europe, cependant cela démontre le caractère inégal de l'entreprise, la volonté d'acquérir toujours plus même en trompant son partenaire d'échange et la vision inférieure de l'Indien qui ne mérite pas l'égalité.

Les apports des conquistadores regroupent donc principalement trois domaines : le spirituel avec la propagation de la foi chrétienne, l'aspect militaire avec la contraction d'alliances et le commercial avec l'instauration de trocs et de multiples échanges avec les populations. C'est en fait l'entrée de l'Europe et de ses piliers dans le fonctionnement indien. A travers ces échanges, ce sont les modalités et les normes de l'Europe qui sont proposées par les conquistadores. Adhérer et accepter ces conditions, c'est entrer encore davantage dans l'orbite européenne. Ces échanges sont la phase pacifique de la conquête, puisque sous couvert de bienfaits extraordinaires et attractifs ce sont des nouveaux modes de vie et de pensée qui sont peu à peu intégrés en Amérique. En réalité les conquistadores apportent avec eux ce qu'ils sont : des guerriers, des chrétiens, des commerçants. Ce schéma symbolise les différentes classes et attributions des hommes en Europe à l'exception de la masse paysanne.

B. Une contrepartie qui s'avère bien plus contraignante : la vassalité

Les compensations demandées ou plutôt exigées en retour est sont à placées sur une échelle bien plus grande. Les conquistadores vont transmettre ce qu'ils sont. Les Indiens vont en retour devoir fournir tout ce qu'ils ont. Le verbe avoir prend la place du verbe être et se dégage l'impression que les explorateurs ne voient pas réellement les indigènes comme des individus à part entière mais comme une possibilité d'acquérir. Ils sont une sorte d'outils afin d'arriver à leurs objectifs.

1. L'utilisation des ressources

Afin de survivre dans cet environnement hostile et inconnu, les conquistadores doivent trouver un moyen de se sustenter convenablement au quotidien, trouver du matériel nécessaire à la poursuite de la conquête et bien évidemment établir la localisation des richesses présentes dans cette partie du monde pour satisfaire aux exigences personnelles ainsi que celle de la couronne. Ce sera le rôle des Indiens alliés, ceux qui ont accepté la coopération et qui doivent en contrepartie fournir toute l'aide nécessaires aux aventuriers afin qu'ils puissent avancer et s'établir le mieux possible. Nourriture, eau potable, toits pour dormir, parures, bijoux, or... rien n'échappe aux explorateurs qui n'hésitent pas à prendre bien plus que la situation et la politesse le requiert. Aucune loi morale ne semble régir les comportements du plus grand nombre. Tout comme face à l'environnement, les conquistadores développent des réactions exagérées et violentes. Une impression de démesure se dégage. Les conquistadores peuvent être comparés à des parasites qui bien souvent ravagent les vivres des populations locales sans se soucier des conséquences. Seul l'apport de nourriture, d'eau et de fournitures est présent dans la tête des capitaines lorsqu'ils quémangent le gîte et le couvert. Une certaine volonté de remerciement se fait ressentir de temps à autre mais c'est d'avantage une impression de normalité qui se révèle comme le souligne Francisco de Jerez :

« Ils ont commencé par prendre aux Indiens leurs femmes et leurs enfants pour s'en servir et en faire mauvais usage, et par manger leur nourriture qui venait de leur sueur et de leur travail ; ils ne se contentaient pas de ce que les Indiens donnaient de bon gré, chacun suivant ses possibilités ; celles-ci sont maigres, car ils ne possèdent généralement pas plus que ce dont ils ont besoin d'ordinaire, et qu'ils produisent avec peu d'effort ; ce qui suffit à trois familles de dix personnes chacune pour un mois, un chrétien le mange et le détruit en un jour ».²⁰⁶

Ce ne sont pas des relations d'hôtes à convives qui s'installent. Ni celle de partenaires d'échanges mais davantage du maître à l'esclave. C'est en réalité le début de la vassalité des Indiens, c'est-à-dire de l'engagement des indigènes « au service de Sa Majesté ». Cette collaboration les place donc hiérarchiquement sous les ordres des officiers comme aime à le rappeler très souvent Hernan Cortes. Les désirs et les ambitions espagnoles deviennent alors le devoir des populations locales qui doivent désormais

²⁰⁶ Francisco de Jerez, *Op. cit.* p 54.

s'acquitter de leur partenariat avec les conquistadores et fournir à tous les représentants de Sa Majesté les requêtes adressées et notamment un lourd tribut :

Cet acte passé, ainsi que la cérémonie où tous ces notables s'engageaient au service de Votre Majesté, je dis un jour à Mutezuma que votre Altesse avait besoin d'or pour certains travaux et que je le priais d'envoyer quelques uns de ses Indiens auxquels j'ajouterais de mes Espagnols, afin qu'ils se rendissent auprès des caciques qui s'étaient offerts à votre service pour, au nom de Votre Majesté, leur demander un premier tribut. »²⁰⁷

Néanmoins, même s'ils deviennent sujets de la couronne d'Espagne au même titre que n'importe quel autre Espagnol, dans la pratique, leur statut n'est pas le même puisque leur reconnaissance en tant qu'être humain égal en droit et en capacité n'est pas acquise. Leur condition se rapproche alors davantage de celle d'un serf dont la soumission doit être totale. Il s'agit là de la réalité de la vision d'infériorité des Indiens vis-à-vis des conquistadores. Leur statut ne peut être considéré comme égal mais plutôt comme utilitaire. Les Espagnols ne se reconnaissent pas dans cette altérité. Pourtant, il est symbolique de reconnaître l'attachement de ces nouveaux territoires en installant une vassalité plutôt qu'un système d'esclavage. L'appellation Nouvelle-Espagne pour désigner le Mexique participe aussi de cette idée. Les Indiens ne sont pas vu comme égaux, cependant les liens existants sont assez forts pour leur créer, au moins théoriquement, un statut rattaché à celui de tout Espagnol. La réalité est tout autre, mais le système de pensée traduit cette connexion entre les deux peuples et les deux cultures. Même s'il est pertinent de rappeler que c'est peut être la présence de tant de richesses et de beauté qui ont permis le rapprochement. Les gains, et les possessions espagnoles atteignant des proportions parfois démesurées :

« L'an 1533, le 5 du mois de décembre, le premier de ces quatre bâtiments arriva à Séville. Il avait à bord le capitaine Cristobal de Mena, il apportait huit mille pesos d'or et neuf cent cinquante marcs d'argent qui appartenaient à cet officier. Un prêtre natif de Séville, et nommé Juan de Soja, apportait avec lui six mille pesos d'or et quatre vingt marcs d'argent. Outre cela, le navire était chargé de trente huit mille neuf cent quarante six pesos d'or. L'an 1534, le 9 de janvier, le second navire, nommé Santa Maria del campo, entra en rivièrre de Séville. Il y avait à bord le capitaine Ferdinand Pizarre, frère de François Pizarre, gouverneur et capitaine générale de la Nouvelle Castille. Le bâtiment était chargé de cinquante trois mille pesos d'or et

²⁰⁷ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 123.

de cinq mille quatre cent quatre vingt marcs d'argent appartenant au roi. Il portait pour des passagers et des particuliers trois cent dix mille pesos et treize mille cinq cents marcs d'argents. Ces métaux étaient en barres, en plaques et en ligots d'or et d'argent renfermés dans de grandes caisses. Il y avait encore à bord du navire, et pour sa majesté trente huit vases d'or et quarante huit d'argent, parmi lesquels était un aigle d'argent qui contenait deux outres d'eau, et deux grandes bassines, l'une d'or et l'autre d'argent... »²⁰⁸

De plus, il est possible de remarquer à travers de nombreux propos de Cortes, de Colomb et de Bernal Diaz une notion d'action bénévole, généreuse et normale. Tout se déroule comme si le partenariat était équitable et que les deux parties se réjouissaient agréablement de leurs gains. Aucune gêne ne transparait, seul un sentiment de satisfaction et de bonheur se dégage, celle d'atteindre ces objectifs. Si c'est bien le cas pour les Espagnols, les Indiens restent cependant passifs dans cet échange. Aucun souhait indigène n'est à l'origine de la transaction. Ce sont les conquistadores qui ont introduit en eux ce désir de posséder ces produits inédits. Du côté des explorateurs l'ambition des richesses se manifeste bien avant, elle est la source même du voyage. La rencontre qui s'en suit avec les Indiens n'est qu'une étape sur le chemin de la conquête. Cependant il en sera tout autre pour les indigènes comme nous allons le voir par la suite.

« Tout se passa donc bien ; chacun de ces cacique donna très bénévolement ce que j'avais demandé en bijoux, étoffes, feuilles d'or et d'argent et autres objets. J'envoyai à la fonte ce qui pouvait se fondre et le cinquième de Votre Majesté monta à trente deux mille quatre cents piastres d'or, sans compter les bijoux d'or et d'argent, les plumes et les pierres précieuses et autres objets de valeur, que je mis à part pour Votre Majesté Sacrée et qui peuvent valoir plus de cent mille ducats : objets et bijoux qui, en dehors de leur valeur intrinsèque, sont si beaux et si merveilleux que, vu leur nouveauté et leur étrangeté, elles n'ont pas de prix, et qu'il n'y a pas un prince au monde qui possède rien d'aussi riche et d'aussi magnifique. »²⁰⁹

2. L'exploitation des hommes

Petite poignée d'individus au milieu d'un vaste océan peuplé de multiples îles puis d'un gigantesque continent, les conquistadores espagnols ne peuvent espérer grand-chose seuls malgré toute leur avance technologique. Deux paramètres sont essentiels à remplir pour survivre et avancée dans la conquête : le recrutement d'une main d'œuvre servile et la formation d'un contingent guerrier. Les denrées précieuses doivent être

²⁰⁸ Francisco de Jerez, *op. cit.* p 211.

²⁰⁹ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 124.

exploitées, récoltées et rassemblées tandis que les Indiens rebelles et les grandes tribus doivent être annihilés ou renversés. Tous ces désirs ne peuvent se concrétiser sans l'aide indigène. Les explorateurs sont dépendants de cette force de combat et de cette capacité de travail. Encore une fois la vision utilitaire dans un but de suprématie et de richesse est mise en lumière. Oviedo décrit de façon détaillée l'exploitation des hommes durant l'expédition du volcan Massaya :

« Les chrétiens les accablaient de fardeaux – ce dont ils mourraient-, et s'en servaient comme de bêtes de somme, leur faisant transporter sur leur dos, d'un endroit à l'autre, tout ce dont ils avaient besoin. »²¹⁰

« Le gouverneur eut donc raison de ne pas leur permettre d'exposer leurs biens et leur vie : d'autant plus, que ce n'était qu'avec beaucoup de peine que les malheureux Indiens portaient à travers les broussailles tous les instruments nécessaires. Mais Fr. Blas et ses compagnons n'en avaient aucune pitié ». ²¹¹

L'exploitation passe aussi par le travail des mines et l'exploitation du sol et du sous sol. La main d'œuvre est facile à trouver : ce seront les indigènes capturés ou ceux qui ont acceptés la coopération. Dans les deux cas le destin est bien souvent le même. La logique sous jacente est simple : les terres découvertes doivent être saisies et exploitées. L'exploitation aurifère débute dès 1493 à l'Hispaniola, cependant le désir de voir naître une seconde Afrique en Amérique n'aura pas lieu. L'extraction doit être organisée et il ne s'agit pas d'un simple troc mais de toute une installation afin d'exploiter les filons. Le travail est dur et l'intransigeance des conquistadores est acharnée. A travers le comportement des explorateurs, la condition de l'indien ressort clairement. Il n'a pas le statut d'un sujet, il devient un véritable esclave et vit dans un état de totale servitude. Son bien être et son existence ne représente plus rien d'humain aux yeux des aventuriers. Ils sont remplacés par une valeur utilitaire et marchande. Ils deviennent des outils dans la lutte vers la domination et l'affirmation de la supériorité espagnole. Ils peuvent être partagés, troqués, vendus, tués, maltraités, affamés, utilisés comme bétail et bien d'autre encore. Fidèle défenseur de la cause indienne, Las casas dénonce ces abus et ces exactions :

²¹⁰ Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. cit.* p 219.

²¹¹ *Ibid.* p 203.

« Quand les guerres furent terminées et que tous les hommes y furent morts, il ne resta, comme il arrive généralement que les jeunes garçons, les femmes et les fillettes. Les chrétiens se les partagèrent. L'un en recevait trente, l'autre quarante, l'autre cent ou deux cent selon la faveur dont chacun jouissait auprès du tyran suprême appelé gouverneur ; on donna ainsi des Indiens à chaque chrétien sous prétexte qu'il les instruirait dans les choses de la foi catholiques ». ²¹²

Mais c'est aussi à la guerre que la force numérique des Indiens va être la plus déterminante. La main d'œuvre permet d'accéder aux premières ambitions de richesse. Cependant, la formation d'un contingent guerrier va donner la possibilité aux conquistadores et notamment à Hernan Cortes de s'aventurer plus loin dans les terres américaines, imposant la présence et l'influence espagnole. Fer de lance de la conquête, les troupes recrutées auprès des alliés des Espagnols jouent un grand rôle dans la réussite des opérations. Néanmoins, tout comme leurs semblables exploités dans les champs ou dans les mines, leur statut n'est pas à envier. Même si leurs prouesses et leur bravoure peuvent être célébrées, leur sort n'importe guère si ce n'est pour établir une tactique d'attaque ou évaluer l'état des forces militaires. De plus, leur comportement sur les champs de bataille accentue l'écart entre les deux peuples. Les prisonniers emmenés et dévorés vivants ou morts terrifient les explorateurs et exacerbe leur rejet. Dans ces épisodes de violence où la sauvagerie humaine se révèle, les conquistadores peuvent à la fois célébrer la force de leurs alliés mais aussi être présents à d'effroyables scènes d'orgies et de festivités indigènes qui conforte leur vision monstrueusement inhumaine des ces individus.

3. L'ingérence dans les décisions indiennes

Désormais au service de Sa Majesté, les indigènes ne sont plus maîtres de leur sort et de leur politique. Les décisions internes aux tribus et notamment l'élection des chefs est désormais fortement influencée par les conquistadores. Plusieurs paramètres entrent alors en considération : la fidélité de la population, sa force d'exploitation, ses richesses naturelles, son emplacement, sa géographie. Les conquistadores choisissent, sélectionnent et décident. Certaines villes doivent être déplacées, d'autres détruites, certaines gérées par un officier, certaines bénéficiant d'une certaine autonomie ou bien d'une totale ignorance. La présence espagnole est synonyme d'ingérence. Rien ne doit être caché aux représentants de la couronne. En tant que vassaux, leurs décisions et leurs modes de vie

²¹² Bartholomé de Las Casas, *Op. cit.* p 62.

dépendent désormais de l'Europe et comme le démontre Francisco de Jerez nombreuses sont les interventions dans les communautés visités par les explorateurs :

« Aussitôt après sa mort, le gouverneur choisit un autre fils de Cuzco l'ancien, nommé Arabaliba²¹³, qui paraissaient aimer les chrétiens, et il le revêtit de la souveraineté en présence des caciques, des chefs du pays et d'autres Indiens. Il leur ordonna à tous de le regarder comme leur maître et de lui obéir comme ils avaient obéi à Atabalipa ; puisqu'il était leur souverain naturel, étant fils légitime de Cuzco l'ancien. Tous répondirent qu'ils le regarderaient comme leur seigneur, et qu'ils lui obéiraient ainsi que le gouverneur l'avait commandé. »²¹⁴

En tant que représentants de la couronne sur le sol américain les conquistadores opèrent donc des transformations importantes dans la gestion des villages et des cités. Les rapports indiens en sont d'autant plus bouleversés même si une certaine continuité s'observe. La décision d'Hernan Cortes de conserver Mexico comme capitale est révélateur de ce phénomène. En revanche, toute pratique empêchant ou ralentissant la domination espagnole se voit annihilée. L'acceptation des choix, des traditions et des coutumes ne peut s'envisager que dans le cas où elle n'entre pas en contradiction avec les valeurs ou les ambitions de la couronne et des conquistadores. La gestion des comportements indigènes devient un devoir de la couronne. Placé sous sa tutelle, la lutte contre les coutumes et les mœurs augmentent au fur et à mesure de l'avancée. C'est ainsi que petit à petit les mécanismes de fonctionnement péruviens, mexicains et nicaraguayens sont bouleversés :

« Dans tout le pays qui s'étend vers l'Orient, jusqu'à Panama et la Castille d'Or, les caciques sont souverains, et dans celui qui s'étend vers le couchant, vers le Nicaragua, ce sont des républiques gouvernées par des chefs électifs. A leur arrivée dans ce pays, depuis la province de Cueva, les chrétiens étaient accoutumés à avoir affaire à des caciques qui étaient seigneurs perpétuels, ils trouvèrent que ces changements et les élections ne leur étaient pas favorables, et, dans leur propre intérêt, ils maintinrent ceux qu'ils trouvèrent en possession du pouvoir. »²¹⁵

Les contreparties de l'échange entre conquistadores et indigènes sont donc multiples et recouvrent un large éventail de services et d'exigences. Ces demandes sont dictées par la difficulté de l'entreprise et l'hostilité du terrain ainsi qu'au faible nombre

²¹³ Atabalipa II est appelé aussi Tupas Huallpa.

²¹⁴ Francisco de Jerez, *Op. cit.* p 120.

²¹⁵ Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. cit.* p 237.

d'Espagnols présents. Cependant, nombreux sont les abus qui participeront à développer la servitude totale des Indiens. Tous les domaines de la conquête sont inclus dans ces requêtes : les troupes, le ravitaillement, la présence de guide, de porteurs, de vivres, d'habitations, de soins... En réalité à travers l'échange avec les Indiens, la couronne Espagnole prend possession de l'Amérique. C'est l'entreprise réelle de conquête visible dans la réalité qui transparait. Ce n'est pas seulement une déclaration de possession telle que Christophe Colomb l'a mainte fois prononcée. Il s'agit la de l'acquisition des hommes et des denrées du continent. Le premier jalon important de la domination espagnole est planté. De l'échange est née la vassalité, transformée alors en exploitation et en servitude afin de mener à la domination espagnole qui débute en ces contrées. Toutes ces opérations s'opèrent très rapidement puisqu'il faut rappeler que ce processus s'établi déjà dans les cinquante premières années de la découverte de l'Amérique.

C. Une colonisation mêlée d'intentions pacifiques

La conquête de l'Amérique possède un certain paradoxe. D'une part le comportement et les ambitions des conquistadores marquent le déni du respect de la vie des indigènes. D'autre part il se dégage par bien des aspects, une certaine volonté d'agir pacifiquement. En effet, nombreux sont les écrits qui révèlent un souci de coexister, de ne pas tout détruire et de conserver des relations amicales et prospères. Dans ce schéma, l'exploitation des ressources et des hommes à l'excès ne semble pas choquer les aventuriers. Cette conquête marquée par des épisodes violents, les exactions en tout genre et les abus sanguinaires se mêle avec l'avancée stratégique des hommes qui concluent pactes et alliances, délivrant promesses et diplomatie. Tout n'est pas qu'affaire de combat, de l'autre côté du miroir de la guerre se trouve les multiples discours fait par les conquistadores annonçant leur intentions pacifiques.

1. Les populations indigènes : une aide précieuse et indispensable

La conquête et l'avancée américaine ne peut se maintenir sans l'appui des Indiens. Sans main d'œuvre, sans matériel et troupes supplémentaires l'entreprise ne peut aboutir. La péninsule trop lointaine ne peut subvenir aux besoins quotidiens des conquistadores. Les vaisseaux ne sont que trop rares. Dans cette aventure chaque personnage, de Bernal

Diaz del Castillo en tant que soldat ou selon l'opinion de Francisco de Jerez, a conscience de cette faiblesse. Les Espagnols ne sont finalement sur ce terrain qu'une force de commandement. Ils dirigent les extractions, les batailles, les projets, chapotent les décisions mais leur faible nombre les rend complètement dépendant de la présence de leurs alliés indigènes. Cependant, ce phénomène est interprété par les explorateurs de manière tout à fait particulière. En effet, une sorte de discours de justification est souvent délivré. Néanmoins, la possible culpabilité ressentie est occultée par l'idée des bienfaits de l'échange. Selon l'opinion des conquistadores, le partenariat mis en place est en tout point équitable et profite aux Indiens tout comme il profite aux Espagnols. Et même si certains soulignent le sort funeste des populations locales, la justification des apports de la couronne d'Espagne à ces individus dans l'ignorance de Dieu permet de clore le questionnement.

« Après avoir pourvu au départ des bâtiments, il partagea, entre les personnes qui s'établirent dans cette ville, les champs et les terrains à bâtir. Comme les nouveaux habitants n'auraient pas pu se soutenir ni coloniser le pays sans le secours des naturels, et comme ceux-ci auraient beaucoup souffert si les caciques n'avaient été répartis entre des personnes qui auraient eu autorité sur eux, puisque, quand les Espagnols connaissent les Indiens qui gouvernent, ils sont bien traités et en sûreté, le gouverneur, du consentement des religieux et des officiers qui jugèrent cette mesure utile à la religion et profitable aux naturels, remit les caciques et les Indiens entre les mains des habitants de la nouvelle ville, pour les aider à se maintenir, et pour que les chrétiens les instruisent dans notre sainte foi, conformément aux ordres de sa majesté, jusqu'à ce que l'on eût décidé de qui était le plus convenable au service de Dieu et du roi et plus avantageux aux indigènes. Des alcades, des regidores et d'autres officiers publics furent nommés, et des brevets leur furent délivrés afin qu'ils pussent administrer la justice ».²¹⁶

Dans l'esprit des explorateurs, la dépendance devient réciproque. Pourtant, dès le commencement, ce ne sont pas les indigènes qui ont réclamé « l'aide » des indigènes. Qui ont souhaité ces bouleversements. La rencontre même est le fait unique des Espagnols. Ces mêmes individus qui ont chaque jour tissés une toile de plus en plus épaisse sur les territoires visités, répandant la parole de Dieu, de nouveaux désirs de commerce tout en bouleversant les traditions, les habitudes et le mode de vie des populations locales. Les Indiens, il faut le rappeler, détiennent le rôle passif de l'échange. Les propositions sont imaginés, négociées, appliqués et définies par un seul partenaire, les Espagnols. Ces

²¹⁶ Francisco de Jerez, *Op. cit.* p 43.

derniers ne l'appréhendent toutefois d'une manière tout à fait différente puisqu'ils ne peuvent traduire objectivement dans leur esprit ce qui a été perdu par les civilisations indiennes et ce qui a été gagné. Pour eux, ces Indiens à mi chemin entre l'animal et l'homme, dont le statut n'est ni tout à fait défini ni tout à fait compris, ne peuvent que bénéficier des progrès, des idéaux et des pratiques européennes. La supériorité ressentie des conquistadores ne manifeste à nouveau.

« Dans une de mes lettres, je disais à Votre Majesté que les habitants de ce pays me paraissent beaucoup plus intelligents que ceux des îles, et que pour cette raison il me paraissait injuste de les astreindre aux mêmes travaux que ceux des îles ; et cependant, sans ce travail, les conquérants et les colons de cette Nouvelle Espagne ne pourraient vivre. Et, pour ne pas assujettir ainsi les Indiens sans que les Espagnols eussent à en souffrir, j'ai pensé que Votre Majesté pourrait appliquer au secours de ces Indiens une partie des rentes qui appartiennent à Votre Altesse, et que ces ressources leur fussent distribuées de la manière la plus équitable, comme j'en ai parlé plusieurs fois à Votre Majesté ; mais, vu les grandes et continuelles dépenses qu'entraîne le service de Votre Majesté, dépenses que nous devrions restreindre au lieu de les augmenter ; vu le temps qui s'est écoulé dans cette longue campagne, les dettes que nous avons contractées à ce sujet et le retard apporté dans les affaires par les ordres attendus de Votre Majesté ; et vu surtout les exigences des officiers de Votre Majesté et de tous les Espagnols, exigences auxquelles je ne pouvais me refuser ; je me suis trouvé forcé de livrer aux mains de mes compagnons les naturels et les seigneurs de ces contrées, pour que, jusqu'à nouvel ordre de votre part, ces naturels et leurs seigneurs livrassent aux Espagnols dont ils devenaient les serviteurs tout ce qui était nécessaire à leur subsistance. Je pris ces décisions sur l'avis de personnes intelligentes qui avaient l'expérience des choses du pays ; et l'on ne pouvait prendre une mesure qui fût plus à propos, tant pour l'entretien des Espagnols que pour le maintien et le bon traitement des Indiens. »²¹⁷

Nous retrouvons clairement ici le souci de garder les populations en vie. Cette attention est rapidement liée à la notion économique de l'entreprise, au bon déroulement des opérations ainsi qu'au bien être des Espagnols. L'idée de destruction et de maltraitance des indigènes n'effleure que peu de conquistadores. Les Indiens sont des vassaux de l'Espagne, si la couronne se porte pour le mieux, ses sujets le sont aussi. Dans l'esprit des conquistadores, le « bon traitement des Indiens » est donc assuré.

²¹⁷ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 297.

2. Appâts et châtements

Le système de l'échange est basé sur des apports et des contreparties. Toutefois, la gestion des relations se gère selon un précepte basé sur des appâts et des châtements. En d'autres termes, les conquistadores utilisent la gentillesse face aux indigènes qui acceptent toute l'étendue de la coopération tandis que ceux qui décident de se dresser contre les envahisseurs ou bien qui ne peuvent subvenir à leurs demandes se voient sévèrement punis. Cette doctrine est mainte fois répétée. Son application suit même un protocole strict. Les populations doivent être averties de manière officielle. Sorte de justification et d'annonce de la supériorité espagnole et du devoir de soumission indigène.

« Les hommes virent au devant du gouverneur, qui les reçut tous avec beaucoup de bonté, et leur notifia la sommation enjointe par le roi, afin de les amener à la connaissance de l'Eglise et à la soumission envers sa majesté. Après l'avoir entendu, ils répondirent par leurs interprètes, qu'ils désiraient être ses sujets : Pizarro les reçut comme tels dans les formes requises, puis ils prêtèrent leur aide et fournirent des vivres. (...). Le gouverneur ordonna, sous des peines sévères, qu'on respectât leurs personnes et leurs propriétés, ainsi que celles de tous ceux qui se présenteraient avec des intentions pacifiques, et il défendit de prendre plus de vivres que ce qu'ils donnaient pour nourrir les chrétiens. Ceux qui contrevinrent à ces ordres furent punis, parce que les naturels apportaient tous les jours les aliments nécessaires, le fourrage pour les chevaux, et suivaient en tous les ordres qu'ils recevaient »²¹⁸.

Il est à noter que ce fonctionnement ne tolère pas de dérives ou en tout cas essaie d'y remédier. Les punitions touchent les indigènes rebelles mais aussi les conquistadores qui profitent de leur position. Toujours dans le souci de démontrer leur part d'intentions pacifiques et de garder en vie leur main d'œuvre et leurs troupes alliées les châtements peuvent s'abattre sur les explorateurs qui profitent à l'excès même quand la situation de l'exige pas. Dans ce schéma l'obéissance tient le premier rôle et s'applique à tous même si bien sur les rebellions indiennes seront bien plus surveillées, contrôlées et réprimandées. Néanmoins, pierre d'angle de l'édifice, l'obéissance signe la condition de l'Indien. Tout acte manifeste de désaccord peut entraîner la guerre tandis que toute démonstration d'alliance calme la situation :

« Son intention était de reconnaître les naturels comme sujets de sa majesté, quoiqu'ils eussent manqué à leurs devoirs, mais s'ils n'obéissaient il devrait leur faire la guerre et mettre le pays à

²¹⁸ Francisco de Jerez, *Op. cit.* p 40.

feu et à sang jusqu'à ce qu'il les eût exterminés. (...) Le capitaine avait reçu l'ordre d'attaquer ces Indiens, puisqu'ils étaient en rébellion et qu'ils avaient tué des chrétiens. Si après les avoir punis en raison de leur délit, ils montraient des intentions pacifiques, il pouvait les recevoir conformément aux injonctions du roi. Il devait les en requérir et leur parler au nom de sa majesté. »²¹⁹

Ce système est infantile. Les Indiens sont en quelque sorte considérés comme des enfants qu'il faut éduquer. Comme des individus quelque peu simples d'esprit à qui il faut inculquer les principes de l'obéissance en passant par la répression et la récompense selon les actes commis. Comme Hernan Cortes l'explique à chaque rencontre, « *il n'était pas venu pour faire du mal aux Indiens* »²²⁰ mais davantage pour les aider, les couvrir de cadeaux et de merveilles et surtout les élever au rang de fils de Dieu. Cependant l'autre côté de la médaille est également présente et pour introduire la peur et le bannissement de la rébellion, les conquistadores n'hésitent pas à employer des méthodes très pédagogiques pour faire passer leur message : l'exemple et l'absence de nuance. La finalité est de transmettre clairement l'idéologie selon laquelle toute sorte de rébellion condamne la personne concernée en un « Indien méchant » qui recevra un châtement gravé dans la mémoire collective.

« Les Espagnols décidèrent de faire un massacre (ce qu'ils appellent un châtement) afin d'imposer et de semer la crainte de leur furie dans tous les coins de ces terres. Car sur toutes les terres où ils sont entrés, les Espagnols ont toujours eu cette intention, c'est-à-dire faire un massacre cruel et remarquable pour faire trembler devant eux ces douces brebis. »²²¹

« Vos Majestés pourraient, si elles le jugent bon, faire adresser un rapport à Notre Saint Père, afin qu'il donne, en toute diligence, des ordres pour la conversion de ces infidèles (...). Nous demanderions également que Sa Sainteté voulût bien permettre que les méchants et les rebelles fussent premièrement avertis, punis et ensuite châtiés comme ennemis de notre sainte foi. Ces châtements serviraient d'exemple aux Indiens, les engageraient à reconnaître la vérité de notre foi et à éviter les grands dommages qu'ils encourent au service de leurs idoles. »²²²

Le thème qui se cache derrière toute sa propagande est celui de la suprématie et de la domination espagnole. Il s'agit de faire peur, d'impressionner, d'affirmer sa supériorité.

²¹⁹ *Ibid.* p 35.

²²⁰ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 60.

²²¹ Bartholomé de Las Casas, *Op. cit.* p80.

²²² Hernan Cortes, *Op. cit.* p 68.

C'est la partie concrète sur le terrain de l'application des idéologies européennes. Leurs mises en œuvre.

3. Des points de négociations

Chaque système a ses failles. Celui appliqué aux Indiens n'échappe pas à la règle. Loin de la péninsule et perdus dans des territoires infinis, la réalité reprend de temps en temps ces droits et les conquistadores se heurtent alors à des difficultés qui ralentissent quelque peu l'entreprise et surtout met à mal leurs idées et leurs projets. En effet, comment contrôler une population aussi nombreuse ? L'utilisation d'exemples marquants et de châtiments violents est une méthode qui permet de toucher le plus grand nombre de personnes avec le moins de moyens. Cependant même en bénéficiant de cette pratique, l'étendue des terres et le nombre d'habitants du continent ne peut être contrebalancé entièrement. En outre, la force de la tradition et des coutumes n'est pas à sous estimer. L'attraction de l'inédit et de la nouveauté jouent un rôle dans l'intérêt manifesté par les Indiens à écouter les paroles du Christ, cependant, les gestes et les rituels séculaires gravés dans la mémoire indigène ne peuvent disparaître aussi simplement. Et même si les conquistadores ne semblent pas conscients complètement de ce phénomène, de l'importance et du poids de ces pratiques dans une civilisation, il apparaît qu'ils ont à l'esprit que la lutte contre les pratiques contraires aux lois de la couronne sera longue et qu'ils n'ont pour l'instant pas forcément les moyens d'imposer leur volonté.

« Le père de la Merced dit alors que ce serait une mesure inopportune que de leur enlever leurs idoles avant qu'ils comprissent mieux les choses, et qu'on pût voir ce qui résulterait de notre entrée à Mexico ; que le temps nous indiquerait ce que nous aurions à faire, et, que, pour le moment, il fallait se contenter des sermons qu'on leur avait adressés et de l'érection de la sainte croix. »²²³

Pourtant continuellement, ils essaieront d'intervenir le plus souvent et le plus efficacement possible laissant une trace de leur passage et de leurs idées. Lorsqu'il faut renoncer à l'imposition des valeurs chrétiennes et à la destruction des idoles, par sécurité ou par manque de temps, la justification donnée est « qu'ils comprissent mieux les choses ». La faiblesse des conquistadores n'est pas admise, elle est cachée, remplacée,

²²³ Bernal Diaz del Castillo, *Op. cit.* p 313.

reniée. Il faut dire que la lutte contre les cultes indiens est un obstacle puissant. A de nombreuses reprises le risque de voir ses alliés indigènes se rétracter et les expéditions anéanties se fait fortement ressentir. Le compromis prend alors toute sa place.

L'idée maitresse est simple : les conquistadores ne peuvent espérer continuer l'aventure sans une aide conséquente des populations. Plus leur influence et leurs relations vis-à-vis des Indiens seront fortes plus leurs ambitions pourront être assouvies. Le paradoxe de l'Amérique est là. Les Indiens eux même sont les acteurs de la conquête qui sera espagnole. Afin d'arriver à ce résultat la stratégie est simple mais efficace. Les conquistadores exposent tout d'abord leurs intentions pacifiques, leur volonté de s'entendre, expliquant que les deux parties de l'accord seront bénéficiaires. Si le partenaire refuse, il est déclaré rebelle et entre *de facto* dans la case « méchant Indien ». S'il accepte mais qu'il revient sur sa décision, sa destinée sera identique. La seule échappatoire qui semble possible est la collaboration entière et totale. Ces préceptes entrent peu à peu dans l'univers mental des populations indigènes qui se soumettent une à une. Celles qui décident de se dresser face à l'envahisseur seront tour à tour décimées. Pour retrouver à nouveau les bonnes grâces des conquistadores il suffit d'accepter sa soumission et donc la domination espagnole. Toute demande de paix est bien souvent acceptée. Le but des explorateurs est alors atteint : le contrôle des hommes et des richesses. Il peut être important de montrer l'exemple et dans ce cas les individus seront punis mais bien souvent, l'objectif étant atteint, les Espagnols font preuve de « clémence » et redémarrent leurs relations de zéro.

Les relations entre les indigènes et les conquistadores sont en réalité imposées par ces derniers. Ce sont eux qui dictent les règles des échanges, leurs contenus, leurs conditions et leurs applications. Un système ingénieux est mis en place pour profiter le plus possible des capacités indigènes : main d'œuvre, matériels, vivres, hommes. Peu à peu chaque domaine de la vie indigène se mêle aux ambitions européennes. Les Indiens ne possèdent plus de voix propres, ils ne peuvent décider de leur sort. La boucle se ferme et l'échange se légitime par les apports religieux, commerciaux et militaires des Espagnols. Ils promettent la liberté des tribus sous le joug des chefs ancestraux et l'obtiennent. Mais désormais ce sera aux ordres de la couronne d'Espagne d'obéir et toute demande émanant des conquistadores devra être remplie. De nouveaux produits arrivent en Amérique et

créent le désir chez les indigènes. Enfin une notion inédite de salut de l'âme fait son apparition. Désormais même l'après vie des individus semble contrôlée par ces aventuriers venus de si loin. A travers ces échanges c'est toute la considération des Indiens par les explorateurs qui se révèle. Leur statut inférieur apparaît au grand jour et leur notion d'utilité est d'autant plus présente.

Chapitre 10 – Destruction et déstructuration des sociétés indiennes

Ce chapitre a pour ambition d'exposer la réalité de la conquête à travers son aspect le plus sordide : les populations exterminées, une exploitation démesurée accompagnée d'une volonté intense d'anéantissement des valeurs et des repères indiens. Le comportement des conquistadores en vue d'atteindre leurs objectifs va avoir de lourdes conséquences sur le destin des populations locales, de leurs cultures et de leurs civilisations. C'est toute l'ampleur de la destruction et de la déstructuration des sociétés indiennes qui va être mise en lumière. Profondément bouleversées, les tribus vont être décimées et les individus soumis à de lourdes charges. Leur sort ne leur appartient plus et il convient d'observer celui qui leur est réservé. C'est toute la mise en place de la présence espagnole qui est concernée. Son fonctionnement, ses règles, ses désirs.

A. Des populations exterminées

Comme nous l'avons vu précédemment, dans un aspect théorique et stratégique, les conquistadores et la couronne d'Espagne portent attention à la vie indigène dans la mesure où sa collaboration est indispensable. La doctrine officielle est de protéger les vassaux de Sa Majesté tout en développant des échanges équitables et bénéfiques. La réalité est tout autre. La conquête de l'Amérique est le terrain d'une véritable extermination, c'est-à-dire l'anéantissement d'un très grand nombre d'êtres humains. Il est nécessaire de se pencher sur les manifestations de ce phénomène et d'analyser les pratiques qui ont conduit à ces massacres. Par ailleurs il est intéressant de se demander comment une telle situation a pu se développer étant donné les considérations idéologiques et stratégiques mises en place en lien avec l'utilité des rapports avec les indigènes.

1. Maladies, mauvais traitements et guerres

La destruction des Indiens s'est faite de plusieurs façons. L'Espagne est coupable d'un des plus grands génocides de l'histoire de l'Homme. La conquête de l'Amérique par les Ibériques entraîne une importante dépopulation. L'ampleur du phénomène est difficile à établir avec exactitude. En 1492, l'Amérique latine aurait compté entre 20 et 40 millions de

personnes²²⁴ peut-être jusqu'à 70 millions selon d'autres sources²²⁵. Au début du XIX^{ème} siècle, il ne reste plus que 15 millions d'habitants dans l'Amérique espagnole dont 7 millions pour la Nouvelle-Espagne et ses dépendances. Sans aller aussi loin dans le temps, plusieurs raisons principales sont à mettre en avant et elles sont inversement proportionnelles à l'action volontaire des conquistadors : les maladies, les mauvais traitements et la guerre. Le premier aspect des plus importants à prendre en considération est l'étendue de la destruction causée par les conquistadores. Les conséquences de la rencontre avec les Européens vont marquées indélébilement les populations locales. Ce sont des hectares entiers brûlés, des tribus complètes massacrées, des amoncellements de cadavres tués par la maladie. Certains villages prospères deviennent des cités fantômes. L'ampleur des suites de l'arrivée des explorateurs est gigantesque. Les effets sont immédiats mais il faut attendre quelques années après le premier débarquement de Christophe Colomb pour saisir l'étendue du désastre. A l'heure où Oviedo en parle, le constat est terrible :

« C'était en effet un beau et peuplé village, (...) avant d'avoir été détruit par la vermine de la guerre, il occupait un espace très considérable. (...) Du temps de sa prospérité, c'était le plus beau de toute la province. Il contenait 40 000 habitants, dont 10 000 archers ou frondeurs. Mais quand je l'ai visité, trois ans après la date de cette lettre, c'était le plus abandonné et le plus dévasté de tout le gouvernement ». ²²⁶

La forte mortalité des indigènes est due à plusieurs facteurs. Dès les premiers contacts, les systèmes immunitaires impréparés des Indiens va être rudement mis à l'épreuve par les multiples germes rapportés par les conquistadores. Les maladies vont frapper durement les sociétés créant une déstructuration importante. Des villages entiers voient leur population s'éteindre, des chefs importants sont emportés par les maladies. D'autre part, la guerre va également coûter un lourd tribut. Les alliés doivent se battre pour soutenir la cause espagnole. Les rebelles tentent de se dresser contre l'envahisseur. Les pertes sont lourdes et les cadavres peuplent les terres. Le sort de ceux qui sont utilisés en tant qu'ouvriers, guides, porteurs ou autre n'ont pas un destin plus enviable. Au quotidien leur travail est harassant. Ils sont distribués aux Espagnols présents tels des esclaves selon

²²⁴ Pierre Chaunu, *Histoire de l'Amérique latine*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 2003, p35.

²²⁵ Marianne Mahn-Lot, *La Conquête de l'Amérique espagnole*, PUF, Que sais-je ?, p.16.

²²⁶ Francisco de Oviedo, *Op. cit.* p 144.

le système de l'encomienda. Maltraités, affamés, leur bien être vital ignoré, ils ne peuvent survivre longtemps dans ces conditions.

« Depuis quarante ans, et aujourd'hui encore, ils ne font que les mettre en pièces, les tuer, les inquiéter, les affliger, les tourmenter et les détruire par des cruautés étranges, nouvelles, variées, jamais vues, ni lues, ni entendues. (...) Elles ont été telles que sur les trois millions de naturels de l'île Espagnole que nous avons vus il n'y en a même plus deux cents aujourd'hui. »²²⁷

Dernier élément à prendre en compte, la considération en tant que groupe qui mène à une rapide destruction. Les Indiens représentent une entité différente. Ils ne sont pas individualisés, ils représentent un groupe collectif et n'est pas visualisé comme un ensemble de personnes. Ils symbolisent ce qui est différent, l'Autre. Ainsi, lors des distributions d'indigènes, de mise à mort, de châtements, les populations locales sont concernées dans leur ensemble. Les conquistadores ne font pas de demi-mesures. Ce sont des villages entiers qui sont décimés en quelques heures ou bien tous les membres d'une même famille concernés par la punition du crime d'un seul. Cent indiens sont mis à mort pour le meurtre d'un seul européen. Aussi proportionnellement que la présence espagnole est faible, les comportements meurtriers touchant les indigènes sont élevés. La destruction ne peut être que plus rapide.

2. Un désir de s'enrichir plus fort que tout

Le principal écart entre la thèse officielle ainsi que la volonté affichée d'intentions pacifiques se trouve dans la force des aspirations espagnoles. En effet, face à la possibilité de voir ses rêves s'exhausser, c'est-à-dire acquérir richesses et serviteurs, le discours morale devient bien lointain. Le désir de s'enrichir passe par dessus le bien être et la vie d'autrui. Les arrivants du nouveau monde ne cherchent bien souvent que ce profit immédiat, instantané. C'est comme si le temps avait pris un autre cours et que la morale avait été abandonnée. L'argent devient la valeur première, toutes les autres lui étant soumises. La tentation d'accéder à des trésors considérables altère la vision des hommes, exacerbe leur violence et fait taire leur possible culpabilité. Tous les hommes ne réagissent pas comme tel et prennent la défense des indigènes. mais leur nombre est trop faible et la

²²⁷ Bartholomé de Las Casas, *Op. cit.* p 51.

grande majorité des conquistadores se laissent tenter par ces biens trop faciles à acquérir sans lois morales ni péninsulaires à respecter au pied de la lettre.

« Le tyran s'empara du roi, qui avait la réputation d'être très riche en or et en argent, et commença à le torturer pour qu'il lui donne ses trésors. Il lui entrave les pieds, lui étire les bras et l'attache par les mains à un madrier ; il lui place un bûcher sous les pieds et un jeu garçon muni d'un linge trempé dans l'huile les lui asperge de temps en temps pour que la peau grille bien ; d'un côté, un homme cruel visait le roi au cœur avec une arbalète armée, de l'autre côté, un autre homme tenait un chien féroce très redoutable, prêt à se jeter sur le roi et à le mettre en pièces en un clin d'œil. Ils le torturèrent ainsi pour qu'il révèle la cachette des trésors que le tyran recherchait. (...). Les Espagnols torturèrent et tuèrent de la même manière beaucoup de seigneurs et de caciques de ces provinces pour les obliger à donner de l'or et de l'argent. »²²⁸

La position officielle de la couronne est pourtant celle de la conservation des indigènes depuis qu'Isabelle de Castille a pris position en interdisant l'esclavage des Indiens. Cependant, tout comme du point de vue individuel, la possibilité de voir grandir ses revenus est forte et la tentation de fermer quelque peu les yeux sur les agissements américains est compliquée à gérer d'autant plus que l'Espagne a besoin d'argent pour ses affaires en Europe. Guerre de religions, lutte contre la France, épisodes guerriers aux Pays Bas, les caisses de la Péninsule sont mises à mal. La rentabilité de l'entreprise est souvent discutée. Pour légitimer leurs actions Christophe Colomb et Hernan Cortes utilisent souvent l'aspect financier de l'aventure. En outre, une certaine remise en question s'opère en ce qui concerne le comportement des hommes car il peut nuire à la bonne tenue des affaires commerciales et financières. Ce n'est pas une volonté de changement opérée à la vue de la mortalité des populations ou bien des exactions commises. C'est bien le paramètre financier qui est prioritaire. Des extraits de correspondance du capitaine Hernan Cortes à la couronne sont très significatif à ce sujet :

« Je puis certifier à Votre Majesté Sacrée que le service que je pourrai lui rendre ne sera pas des moindres, en lui disant ce qu'il faut faire pour conserver cette colonie, et amener les habitants à la connaissance de Notre Sainte Foi ; pour que Votre Majesté ait à perpétuité des revenus grandissants, au lieu de les voir diminuer comme il arrive à ceux des îles et de la terre ferme, faute de bonne administration et de rapports véridiques adressés aux Rois Catholiques pères et aïeux de Votre Excellence, par des officiers occupés de leurs intérêts privés. C'est ce qu'ont fait jusqu'à ce jour les administrateurs de ces contrées, à Leurs Altesses et à Votre

²²⁸ *Ibid.* p 95.

Majesté, les trompant sur les véritables états des choses et persévérant dans cette voie, ce qu'il n'a pu qu'augmenter chaque jour les difficultés et les abus.²²⁹

Dernier élément à mettre en avant, la singularité avec laquelle les conquistadores vont agir en nomade dans la mesure du fait que des richesses sont découvertes dans une autre contrée. Rien n'est stable dans cet environnement et seul compte l'appât du gain. L'établissement des hommes n'a pour l'instant pas de sens pour beaucoup. Ceux qui n'ont pas reçu d'Indiens, ceux qui désirent encore davantage sont toujours dans la course. Les étendues infinies de l'Amérique ne sont pas explorées en une journée. D'année en année les grandes civilisations amérindiennes vont être découvertes. Ramenant chacune leur contingent d'êtres avides poussés par l'ambition. « *Mobilité et instabilité son indissociables de cette frange humaine qui s'est déposée telle une mince pellicule sur les sociétés mexicaines*²³⁰ ». Tous ces facteurs se mélangent pour faire apparaître au grand jour la destruction et la déstructuration des sociétés indiennes.

« Ce tyran a commis ces forfaits de 1526 à 1533, soit pendant sept ans ; il a dévasté et dépeuplé ces terres, tué sans pitié ces Indiens. Finalement on entendit parler des richesses du Pérou et les Espagnols qu'il avait avec lui s'en allèrent. »²³¹

3. Chasse, pêche, élevage : des activités traditionnelles de production laissées à l'abandon

Le mode de vie des Indiens passe par la culture des champs, la pêche, la chasse et la cueillette pour se nourrir. Désormais au service de Sa Majesté et à la solde des conquistadores, les indigènes croulent sous la charge de travail. Les rythmes de vie sont brisés. Les activités traditionnelles de production sont peu à peu laissées à l'abandon. Déplacés, maltraités, surchargés, les Indiens ne peuvent plus entretenir leurs cultures. La sous alimentation va alors frapper des populations qui ne sont plus en mesure, faute de temps et de liberté, de chasser ou de pêcher. Les élevages de poissons qui regorgeaient de spécimens sont laissés à l'abandon. Les quelques cultures vivrières qui survivent sont détruites par le bétail européen ramené par les vaisseaux des expéditions. C'est toute les pratiques d'une société qui s'effondre des petits villages aux grandes cités. L'Amérique

²²⁹ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 445.

²³⁰ Carmen Bernand, Serge Gruzinski, *Op. cit.* p 329.

²³¹ Bartholomé de Las Casas, *Op cit.* p 100.

indigène est pourtant prospère avant l'arrivée des conquistadores, comme en témoigne Oviedo qui nous décrit les produits qu'offrent les plaines du Nicaragua :

« On peut compter les plaines du Nicaragua parmi les plus belles et les plus agréables des Indes. On y trouve du maïs en abondance, ainsi que toute espèce de légumes et de fruits, parmi lesquels il y en a un dont les habitants emploient l'amande, nommée cacao, en guise de monnaie ; ils s'en servent pour acheter toutes sortes d'objets, quelle qu'en soit la valeur, comme l'or, les esclaves, les étoffes, les vivres, etc. On y trouve aussi quantité de miel et de cire ; beaucoup de gibier, tels que sangliers, cerfs, lapins, etc. Les pêcheries sont très productives, tant dans la mer que dans les rivières que dans les rivières et les lacs. Le coton y croît en abondance ; les femmes du pays le filent, le tissent et le travaillent très bien et en font d'excellents vêtements. » ²³²

Les principales causes de l'abandon progressif des activités traditionnelles sont bien évidemment le fort taux de mortalité indigène, les destructions fréquentes des cultures et des pêcheries par les conquistadores, la déstructuration des sociétés et donc de leur habitudes et de leurs rythmes mais aussi l'imposition de la domination et de la supériorité espagnole notamment par la volonté d'impressionner, de prouver sa position et de faire peur. De nombreux raids sont volontairement mis en scène pour laisser de terribles impressions. Les scènes d'exemple mais aussi la prise de villes importantes sont souvent marqués d'un terrible sceaux. Il n'est pas rare qu'un compte rendu de mission mentionne la fuite de tous les habitants d'une cité vers laquelle se dirigent des troupes espagnoles : « *Lorsque le grand alguazil arriva dans ce village, les habitants, qui se savaient fautifs, s'enfuirent aussitôt* » ²³³ .

La conquête espagnole se manifeste de manière violente. Malgré les considérations morales affichées le sort des Indiens est terrible. Les populations sont exterminées, les activités abandonnées, les rythmes brisés. Entre les possibilités d'enrichissement offertes ou la vie de cet Autre, les conquistadores font le choix de l'exploitation et mènent des tribus entières vers le chaos.

²³² Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. cit.* p 76-77.

²³³ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 206.

B. Les conditions de la soumission

Nous avons déjà abordé le thème de la contrepartie due par les Indiens aux conquistadores de part leurs échanges et leur collaboration. Il s'agit ici d'en développer quelques aspects de manière un peu plus développée : l'ampleur et la manifestation des conséquences de l'accord de ce contrat. Ce sont les conditions de la soumission : un abus de la force de travail des Indiens et les effets d'une domination désordonnée.

1. Une exploitation démesurée

L'une des particularités de Las Casas est de décrire les exactions faites aux Indiens. Il nous livre les détails du quotidien indigène durant la conquête. Il est important de s'arrêter sur les pratiques et les comportements des conquistadores vis-à-vis de cette nouvelle entité incluse dans le Royaume d'Espagne. L'auteur met très bien en avant l'engrenage dans lequel s'insère l'aventure américaine et le sort des populations locales. Les chiffres sont démesurés. Ce n'est plus d'une simple soumission des hommes à la couronne dont il est question mais de leur exploitation totale.

« Le soin qu'ils prirent des Indiens fut d'envoyer les hommes dans les mines pour en tirer de l'or, ce qui est un travail intolérable ; quant aux femmes, ils les plaçaient aux champs, dans des fermes, pour qu'elles labourent et cultivent la terre, ce qui est un travail d'hommes très solides et rudes. Ils ne donnaient à manger aux uns et aux autres que des herbes et des aliments sans consistance ; le lait séchait dans les seins des femmes accouchées et tous les bébés moururent donc très vite. Comme les maris étaient éloignés et ne voyaient jamais leurs femmes, la procréation cessa. Les hommes moururent dans les mines d'épuisement et de faim, et les femmes dans les fermes pour les même raisons. Ainsi disparurent tant et tant d'habitants de l'île. »²³⁴

Les chiffres semblent énormes. Grâce à sa position et à ses calculs, Las Casas parvient à faire ressortir l'ampleur du désastre et l'étendue de la capacité de destruction qu'incarne les conquistadores. Cependant, pour la majorité des explorateurs, ces données numériques n'importent guère, emportés par le flot incessant d'images de richesse qui dansent dans la tête des Espagnols.

²³⁴ Bartholomé de Las Casas, *Op. cit.* p 62.

« Il y eut dans l'île un officier du roi auquel on attribua trois cents Indiens. Au bout de trois mois, deux cent soixante dix étaient morts dans les mines ; il ne lui restait plus que trente, soit le dixième. Ensuite on lui en donna encore autant, et plus. Il les tua aussi. Plus on lui en donnait et plus il en tuait. »²³⁵

2. Une domination désordonnée

La présence Espagnole entraîne indubitablement de gigantesques bouleversements. Toute entreprise de conquête génère son lot de morts imprévus en grand nombre, d'instabilités politiques, de destructions massives... Cependant, les Indiens en plus de devoir gérer leurs propres traumatismes doivent désormais compter avec les effets d'une domination désordonnée des conquistadores sur le territoire. La voie de la reconstruction et de la conservation des sociétés et des cultures américaines est obstruée par l'instabilité de l'entreprise espagnole. Les transformations subies sont d'autant plus compliquées à intégrer. Les luttes intestines comme nous l'avons vu précédemment sont un exemple de ce phénomène, les Indiens peuvent être pris entre deux conflits personnels. Mais cela va également plus loin puisque comme n'hésite pas à le faire Hernan Cortes, des populations entières sont déplacées au bon vouloir de ce dernier : « *Voyant ce bel emplacement et les facilités qu'y trouveraient les navires, je déplaçai la ville de Medellin qui se trouvait à vingt lieues de là. (...). Je fis venir les habitants qui bâtirent leurs maisons.* »²³⁶. Rien de plus normal pour les acteurs de l'Amérique que de décider la mort, le partage, la déportation ou l'ignorance des populations rencontrées. Les groupes sont désarticulés et le système de fonctionnement de l'entreprise empêche toute reconstruction d'un tissu social et communautaire. L'établissement d'encomiendas qui passent de main en main au gré des affaires européennes et dans lesquelles les Indiens se retrouvent vendus, donnés et échangés, participe de ce phénomène. Les facteurs d'instabilités sont multiples et multipliés par le fondement désordonné de la conquête.

A travers leur soumission, les Indiens doivent accepter leur sort mais aussi, en tant que vassaux de Sa Majesté, partager les fardeaux et les difficultés rencontrées par leur couronne. Les populations locales doivent dispenser des bienfaits, satisfaire les besoins et les désirs, et partager les affres de la conquête. L'aspect désordonné et démesuré des conditions de l'entreprise frappe de plein fouet les indigènes donnant toute l'énergie

²³⁵ *Ibid.* p 67.

²³⁶ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 337.

nécessaire à la destruction et à la déstructuration des sociétés amérindiennes. Cependant l'origine même du problème est générée par l'exploitation irrationnelle des populations. Leur utilisation à outrance associée au peu de considération accordée dans la réalité à leur existence personnelle est au cœur du noyau. Le symbole et la démonstration du caractère inférieur de cette altérité nouvellement découverte. A nouveau, se dégage le caractère inégal de l'échange entre les deux peuples, la supériorité Espagnole sur son partenaire et la recherche du profit et de l'exploitation plutôt que celle du partage, de la coexistence équitable et de la connaissance de l'Autre.

C. L'abolition des valeurs et des repères

Cette partie aborde le thème des effets moins violents mais tout aussi destructeurs des sociétés indigènes. Les bouleversements ne sont pas seulement issus d'épisodes sanguinaires mais découlent aussi de l'imposition mentale de nouvelles valeurs, de conceptions inédites et de repères inconnus. Ce phénomène comporte plusieurs phases. Il est nécessaire tout d'abord d'altérer les pensées et les pratiques traditionnelles, créer une rupture, semer le doute, effacer les mémoires. Viens ensuite l'implantation des doctrines souhaitées. L'évangélisation prend là tout son essor. Enfin la cohabitation et la manifestation physique des conquistadores transformant l'environnement habituel et si bien connu des Indiens exacerbe la crise communautaire et la perte des valeurs et des repères identitaires.

1. Le bouleversement de l'ordre des choses et l'effacement des mémoires

La présence et l'action des conquistadores créent fatalement des transformations. Certaines souhaitées par ces derniers, d'autres subies. Dans la liste des bouleversements volontaires opérés par les Espagnols, le changement de l'ordre établi se manifeste de nombreuses façons. L'expression de la volonté de domination des explorateurs apparaît concrètement sur le terrain. Désormais pour les Indiens, ce qui a toujours été n'est plus. D'autant plus que le nombre des disparus et le temps qui passe altère la mémoire au risque de la faire tomber dans l'oubli. A travers les raids de destruction des idoles et l'interdiction des rites ancestraux indigènes c'est toute une culture, un passé, une identité qui s'effrite. Les ambitions et le comportement des conquistadores poussent cette nouvelle altérité à

s'effacer peu à peu pour être remplacée par les valeurs et les conditions espagnoles. C'est bien ici la manifestation du refus de l'Autre qui s'exprime.

« Nous montâmes et nous précipitâmes les idoles qui roulèrent en morceaux. C'étaient des sortes de dragons épouvantables, grands comme des veaux, et d'autres figures représentant des demi-corps d'hommes et des chiens de hautes statures, le tout de fort mauvais aspect. Les caciques et les papes qui étaient présents, les voyant ainsi mis en pièces se prirent à pleurer et à se voiler la face, leur demandant pardon en langue totonaque et leur faisant observer qu'ils n'étaient pas coupables, puisqu'ils n'avaient plus de pouvoir, et que le sacrilège venait de ces *teules* contre lesquels ils n'osaient s'armer, de crainte d'être livrés ensuite sans défense aux Mexicains. »²³⁷

A partir de 1525 les missionnaires franciscains lancent des raids dans la vallée de Mexico. Les jeunes Indiens formés par les religieux sont le fer de lance d'équipées dévastatrices qui partout sèment la surprise et l'effroi. Chaque dimanche ils sortent de Mexico pour abattre les temples du démon et répandre la bonne parole dans les bourgades riveraines. Les idoles sont détruites, les édifices incendiés et les anciens prêtres pourchassés. Les missionnaires prêchent et expliquent aux populations leur ignorance, leur bêtise et leur erreur. Il est désormais interdit de célébrer le diable. Tous doivent se plier à entrer dans la maison de Dieu. Plus question désormais pour les indigènes de s'extasier sur les codex des dieux, de connaître les ivresses rituelles, le goût des champignons ou la chair des sacrifiés. Suivant l'exemple de Cortès, les religieux franciscains firent une obligation aux seigneurs chrétiens de démolir les temples des démons et d'abolir les rites et les cérémonies. La propagande et l'embrigadement sont pratiques courantes. La fin justifie les moyens et l'embrigadement massif à commencer par les plus jeunes se révéla efficace dans un univers où les missionnaires n'étaient qu'une poignée face à des millions d'hommes hostiles ou indifférents. L'exemple des enfants ôtés à leurs parents, élevés dans des monastères puis retournés contre leurs propres familles comme espions et troupes de choc découlera de cette déstructuration et des l'oubli de la mémoire.

Il est intéressant ici d'évoquer un certain parallèle européen important établis par Bernand Carmen et Gruzinski Serge, celui des vagues d'iconoclasme qui dans les mêmes années lancèrent les foules réformées contre les idoles papistes. « *En Europe les images à*

²³⁷ Bernal Diaz del Castillo, *Op. cit.* p 214.

détruire étaient celles des catholiques mais pour les iconoclastes protestants, ces effigies étaient aussi diaboliques que les idoles indiennes aux yeux des envahisseurs espagnols »²³⁸. Le culte des images, leur usage comme leurs dangers constituèrent une préoccupation commune aux sociétés américaine et européennes du XVI^{ème} siècle et les campagnes de destruction d'idoles mexicaines en furent l'une des manifestations les plus spectaculaires.

Le sort collectif des Indiens est sordide. Mais il est être doublé d'un destin personnel néfaste. Les personnages importants, les caciques de villages, les prêtres formaient une hiérarchie codifiée très protocolaire symbole de stabilité et de repères. Désormais aucun individu n'est intouchable. Le grand Moctezuma lui-même, empereur divin de l'empire du Mexique, est destitué, kidnappé et tué par ces aventuriers venus de l'Atlantique.

« Je m'y trouvai au moment où on apporta à manger au cacique ; mais ce n'était plus un prince puissant comme il l'était avant que les Espagnols entrassent dans le pays : il était alors vaincu et soumis. Il y avait entre ces deux époques toute la différence de l'homme libre à l'esclave, d'un grand prince à son moindre vassal, ou du blanc au noir, et il était facile de le voir. »²³⁹

Oviedo porte ici un regard plein de compassion envers cette destitution et cette descente vers la soumission totale. Tous les acteurs de l'Amérique ne ressentent pas cette page de l'histoire de l'Espagne de la même façon. Au moment même où la conquête se déroule, des voix s'élèvent pour dénoncer les abus. Cependant, il importe ici de constater la réalité de l'entreprise. Tout comme la thèse officielle est le développement des relations amicales, les différentes idéologies qui s'opposent à la destruction des sociétés indigènes restent bien souvent théoriques et mises en sourdines.

²³⁸ Carmen Bernand, Serge Gruzinski, *Op. cit.* p 350.

²³⁹ Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. cit.* p 242.

2. Volonté divine contre valeur païennes : implantation des dogmes portés par le christianisme

C'est aussi le début de la démystification du monde, de son désenchantement. Pour les indiens, les choses, les objets, la nature est animé. Mais les Espagnols ne peuvent concevoir une autre vision que celle de la volonté divine qui sera alors répandue et les croyances païennes fortement réprimées. Les Indiens connaissent la stupéfaction, convaincus que leurs dieux se vengeraient des intrus. Mais le silence des divinités sanctionne la victoire et la supériorité des envahisseurs. En outre, partout où ils passent les Espagnols s'emploient à persuader les indiens d'abandonner le culte des idoles et les sacrifices : qu'il s'agisse de l'auto sacrifice qui martyrise la langue, les oreilles, le sexe ou les membres et plus encore, du sacrifice humain. Le doute se sème dans les esprits. Les épreuves et les défaites marquent la pensée indigène. Pourtant, les conquérants se heurtent généralement à une fin de non recevoir. Mais il semble que les indigènes aient perçus ce que le christianisme impliquait de remise en cause de l'ordre des choses et du monde, de déstabilisation sociale et politique par l'introduction de nouvelles puissances divines, Dieu, la Vierge, les Saints. « *Si le désenchantement qu'il introduisit est insupportable ; c'est que le discours chrétien passe. Les dieux indiens ne seraient que des morceaux de bois inertes et morts, détruits sous leurs yeux* »²⁴⁰. Même à demi saisi par les indigènes, le constat est insoutenable. La bonne fortune est bien souvent du côté des conquistadores dans cette aventure et surtout les Espagnols savent retourner la situation à leur avantage, manipuler les foules, répandre les dissensions, établir la peur...

« Quand Fr. Francisco de Bobadilla vint au Nicaragua, tout le pays était ruiné par le manque d'eau ; car il n'avait pas plu depuis longtemps. Dès qu'il arriva, Dieu permit qu'il plut pendant cinq jours, ce que les Indiens, par de saintes paroles qu'ils devaient en rendre grâce à Dieu et la gracieuse Vierge Marie ; et que s'ils voulaient devenir chrétiens, il pleuvrait en temps convenable, que la saison serait toujours bonne, et qu'outre cela, ils sauveraient leur âme en embrassant notre sainte religion catholique et il prononça un long sermon à ce sujet »²⁴¹.

« On les pria de considérer que leurs idoles les trompaient, qu'elles sont pleines de méchanceté et ne disent que des mensonges, la preuve en étant que, cinq jours auparavant, elles leur avaient

²⁴⁰ Carmen Bernand, Serge Gruzinski, *Op.cit.* p308.

²⁴¹ Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. cit.* I p 122.

promis la victoire lorsqu'on leur fit le sacrifice de sept personnes ; que, du reste, tout ce que ces idoles disent aux papes et à eux tous est plein de malice. »²⁴²

Le désenchantement des choses, la démystification des êtres ne débouchent jamais sur une quelconque vérité objective, mais sur des catégories chères à la pensée occidentale que sont l'humain, le profane et la matière périssable. Petit à petit ses données se transfèrent aux sociétés indigènes bouleversant leurs préceptes. Les nombreux dogmes, pratiques et interdictions appliquées provoquent des dissensions de fonctionnement, des interprétations trompeuses. Une société qui connaît autant de changement se retrouve face à la réadaptation difficile de son peuple. Le mariage chrétien par exemple va créer de fortes tensions dans les communautés. Les rôles familiaux traditionnels sont bafoués et la transition brutale de la polygamie à la monogamie déclenche des catastrophes : les épouses secondaires deviennent des concubines méprisés et jetées à la rue avec leurs enfants déshérités et sans avenir. Dans ces cas de figure l'évangélisation amplifie la destruction et la déstructuration du tissu social que les conquistadores et les ravages des épidémies ont déjà considérablement endommagé.

3. Un Ailleurs européanisé de jour en jour

Dès les premiers instants de la découverte de ce nouvel Ailleurs, le projet de s'implanter durablement sur ces terres tropicales surgit. Dès 1493, Colomb se décide à envoyer des artisans et des laboureurs dans ces contrées inconnues, en pourvoyant cette communauté du ravitaillement nécessaire, d'armes, d'animaux et de graines. Une véritable armada forte de dix-sept bâtiments prit la mer. Par la suite, les conquistadores ont l'habitude de lâcher des bêtes sur les rivages afin qu'elles se reproduisent en liberté. Ainsi les européens sont assurés de retrouver une source précieuse d'approvisionnement. En quelques décennies, dans l'élan d'une conquête progressive des territoires, les troupeaux européens finissent par occuper des territoires immenses allant du Wyoming jusqu'en Patagonie. A chaque expédition, sur chaque passage, les conquistadores laissent leurs marques et leurs empreintes. Cette manifestation peut être de grande ampleur ou beaucoup plus discrète mais les suites de ces introductions voient leur évolution augmenter de façon exponentielle. Les porcs ramener d'Espagne ravagent les cultures, les troupeaux de

²⁴² Bernal Diaz del Castillo, *op. cit.* p 313.

chevaux sèment la terreur, les cultures agricoles sont remplacées. Même avant le succès des opérations des civilisations, dès les premiers contacts avec le sol américain, les conquistadores agissent en terrain conquis. Pour eux la découverte légitime la conquête, leur présence justifie ces changements.

« Il y a de la place ici pour faire des plantations, de quoi donner un million de quintaux de sucre par an, autant de coton très fin et pas moins de riz, si nous avions ici des agriculteurs de Valence. Quant au bétail, inutile de redire à quel point la terre est idoine et bonne pour lui. Nous avons déjà plus de cent porcs ; nous avons assez de chèvres et de brebis pour la reproduction, et aussi de toutes les autres espèces »²⁴³.

De manière plus discrète, c'est aussi l'évangélisation qui laisse des traces dans l'espace et dans le paysage. Des édifices sont élevés, des temples indigènes sont détruits. Et surtout une habitude très présente chez les conquistadores marque les villages et les hauts points de vue de l'horizon : les croix et les images chrétiennes. La parole se dispense chaque jour, mais l'enseignement n'est pas seulement théorique et abstrait, il s'inclut peu à peu au cœur des campagnes, dans les cités et les ports.

L'abolition des valeurs et des repères est une opération de grande ampleur. Elle recouvre de nombreux domaines et est exécutée très rapidement. En effet, il est important de constater que les bouleversements et les conséquences dus à l'arrivée des Espagnols se manifestent dans un temps record. Pour les Indiens le choc est d'autant plus dur que la vitesse et la rapidité à laquelle il se produit est élevée. Bouleversement de l'ordre du monde, des divinités, des traditions, des valeurs. Un territoire envahit, colonisé, métamorphosé. Les indigènes ne sont plus totalement chez eux, ils ne sont plus d'ailleurs totalement eux même. L'implantation des conquistadores ronge peu à peu les sociétés indiennes entraînant leur déstructuration et leur destruction. Les Européens peuvent alors implanter leurs propres conceptions, recréer une société européenne dans cet Ailleurs bien lointain mais source de gloire et de richesses.

²⁴³ Christophe Colomb, *Op. cit.* p 26.

Les Européens détruisent la société indienne pour y implanter la leur. Rien ne peut être fait sans une rupture entre l'avant et l'après. De nouveaux préceptes ne peuvent s'établir efficacement et le plus largement possible sans avoir pour public des masses en proie aux doutes, aux tourments et en tout point déboussolées. Chaque aspect de la conquête et de la découverte, les hommes, le terrain, les idées, le fonctionnement, la politique... témoignent de cette destruction ou de cette déstructuration avant d'être employés à d'autres desseins dans un avantage certain pour les Espagnols. En réalité, le sort des populations locales n'est seulement que le résultat des dommages collatéraux de l'entreprise de conquête et de domination. Tout changement entraîne des sacrifices, ce sera aux Indiens de payer ce tribut. Les conditions de la soumission et donc du droit à l'existence sont claires et intransigeantes. Le nombre croissant d'individus mort de faim ou de fatigue, terrassés par les mauvais traitements, vendus et quotidiennement exploités ne choque par les conquistadores car dans leurs relations avec cette nouvelle altérité, il est justifié que ce soit leur rôle. C'est d'ailleurs ce que nous allons observer de plus près, en nous attachant à étudier la légitimité des comportements.

Chapitre 11 – Un comportement légitime ?

La légitimité d'une action ou d'un choix peut s'obtenir par plusieurs voies. Elle peut être fondée sur la raison, la justice, l'équité. Elle possède les qualités requises par le droit et la loi. Elle porte des considérations morales. Enfin elle peut aussi être issue de la force. Tous ces éléments réunis forment une légitimité acquise et profonde. Le nombre de paramètres absents la fragilise et l'effrite. A partir de ce moment il est possible de la contrer, de la dénoncer, d'opposer des arguments à sa présence. En Amérique, ce n'est pas tant le nombre d'aspects présents qui importent, mais surtout qu'ils ne sont considérés, décidés et imposés que par un seul camp, celui des conquistadores. Pourtant les conséquences néfastes de l'entreprise sur les populations locales apparaissent au grand jour. Les massacres et les exactions racontées et dévoilées. Du côté du miroir espagnol, n'y a-t-il eu aucune prise de conscience ? Aucune remise en question ? Par quels schémas mentaux les explorateurs ont-ils échappés à la culpabilité, à l'empathie ?

A. La notion de guerres justes

Les Espagnols abordent les côtes et les îles américaines, déploient leur influence, entament des combats et plient des populations entières à leur volonté, imposant leurs conditions et leurs bouleversements. Comme nous l'avons vu, les conséquences de ce débarquement sont nombreuses et variées. Cependant, il s'avère nécessaire de se pencher sur les moteurs de l'entreprise du point de vue de sa légitimité. En effet, pour beaucoup de conquistadores leurs actes ne relèvent pas de la barbarie ou de la domination univoque mais bien d'un partenariat, d'un échange de bienfait. Leurs actions ne sont pas ressenties comme néfastes mais bien comme un apport. Ce phénomène s'explique par plusieurs notions : celle de l'existence de guerres justes que se doit de mener tout hidalgo digne de ce nom et l'obligation d'intervenir pour le service de Dieu et de la couronne. Que ce soit explicite ou implicite, poussé par des avantages personnels ou non, les explorateurs de l'Amérique exécutent selon leur point de vue une mission délicate et de la plus haute importance : le salut des indigènes en leur ouvrant les yeux sur leurs pêchés et leurs atrocités.

1. La protection des innocents contre la tyrannie des chefs et des lois indigènes

Dès les débuts de l'entreprise, la notion de guerres justes²⁴⁴ se répand. Au nom de la protection de ces Indiens doux et pacifiques laissés dans l'ignorance de Dieu il est nécessaire de briser la malédiction qui les entoure, de leur ouvrir les yeux sur leurs erreurs et de punir les chefs responsables. Les conquistadores s'opposent selon leurs propres valeurs à la tyrannie des lois et des coutumes indigènes. Leur noble tâche est de contrer la perte des Indiens dans leurs rites maléfiques tout en leur apportant la lumière du Christ. Pour les explorateurs leurs comportements ne relèvent pas d'actes de barbarie bien au contraire puisqu'ils apportent le salut à des populations entières et délivrent les indigènes du joug des chefs et des tributs. La mort d'un grand nombre de païens est largement justifiée par le salut d'un seul membre converti. La guerre et ses maux trouvent ici une justification morale. Même si la guerre peut représenter pertes, malheurs et désastres, recourir aux combats pour éviter un mal plus grand est accepté. Sans la connaissance de Dieu, tous iront en enfer. Effectuer un massacre et ne laisser qu'un seul survivant qui sera ensuite converti est dans ce système une réussite des opérations. La valeur de la vie ne se considère pas en temps que telle, mais entourée de prérogatives notamment celle d'appartenir à la chrétienté. Toutefois, toutes les formes de dialogue doivent être utilisées au préalable et la guerre ne peut être déclenchée que comme ultime recours. Hernan Cortes représente régulièrement cette façon de penser en montrant toujours une volonté de dialogue et de possible réconciliation. La destruction finale n'est pas le but de l'entreprise. Il s'agit bien de s'emparer des richesses et de dominer les hommes mais pas d'arriver à leur anéantissement. La voie de la parole est bien souvent privilégiée même si de nombreux exemples punitifs sont montrés en spectacle afin de marquer les consciences.

Les premières interrogations d'ampleur sur cette doctrine datent de l'antiquité et reviennent à Cicéron. Son interrogation est reprise par des auteurs catholiques comme Saint Augustin ou Thomas d'Aquin et exige trois conditions :

- *Auctoritas principis* : la guerre ne peut relever que de la puissance publique sinon elle est un crime . Elle s'oppose à la décision individuelle appelée *persona privata*;

²⁴⁴ Monique Canto-Speber, *L'idée de guerre juste*, Paris, Presses universitaires de France, 2010.

- *Causa justa* : la cause juste, c'est-à-dire l'idéal bienfaiteur pour lequel la lutte est donnée.

- *Intentio recta* : l'intention ne doit pas être entachée de causes cachées mais uniquement dans le but de faire triompher le bien commun.

En réalité la notion de guerre juste découle du fait que les explorateurs sont obligatoirement ou presque, certains du bien fondé de leurs actions et de leurs modes de vie. C'est la volonté de voir l'autre vivre et reconnaître ce fait qui les anime. La volonté de christianisation par exemple découle de ce phénomène. C'est l'apposition de ses propres valeurs aux Autres. Ainsi les Indiens sont reconnus comme des hommes dignes et capables d'entrer dans les schémas mentaux des conquistadores, en même temps leur altérité et leur pensée propre leur est retirée. A travers l'idée de guerres justes c'est la justification de l'obligation de changement des populations des locales qui se met en lumière. L'acceptation des Indiens ne se fait que s'ils décident de ne plus être eux même et se transforment en représentant de la société européenne. Seule l'identité et la culture outre Atlantique est reconnue.

2. Une mission nationale et divine : l'obligation d'intervenir

Les Indiens ne sont désormais plus vraiment maîtres de leur destin. Pourtant les conquistadores ne le sont pas non plus. Leur appartenance à l'Europe, à la chrétienté, à leur couronne, à leur terroir et à leur clans leur assènent de nombreuses responsabilités qu'ils ne peuvent fuir même si éloignés de leur origine. Dans les moments difficiles Hernan Cortes et Christophe Colomb, face à leurs hommes fatigués et blessés, leur rappellent ces conditions. Ils ne peuvent abandonner l'entreprise, ils ont une obligation d'intervenir. Chaque aventure et chaque combat relève d'une mission divine et de son service obligatoire aux souverains. Les conquistadores défendent leur identité, leurs valeurs et leur mode de vie, cependant l'imposition de ces paramètres à cet Autre nouvellement découvert ne découle pas seulement d'une ambition personnelle. Elle s'inscrit à l'intérieur même du système européen puisque l'évangélisation des peuples découverts ne peut être remise en question : « *non contents de faire ce que comme chrétiens nous étions obligés de faire,*

*c'est-à-dire de combattre les ennemis de notre foi »²⁴⁵ HC p88. Les doctrines espagnoles en elle-même forment un cercle vicieux qui ne peut se terminer que par une complète adhésion de tous les peuples à son fonctionnement. Aucune défaillance ne peut survivre sans représenter la faute de leurs représentants. L'évangélisation est un devoir tout comme l'apport de tous les bienfaits possibles à la couronne et à son royaume. Faillir à ce devoir c'est se rendre coupable d'un délit impardonnable à Dieu et à son roi. C'est la condition de la vassalité de tout un chacun des Espagnols présents qui apparaît ici. L'expression du même statut que celui apporté aux Indiens mais intégré et défendu.: « *Je m'efforçais de ranimer leur courage, leur rappelant qu'ils étaient les sujets de Votre Altesse, que jamais Espagnols n'auraient failli à ce point, et que nous étions en voie de gagner à Votre Majesté les plus grands royaumes et seigneuries qu'il y eût dans le monde* ». Cependant les conquistadores eux même ne peuvent se défaire de leurs obligations, puisque leur vassalité dans leur cas est valorisée et assimilée séculièrement, provoquant un lien inextricable entre leur condition et leur identité. Les indigènes n'en sont bien sur pas là et ne bénéficient donc pas d'un statut à part entière.*

3. La légitimité de la conquête

L'idée de justice et d'équité apparaît très souvent dans les pensées et les propos des personnages étudiés. Il semble tout à fait normal pour les conquistadores d'imposer leur autorité. Ils représentent la justice, luttant contre le mal et assurant la victoire du bien. L'imposition de châtements est légitime, la vassalité équitable. Ils détiennent le bonheur, le statut et le salut des hommes entre leurs mains. Les explorateurs agissent selon eux pour le bien de tous et tentent d'imposer cette notion dans les esprits indigènes. Les consciences sont manipulées afin de culpabiliser et de remettre en question les populations locales. C'est une nouvelle idéologie de la justice qui est mise en place, toujours argumentée par des réflexions rationnelles et des relations de cause à effet efficace. Le ressentis d'équité et de juste raison des choses apparaît régulièrement dans les relations de Cortes ou Colomb. Ces capitaines se représentent tels des élus investis de missions de la plus haute importance. Leur rôle leur tient à cœur, ils ont l'impression d'agir en toute légitimité dispensant justice et bienfaits.

²⁴⁵ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 88.

« Si dans trois jours leurs seigneurs ne paraissaient pas devant moi pour jurer obéissance à Votre Altesse et se déclarer ses vassaux, je marcherais contre eux, je les détruirais et je procéderaï comme il est de coutume envers toute personne rebelle qui refuse de se soumettre à l'autorité de Votre Altesse. Ceux qui se déclareraient ses vassaux seraient comblés de faveurs, tandis que les autres seraient traités de rebelles et, comme tels, châtiés en toute justice. »²⁴⁶

« Je profitai de cette revue pour adresser à mes hommes des paroles d'encouragement ; je leur rappelai que nous avons colonisé cette contrée pour servir les intérêts de Votre Majesté Sacrée ; qu'ils savaient aussi bien que moi que les Indiens, après s'être déclarés sujets de Votre Majesté, s'étaient pendant quelques temps comportés comme tels, recevant de nous et nous rendant tour à tour maints services ; mais qu'ils n'ignoraient pas comment, sans aucun motif, les naturels de Culua, les habitants de Tenochtitlan ainsi que les habitants des provinces leurs vassales non seulement s'étaient révoltés contre Votre Majesté, mais nous avaient tué beaucoup de monde, tant Espagnols que de nos alliés indiens, et nous avaient chassés de leur ville ; qu'ils n'oubliassent donc point les fatigues et les dangers que nous avons bravés, et comprissent combien il convenait au service de Dieu et de Votre Majesté Catholique de reprendre ce que nous avons perdu puisque nous avons pour cela les meilleurs motifs et les meilleures raisons. N'avions nous pas à combattre contre des nations barbares pour la propagation de notre sainte foi, pour le service de Votre Majesté, pour la sécurité de nos existences ? D'autre part, n'avions-nous point pour nous aider des milliers d'amis fidèles ».²⁴⁷

Les épisodes américains ne sont pas seulement des concours de circonstances menant à des épisodes sanglants de conquête. Toute une idéologie se développe au fur et à mesure de la présence des Espagnols sur les îles et la Terre Ferme. Les explorateurs ne sont pas des monstres sans foi ni lois mais obéissent à des règles et des doctrines précises. Selon leur point de vue tout est explicable et justifiable. C'est seulement l'absence de considération du point de vue de l'Autre qui induit le caractère violent de la conquête et de ces bouleversements. Les conquistadores obéissent à leurs idéaux, à leur hiérarchie, à tout un fonctionnement assimilé depuis leur naissance et transmis de génération en génération qui favorise l'implantation et le développement de leurs propres croyances. La christianisation en est le reflet, elle s'inscrit dans une volonté de propagation toujours plus forte et les souverains attendent par l'intermédiaire de leurs sujets toujours plus de richesses, de gloire et d'éclats. C'est la conséquence de l'état de vassalité qui est mis en lumière.

²⁴⁶ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 94.

²⁴⁷ *Ibid.* p 189.

B. Les conquistadores, détenteurs de la vérité absolue

La vérité est le reflet de l'adéquation entre la réalité et l'homme qui la pense. Par le terme de vérité absolue c'est l'expression d'une seule existence possible et viable qui est désignée. C'est-à-dire l'imposition des bouleversements des conquistadores à la société indigène en tant que vérité absolue et unique voie possible à suivre. Cet aspect rejoint la notion de conquête légitime mais s'attache surtout à montrer les mécanismes qui provoquent cette vision : l'égoïsme, l'assimilation et l'absence d'empathie, le tout permettant aux Espagnols de parvenir à la réussite de leurs projets.

1. Egocentrisme, assimilation : l'identification de ses propres valeurs avec les valeurs en générale

Comme nous l'avons souligné, par bien des ambiguïtés et selon les situations, les indigènes peuvent être considérés comme des êtres humains à part entière avec les mêmes droits, égaux aux européens. Ce phénomène apparaît contradictoire et nécessite des explications que nous livre Tzvetan Todorov. Selon lui, deux composantes visibles en Amérique se distinguent dans l'observation des relations du colonisateur au colonisé et dans le cas de l'Amérique, des conquistadores aux indigènes. Ces attitudes se retrouveront au siècle suivant mais se manifestent dès les premiers pas de l'aventure avec Christophe Colomb. *« Il pense les Indiens comme des êtres humains à part entière, ayant les mêmes droits que lui, mais alors il les voit non seulement égaux mais aussi identiques, et ce comportement aboutit à l'assimilationnisme, à la projection de ses propres valeurs sur les autres. Il part de la différence, mais celle-ci est immédiatement traduite en termes de supériorité et d'infériorité. On refuse l'existence d'une substance humaine réellement autre, qui puisse ne pas être un simple état imparfait de soi. Ces deux figures élémentaires de l'expérience de l'altérité reposent toutes deux sur l'égoïsme, sur l'identification de ses valeurs propres avec les valeurs en général, de son je avec l'univers, sur la conviction que le monde est un »*²⁴⁸.

« Notre chef, à cheval, avec dona Marina à ses côtés, demanda alors aux caciques et aux papes comment il faisait qu'ils eussent voulu nous massacrer la nuit dernière sans que nous leur eussions causé aucun mal ; que, pour nous attirer ces trahisons, nous n'avions pas fait autre chose que ce qui était notre coutume dans tous les endroits où nous passions : leur

²⁴⁸ Tzvetan Todorov, *Op. cit.* p

recommander de ne plus être de méchantes gens, de ne plus sacrifier des hommes, de ne pas adorer leurs idoles, de ne point manger la chair de leurs semblables, de ne pas avoir de vices honteux et de suivre les pratiques d'une bonne vie. Nous leur avons prêché les vérités relatives à notre sainte foi, sans les opprimer en quoi que ce fût. »²⁴⁹

Dans le cas d'un mécanisme assimilationniste, l'on projette ses propres valeurs sur l'autre considéré comme identique. Et puisque ces hommes sont comme eux, les défenseurs de cette vision éprouvent un désir de les voir adopter les mêmes coutumes et les mêmes modes de vie que lui puisqu'ils sont égaux. Les explorateurs vont tenter d'imposer à autrui ce que l'on considère comme bien pour soi sans tenir compte (volontairement ou non) de son point de vue. D'abord pourquoi il ne s'agirait pas du même point de vue puisqu'il y a égalité, identification des individus. Il n'y a jamais de justification à ce désir de faire adopter les coutumes espagnoles par les Indiens, c'est une chose qui va de soi. Cette envie est la plus manifeste à travers l'évangélisation et le désir de christianiser les masses. Propager la religion présuppose que l'on considère les Indiens comme ses égaux devant Dieu. Or c'est sans la moindre hésitation que les conquistadores parlent de la nécessité de les soumettre et de les dominer sans relever le paradoxe de leur pensée. De plus, les difficultés de la communication creusent l'écart. Face à aucune base commune sur laquelle s'appuyer, ni écritures, ni textes ni légendes en commun il est complexe de parvenir à se rapprocher, à comprendre l'autre. De plus les conquistadors et surtout Christophe Colomb en particulier ne semblent même pas saisir ces différences. Il y a projection de SA façon de communiquer sur l'autre. L'idée d'un système complètement différent n'est pas présente. Il ne s'agit pas seulement de comprendre les mots et les signes de la communication, il faut les inscrire dans un système différent de codes que les explorateurs ne soupçonnent même pas d'exister. Par exemple, la générosité des indiens est prise pour de la bêtise. Encore une fois l'Européen transpose ses valeurs, son système et n'envisage pas une autre possibilité dans les échanges. Il en est de même pour les traditions indigènes. C'est une société à sacrifice qui s'oppose à une société à massacre. L'une n'étant pas imaginable pour les Européens tandis que la seconde s'impose comme un véritable mode de vie dans les nouveaux territoires découverts sans que ne se pose de problème de conscience. Là encore les notions de supériorité et d'incompréhension des différents codes sont sous jacents. Et peu à peu, par des glissements progressifs, les comportements et les ambitions

²⁴⁹ Bernal Diaz del Castillo, *Op. cit.* p 309.

transformera l'assimilation qui impliquait une égalité de principe, à l'idéologie esclavagiste, et donc à l'affirmation de l'infériorité des Indiens et le refus de leur altérité.

2. L'absence d'empathie, comprendre pour mieux prendre

Tous ces paramètres, assimilation, légitimité, justice, identification mènent à l'absence d'empathie de la part des acteurs de la conquête de l'Amérique. L'ampleur des massacres, l'imposition des choix, la destruction de la mémoire du passé démontrent ce phénomène. Les Indiens appartiennent au Royaume d'Espagne mais leur passé n'y figure pas. Il appartient à un autre temps désormais terminé. Ces individus doivent renoncer à leur identité, à leur passé, à leurs pratiques pour adopter ceux des conquistadores. Cette volonté d'imposer son mode de vie à autrui traduit une forte adhésion ce dernier. Cependant, jamais la volonté des Indiens de conserver leurs coutumes n'est rattaché à ce même attachement entre les peuples : la religion, les traditions, les hiérarchies.

« Ils ont exigé que les indiens adoptent notre foi sans prédication ni doctrine, qu'ils se soumettent à un roi qu'ils n'ont jamais vu ni entendu et dont les sujets et les envoyés sont des tyrans si cruels, si impitoyables et si horribles. Faute de quoi ils perdraient leurs biens et leurs terres, leur liberté, leurs femmes et leurs enfants, et leur vie »²⁵⁰.

« Le grand tyran fit appeler un grand nombre d'Indiens (...) ; il leur fit couper le nez, les lèvres et le menton, ne leur laissant plus de visage. Dans cet état lamentable, dans cette souffrance et cette amertume, perdant leur sang, les Indiens durent aller porter la nouvelle des belles actions et des miracles de ces prédicateurs de la sainte foi catholique, hommes baptisés. Que l'on juge dans quel état doivent se trouver ces Indiens, quel amour ils peuvent éprouver pour les chrétiens, et ce qu'ils peuvent penser du Dieu que les chrétiens tiennent pour bon et juste, de la loi et de la religion qu'ils professent et dont ils vantent la pureté »²⁵¹.

Les explorateurs ne se mettent en aucun cas à la place de celui qui perd ses repères. Ils font preuve d'une totale absence d'empathie même si certains personnages s'extraient de cette norme. Hernan Cortes en est un exemple. Il semble comprendre davantage les populations indigènes, leur fonctionnement, leur mode de vie. Pourtant, il semble que la compréhension ne contrebalance pas la destruction. C'est comme si elle accentuait encore l'abîme présent entre les deux civilisations. Comme si comprendre

²⁵⁰ Bartholomé de Las Casa, *Op. cit.* p 70.

²⁵¹ *Ibid.* p 130.

entraînait encore plus de destructions, comme si elle servait de catalyseur. Comprendre pour mieux prendre pour mieux détruire. L'empathie ressentie ne crée pas de peine, de remise en question mais permet au contraire d'infiltrer l'Autre. Elle s'assimile davantage à une stratégie guerrière de pénétration de l'adversaire. Se mettre à sa place pour le devancer, le piéger, le manipuler. Tout comme de nombreux comportements que nous avons observés, l'empathie sert aux ambitions des Espagnols et de la couronne.

Dans ce schéma les explorateurs ont le monopole de la vérité. Ils imposent leur réalité et donc désormais leurs règles. Il est important de constater la recherche et le développement d'arguments et d'idéologies qui légitiment la conquête. Les bienfaits des opérations sont évalués et prouvés. Une volonté de rationalisation, de justice parfaite, de vérité absolue transparait. Les Espagnols suivent des règles universellement acquises pour eux. Cette intégration profonde des préceptes européens se traduit également par une absence d'empathie vis-à-vis des populations sous la coupe européenne. L'attachement à leur histoire et à leur existence ne peut être reconnu puisqu'elle est ignorée et reniée. La seule réalité tangible est acceptable est celle des conquistadores.

C. Des adversaires européens : les défenseurs de la cause indienne

Toute opération, découverte ou tout changement ne peut remporter l'adhésion universelle de chacun en tout point. C'est également le cas de la conquête de l'Amérique. Des personnages hauts en couleurs et atypiques mais bien souvent très minoritaires ont apportés une vision particulière à cet épisode historique. Contemporains des événements et inclus dans la société espagnole ils portent pourtant un autre discours. Ce sont les défenseurs de la cause indienne. Des individus qui démontrent et qui clament la possibilité d'une entente entre deux mondes. Nous verrons ainsi le cas de Bartholomé de Las Casas qui dénonce les abus de l'entreprise mais aussi l'histoire rocambolesque de Gonzalo Guerrero, premier espagnol entièrement indianisé connu.

1. Des opposants : l'exemple de Bartholomé de Las Casas

Comme toute conquête celle de l'Amérique est marquée d'épisodes sanglants et de destructions. Cependant, dès les premières exactions il est à noter que des voix se sont élevées en Espagne pour dénoncer ces faits. Las Casas est le plus célèbre et le plus investi

défenseur de la cause indienne. Les opposants tels que lui sont minoritaires et ne parviennent bien souvent pas à imposer leurs opinions. Néanmoins, ils réussissent de temps à autre à les défendre, à se faire écouter par les plus hautes autorités. Parfois même un conseil est suivi. Nombreuses sont les polémiques internes sur la légitimité des opérations et qui ont secouées l'empire espagnol. Ces personnages, Las Casas en tête, tirent la sonnette d'alarme. Leurs écrits donnent des informations capitales. Le regard de Las Casas sur la découverte et la conquête par exemple est tout autre. Parfois beaucoup plus dur, de temps à autre compatissant. Le chercheur français Pierre Vilar, qui traite de l'histoire de l'Espagne écrit : « *La réflexion sur la conquête espagnole suggère au théologien Vitoria la notion de droit international. Plus proche des Indiens, le dominicain Bartholomé de Las Casas a des scrupules moins théoriques et plus humains. Ses rapports exaltés ont nourri la malveillance anti-espagnole. Mais il est beau pour une nation colonisatrice d'avoir eu un Las Casas, et à cette date*²⁵² ». En effet grâce à sa voix, la conquête peut être vue sous un autre angle. La primauté des valeurs espagnoles n'est pas prise pour acquise. Les excès et les abus apparaissent au grand jour. Les ambitions de supériorité, de pillage et de domination sont dénoncées. Voici quelques exemples de ces paroles :

« Ceux qui sont allés là bas et qui se disent chrétiens ont eu principalement deux manières habituelles d'extirper et de rayer de la face de la terre ces malheureuses nations. L'une en leur faisant des guerres injustes, cruelles, sanglantes et tyranniques. L'autre, après avoir tué tous ceux qui pourraient désirer la liberté, l'espérer ou y penser, ou vouloir sortir des tourments qu'ils subissaient, comme tous les seigneurs naturels et les hommes, en les opprimant dans la plus dure, la plus horrible et la plus brutale servitude à laquelle on a jamais soumis d'hommes ou bêtes. A ces deux formes de tyrannie infernale se réduisent, se résument et sont subordonnées toutes les autres, infiniment variées, de destruction de ces peuples »²⁵³.

« Et je sais de manière sûre et infaillible que les Indiens ont toujours livré aux chrétiens une guerre très juste, tandis que les chrétiens n'ont jamais livré une seule guerre juste contre les indiens. Leurs guerres ont été au contraire toutes diaboliques et extrêmement injustes, plus que celles d'aucun tyran au monde. J'affirme la même chose à propos de toutes les guerres qui ont été menées dans toutes les Indes ».²⁵⁴

²⁵² Pierre Vilar, Histoire de l'Espagne, PUF, Paris, 1976.

²⁵³ Bartholomé de Las Casas, *Op. cit.* p 52

²⁵⁴ *Ibid.* p. 62.

« Cela s'est produit aussi longtemps qu'on duré ce qu'ils appellent les conquêtes et qui sont des invasions violentes de tyrans cruels, condamnés non seulement par la loi de Dieu mais par toutes les lois humaines. Ces actions sont bien pires que celles accomplies par le Turc pour détruire l'Eglise chrétienne. »²⁵⁵

Cependant, même dans l'esprit de Las Casas l'idéologie colonialiste reste présente par certains aspects. L'importance de la rentabilité de l'entreprise apparaît essentielle à ce dernier. Cette prérogative ne disparaît jamais vraiment qu'il s'agisse des défenseurs des indiens ou de leurs adversaires. La présence de bénéfices apportés à la couronne ne peut être négociée. Le sort des indigènes ne peut obtenir que la seconde place dans le meilleur des cas. L'idéologie des défenseurs reste une idéologie colonialiste à la différence que dans ce cas le soldat devrait être remplacé par le pouvoir religieux mais la soumission à la couronne d'Espagne doit être maintenue pour permettre une expansion territoriale et religieuse. Les défenseurs des Indiens ne sont bien souvent pas hostiles à l'expansion espagnole. Mais ils préfèrent l'une forme à l'autre. Ils sont dans l'idéologie colonialiste contre l'idéologie esclavagiste. Tzvetan Todorov apporte des indications précises à ce sujet « *Il s'agit du rejet de l'esclavagisme dans ce sens du mot qui réduit l'autre au rang d'objet et qui se manifeste en particulier dans tous les comportements où les indiens sont traités comme moins que des hommes. Cette forme d'utilisation de l'homme n'est pas la plus rentable. Si au lieu de tenir l'autre pour un objet on le considérait comme un sujet capable de reproduire les objets que l'on possède, on allonge ainsi la chaîne d'un maillon et on multiplie à l'infini le nombre d'objet possédé. Deux soucis découlent de cette transformation : le maintien du sujet intermédiaire dans ce rôle de sujet-producteur d'objets afin d'empêcher qu'il ne devienne comme nous et la préoccupation du sujet qui sera d'autant plus productif qu'il sera mieux soigné* »²⁵⁶.

2. Le destin exceptionnel de Gonzalo Guerrero : la preuve d'une indianisation possible

Gonzalo Guerrero est au cœur d'une anecdote tout à fait atypique mais démonstratrice de la possibilité d'entrer en communication intime avec les Indiens. La preuve d'une compréhension et d'un rapprochement réalisable si désiré intensément. Sa vie est le témoignage vivant d'une indianisation possible qui va marquer les consciences en

²⁵⁵ *Ibid.* p 79.

²⁵⁶ Tzvetan Todorov, *Op. cit.* p

provoquant perplexité et consternation. L'origine de l'histoire n'est que la banalité du quotidien des aventuriers. En revanche, son destin et l'évolution de son existence est tout autre.

En 1511 il fait naufrage avec plusieurs compagnons sur la côte du Yucatan. Les difficultés de la survie, la rencontre avec des Indiens belliqueux déciment les survivants. Pourtant face à ce sort funeste, Gonzalo Guerrero parvient à s'intégrer dans une tribu indienne. Marié, père, respecté en tant que chef, il apparaît devant Hernan Cortes en 1519 tatoué, le visage peint et les oreilles percées. Il est alors le symbole d'un pont existant entre deux civilisations. La preuve concrète de la possibilité de l'être humain de comprendre son prochain. Il marque les esprits en refusant l'offre de Cortes, celle de réintégrer la vie européenne :

« Aguilar, mon frère, je suis marié, j'ai trois enfants, on m'a fait cacique et même capitaine pour les temps de guerre ; partez, vous, et que Dieu vous garde ! Quant à moi, j'ai des tatouages sur la figure et des trous aux oreilles ; que diraient de moi les Espagnols en me voyant ainsi fait ? Et regardez combien sont gentils mes trois petits enfants ; donnez moi, de grâce, pour eux, de ces verroteries vertes que vous portez ; je dirai que mes frères mes les envoient de mon pays. » (...). Gonzalo ne voulut pas s'en aller. Il paraît que ce Gonzalo Guerrero était matelot, natif de Palos.²⁵⁷

Dans l'esprit espagnol, Gonzalo Guerrero est alors assimilé à un renégat andalou passé à l'islam. Il est par exemple accusé d'avoir fait échouer la première expédition envoyée au Mexique en 1517 sous la direction de Hernandez de Cordoba. Toutefois, l'importance de cet exemple réside dans le saut culturel qu'il accomplit. Quand les Juifs deviennent chrétiens, que les musulmans demandent le baptême ou que les chrétiens embrassent l'islam, tout se joue entre sociétés voisines, connues, qui se haïssent mais coexistent de longue date.

Son destin est exceptionnel, il rappelle que l'indianisation a pu tenter des individus et qu'elle était praticable. Dans ce cas très particulier, c'est l'identité européenne qui a été remplacée, remodelée, pour appartenir à la culture indienne. C'est ici l'expression d'un choix de vie et non de l'imposition violente de nouvelles doctrines. En outre, Gonzalo Guerrero conserve tout son passé, sa société continue sa route tandis que lui a choisi la

²⁵⁷ Bernal Diaz del Castillo, *Op. cit.* p 119.

sienne. Encore une fois le comparatif n'est pas le même puisqu'en même temps que l'existence et la mémoire des individus qui est bouleversée, c'est toute les sociétés qui est touchée par les destructions et les déstructurations.

Cette histoire est marquée et contrebalancée par l'apparition d'un nouvel acteur de l'Amérique, Aguilar, également présent dans le naufrage de Gonzalo Guerrero. Il décide cependant dès la rencontre avec les Espagnols et Hernan Cortes de regagner sa société natale et réintègre les rangs de l'Europe. Durant son aventure indienne sa position n'était que peu enviable. Tout d'abord prisonnier son destin pouvait à tout moment basculer du côté du couteau sacrificiel. Il échappe de peu aux estomacs anthropophages de sa tribu mais devient esclave. Son expérience ne devient pas celle d'une indianisation mais fait naître des relations de soumis à dominé. Il reste ainsi accroché à sa foi à ses souvenirs, ses repères et cultive rancœur et nostalgie. Il ne parviendra pas à la compréhension de l'Autre, à l'adaptation totale dans un nouvel environnement et à l'introduction dans la société indienne même. Dès son retour auprès des Espagnol, il prend le rôle d'interprète et devient une pièce maîtresse dans les opérations d'Hernan Cortes. Acteur de la conquête, il sera au cœur des discussions et des stratégies. Son savoir acquis fournissant de précieuses informations.

Certains choisissent la voie de la collaboration, d'autres celle de l'indianisation. Le caractère hétérogène de la société espagnole apparaît ici. Il n'y a pas qu'un seul discours possible. Certaines opinions fortes et certains exemples hors du commun complètent la présentation officielle. Cette diversité est importante à souligner, elle traduit le dynamisme espagnol, ses traditions pluri religieuses, ses considérations morales et ses débats internes présents dans toute société qui connaît avec joie une certaine liberté de penser.

La question de la légitimité de la conquête des Antilles, des territoires Mexicains, Incas, Péruviens, Nicaraguayens et bien d'autres, se pose. Elle nous interpelle en tant qu'historien mais elle a aussi suscité l'interrogation de certains individus à l'instant même ou elle se produisait. Certains conquistadores ont vécu ce questionnement de l'intérieur, c'est le cas de Gonzalo Guerrero. D'autres se sont confronté à ce sujet relayant différents arguments concernant les apports, les bienfaits, le caractère positif de l'entreprise. Une sorte de balance rationnelle des évènements selon le mode de pensée européen, le seul accessible aux conquistadores. Des opposants qui ne peuvent légitimer ces abus et ces

exactions participent à un effort d'amélioration. Toutefois, pour la majorité des hommes présents sur le sol indien, la question de la légitimité n'est pas de leur ressort et ne perturbe leurs pensées. Femmes, butins, richesses constituent l'essentiel de leur questionnement. Culpabilité, remords, remise en question sont les ennemis des soldats conquérants et des ambitieux hidalgos embarqués outre Atlantique. L'empathie vis-à-vis des bouleversements opérés et des exactions effectuées n'est que très rare. Les hommes ne font que remplir leur devoir en tant que serviteur de Dieu et de Sa Majesté représentante divine sur terre.

Il ne s'avère pas important d'établir un bilan positif et négatif de l'aventure, cependant l'importance accordée au débat, aux opposants, aux abus dénoncés, la recherche de légitimité, l'élaboration d'arguments... tout ces aspects sont représentatifs de la vision des conquistadores mais aussi de la société espagnole sur la conquête.

Chapitre 12 – La projection de l'Européen en Amérique

La découverte de l'Amérique place les populations indiennes sous l'orbite espagnole. Cet événement marque la diffusion des modes de vie et de façons de penser de l'Europe. Des normes apparaissent. Un modèle se dessine et les Indiens doivent désormais convenir à cette attribution. C'est la création de nouveaux individus marquée par l'uniformisation des cultures et des êtres. Mais dans cette recherche et cette imposition identitaire, les Espagnols sont confrontés à leur reflet dans le miroir. Cette rencontre avec d'Autres est inextricablement liée à la connaissance de soi même, à ses attentes, ses défauts, ses trophées.

A. L'élaboration d'un modèle européen

Un modèle sert généralement de référence pour être reproduit. Cette définition s'applique parfaitement à ce qui transparait sur le terrain américain : la projection de l'Européen dans ce nouvel Ailleurs en cours de conquête. L'Autre découvert est rejeté, le désir d'uniformisation des sociétés s'amplifie, la volonté de transformer ces indiens en homme nouveau transparait. C'est l'élaboration d'un modèle européen à appliquer aux populations locales dans cette entreprise de découverte et de conquête.

1. L'occidentalisation de l'Amérique Latine, la diffusion des modes de vie et de penser de l'Europe.

Il est symbolique que la découverte de l'Amérique coïncide avec deux tournants cruciaux de l'Europe : la fin d'une société pluri religieuse dans la péninsule ibérique et la cassure de l'Europe chrétienne par les événements de 1519-1521. L'élimination de l'islam grenadin, l'expulsion des juifs, la normalisation des croyances en Espagne et la division de la chrétienté sont contemporains de l'aventure du Nouveau Monde. Ces événements, liés inextricablement dans leur histoire n'entrent cependant pas dans une relation de cause à effet. Toutefois, ils marquent à l'encre noire l'établissement et les prémices de la mise en place d'un monde moderne caractérisé par l'expansion de la domination occidentale, la cristallisation et l'imposition de ses valeurs et de ses cultures tout en déployant des velléités de normalisation. Les réformes protestantes et catholiques participent du même

effort, de manière parallèle en Europe, que développeront de manière parallèle les réformes protestantes et catholiques.

L'épisode américain marque donc le début de l'occidentalisation du monde. Les prémices présentes Amérique Latine commencent avec la diffusion des modes de vie et des façons de penser apparus en Europe qui s'étend peu à peu sur les terres américaines. La découverte de l'Amérique est une affaire espagnole et européenne. Elle opère le transfert sur le sol américain d'une accumulation d'expériences qui font des Antilles, puis du Mexique, du Pérou et du Nicaragua, d'extraordinaires laboratoires humains dans le but d'élaborer un modèle européen afin de l'implanter dans les populations locales. Dans cet environnement pourtant hostile et déroutant, cet Ailleurs inconnu où la mort peut surgir à chaque seconde, les personnages étudiés déploient leurs efforts pour construire une nouvelle société, désormais marquée du sceau occidental. Selon les protagonistes la cause indienne sera ignorée ou prise en compte. Cependant chaque Espagnol participe à l'introduction des valeurs et des modes de vie qu'il applique. Peu à peu se construit une réplique de la société européenne sur le dos des indigènes, une sorte de transfert d'un continent à l'autre. La volonté des Espagnols est de forger une nouvelle société identique à celle d'Europe. Le destin des Indiens est celui de devenir des hommes nouveaux.

2. La création d'hommes nouveaux et l'uniformisation des êtres

Cette phase initiale de l'occidentalisation se propose de faire du vaincu un Occidental ou dans le vocabulaire de l'époque un « homme nouveau ». Une occidentalisation qui par le biais du christianisme se prétend porteuse de valeurs et de modèles fondamentalement universels en même temps qu'elle met en jeu toutes les ressources humaines, marchandes, et matérielles de l'Europe du temps. Les conditions sont donc réunies pour que démarre l'uniformisation des êtres à l'échelle planétaire. Elle sera l'une des manifestations de la modernité. Oviedo met bien en relief les liens de causes à effet de ce volonté de normalisation, de comportement convenables inculqués aux sociétés indigènes. Le refus du changement, la défense de l'identité indienne même argumentée ne parvient à faire dévier les conquistadores de cette effort de création d'hommes nouveaux uniformisés à la sauce européenne.

Quand l'orgie fut terminée, je représentai au cacique, que puisqu'il était chrétien, et qu'il prétendait que la plus grande partie de ses chefs et de ses vassaux l'étaient aussi, il devait s'abstenir de pareilles orgies ; qu'un homme ivre et qui a perdu la raison devient semblable à une brute dégoûtante ; qu'il devait bien savoir que la raison est ce que l'homme possède de plus précieux, et que plus il en a, plus il se distingue parmi les autres, et mérite leur estime ; qu'au contraire plus un homme est stupide et ignorant, plus il est semblable à la bête. (...) Je sais, me dit-il, que les orgies ne valent rien ; mais c'était la coutume de mes ancêtres, et si je ne l'observais plus, je perdrais l'affection de mes vassaux, qui m'attribueraient cette conduite à l'avarice, et quitteraient mes domaines. Quant aux femmes, je me contenterais volontiers de n'en épouser qu'une, j'en aurais moins à contenter ; mais les unes me sont amenées par leurs parents, qui me supplient de les recevoir, et je prends les autres, parce qu'elles me plaisent, et pour avoir beaucoup d'enfants. Lorsque je déflore les vierges, c'est pour leur faire honneur ainsi qu'à leur famille, et les autres Indiens les épousent alors plus volontiers. Je répondis à tout cela en tachant de lui faire connaître son erreur, et en lui représentant qu'il commettait de grands péchés, et qu'il tenait une conduite plus digne d'un infidèle que d'un chrétien. Il m'accordait tout cela, et me disait que je lui donnais de bons conseils, et que peu à peu il se corrigerait ; mais son nom répondait à sa conduite, et sa conduite à son nom de Nambi, qui, comme je l'ai dit signifie chien.²⁵⁸

Par ailleurs, l'implantation de cet idéal est facilitée par les qualités de simplicité, d'innocence et de malléabilité des Indiens de la Nouvelle Espagne et des îles antillaises, les rendant réceptifs à la propagande et à la manipulation. Cette caractéristique permet aux explorateurs d'appliquer leur système et leurs règles. Cependant, cet aspect atteint une nouvelle échelle à partir du moment où l'Amérique devient une sorte de territoire d'essai, un laboratoire d'expérience. « *Le Nouveau Monde ne saurait donc être une simple reproduction du Vieux Monde. Il devient un espace autonome et privilégié qui scellera l'alliance de l'humanisme et du christianisme primitif, comme si l'Amérique offrait aux penseurs européens l'aboutissement rêvé de leurs réflexions les plus audacieuses* »²⁵⁹.

A travers l'élaboration de ce modèle européen, c'est la volonté des Espagnols de forger une nouvelle société identique à celle d'Europe qui transparait. Le destin des Indiens est celui de devenir des hommes nouveaux. Cette renaissance passe par l'apprentissage des techniques européennes, l'uniformisation des êtres, la christianisation, la destruction des anciens cultes... S'opère également une moralisation de la famille, condition intangible

²⁵⁸ Gonzalo fernandez de Oviedo, *Op. cit.* p 215.

²⁵⁹ Carmen Bernand, *Op. cit.* p

d'assimilation des peuples étrangers à la couronne Espagnole. L'occidentalisation des territoires commence. Les piliers fondateurs et les valeurs représentatives de l'Espagne et de l'Europe commencent à se propager, signe de la présence et de l'influence toujours plus forte des explorateurs. La religion, le commerce, les mœurs doivent désormais obéir aux canons de la couronne.

B. La rencontre avec l'Autre liée à la découverte de soi-même

La rencontre avec les Indiens marque la découverte d'une nouvelle altérité. Cet évènement marquant provoque des bouleversements chez les indigènes. Leur existence, leur civilisation est désormais connue de l'Europe. Cet acte est aussi significatif par le retour de balancier qu'il produit. Dans une sorte d'effet miroir la rencontre de l'Autre met en lumière les fautes, les désirs et les comportements des conquistadores d'un point de vue différent. En même temps que la transposition des modes de vie et d'agir de la société espagnole se produit peu à peu, les travers des conquistadores, les aberrations morales, les comportements déviants n'apparaissent que mieux dans cette distribution permanente de bonne parole chrétienne et occidentalement civilisée.

1. Le reflet du miroir : l'ambivalence entre le discours et les actes

Afin d'aboutir à la projection de l'Européen en Amérique, les comportements des conquistadores deviennent des exemples. Les populations locales doivent désormais se régler selon les modes de vie espagnols, il est donc normale que les agissements de ses représentants soient copiés, regardés, analysés. Ce phénomène fait loupe sur les abus des explorateurs, leurs excès, leurs contradictions, leur absence de morale et de bonne conduite. Dans les premiers temps de la découverte et notamment durant la période de Christophe Colomb, l'impression laissée par les occidentaux vis-à-vis des populations importe peu. Pourtant le navigateur n'hésite pas à tenter de limiter les abus afin de ne pas nourrir la rancune des possibles partenaires. Cependant cet état de fait est bien sur somme toute très théorique et contré par la volonté de laisser un sentiment de supériorité et de domination aux nouveaux individus rencontrés. Le proverbe « fais ce que je dis, pas ce que je fais » convient parfaitement à la situation. Les conquistadores doivent enseigner les préceptes du christianisme tout en montrant ostensiblement des comportements à

l'encontre de ces doctrines. Néanmoins, au fur et à mesure de l'avancée et dès le passage aux aventures terrestres du capitaine Hernan Cortes puis du Nicaragua avec Oviedo, la conscience de devoir représenter un modèle apparaît. Les réprimandes concernant les comportements déviants deviennent de plus en plus sévères et les actes de prévention se multiplient. Les discours concernant la nécessité d'européens bons et justes à montrer en exemples aux populations sont nombreux. Hernan Cortes dans ses relations n'hésite pas à revenir longuement et de façon appuyée sur les effets et les conséquences de l'ambivalence entre le discours et les actes et réclament l'envoi de gens d'église dont l'exemple pourra être suivi :

« Toutes les fois que j'écris à Votre Majesté, je lui rend compte de l'état de Indiens que nous cherchons à gagner à la foi catholique, et j'ai supplié Votre Majesté Impériale de nous envoyer à cet effet des religieux de bonnes mœurs et de bon exemple ; il en est venu peu jusqu'à présent, ou presque pas : c'est pourquoi je renouvelle ma demande à Votre Altesse et je la supplie de m'en envoyer en toute hâte, tant il importe au service de Notre Seigneur Dieu et au désir que doit éprouver Votre Majesté Catholique. (...) Cette manière serait la suivante : Votre Majesté nous enverrait un grand nombre de personnes religieuses et zélées pour la conversion des infidèles ; on leur construirait des maisons et des monastères dans les provinces que nous indiquerions et l'on prélèverait une dîme d'un dixième pour leurs demeures et leur entretien ; le surplus serait attribué aux églises et aux ornements des villages qu'habiteraient les Espagnols et aux desservants de ces églises. (...) Parce que des évêques et autres prélats continueraient ici pour nos péchés leur manière de vivre en dissipant les biens de l'église en pompes vaines, en satisfaction de leurs vices et en laissant des majorats à leurs enfants et à leurs parents. (..) Il y aurait un mal plus grand encore : les Indiens avaient, en leur temps, des personnes religieuses chargées de leurs rites et cérémonies, et ces religieux étaient si recueillis, si honnêtes, si chastes que la moindre faiblesse chez eux était punie de mort. Si donc ces Indiens voyaient les choses de l'église et le service de Dieu au pouvoir des chanoines et autres dignitaires, et qu'ils vissent ces ministres de Dieu se livrer à tous les vices et à toutes les profanations dans lesquelles ils se vautrent aujourd'hui, ce serait rabaisser notre foi, en faire un objet de moquerie, et le dommage serai si grand que toute prédication deviendrait inutile. »²⁶⁰

Mais le reflet du miroir a également d'autres effets comme celui de marque l'ambivalence du rejet de certains comportements indiens qui sont pourtant acceptés sur la péninsule. Certaines pratiques sont rejetées de part de le dégoût, la gêne ou la vulgarité qu'il dégage. Dans ce cas, ce n'est pas la différence qui provoque ce rejet, mais le partage

²⁶⁰ Hernan Cortes, *Op. cit.* p 344-345.

de ce sentiment de répulsion qu'il inspire. A travers le jugement et le regard sur les sociétés indiennes, le regard se porte également sur l'autre côté de la médaille, la société espagnole. Oviedo nous confirme cet aspect avec la vision des conquistadores au sujet des prostituées indigènes :

« J'ai déjà dit qu'il y a au Nicaragua des femmes qui vendent leur personne à quiconque veut les payer (...). D'autres femmes tiennent à cet effet des maisons publiques ; ce sont les mères ou plutôt les marâtres, qu'en Flandres on appelle *porra* et en Espagne, mère maquerelle ou tenancière de bordel (...). Puisqu'on tolère de pareils établissements parmi les nations chrétiennes, pour éviter de plus grands maux, je ne vois pas pourquoi l'on blâmerait ces Indiens d'en faire autant. »²⁶¹

2. L'identification de l'Autre comme idéal du moi

L'épisode américain est marqué comme nous l'avons vu par une assimilation pure et simple des Espagnols aux indigènes par de nombreux aspects. Cependant une autre forme d'identification s'opère en tant que représentation de l'altérité comme idéal du moi. Cet aspect est surtout visible au début de la présence européenne sur les côtes américaines. Les premiers pas de la découverte menée par Christophe Colomb sont marqués par une vision Indiens comme des sortes d'individus sans aucun vices, un modèle de futur chrétien, possédant encore d'avantage de vertus que l'homme européen. Les explorateurs projette la leur vision idéalisée de leur comportement et de leur société. En voulant transmettre leur valeur, c'est la doctrine et la pensée abstraite qu'ils inculquent. Les dérives, les interdits, les digressions sont omises. Le discours traduit le désir profond de pallier à certains de ces abus et de retrouver un certains équilibre. La recherche du Paradis Terrestre et le mythe du bon sauvage qui se propagent participent de ce même effet.

« Tous ces peuples universels et innombrables, de toutes sortes, Dieu les a créés extrêmement simples, sans méchanceté ni duplicité, très obéissants et très fidèles à leurs seigneurs naturels et aux chrétiens qu'ils servent : les plus humbles, les plus patients, les plus pacifiques et tranquilles qu'il soit au monde ; sans rancune et sans tapage, ni violents ni querelleurs, sans rancœur, sans haine, sans désir de vengeance. Ce sont aussi des gens très pauvres, qui

²⁶¹ Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Op. cit.* p 225.

possèdent fort peu et qui ne veulent pas posséder de biens temporels ; c'est pourquoi ils ne sont ni orgueilleux ni ambitieux, ni cupide. »²⁶²

Ce sont ici les vices des hommes et de la société ibérique qui sont pointés du doigt. Paradoxalement ce sont ces mêmes raisons qui sont à l'origine de la découverte : la recherche toujours plus effrénée des richesses et des moyens d'extension de la domination et de l'influence.

La rencontre avec l'autre a donc des effets sur les Espagnols. L'échange se fait dans les deux sens même s'il est grandement inégal. Les conquistadores imposent leurs valeurs et leurs comportements mais cela ne se fait pas sans désormais apercevoir leur reflet dans le miroir indien. Toute l'ambivalence du discours apparaît. Les fautes ne peuvent pas être cachées. Elles choquent et se détachent dans cet environnement qui s'europeanise peu à peu. Les exactions traumatisent parfois les populations apeurées. L'ampleur des dégâts met à jour la sauvagerie de cette civilisation européenne sensée être supérieure. Les idéaux occidentaux sont mis à mal dans la réalité pratique du terrain. C'est aussi le cas pour les préceptes évangélistes. Toute la difficulté de l'entreprise est de transmettre son identité, son fonctionnement, son influence et sa pensée à cette nouvelle altérité tout en contrôlant l'apport. Tout ne doit pas transparaître sinon le système s'écroule. Face à trop d'ambiguïtés, le discours ne peut convaincre, les mentalités indiennes ne peuvent être changées. La cohérence entre l'action et la morale demeure intangible même si elle est relayée bien souvent à la seconde place. Il n'en demeure pas moins que de nombreux épisodes guerriers sont dus à ces abus. Ces excès sont ressentis par certains individus qui participent alors au développement de l'indien comme l'image d'un idéal de l'homme sans défauts, innocents et parfaits. Cette vision ne dénote aucune connaissance de l'Autre ni aucune recherche en ce sens. Elle traduit l'expression de désir profond, de volonté de renouer avec des racines anciennes et pures.

²⁶² Bartholomé de Las Casas, *Op. cit.*, p 49-50.

La projection de l'Européen en Amérique s'opère donc dans les deux sens. Le plus violent et le plus visible, celui qui heurte les esprits en premier est du fait des Espagnols. Il s'agit de l'élaboration d'une norme basée sur des critères européens qui régit les comportements des sujets de Sa Majesté et donc des Indiens vassaux de la couronne. Ce modèle est inculqué et transmis aux populations locales, favorisant l'uniformisation des êtres, l'affaiblissement de l'identité indigène en vue de les transformer en hommes nouveaux défenseurs de la chrétienté, partenaires bénéfiques de commerce et alliés militaires. Les Indiens sont désormais représentatifs des souhaits et des idéaux portés par les conquistadores. Ce phénomène renvoie un juste retour de flamme : les dérives présentes dans la société espagnole et dont se rendent coupables quotidiennement les explorateurs renvoie une réalité obscure par bien des aspects. C'est à travers ces exactions et ces comportements qu'apparaît d'autant plus le caractère désorganisé et destructeur de la conquête et toute son ambivalence. Les discours et les actes ne se recouvrent pas. Les Espagnols sont conscients de ce phénomène puisqu'ils cherchent à le contrer, à le prévenir et à le palier. Cependant ils ne peuvent pour l'instant remédier complètement au problème à partir du moment où ils souhaitent élargir leur influence. Le contact entre deux civilisations ne peut en toucher qu'une seule. Mêmes basées sur l'inégalité et la domination les relations entre les deux peuples ont des conséquences à la fois sur les mentalités indiennes mais aussi espagnoles. Cet engrenage ne peut être brisé.

La conquête de l'Autre et de l'Ailleurs démarre par un échange avec les propriétaires de ces terres ancestrales, les sociétés indiennes. Les conquistadores apportent christianisation, pactes de défense, nouveautés commerciales et parviennent à convaincre les indigènes à accepter la domination espagnole les plaçant désormais sujet de Sa Majesté. Désormais leur sort et leur destin est entre les mains de l'Europe. Utilisation des hommes, pillages de richesses, ingérence dans les décisions indiennes marquent les avancées des opérations. Pourtant le visage de la colonisation prend des airs pacifiques. Les populations indigènes peuvent compter sur un sort enviable sous la direction des conquistadores. Tel du bétail devant lequel un éleveur agiterai une carotte pour faire avancer ses bêtes, les Espagnols mettent en place un système de punition et de mérites en fonction de la fidélité et de l'obéissance des villages et des cités. La déstructuration et la destruction des civilisations indiennes s'entame. La mortalité indienne est rapidement très élevée, conséquence des combats, des bouleversements, des mauvais traitements et des maladies induites par la présence des explorateurs. Le monde indigène entier tremble sous l'effet de ce tremblement de terre venu de l'Occident. L'exploitation apparait rapidement démesurée et au fur et à mesure que le nombre de découvertes et de territoires augmente, la gestion des relations entre tribus et les luttes intestines présentes entre les conquistadores révèlent une domination désordonnée dont les effets sont d'autant plus perçants. C'est le bouleversement de l'ordre du monde connu depuis des générations qui se fragmente du côté des Indiens. Leur terre si familière porte la trace de la rencontre avec ces hommes venus de l'océan. L'implantation de leurs valeurs et de leurs modes de vie débute.

Cette entreprise est justifiée par de nombreux arguments comme l'assistance à son prochain. A travers leurs actions, l'idéal donné est la protection de peuples innocents en proie à la tyrannie de chefs sanguinaires et anthropophages. C'est désormais une mission divine et royale de contrer ses pratiques et de révéler la lumière aux nouveaux individus placés sous l'orbite espagnole. Tout comme les notions tranchées et manichéennes basées sur des considérations de l'ordre du bon et du mauvais, du gentil et du méchant indigène, les conquistadores estiment qu'ils font « le bien » et contrent « le mal ». La conquête est légitimée par cette idée de justice et d'équité. C'est l'heureuse fin du combat de l'empire du bien contre celui des enfers. Les explorateurs détiennent la vérité absolue, la seule et la meilleure voie d'existence. Egocentrisme, assimilation des valeurs, les cinquante premières années de la conquête évoluent très lentement vers la voie de la connaissance. L'ampleur de la découverte et la volonté rapide d'assouvir ses ambitions rend le chemin long et

tortueux. Pourtant certains adversaires, également issus de la péninsule ibérique vont faire connaître leur désaccord et dénoncer les actions entreprises et la destruction des Indiens. De plus, une anecdote atypique va marquer les consciences, le passage d'un Espagnol de souche à un mode de vie totalement indianisé. L'opération est possible.

Mais cette dernière est exceptionnelle. Le contraire devient la règle. C'est la projection de la société européenne qui se projette en Amérique avec l'élaboration de valeurs auxquelles appartenir et un modèle strict à suivre. Tellement sévère et idéal même que peu de conquistadores présents sur place se montrent dignes de ce portrait. Le reflet d'un hémisphère qui apparaît en transparence de l'autre pour dévoiler ses aspects les plus sombres. Pourtant un certain questionnement s'opère, sans être une remise en question, le cheminement intellectuel montre l'envie de changement ou plutôt un retour en arrière vers une condition humaine plus pure, lavée des péchés de l'Europe.

Conclusion

L'année 1492 marque l'avènement de la rencontre entre deux peuples humains et deux continents qui s'ignorent totalement jusque là : c'est la découverte de l'Amérique. Désormais un nouvel Ailleurs et un nouvel Autre entrent en contacts avec l'Europe. De cet évènement découle nombre de conséquences que nous avons essayé de retracer dans cette étude tout en abordant un angle spécifique d'analyse : la perception de cette aventure par les conquistadores espagnols.

Afin d'être intégrées et assimilées dans l'esprit européen, la présence de nouvelles populations et de nouvelles terres va subir un important remaniement mental de la part des acteurs de l'Amérique afin d'appréhender ces découvertes. Peu à peu l'Ailleurs se révèle, tout d'abord porteur de fantasmes et de visions paradisiaques remplacés au fil du temps par un empirisme beaucoup plus ardu qui inscrit les aventuriers au cœur d'un quotidien marqué par l'imprévu, l'inconnu mais aussi une mortalité très élevée. Cette épopée outre Atlantique sépare les explorateurs de leur terre d'origine, de leurs repères et de leurs habitudes. Comme nous l'avons vu les manifestations, les causes et les conséquences de cet éloignement qui s'amplifie au fur et à mesure de l'avancée des conquistadores, sont nombreuses. Cet Ailleurs qui se découvre laisse ses traces et transforme les hommes. Violence, peurs, cupidité, ambitions s'affichent clairement dans les épreuves à surmonter. Parallèlement à l'observation des comportements et des émotions des explorateurs, s'observe un attachement intense à certaines pratiques européennes et espagnoles à relier directement avec l'identité des individus présents. Réciproquement, les Européens laissent aussi leurs marques en Amérique, face à toutes ces nouveautés, l'affirmation de la norme européenne s'opère, les conquistadores essaient dans cet Ailleurs de recréer un environnement familier, de s'adapter tant que faire se peut, tout en gardant pour objectif de transformer ce continent imprévu en terres accueillantes et prospères pour les Espagnols. L'objectif de la découverte et de la conquête de l'Ailleurs est dès le départ une volonté de rendre ces terres familières, compréhensibles et exploitables par les Européens, annihilant alors la notion d'altérité pour la remplacer par une volonté d'assimilation et de mutation dans ce sens.

Il en est de même pour les populations, ces nouveaux Autres : les Indiens. Infériorité, supériorité, utilité, monstruosité, multiples sont les considérations et les schémas mentaux concernant les indigènes qui permettent aux explorateurs de comparer, classer, définir la position de ces individus jusqu'alors ignorés. La rencontre entre différentes mœurs, manières de penser, de réagir, de vivre, participent du même phénomène que celui de l'Ailleurs concernant l'identité européenne. Face aux différences l'attachement aux valeurs qui définissent les êtres se développent. Dans ce processus les Espagnols sont les acteurs principaux de l'aventure, la partie active de l'échange, imposant règles, conditions et contraintes. Peu à peu les populations et les cités indiennes se déstructurent, certaines sont détruites, d'autres déplacées, transformées. L'occidentalisation de l'Amérique débute. Les explorateurs cherchent à imposer leur fonctionnement, leurs dogmes et leurs traditions. C'est la volonté d'une nouvelle Espagne en Amérique qui se dessine. La transposition de ce qui constitue l'identité espagnole, son organisation et ses repères.

A travers leurs yeux, leurs comportements, leurs pensées et leurs émotions, les conquistadores nous livrent leur vision de cette Amérique et de ces Indiens tout juste découverts mais aussi celle de l'Espagne, prise en référence dans ce travail. En filigrane apparaissent plusieurs phénomènes qui se dégagent de l'ensemble et notamment la recherche effrénée de toujours davantage de richesses, l'ambition omniprésente de domination et la défense de son identité face à l'Autre. C'est en cela que l'année 1492 marque un bouleversement majeur dans l'histoire du monde. Elle symbolise la préparation durant presque trois siècles des mutations radicales du XIX^{ème} siècle.

De nombreuses continuités sont conservées avec les siècles précédents, les conquistadores s'appuient sur leurs héritages, leurs expériences, leurs habitudes. Ils en tirent une force, des exemples, des certitudes et des fonctionnements. Toutefois un grand nombre de transitions voient leur départ s'amorcer. Les mouvements nationalistes et identitaires qui se déclenchent en Europe dans les siècles suivants sont dans l'évolution de ce questionnement et de cette perception entre, l'Europe et l'Ailleurs, les Européens et l'Autre, mais aussi désormais à l'intérieur même de la chrétienté, sur le Vieux Continent. En outre, petit à petit, la pensée économique n'est plus dominée seulement par les théologiens mais aussi par des penseurs laïcs qui se soucient en premier lieu de la puissance de l'État, des rentrées économiques. Les premiers pas des pensées mercantilistes

débarquent sur les plages antillaises. Désormais, afin d'assurer l'expansion des terres et des richesses de la couronne, les valeurs religieuses peuvent reléguées au second plan. L'expansion religieuse reste un moteur et une mission, cependant, les souverains ne se soucient plus que telle ou telle politique commerciale ne soit pas chrétienne : seule compte ce qui s'appellera ensuite la Raison d'Etat. Pourtant, cette pensée n'est pas tout à fait celle du capitalisme, car elle ne se soucie que de l'importance de la puissance de l'État et non du développement de la richesse privée. Toutefois, parce qu'elle contribue à éliminer les valeurs religieuses, et ensuite parce qu'elle peut trouver intérêt au développement des affaires privées, elle prépare le terrain balayé en Amérique par des hommes avides et une entreprise couteuse. La fin justifie les moyens.

Ce travail peut se continuer à travers plusieurs pistes d'étude à la fois dans le temps et dans l'espace. Ce n'est en effet qu'une partie de l'Amérique qui est prise en compte dans ce mémoire, celle de l'Espagne. Il est alors judicieux de se demander si cette analyse peut s'appliquer aux établissements français ou anglais en Amérique du Nord ou celui des Portugais au Brésil. Et surtout, il s'avère intéressant d'en comparer les conclusions. L'étude peut aussi avoir pour champ d'action la recherche du continent austral ou l'exploration des mers de l'Océan Pacifique. Chaque expédition qui fait naître une nouveauté, un évènement inédit, une rencontre imprévue peut entrer cette analyse. Ensuite il s'avère de dégager si l'Ailleurs et l'Autre sont vus de la même façon par les protagonistes. Dégagent-ils les mêmes valeurs identitaires ? Ont-ils les mêmes comportements et les mêmes sentiments ? Les hypothèses de cette recherche tendent à donner une réponse positive à cette question puisque à travers l'Espagne, ce sont les composantes de la chrétienté entière qui ressortent. Cependant, l'élargissement des limites géographiques à ce questionnement peut apporter des réponses plus précises et des exemples concrets et nuancés.

Il en est de même pour les limites temporelles. La conquête de l'Amérique comme nous l'avons vu est aussi le fruit des expériences passées. Il peut être tout à fait intéressant de se pencher sur les voyages terrestres en Asie qui ont marqué la conscience collective européenne et participé à apporter des informations sur les territoires du monde, les différentes populations et cultures. La démarche peut également se poursuivre tout au long

de l'aventure espagnole. La découverte et la conquête de ce nouveau continent ne s'arrête pas en 1542. Elles évoluent, se transforment et mutent pas à pas. Les mécanismes fondamentaux désignés dans ce mémoire peuvent s'observer dans une périodisation beaucoup plus longue, permettant ainsi d'en décrypter les évolutions de manière à la fois plus globales mais aussi plus précises.

Sources

Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique, Tome 1 : Journal de bord et autres écrits 1492-1493, Tome 2 : Relations de voyage et autres écrits 1494-1505*, traduit par Soledad Estorach et Michel Lequenne, Introduction historique de Michel Lequenne, Cartes de Jacques Péron Paris, La Découverte, 2002

Bernal Diaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, Paris, La découverte, 2009.

Francisco de Jerez, *Relation véridique de la conquête du Pérou et de la province de Cuzco nommée Nouvelle-Castille*, traduction de Henri Ternaux Compans, présentation de Pierre Duviols, Paris, A.M. Métailié, 1982

Gonzalo Fernandez de Oviedo, *Singularité du Nicaragua*, traduction de Henri Ternaux Compans, Paris, Chandeigne, 2002.

Hernan Cortes, *La conquête du Mexique*, traduit par Désiré Charnay, introduction, notes et cartes de Bernard Grunberg, Paris, La Découverte, 1996

Bartholomé de Las Casas, *Très brève relation de la destruction des Indes*, introduction de Roberto Fernández Retama, traduit par Fanchita González Batlle.

Bibliographie

Ouvrages généraux

Bennassar (Bartolomé), Jacquart (Jean), *Le XVIème siècle*, Paris, Armand Colin, U, 2002.

Bernand (Carmen), Gruzinski (Serge), *Histoire du nouveau monde*, Paris, Fayard, 1991-1993.

Godinho Vitorino Magalhaes, *Les découvertes, XV-XVI : une révolution des mentalités, autrement*, série mémoires, 1990, Paris.

Lebrun (François), *L'Europe et le monde : XVIe, XVIIe, XVIIIe siècle*, Paris, A. Colin, 1990

Martinière (Guy), Varela (Consuelo), *L'état du monde en 1492*, Paris, la Découverte, 1992

Meyer (Jean), *L'Europe et la conquête du monde*, Paris, Armand Colon, U, 2009.

Découverte de l'Amérique

Ageron (Charles-Robert), Chaunu (Pierre), Devisse (Jean), *Découvertes européennes et nouvelle vision du monde : 1492-1992*, Institut d'histoire des relations internationales contemporaines, colloque organisé par la Fondation Singer-Polignac, Paris, Publications de la Sorbonne, 1994

Bennassar (Bartolomé), Bennassar (Lucile), *1492, un monde nouveau ?* Paris, Perrin, 1991

Dickinson, Mahn-Lot, *1492-1992 : les Européens découvrent l'Amérique*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, DL 1991

Duviols (Jean-Paul), *Le miroir du Nouveau monde : images primitives de l'Amérique*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006

Heers (Jacques), *Christophe Colomb*, Paris, Hachette, 1981.

Heers (Jacques), *La découverte de l'Amérique*, Bruxelles, Ed. Complexe, 1991.

Mahn-Lot Marianne, *Christophe Colomb*, Paris, Editions du Seuil, 1960.

Lévine (Daniel) dir., *Amérique, continent imprévu : la rencontre de deux mondes*, Paris, Bordas, 1992

Sanchez (Jean-Pierre) (sous la direction de.), *Dans le sillage de Colomb : l'Europe du Ponant et la découverte du Nouveau Monde, 1450-1650 : actes du colloque international, Université Rennes-2, 5-7 mai 1992*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 1995

Hickling (Prescott William), *La fabuleuse découverte de l'empire aztèque. Histoire de la conquête du Mexique*, 2 tomes, Paris, Pygmalion, 1992.

La formation de l'Amérique espagnole

Baudot (Georges), *La vie quotidienne dans l'Amérique espagnole de Philippe II : XVI^e siècle*, Paris, Hachette, 1981

Chaunu (Pierre), *Conquête et exploitation des nouveaux mondes : XVI^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2010

Chaunu (Pierre), *Histoire de l'Amérique latine*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 2003, p35.

Dumont (Jean), *L'heure de Dieu sur le Nouveau monde*, Paris, Ed. Fleurus, 1991

Gomez (Thomas), Olivares (Itamar), *La formation de l'Amérique hispanique : XV^e-XIX^e siècle*, textes et documents, Paris, A. Colin, 1993

Hemming (John), *La conquête des Incas*, traduit de l'anglais par Henri-Louis Méhu, préface de Georges Blond, Paris, Stock, 1971

Leon Portilla (Miguel), *L'envers de la conquête*, Lyon, Fédérop, 1977

Mahn-Lot (Marianne), *La conquête de l'Amérique espagnole*, Paris, Presses universitaires de France, 1974

Mazin (Oscar), *L'Amérique espagnole : XVIe-XVIIIe siècles*, Paris, Les Belles lettres, 2005

Rovet (Janine), Trocmé (Hélène), *Naissance de l'Amérique moderne XVI-XIX siècle*, Hachette, Paris, 1997.

Todorov (Tzvetan), *La conquête de l'Amérique : la question de l'autre*, Paris, Seuil, 1991

Val Julian (Carmen), *La conquête de l'Amérique espagnole et la question du droit*, Fontenay-aux-Roses, ENS éd., 1996.

Espagne

Cenival (Pierre), La Chapelle (Frédéric), *Les Espagnols sur la côte d'Afrique au XVe et au XVIe siècles : I.--Possessions espagnoles sur la côte occidentale d'Afrique: Santa Cruz de Mar Pequeña*, Paris, Larose, 1935.

Conrad (Philippe), *Histoire de la Reconquista*, Paris, Presses universitaires de France, 1998.

Corrasco (Raphaël) Dérozier (Claudette), *Histoire et civilisation de l'Espagne classique, 1492-1808*, Paris, Nathan, 1991.

Gerbet (Marie Claude), *L'Espagne au Moyen Age, Vème-XVème siècle*, Paris, Armand Colin, U, 2000.

Jouvenel (Bertrand), *L'or au temps de Charles-Quint et de Philippe II*, Paris, Sequana, 1943

Meyer (Jean), *L'Europe et la conquête du monde*, Paris, Colin, 2009.

Pérez (Joseph), *Histoire de l'Espagne*, Paris, Fayard, 1996.

Pérez (Joseph), *La légende noire de l'Espagne*, Paris, Fayard, 2009

Soubeyroux (Jacques), *Mouvement, progrès, périodisation : histoire des idées en Espagne et en Amérique latine*, Saint-Etienne, 'Université de Saint-Etienne, 1997.

Salinero (Gregorio), *Les empires de Charles Quint*, Paris, Ellipses, 2006.

Conquistadors

Babelon (Jean), *L'Amérique des conquistadores*, Paris, Hachette, 1947.

Canto-Speber (Monique), *L'idée de guerre juste*, Paris, Presses universitaires de France, 2010.

Découvertes et explorateurs : actes du Colloque international, Bordeaux, 12-14 juin 1992 , VIIe Colloque d'Histoire au présent, Maison des pays ibériques, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, Paris, l'Harmattan, Bordeaux, Histoire au présent, 1994.

Descola (Jean), *Les Conquistadors*, Paris, Fayard, 1979.

Grunberg Bernard , *L'univers des conquistadores : les hommes et leur conquête dans le Mexique du XVIe siècle*, préf. de Pierre Chaunu, Paris, Éd. l'Harmattan, 1993.

Kirkpatrick, *Les conquistadors espagnols*, trad. de l'anglais par A. et H. Collin Delavaud, Paris, Payot, 1992.

Mollat (Michel), *Les explorateurs du XIIIe au XVIe siècle : premiers regards sur des mondes nouveaux*, Paris, Ed. du CTHS, 1992.

Roux (Jean Paul), *Les explorateurs au Moyen Age*, pluriel, Fayard, Paris, 1985.

Romano (Ruggiero), *Les Conquistadores : les mécanismes de la conquête coloniale*, Paris, Flammarion, 1992.

Les Indiens

Gomez (Thomas), *Droit de conquête et droits des Indiens*, Paris, A. Colin, 1996.

Meyer (Jean), *Les Européens et les autres : de Cortés à Washington*, Paris, A. Colin, 1975.

Mizon (Luis), *La découverte des indiens, 1492-1550 : documents et témoignages : une anthologie*, EJL, 1999.

Ragon (Pierre), *Les Indiens de la découverte : évangélisation, mariage et sexualité : Mexique, XVIe siècle*, présentation de F. X. Guerra, Éd. l'Harmattan, Paris, 1992.

Wachtel (Nathan), *La vision des vaincus : les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole, 1530-1570*, Paris, Gallimard, 1992.

L'Orient, l'Islam, les Ottomans

Conde (Joseph), *Histoire de la domination des Arabes et des Maures : en Espagne et en Portugal, depuis l'invasion de ces peuples jusqu'à leur expulsion définitive*, rédigée sur l'histoire traduite de l'arabe en espagnol par M. de Marlès. Paris, 1825

Hitzel (Frédéric), *L'Empire ottoman : XVe-XVIIIe siècles*, Paris, les Belles lettres, 2002.

Mantran (Robert), *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard, 1989.

Sénac (Philippe), *L'Occident médiéval face à l'Islam, l'image de l'autre*, Flammarion, 2000.

L'Asie

Basile (Jean), *Le grand khan*, Editions Estérel, Montréal, 1967

Blasco-Ibañez. V, *La Merveilleuse aventure de Christophe Colomb : à la recherche du grand Khan*, trad. de l'espagnol par Renée Lafont, Paris, E. Flammarion, 1931

Grousset René, J. Auboyer, J. Buhot, *Histoire du Moyen âge. 10. L'Asie orientale des origines au XV^e siècle. 1, Les empires*, Presses universitaires de France, Paris, 1941

Imaginaire : peurs, mythes et merveilles

Delumeau (Jean), *La peur en occident : XIV^e-XVIII^e siècles : une cité assiégée*, Paris, Fayard, 1988

Gomez (Thomas), *L'invention de l'Amérique : rêve et réalités de la conquête*, Aubier, Paris, 1992

Guidi José, Mustapha Monique, *Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique : réalités, imaginaire et réinterprétations* : rencontre de la Société des italianistes de l'enseignement supérieur et de la Société des hispanistes français, 3-4 et 5 avril 1992, Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 1994

Heers Jacques, *La ruée vers l'Amérique : le mirage et les fièvres : 1492-1530*, Ed. Complexe, Bruxelles, 1992

Kappler (Laude-Claire), *Monstres, démons et merveilles à la fin du MA*, Payot et Rivages, 1999, Paris.

Sanchez (Jean-Pierre) , *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1996, deux volumes.

Toumson (Roger), *L'utopie perdue des îles d'Amérique*, Paris, H. Champion, 2004.

Navigation et univers de la mer

Butel (Paul), *Histoire de l'Atlantique : de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Perrin, 2004.

La Roërie G, *Navires et marins : de la rame à l'hélice*, Paris, Rombaldi, 1946.

Marguet F, *Histoire générale de la navigation du XVe au XXe siècle*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales , 1931.

Merrien (Jean), *La Vie quotidienne des marins au Moyen âge : des Vikings aux galères*, Paris, Hachette, 1969.

Mollat (Michel), *La Vie quotidienne des gens de mer en Atlantique : IXe-XVIe siècle*, Paris, Hachette, 1983.

Nebenzahl (Kenneth), *Atlas de Christophe Colomb et des grandes découvertes*, Paris, Bordas, 1997.

Pastoureau (Mireille), *Voies océanes, cartes maritimes et grandes découvertes*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1992.

Ricard (Robert), *La conquête des routes océaniques : d'Henri le Navigateur à Magellan, Carlos Pereyra*, Paris, "Les Belles-lettres", 1925.

Tempère (Delphine); préface d'Annie Molinié, *Vivre et mourir sur les navires du Siècle d'or*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, DL 2009.

Vignaud. (Henry), *La lettre et la carte de Toscanelli : sur la route des Indes par l'ouest adressées en 1474 au Portugais Fernam Martins et transmises plus tard à Christophe Colomb; étude critique sur l'authenticité et la valeur de ces documents et sur les sources des idées cosmographiques de Columb, suivie des divers textes de la lettre de 1474 avec traductions, annotations et fac-similé*, Paris, E. Leroux, 1901.

Voyages

Bellec (François), *Le livre des Terres inconnues, Journaux de bord des navigateurs, XV XVIème siècles*, éditions du Chêne, Hachette Livre, 2000.

Bouyer (Marc), Duviols (Jean-Paul), *Le théâtre du Nouveau monde, les Grands voyages de Théodore de Bry*, Galimard, Paris, 1992.

Duteil (Jean Pierre), *Les littératures de voyages, La découverte du monde (XIV – XV – XVI siècles)*, Editions ARGUMENTS, Editions Quae, Paris, 2007.

Duviols (Jean-Paul), *L'Amérique espagnole vue et rêvée : les livres de voyages de Christophe Colomb à Bougainville*, Paris : Promodis, 1986.

Jacobson (Timothy), *La découverte de l'Amérique : les grands voyages d'exploration du Nouveau monde*, trad. de l'anglais par Rosemarie Bélisle., Montréal : les Éd. de l'Homme, Paris, 1991.

Mollat (Michel), *Grands voyages et connaissance du monde du milieu du XIIIe siècle à la fin du XVe*, Paris : Centre de Documentation Universitaire, 1966-1969.

Bagage culturel

Benoit, Pierre *L'Évangile selon saint Matthieu* (XXVIII, 19-20), Paris, Ecole biblique et archéologique française, Editions du Cerf, 1950.

Herberay des Essarts (traduction), Bideaux Michel (édition critique), *Amadis de Gaule*, Paris, H. Champion, 2006.

Mandeville (Jean de), *Le livre des merveilles du monde*, éd. critique par Christiane Deluz. – Paris, CNRS, 2000.

Serstevens André (Texte intégral mis en français moderne et commenté par), *Le Livre de Marco Polo ou le devisement du monde*, Evreux, Cercle du bibliophile, 1969.

Table des annexes

Annexe 1 Chronologie : les découvertes des Castellans

Annexe 2 Chronologie : Découverte et conquête du Mexique

Annexe 3 Chronologie : Découverte, conquête et pacification du Pérou 1526-1555

Annexe 1

Chronologie : les découvertes des Castellans²⁶³

Christophe Colomb avant 1492

1451 : Naissance à Gênes dans une famille d'artisans aisés.

1461 : Premier voyage en mer : l'expérience méditerranéenne.

1474 : Lettre de Toscanelli au chanoine Martin : la liaison avec la Chine par l'ouest est concevable.

1476 : Colomb passe son premier séjour à Lisbonne.

1477-1485 : L'expérience portugaise

1477 : Navigation dans les mer du Nord, en Irlande et en Islande.

1479 : Mariage avec Felipa Perestrelo e Moniz.

1482-1485 : Voyage à La Mina.

1485 : Mort de Joao II et départ pour l'Andalousie.

1486 : Première entrevue avec Isabelle.

1488 : Le Portugal repousse à nouveau l'offre de Colomb.

1489 : Bartolomé, le frère de Christophe, présente sans succès le projet au roi Henry VIII d'Angleterre et à la cour de France.

1490 : Les experts réunis par Isabelle autour de Talavera condamnent le projet et donnent un avis négatifs sur les opérations.

1491 : Siègne de Grenade et intervention du prieur La Rabida Juan Perez.

²⁶³ Extraite de Bernard Carmen et Gruzinski Serge, *Op. cit.*

Les voyages de Colomb

1492 : La Castille accepte les capitulations de Santa Fe et Colomb s'embarque le 3 août. Dans la nuit du 11 au 12 octobre la terre est en vue.

1493 : Premier retour de Colomb. Départ le 16 janvier, arrivée le 4 mars sur la côte du Portugal il atterrit à Palos le 15 mars. En juin la bulle *Inter caetera* rectifie le passage entre le Portugal et la Castille de part et d'autre d'une ligne située à cent lieues à l'ouest des Açores.

En septembre, un second voyage est organisé. Une véritable expédition est montée. Elle arrive en novembre dans les Petites Antilles.

1494 : Exploitation de l'Hispaniola. Exploration de Cuba. Le mois de juin est marqué par la signature du traité de Tordesillas qui repousse la ligne de démarcation entre l'Espagne et le Portugal de 370 lieues à l'ouest du Cap vert.

1495 Envoi d'une cargaison d'esclaves indiens en Espagne. Révoltes et massacres des indigènes sur l'Hispaniola.

1496 : Deuxième voyage de retour pour Colomb.

1497 : confirmation des privilèges du navigateur en juin.

1498 : Troisième voyage : marqué par la découverte du continent.

La confusion règne sur l'Hispaniola puis la guerre civile éclate.

1500 : Arrivée de Francisco de Bobadilla. Colomb est renvoyé en Espagne enchaîné. Il perd définitivement les Indes.

1502-1504 : Quatrième et dernier voyage de Colomb cette fois vers la côte sud de la Jamaïque vers Cuba. Il parvient au cap Honduras. Il revient en novembre 1504.

La reine Isabelle meurt le 26 du même mois.

1506 : Mort de Christophe Colomb.

Le continent

1508 : Colonisation de la Terre Ferme.

1512-1513 : Juan Ponce de Léon atteint les Bahamas et la Floride.

1513 : L'océan Pacifique est découvert par Vasco Nuñez de Balboa.

1514 : L'isthme de Panama tombe sous la coupe espagnole.

1519-1522 : Fondation de Panama.

En septembre s'opère le départ de l'expédition de Magellan. Il atteint les Philippines en 1521 où il est tué. Son équipage revient par la route portugaise des Indes et rejoint Sans Lucar le 1^{er} Septembre 1522. C'est le premier tour du monde.

1526-1530 : Expédition des Cabot dans l'Atlantique Sud au service de Charles Quint afin de découvrir un autre passage.

1527 : Premier établissement du Paraguay.

Annexe 2

Chronologie : Découverte et conquête du Mexique²⁶⁴

1511 : Occupation et peuplement de Cuba sous le commandement de Diego Velázquez. Des naufragés espagnols échouent sur la péninsule du Yucatan.

1517 : Première expédition vers le Mexique sous la direction de Hernandez de Cordoba.

1518 : Deuxième expédition menée cette fois-ci par Hernan Cortes.

25 mars : Bataille de Cintla.

21 avril : Arrivée sur le site de la Vera Cruz.

Juillet : Rupture avec Velázquez et établissement du nouveau pouvoir de Cortes.

Aout : Marche vers Mexico.

Octobre : Arrivée à Tlaxcala et massacre de Cholula.

Novembre : Les conquistadores descendent vers Mexico où ils pénètrent le 8.

1520 : Cortes part au devant de Narvaez lancé à sa poursuite pour éliminer le capitaine.

Mai : Massacre de la noblesse mexica à Mexico.

25 juin : Retour de Cortes dans la capitale, mort de Moctezuma et retraite désastreuse de la Noche triste.

Juillet : Bataille d'Otumba.

Octobre : fondation de la Segura de la Frontera.

1521 : **Le siège de Mexico** a lieu en mai et le 13 aout la ville tombe aux mains des espagnols et de leurs alliés.

1521-1523 : Conquête du Nord Est. Certaines tribus opposent une résistance à Cortes.

1523 : Alvarado à la conquête du Guatemala et Olid à celle du Honduras.

1524-1526 : Expédition de Cortes au Honduras contre Christobal de Olid qui l'a trahi.

1528 : Cortes gagne l'Espagne où il reçoit le titre de marquis del Valle.

1530 : Retour de Cortes au Mexique

²⁶⁴ *Ibid.*

Annexe 3

Chronologie : Découverte, conquête et pacification du Pérou 1526-1555²⁶⁵

- 1526** : Un pacte s'établi entre Pizarro, Hernando de Luque et Diego de Almagro à Panama.
- 1528** : Les « treize » de l'île de Gallo décident de continuer leur route vers le Pérou.
- 1519** : Retour en Espagne de Francisco Pizarro pour demander le titre de gouverneur des nouvelles terres découvertes.
- 1532** : Conquête du Pérou. Siege de Cajamarca. Cette année est marquée par la capture d'Atahualpa.
- 1533** : Un tribunal condamne Atahualpa à mort. Il est exécuté le 29 aout.
En *novembre* Cuzco est prise.
- 1534** : Fondation de Cuzco en mars. Manco Inca est proclamé souverain légitime avec l'accord des Espagnols.
- 1535** : Départ pour le Chili d'Almagro. Fondation de la ville des Rois appelée aujourd'hui Lima.
- 1536** : Siège de Cuzco par Manco Inca qui se soulève contre les Espagnols.
- 1537** : Paullu Inca intronisé à Cuzco par Almagro.
- 1538** : Bataille de Las Salinas. Hernando et Gonzalo Pizarro combattent contre Almagro.
Ce dernier meurt dans le combat.
- 1539** : Paullu Inca rallie la faction des Pizarro et conserve sa charge.
- 1541** : Assassinat de Francisco Pizarro et de son demi-frère.
- 1543** : Paullu Inca est baptisé et reçoit le nom de don Christobal Tupac Inca.
- 1544** : Gonzalo Pizarro est proclamé « *gobernador y capitain general del Peru* ».
Mort de Manco. Puis de Vilcabamba Sayri Tupas en 1560, de Titu Cusi en 1568 et de Tupas Amaru en 1572.
- 1544-1548** : Gonzalo Pizarro à la tête des *encomenderos* songe à rompre définitivement avec la couronne.
- 1546** : Bataille d'Anaquito. Défaite et mort du vive roi Nuñez de Vela.

²⁶⁵ *Ibid.*

1548 : Défaite et mort de Gonzalo Pizarro.

1551 : Don Antonio de Mendoza est vice roi.

Table des illustrations

Illustration 1 : Christophe Colomb débarque à Haïti.

Illustration 2 : Le massacre d'Alvaro dans le temple de Mexico.

Illustration 3 : Représentations des cruautés espagnoles.

Illustration 4 : Scène de cannibalisme.

Illustration 5 : Sacrifice par arrachement du cœur.

Illustration 6 : Sacrifice par le feu.

Illustration 1

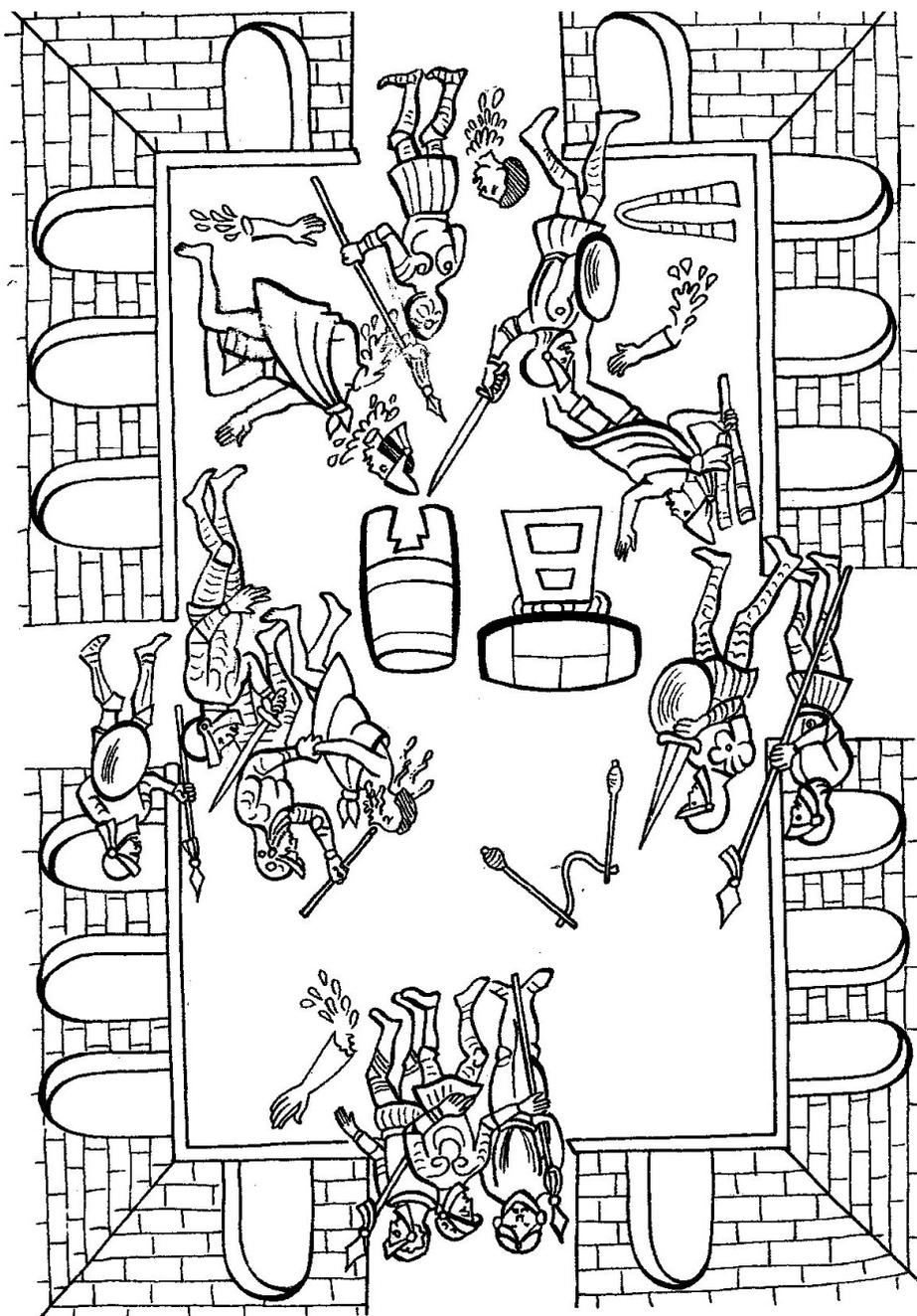
Christophe Colomb débarque à Haïti²⁶⁶



²⁶⁶ Colomb débarque à Haïti, gravure de Théodore de Bry. Extrait de Bouyer (Marc), Duviols (Jean-Paul), *Le théâtre du Nouveau monde, les Grands voyages de Théodore de Bry*, Galimard, Paris, 1992.

Illustration 2

Le massacre perpétré par Alvaro dans le temple de Mexico²⁶⁷



²⁶⁷ D. Duran, *Historia de las Indias de la Nueva Espana*, Bibliothèque Royale, Madrid, 1909, p. 34-35.

Illustration 3

Représentations des cruautés espagnoles²⁶⁸



²⁶⁸ Illustrations de Théodore de Bry, Bouyer (Marc), Duviols (Jean-Paul), *Le théâtre du Nouveau monde, les Grands voyages de Théodore de Bry*, Galimard, Paris, 1992.

Illustration 4

Scène de cannibalisme²⁶⁹



²⁶⁹ Codex Florentin, IV, 9. Bibliothèque Laurentinienne, Florence, 1588.

Illustration 5

Sacrifice par arrachement du cœur²⁷⁰



²⁷⁰ *Ibid.*

Illustration 6

Sacrifice par le feu²⁷¹



²⁷¹ *Ibid.*

Table des cartes²⁷²

Carte 1 : L'Amérique avant la colonisation.

Carte 2 : Les Voyages Atlantiques.

Carte 3 : Le monde Ibérique.

Carte 4 : L'Empire de Charles Quint.

Carte 5 Les Voyages de Christophe Colomb.

Carte 6 : L'expédition de Hernan Cortes en 1519.

Carte 7 : Les Iles et la Terre Ferme.

Carte 8 : Le Mexique à la veille de la conquête.

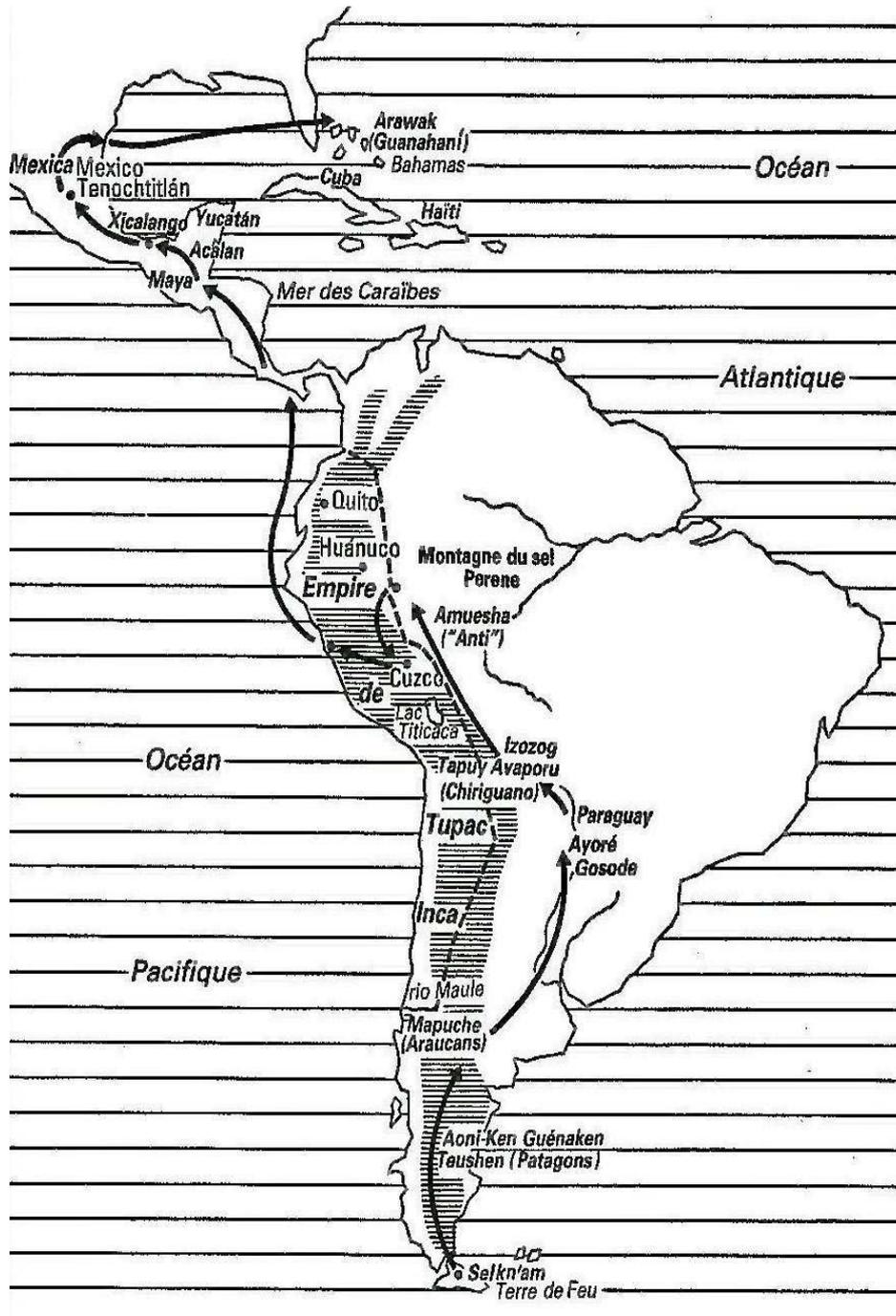
Carte 9 : Premières expéditions sur la côte pacifiques.

Carte 10 : La conquête du Pérou.

²⁷² Extraites de l'ouvrage de Carmen Bernand et Serge Gruzinski, *Op. cit.*

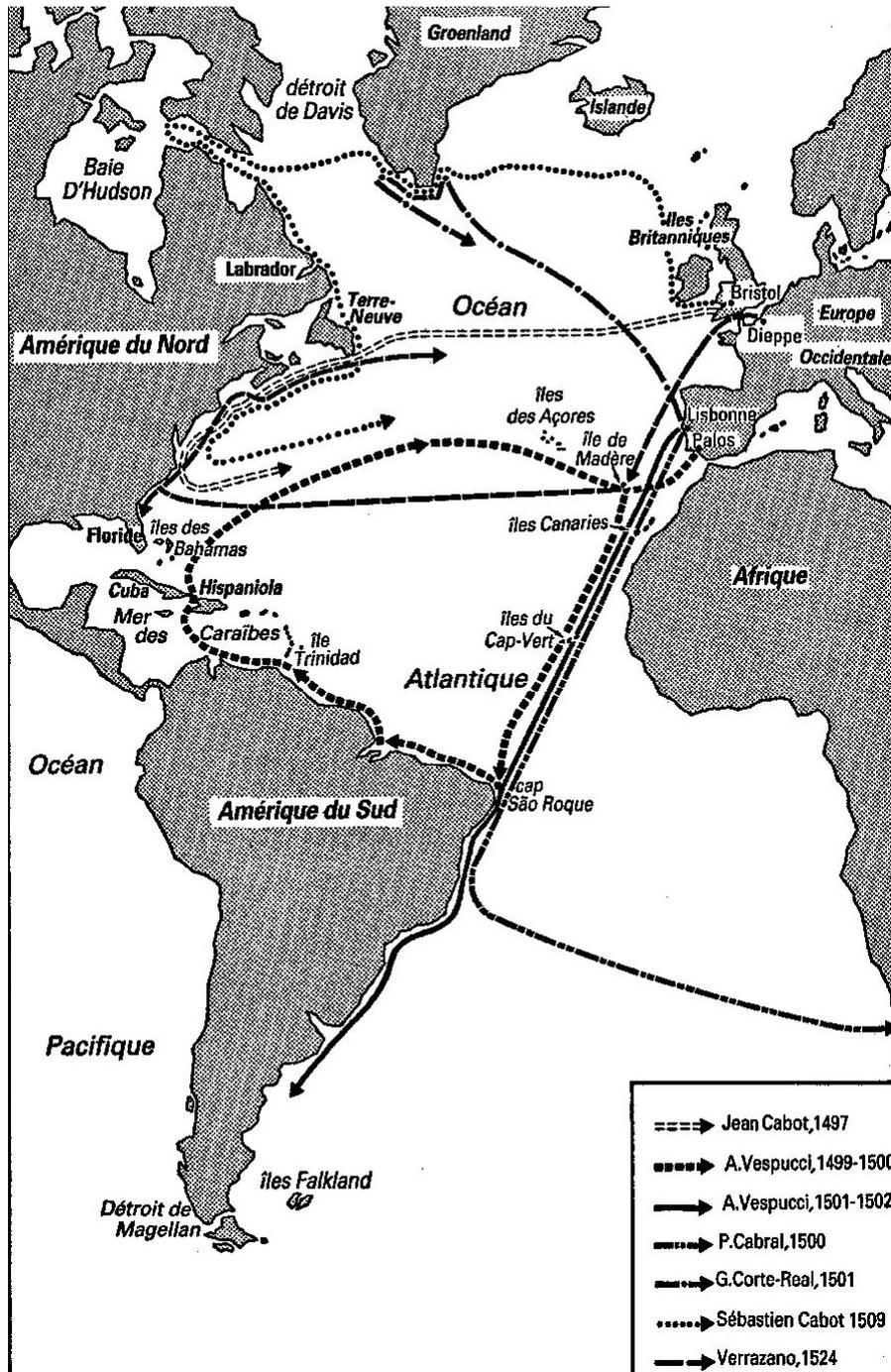
Carte 1

L'Amérique avant la colonisation



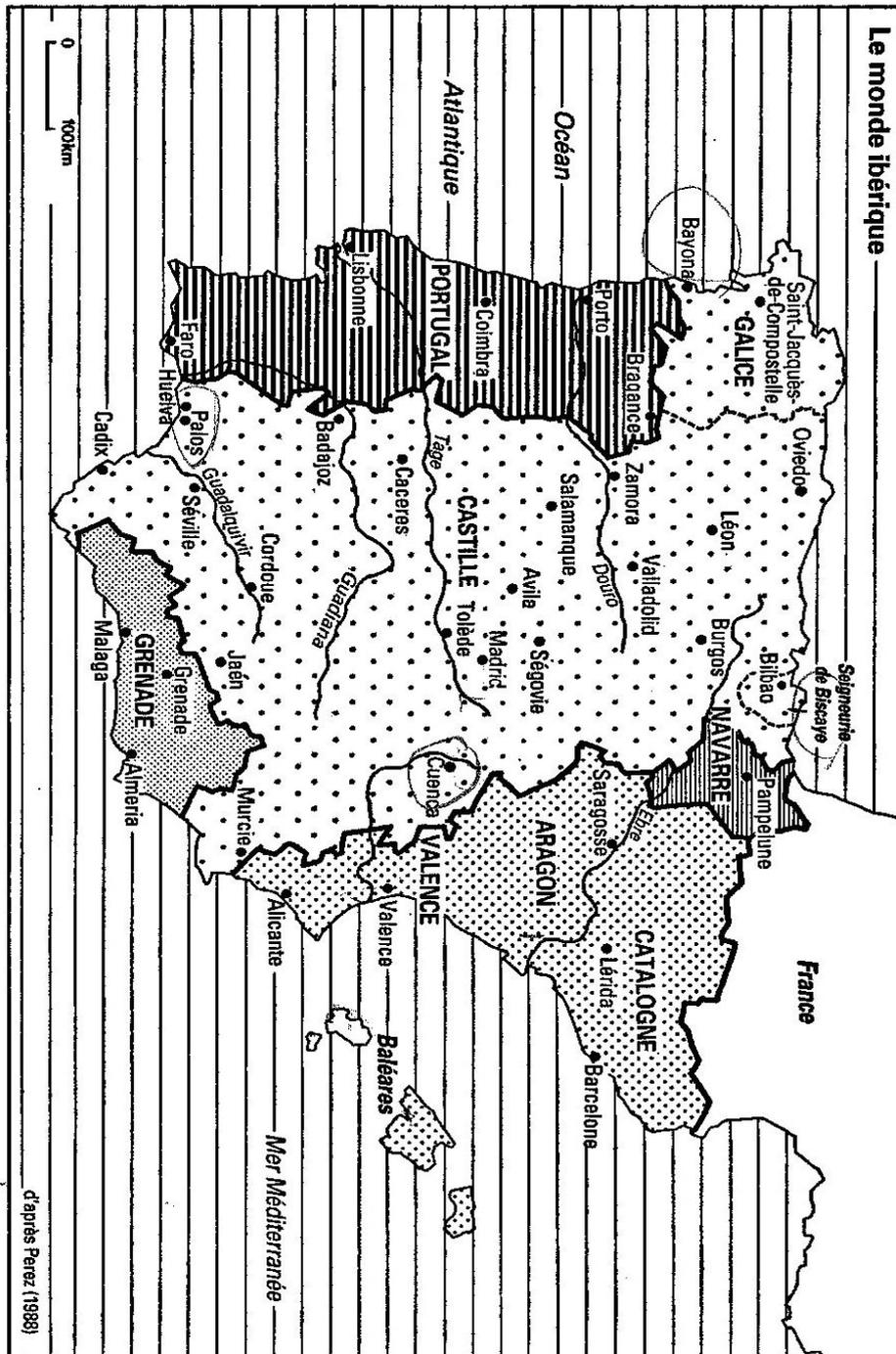
Carte 2

Les voyages atlantiques



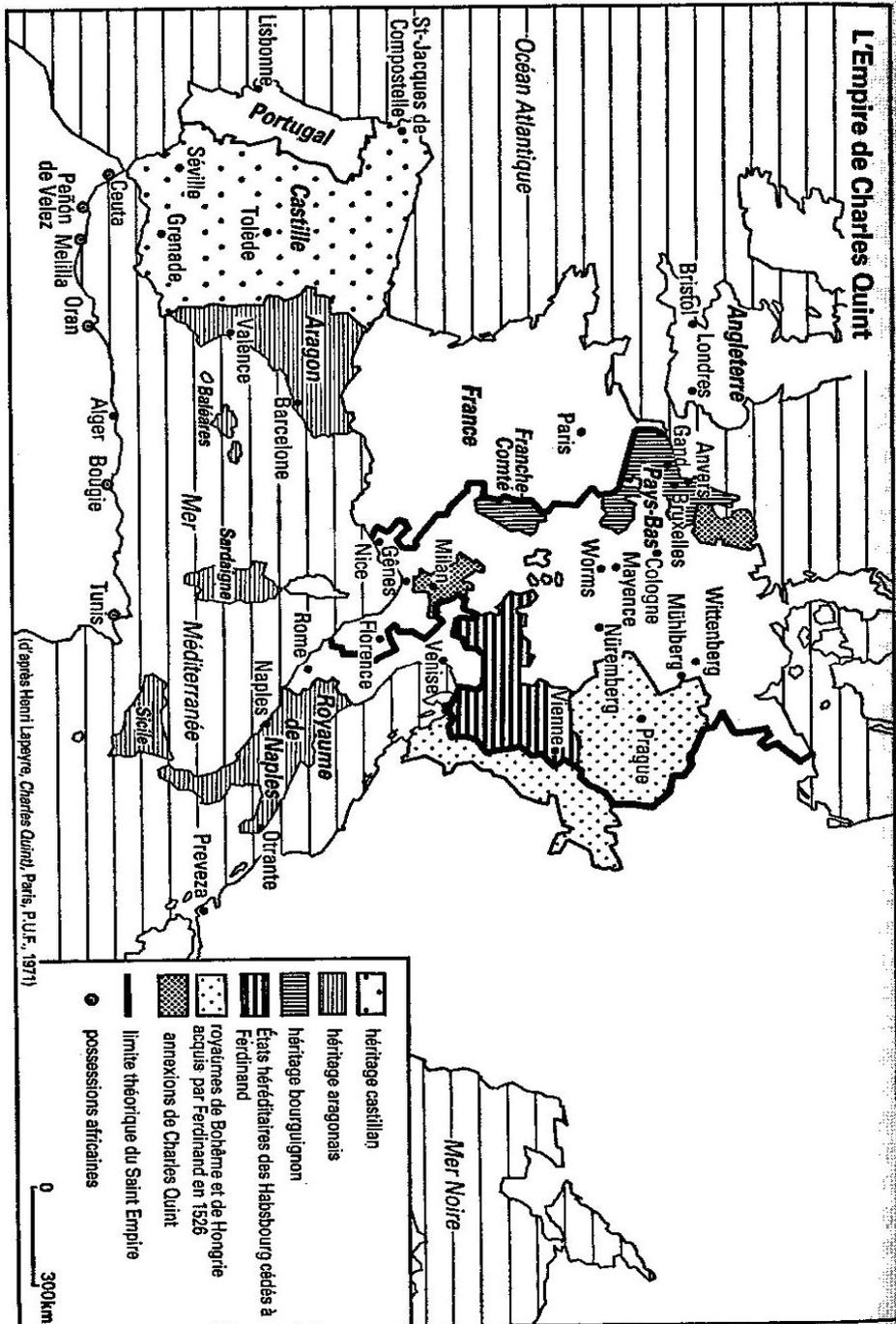
Carte 3

Le monde ibérique



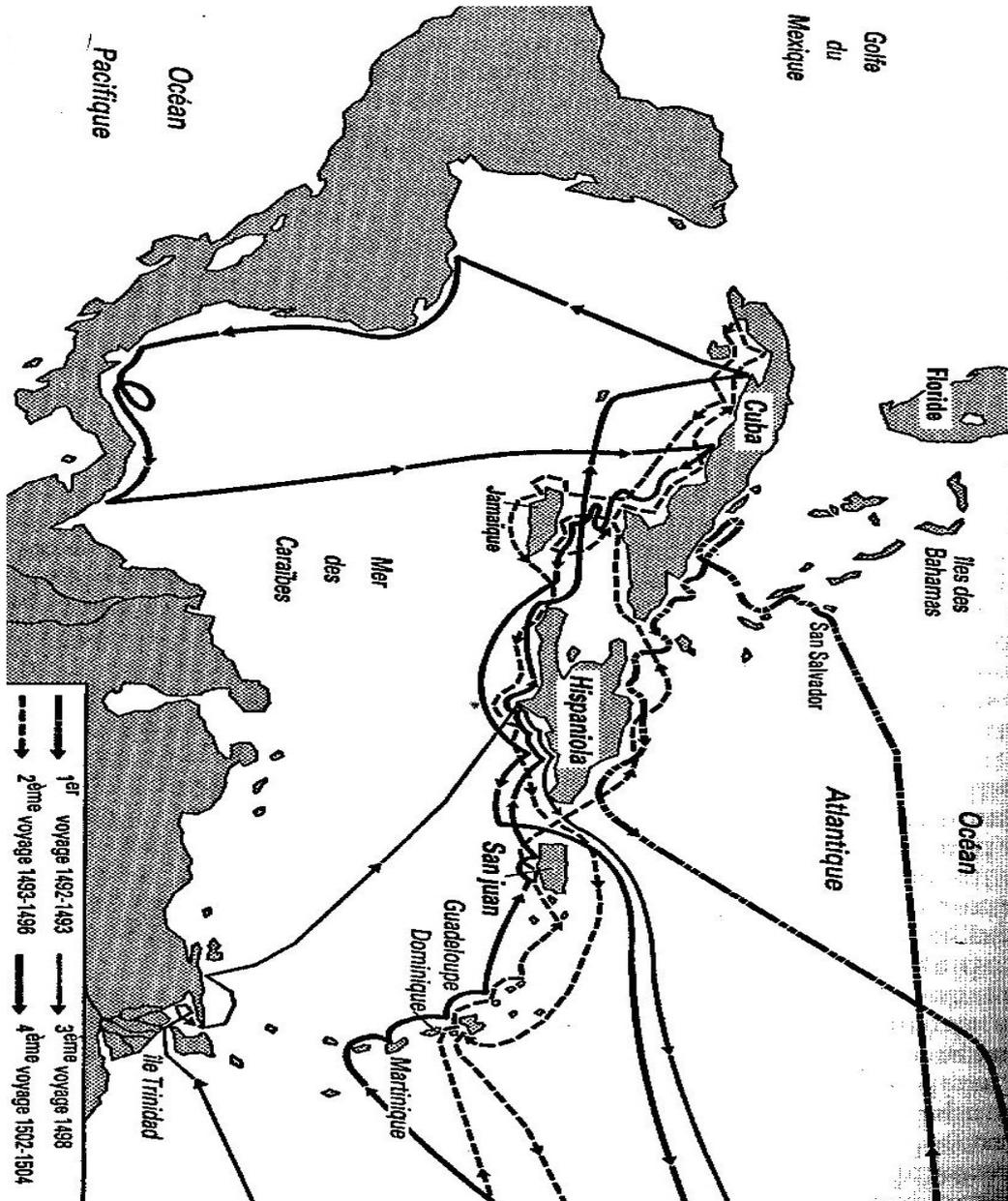
Carte 4

L'empire de Charles Quint



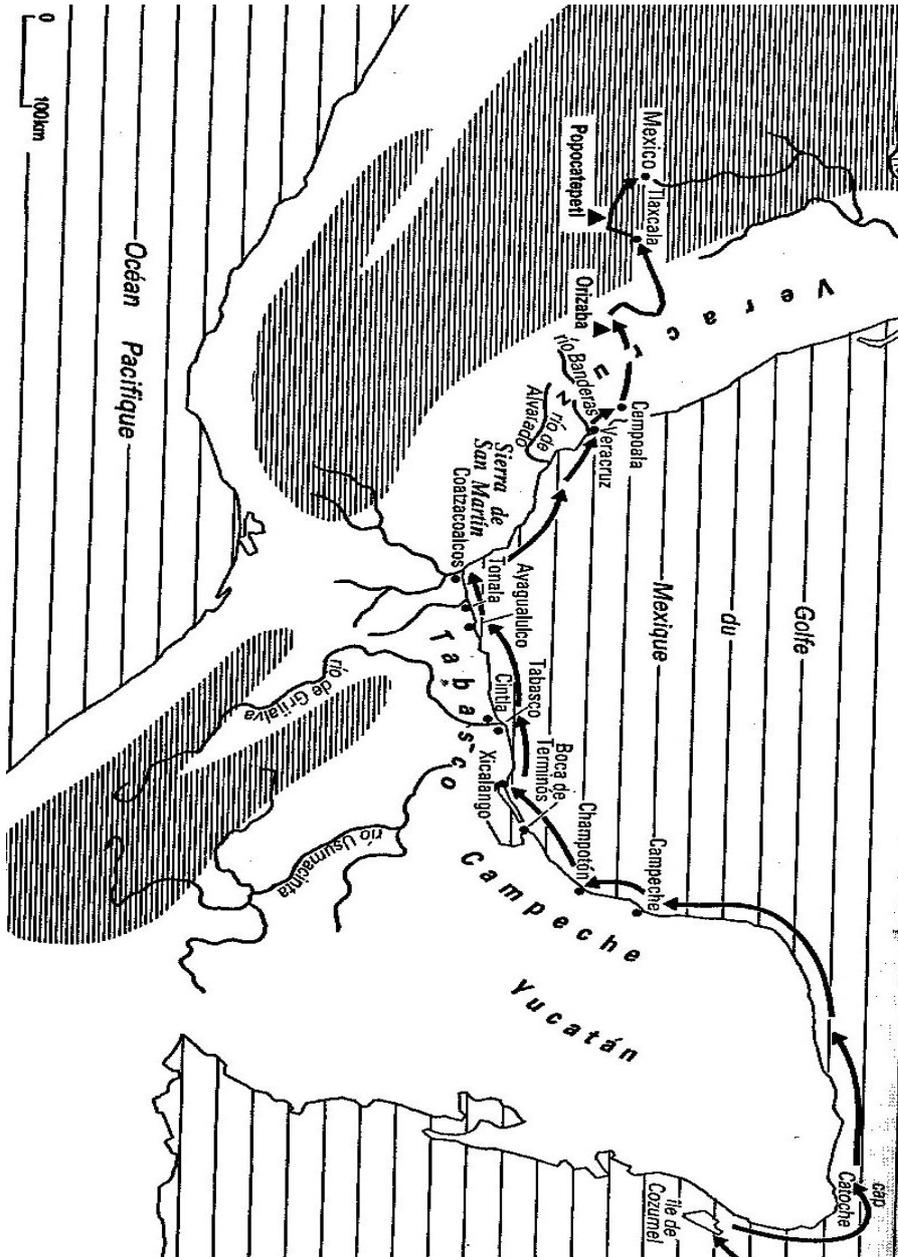
Carte 5

Les voyages de Christophe Colomb (1492-1504)



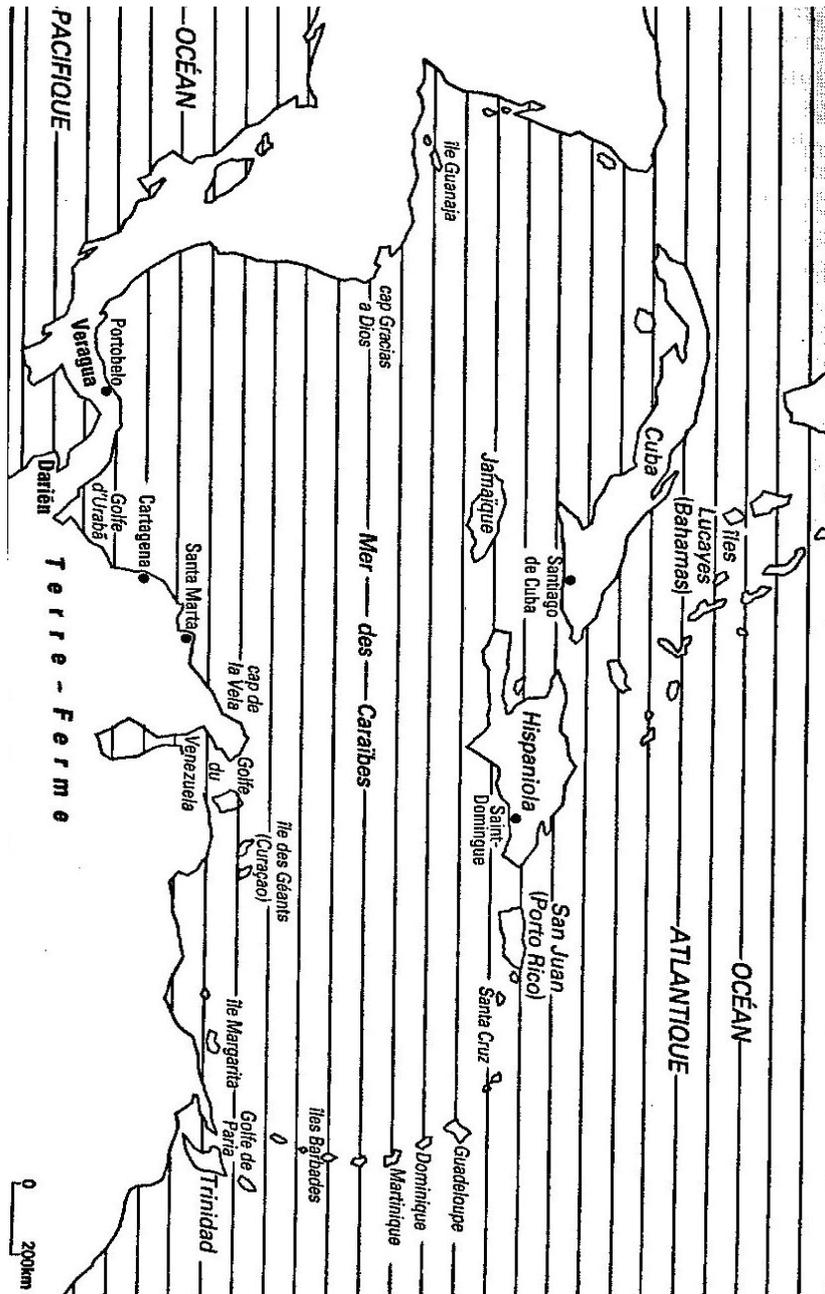
Carte 6

L'expédition de Hernan Cortes en 1519



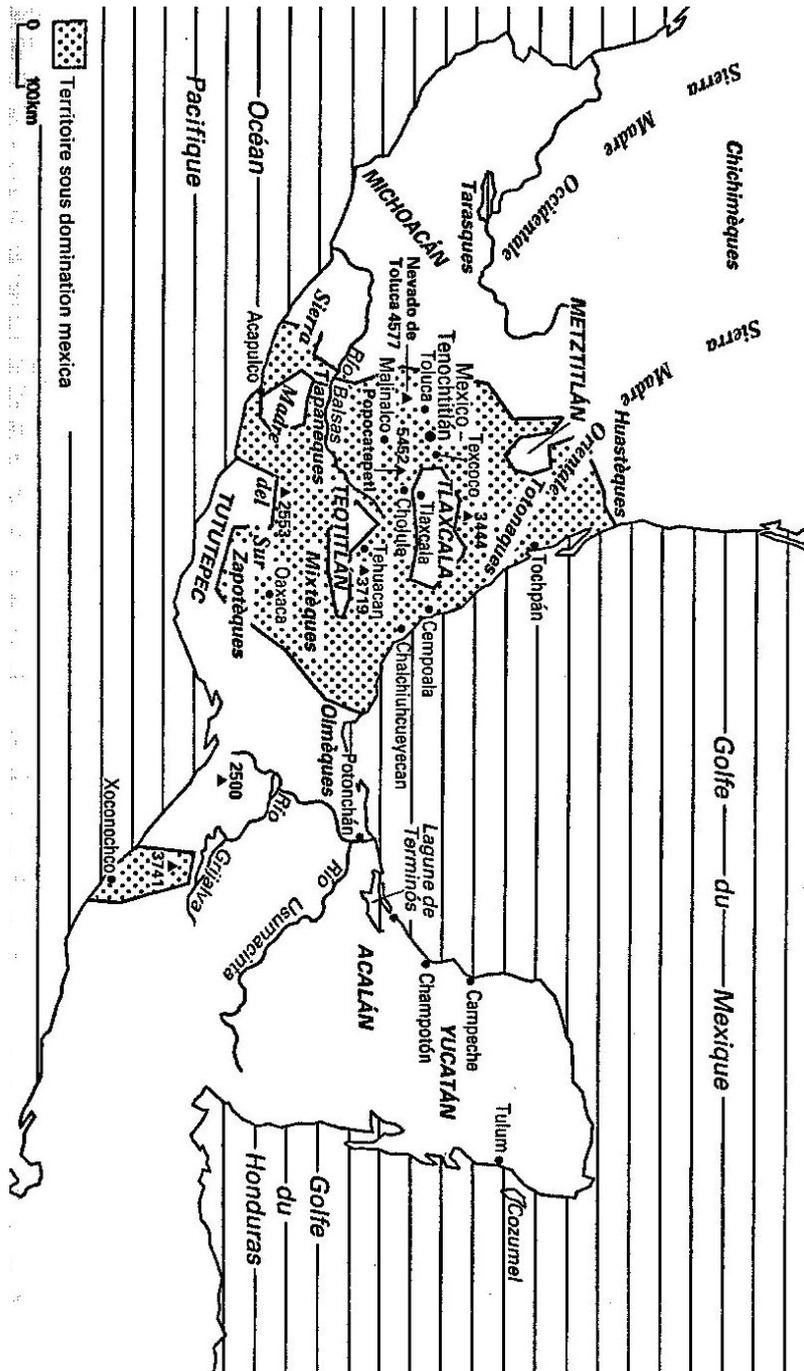
Carte 7

Les Iles et la Terre Ferme



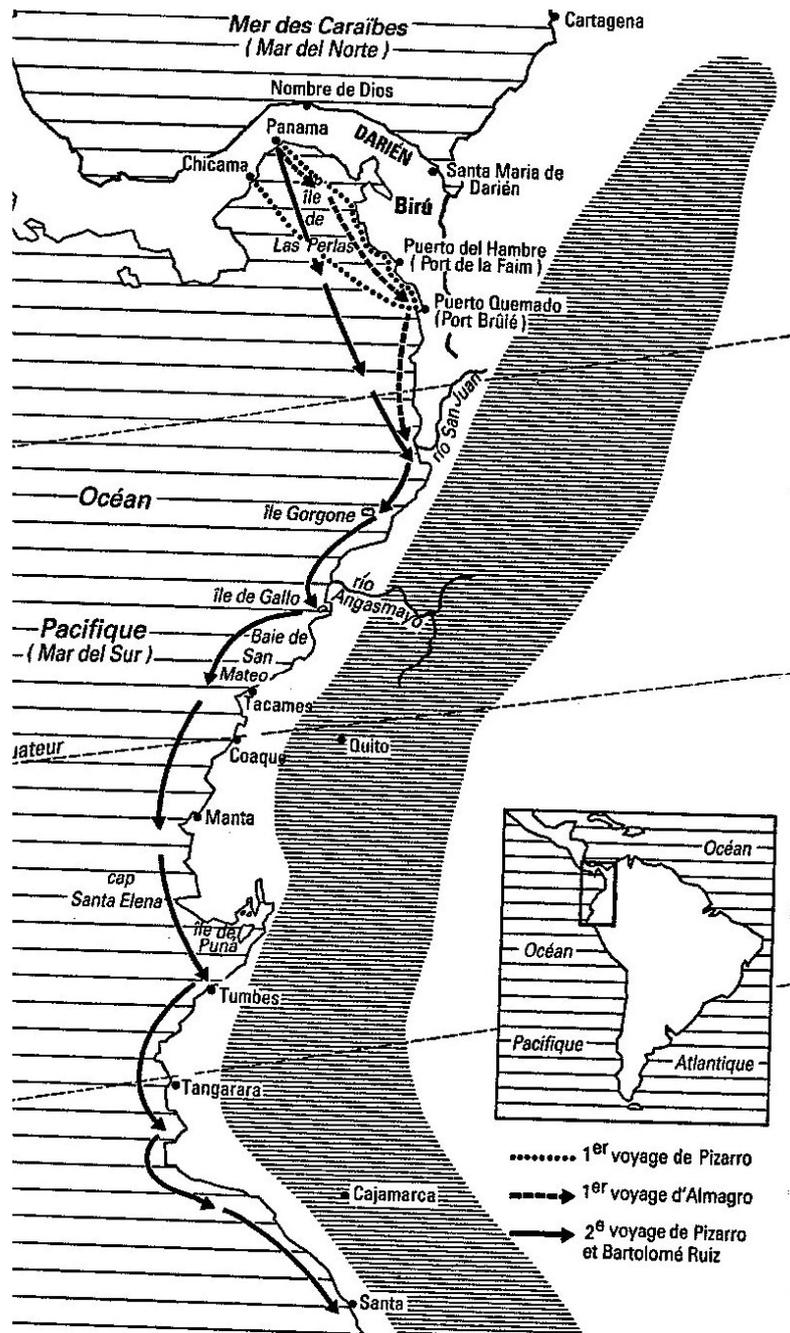
Carte 8

Le Mexique à la veille de la conquête



Carte 9

Les premières expéditions sur la côte pacifique (1524-1528)



Carte 10

La conquête du Pérou (1532-1535)

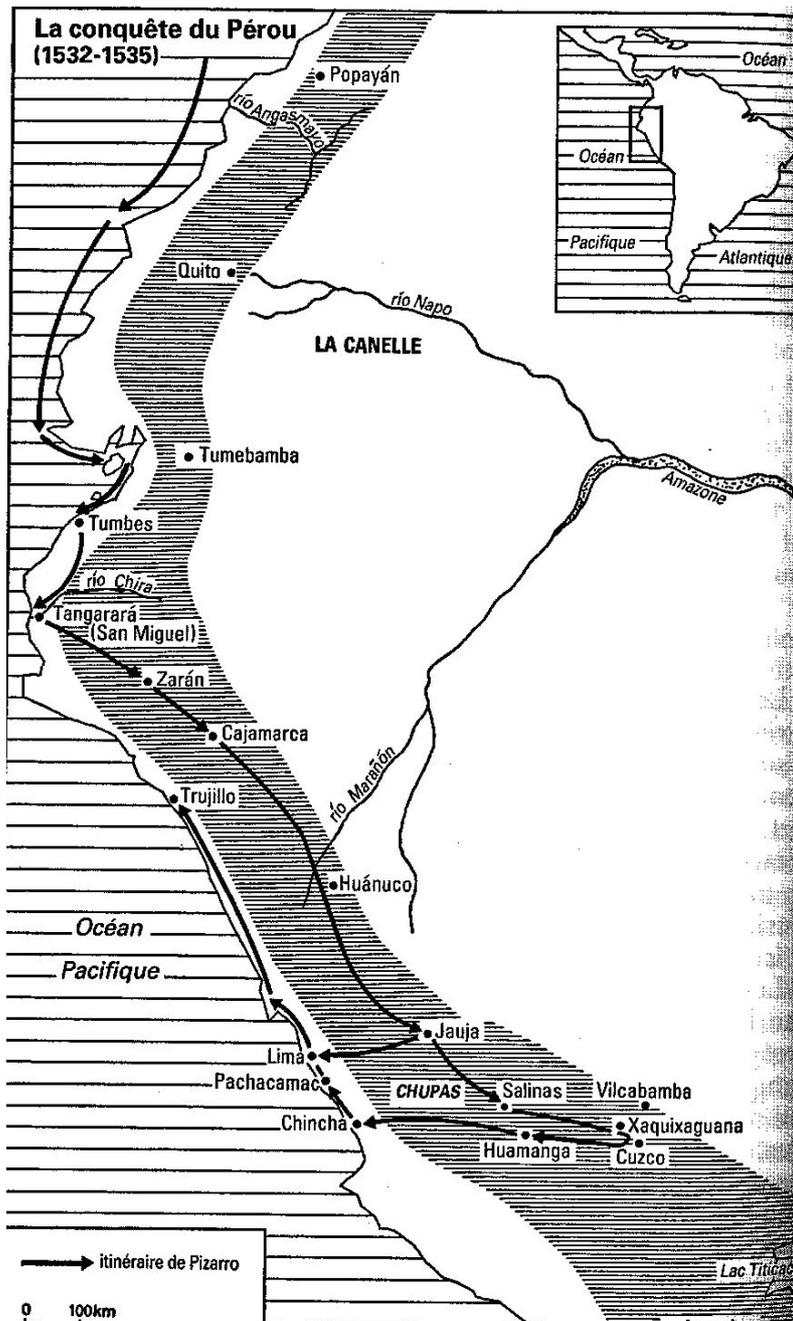


Table des figures

Figure 1 : Christophe Colomb

Figure 2 : Hernan Cortes

Figure 3 : Moctezuma

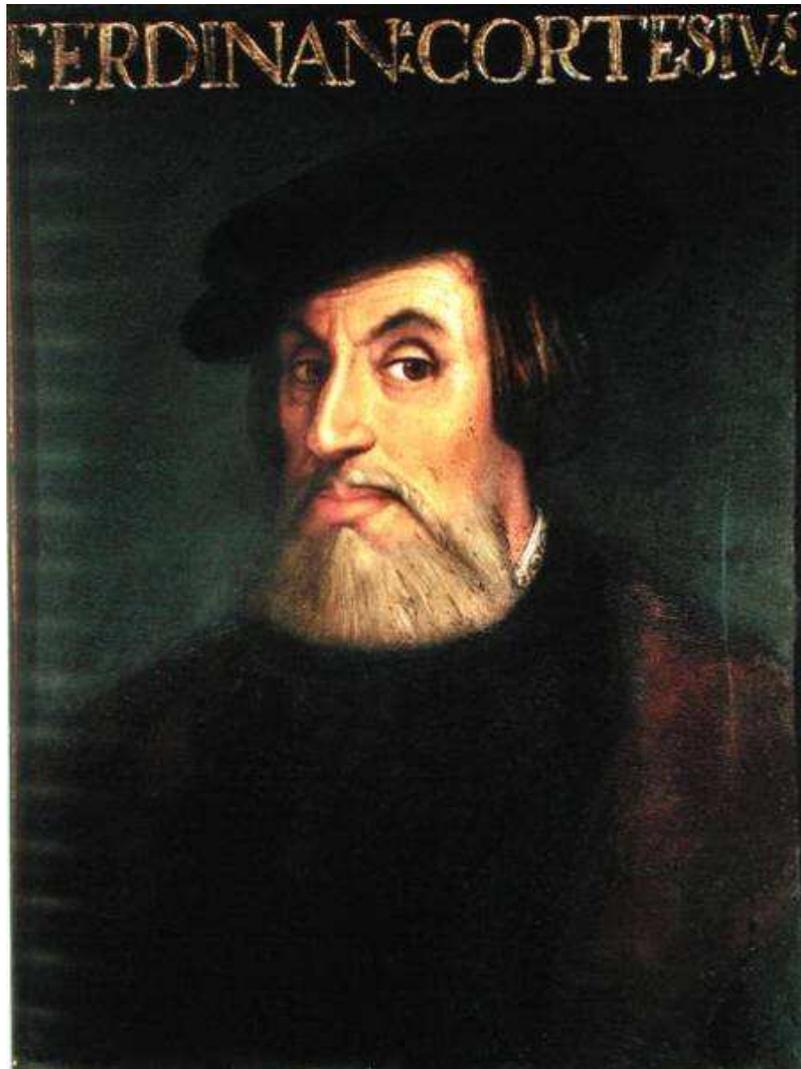
Figure 4 : Bartholomé de Las Casas

Christophe Colomb²⁷⁴



²⁷⁴ Portrait présumé de Christophe Colomb, attribué à Ridolfo del Ghirlandaio

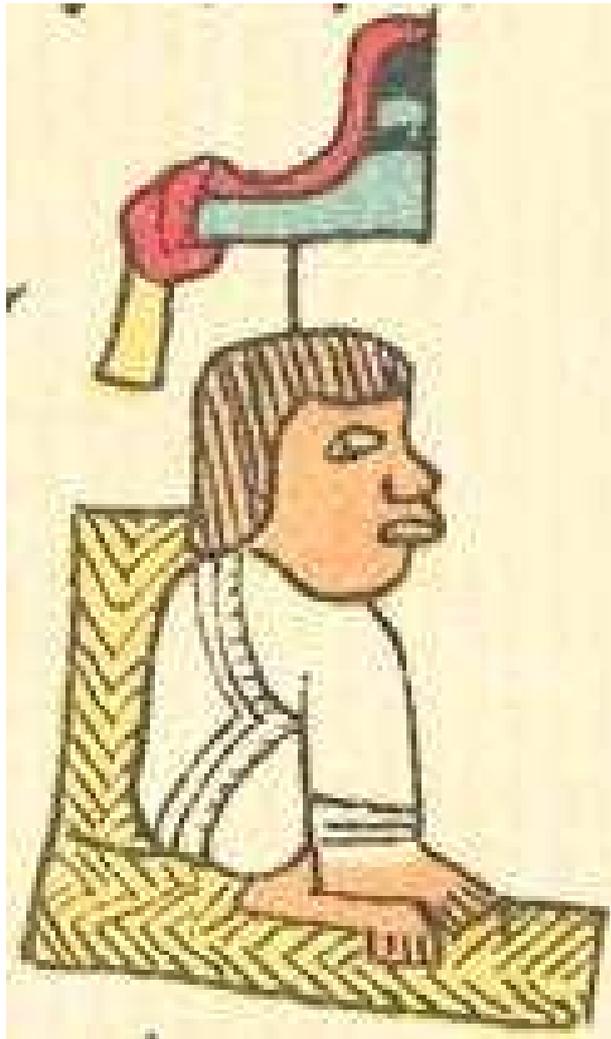
Portrait d'Hernan Cortes²⁷⁵



²⁷⁵ Ecole picturale italienne - Portrait of Hernando Cortes (1485-1547)

Représentation de l'empereur du Mexique :

Moctezuma²⁷⁶



²⁷⁶ Moctezuma I^{er} dans le Codex Telleriano-Remensis, un des rares manuscrits peints mexicains ayant survécu à la colonisation. Le glyphe du diadème y est représenté.

Bartholomé de Las Casas²⁷⁷



Glossaire

Capitulations

Titre juridique qui légitime les expéditions espagnoles menées dans le Nouveau monde. Contrat passé entre la couronne et un ou plusieurs particuliers définissant les droits et les obligations de chaque contractant. Les capitulations organisent la conquête des Canaries sont celles de Santa Fé datées du 17 avril 1492. Elles nomment Christophe Colomb amiral, vice roi et gouverneur en le dotant de pouvoirs et de privilèges étendus sur les terres à découvrir.

Conseil des Indes

Ce conseil est chargé d'administrer les possessions des rois de Castille. Rénové et officiellement fondé à partir de 1524 par Charles Quint, cette juridiction autonome avait des attributions législatives, nommait les titulaires des offices et entretenait une correspondance entre les représentants de la couronne et les particuliers. Le Conseil était doté d'un président, d'un chancelier, de huit conseillers, d'un procureur et de deux secrétaires.

Encomienda

Il s'agit d'une institution typiquement présente dans la péninsule ibérique transposée en Amérique. En Espagne, l'encomienda s'enracinait dans la Reconquête contre les Maures. Les ordres militaires reçurent des terres, reprises aux musulmans, qui furent consacrées à l'élevage. Dans les Antilles et au Mexique, l'encomienda cesse de correspondre à une dotation de terre. Le propriétaire devient le bénéficiaire du travail forcé des Indiens. Il reçoit des indigènes qui lui sont attribués. L'institution représente une certaine alternative théorique entre l'esclavage pur et simple et le principe du travail libre retenu par la couronne.

Alcade

Ce fonctionnaire de la couronne d'Espagne a pour rôle d'administrer la justice dans la péninsule Ibérique ou sur le sol américain.

Index des noms de lieux et de personnes

Amadis de Gaule

Un des romans de chevalerie les plus lus du XVIème siècle dans son édition de 1508, version en quatre livres remaniée par les soins de Garci Rodriguez de montalvo vers 1454. Les aventures du chevalier Amadis auxquelles se mêlent celles de Galaor et de Balas fascinent l'imaginaire ibérique.

Charles Quint

Petit fils des Rois Catholiques et de l'empereur Maximilien Ier, Charles Quint est né à grand en 1500. A la mort de son père Philippe le Beau (1506), il reçoit les Pays bas et la Franche Comté. Il hérite du trône de Castille en 1516 et est élu roi des Romains en 1519. il lui faut s'opposer aux *comuneros* de Castille de 1520 à 1522, de la révolte de Gand en 1539, au schisme luthérien et aux princes allemands ainsi qu'aux Turcs de l'empire Ottomans.

Colomb Christophe

Né en 1451, fils de Domenico, tisserand à Gênes puis à Savone. Formé à l'école de Gênes, de l'Angleterre et du Portugal, de Madère et de la Guinée, il monte quatre expéditions vers l'Amérique et s'éteint en 1506 à Valladolid après avoir perdu la faveur de la couronne de Castille.

Colomb aillie le génie de la navigation, le mysticisme, l'idéal de la croisage et le sens des affaires.

Cortes Hernan

Né à Medellin en Estrémadure en 1484 ou 1485, de Martin Cortes de Monroy et d'une fille de Diego Altamirano de Pizarro. A quatorze ans il est envoyé à l'université de Salamanque ou selon d'autres chez un notaire de Valladolid. En 1504, l'année de la mort de Isabelle la Catholique, il gagne l'Hispaniola en tant que notaire. Il suit Diego Velazquez à Cuba. En 1519 ce dernier le nomme à la tête d'une expédition au Mexique. Moctezuma l'accueille à Mzxico en 1519. Il est chassé au cours de la Triste Noche le 30 juin 1520 mais il assiège la ville qui tombe en aout 1521. Nommé gouverneur générale de la Nouvelle Espagne il reçoit le titre de marquis et reçoit 23 000 indiens tributaires. Il regagne définitivement la Castille en 1541. Il meurt près de Séville en 1547.

Cozumel

Ile mexicaine de la mer des Caraïbes, située au large de la péninsule du Yucatan dans l'actuel Etat du Quintana Roo. Un littoral sableux coupé de promontoires rocheux. Elle est découverte en 1518 par Grijalva et visitée par Hernan Cortes.

Cuba

Ile des Antilles découverte par Christophe Colomb qui l'identifie à Cipango, le Japon de Marco Polo. La conquête de Cuba, d'abord baptisée Fernandina, débute sous le commandement de Diego Velazquez en 1511. Las Casas y reçoit des indiens auxquels il renoncera quelques années plus tard.

Cuzco

Associée dans la mythologie avec l'origine des inca, cette citée est la capitale de l'empire. Le fondateur est Manco Inca, un personnage légendaire qui aurait choisi le site selon la volonté de son père le Soleil. La ville splendide et peuplée d'édifices impressionnants abritent les corps momifiés des souverains. Les Espagnols entrent dans cette cité la première fois en 1533 par Pizarro et ses troupes.

Diaz del Castillo Bernal

Né en 1495-1496 à Medina del Campo, il devient conquistador et chroniqueur des Indes. En 1514 il s'embarque dans la suite de Pedrarias, lié à Diego Velázquez. Il fait parti des trois expéditions lancées au Mexique et accompagne Cortes dans la conquête du pays. En 1541, il s'installe au Guatemala où il commence l'écriture de son *Historia Verdadera de la conquista de Mexico*. Il meurt en 1582.

François Ier

François I^{er} est considéré comme le monarque emblématique de la période. Son règne permet un développement important des arts et des lettres en France. Sur le plan militaire et politique, sa politique est ponctuée de guerres et d'importants faits diplomatiques. Il a un puissant rival en la personne de Charles Quint et doit compter sur les intérêts du roi Henri VIII d'Angleterre toujours désireux de se positionner en allié de l'un ou l'autre camp. L'antagonisme des deux souverains catholiques a de lourdes conséquences pour l'Occident chrétien: il facilite la diffusion de la Réforme naissante et surtout permet à l'Empire Ottoman de s'installer aux portes de Vienne en s'emparant de la quasi-totalité du royaume

de Hongrie. Au plan intérieur, son règne coïncide avec la mise en place de la monarchie absolue. Les besoins financiers liés à la guerre et au développement des arts induisent la nécessité de contrôler et optimiser la gestion de l'État et du territoire

Grijalva Juan

Né près de Cuellar en 1489, il est lié à Diego Velázquez, gouverneur de Cuba qui le désigne à la tête de la deuxième expédition en partance pour le Mexique en 1518. Il reconnaît les côtes du Yucatán et du Tabasco. L'année suivante il se joint aux troupes de Cortés. En 1523 il prend part à la conquête du Panuco et Cortés le condamne à l'exil. Il meurt en 1524 par les Indiens au Honduras.

Henri le Navigateur

Né en 1394, il est le concepteur et l'organisateur de l'expansion portugaise de 1415 à 1460. Animé par la curiosité, des ambitions commerciales et l'esprit de croisade, le troisième fils de João Ier (1385-1433) monte les plus grandes expéditions de découverte qui explorent le littoral africain de l'océan Atlantique. Il rassemble autour de lui des experts, des conseillers et des cartographes qui permettent au Portugal d'opérer de grandes avancées.

Hispaniola

Aujourd'hui l'île des Grandes Antilles occupée par les républiques d'Haïti et de Saint-Domingue, cette terre découverte par Christophe Colomb en 1492 est la première île américaine soumise à la colonisation européenne sous toutes ses formes, avec des conséquences humaines, culturelles et écologiques désastreuses. Saint-Domingue est la première ville du Nouveau Monde.

Inca

Selon les mythes, les lignages Incas sortiraient de trois cavernes. Celle du milieu donne naissance à quatre frères et quatre sœurs ; des ouvertures latérales sortent dix lignages. Ils se dirigent ensuite vers Cuzco et au cours de ce voyage un seul frère, Manco Capac reste à la tête du groupe. Il construit alors l'ébauche de ce qui deviendra le temple du Soleil. Il est considéré comme l'ancêtre de ce peuple.

Le premier Inca historiquement connu est Tupac Inca, qui meurt en 1493, seulement une année après les premiers débarquements européens dans les Antilles. Son successeur Huayana Capac, consolide l'empire et termine la conquête de l'actuel Équateur. À sa mort

en 1529 la succession est disputée par deux fils, Huascar originaire de Cuzco et Atahualpa, l'Inca de Quito. Les luttes qui opposent les deux hommes vont favoriser la conquête du Pérou par Pizarri. Le terme Inca qui désignait l'élite dirigeante de Cuzco, s'applique peu à peu aux civilisations indigènes des Andes à l'époque de l'arrivée des Espagnols.

Jerez Francisco de

Né à Séville en 1497, il quitte l'Espagne à l'âge de dix sept ans avec la flotte de Pedrarias. Il s'établit au Panama puis Pizarro le choisit pour l'accompagner dans son expédition le long des côtes du pacifique Sud en 1524. Il écrit sa chronique *Verdadera relacion de la conquista del Peru* qui est publiée à Séville en 1534. L'année qui suit sa publication en Espagne, la chronique est traduite en Italien et parait à Venise.

Las casas Bartolomé de

Né à Séville d'un marchand *converso* en 1484, il poursuit ses études à l'université de Salamanque ou Séville. Il gagne les Indes en 1502. IL devient prêtre et en 1514, à Cuba, son existence est bouleversée. Il est révolté par le traitement auquel les Indiens sont soumis et entreprend de les défendre par tous les moyens. Il rejoint les ordres dominicains en 1523. En 1547 il s'embarque à Vera Cruz pour ne plus jamais revenir au Nouveau Monde. Il s'éteint à Madrid en 1566.

Mexica

Ces Indiens sont plus connus sous le nom inexact d'Aztèques qui désigne en fait leurs lointains ancêtres. Ils fondent Mexico-Tenochtitlan en 1325, se mêlent aux populations locales, deviennent les sujets des Tépánèques avant de s'émanciper et de conclure la Triple Alliance avec deux de leurs voisins, Texcoco et Tlacopan en 1428. A partir de cette date, l'emprise mexica s'étend sur une grande partie du Mexique. Le dernier souverain, Cuauhtémoc est défait par Cortes en aout 1521. Les Mexicas passent sous la domination espagols.

Mexico-Tenochtitlan

Capitale de la Triple Alliance depuis le XVème siècle, cette citée est fondée dur un îlot de l'in des lacs de la vallée. C'est le centre urbain le plus imposant d'Amérique à la veille de la conquête espagnole. Mexico compte en 1519 entre 150 et 200 habitans. La cité tombe aux mains des Espagnols en 1521. Cortes en fait la capitale de la Nouvelle Espagne.

Moctezuma

Souverain du Mexique, Moctezuma exerce son règne de 1502 à 1520. Durant ce temps sa préoccupation première est de consolider l'œuvre de ses prédécesseurs et de maintenir le contrôle de la Triple Alliance sur les territoires conquis. Pris en otage par Cortes, il meurt tué par les siens, ou par les Espagnols selon les sources.

Oviedo Gonzalo Fernandez de

Né à Madrid en 1478, il est chroniqueur des Indes et séjourne à la cour en Italie. Il part dans la flotte de Pedrarias en 1514 et traverse à plusieurs reprises l'Atlantique pour défendre les intérêts des colons qu'il représente. Il occupe les fonctions de voyer des fonderies d'or de la Terre Ferme, d'alcade de la forteresse de Saint Domingue et meurt à Madrid en 1557.

Velazquez Diego

Originaire de la ville de Cuellar, il est lié à Rodriguez de Fonseca. Il débarque sur l'Hispaniola en 1493 et devient lieutenant gouverneur de Cuba à partir de 1511. il envoie Grijalva puis Cortes au Mexique. L'expédition cortésienne sera lourdement marquée par les luttes intestines entre Diego Velazquez et le capitaine. Il essaie de reprendre le contrôle de la conquête par l'intermédiaire de Panfilo de Narvaez mais l'entreprise est un échec.

Table des matières

Sommaire	4
Introduction	6
Partie 1 : Ailleurs - La découverte de l'Amérique : un nouvel Ailleurs.....	16
Chapitre 1 – Partir : motivations	17
A. LES INTERETS NATIONAUX.....	17
1. UNE VOLONTE D'EVANGELISATION.....	17
2. L'ATTRAIT DES RICHESSES DE L'ASIE : A LA RECHERCHE DU GRAND KHAN.....	20
3. L'ACCROISSEMENT DES TERRITOIRES.....	22
B. MOTIVATIONS PERSONNELLES	23
1. LES SOURCES DE LA RICHESSE.....	24
2. UN DESIR D'ASCENSION ET DE RECONNAISSANCE SOCIALE	25
3. PARTIR A L'AVENTURE.....	27
Chapitre 2 – Un monde inconnu, immense et imprévisible	30
A. UNE AVANCEE AVEUGLE	30
1. MAIS OU SOMMES-NOUS ?.....	31
2. QUELLES CONNAISSANCES ?	32
3. L'IMPORTANCE DES EXPERIENCES.....	34
B. LA DILATATION DE L'ESPACE ET DU TEMPS	36
1. D'INNOMBRABLES ILES, DES TERRITOIRES INFINIS	37
2. UN RAPPORT SPATIO-TEMPOREL MODIFIE	38
C. L'INCERTITUDE FACE AU LENDEMAIN.....	39
1. DES RESEAUX MOUVANTS ET INSTABLES	40
2. L'IMPREVISIBILITE DES EVENEMENTS	40
Chapitre 3 – Un environnement hostile, une mort omniprésente	44
A. UNE REALITE TRES DIFFICILE	44
1. D'UNE VISION IDYLLIQUE A UN EMPIRISME FUNESTE	44
2. DES OBSTACLES AU QUOTIDIEN : LA FAIM, LA SOIF, LES MALADIES ET LES BLESSURES.....	47
3. LES EPREUVES TERRESTRES ET MARITIMES	48
B. Un perpétuel état de guerre	50
1. LA MENACE CONSTANTE DES ATTAQUES INDIGENES	50
2. ASSURER SES ARRIERES, ETRE TOUJOURS PRETS	51
3. LE CHOC DES EMPIRES.....	52
C. ANGOISSES, PEURS ET MECONTENTEMENT	54
1. LA PEUR AU VENTRE	54
2. LE DESENCHANTEMENT	56

Chapitre 4 – Seuls au monde	59
A. LOIN DE LA PENINSULE, LOIN DE LA COURONNE : LE DERACINEMENT ET L'ISOLEMENT.....	59
1. UN RAPPORT NUMERIQUE TRES FAIBLE/	59
2. L'ABSENCE DU TERROIR.....	61
3. L'IMPORTANCE DES VAISSEAUX : UN LIEN INTRAEUPEEN	62
B. LA RECHERCHE DE REPERES.....	65
1. LA PRESENCE DE DIEU	65
2. L'ATTACHEMENT AU PROTOCOLE	67
3. UN SYSTEME INSPIRE DE LA VIEILLE ESPAGNE	68
4. LA CREATION DE NOUVEAUX RESEAUX.....	69
C. DES CONSEQUENCES SUR LE COMPORTEMENT.....	71
1. UNE EXPLOSION DE SAUVAGERIE	71
2. REMISE EN CAUSE DE L'AUTORITE ET PRISES D'INITIATIVES AUDACIEUSES ET PERSONNELLES	72

Partie 2 - A la rencontre d'un Autre : les Indiens 78

Chapitre 5 – Un autre à la fois proche et lointain.....	79
A. LES DIFFERENCES, CŒUR DU REJET FACE A L'AUTRE	79
1. MŒURS ET APPARENCES	80
2. IDOLES, SACRIFICES ET ANTHROPOPHAGIE	82
3. DES NOTIONS DE VALEURS QUI DIVERGENT.....	83
B. DES ELEMENTS D'ACCEPTATION.....	85
1. DES VALEURS GUERRIERES COMMUNES	85
2. DES LIENS QUI SE TISSENT : COMPAGNONNAGE, MARIAGE, PARRAINAGE	86
3. BEAUTE ET GRANDEUR DES CIVILISATIONS INDIENNES ET EUROPEENNES	88
C. LA COMMUNICATION : UN PONT ENTRE DEUX MONDES DISTINCTS	89
1. AUCUN REPERE EN COMMUN.....	90
2. LA FORMATION D'INTERPRETES	91
3. VERS UNE MEILLEURE COMPREHENSION : LES ENQUETES DES MISSIONNAIRES	92

CHAPITRE 6 – VALORISATION ET DEVALORISATION DES INDIENS : LA POSITION DE L'AUTRE.....	95
A. CATEGORISATION.....	95
1. « GENTILS » INDIENS	95
2. « MECHANTS » INDIENS	97
3. LES « EMPIRES »	98
B. HIERARCHISATION	100
1. DES INDIENS INFERIORISE	100
2. DES EUROPEENS DIVINISES	103
C. DES CRITERES DE POSITIONNEMENT SOCIAL.....	105
1. UN ASPECT UTILITAIRE.....	105
2. UNE VISION MANICHEENNE	107

Chapitre 7- L'héritage des contacts avec d'autres cultures	110
A. SOUS LE PRISME DE L'ISLAM.....	110
1. LES MAURES, L'ALTERITE ESPAGNOLE	111
2. LE LEGS DE LA RECONQUISTA	112
3. L'INFIDELE, L'ENNEMI PRIORITAIRE DE LA CHRETIENTE	113
B. LA REFERENCE ITALIENNE ET ANTIQUE	115
1. L'ITALIE : DES MODELES ILLUSTRÉS, UN AILLEURS FAMILIER	115
2. CIVILISATIONS AMERINDIENNES ET ANTIQUITE, UN MEME STATUT ?	116
C. L'EXPERIENCE CANARIENNE.....	118
1. LA PREMIERE COLONIE ESPAGNOLE, PREMISSE DE L'ATLANTIQUE.....	118
Chapitre 8 – L'expérience d'altérités familiares	121
A. DANS LE CADRE DE LA CONCURRENCE INTERNATIONALE	121
1. VOLS ET EXACTIONS : QUAND LE CHEMIN DES ESPAGNOLS CROISE CELUI DES FRANÇAIS.....	121
2. LES ANGLAIS VERS LE NORD	123
3. L'AVANCE DU PORTUGAL	124
B. LES ACTEURS DE L'AMERIQUE AU CŒUR D'UN RESEAU DE RIVALITES	125
1. UNE FORTE HETEROGENEITE DES ACTEURS EN PRESENCE	125
2. LES LUTTES ENTRE CLANS : L'EXEMPLE DE DIEGO VELAZQUEZ ET HERNAN CORTES.....	126
3. DES RIVALITES QUI PEUVENT ALLER LOIN	127
Partie 3 - La conquête de l'Autre et de l'Ailleurs	132
Chapitre 9 – L'échange avec l'Autre basé sur l'inégalité	133
A. LES APPORTS DES CONQUISTADORES : LES FONDEMENTS DE L'EUROPE.....	133
1. LE DOMAINE RELIGIEUX : LA CONVERSION AU CHRISTIANISME.....	133
2. DES GAINS MILITAIRES : DES PACTES DE DEFENSE ET D'ALLIANCE.....	137
3. ACCORDS COMMERCIAUX : DE NOUVEAUX PARTENAIRES	139
B. UNE CONTREPARTIE QUI S'AVERE BIEN PLUS CONTRAIGNANTE : LA VASSALITE	140
1. L'UTILISATION DES RESSOURCES	141
2. L'EXPLOITATION DES HOMMES	143
3. L'INGERENCE DANS LES DECISIONS INDIENNES	145
C. UNE COLONISATION MELEE D'INTENTIONS PACIFIQUES.....	147
1. LES POPULATIONS INDIGENES : UNE AIDE PRECIEUSE ET INDISPENSABLE	147
2. APPATS ET CHATIMENTS	150
3. DES POINTS DE NEGOCIATIONS.....	152
Chapitre 10 – Destruction et déstructuration des sociétés indiennes.....	155
A. DES POPULATIONS EXTERMINEES.....	155
1. MALADIES, MAUVAIS TRAITEMENTS ET GUERRES	155
2. UN DESIR DE S'ENRICHIR PLUS FORT QUE TOUT.....	157
3. CHASSE, PECHE, ELEVAGE : DES ACTIVITES TRADITIONNELLES DE PRODUCTION LAISSEES A L'ABANDON	159

B. LES CONDITIONS DE LA SOUMISSION	161
1. UNE EXPLOITATION DEMESUREE.....	161
2. UNE DOMINATION DESORDONNEE.....	162
C. L'ABOLITION DES VALEURS ET DES REPERES	163
1. LE BOULEVERSEMENT DE L'ORDRE DES CHOSES ET L'EFFACEMENT DES MEMOIRES	163
2. VOLONTE DIVINE CONTRE VALEUR PAÏENNES : IMPLANTATION DES DOGMES PORTES PAR LE CHRISTIANISME.....	166
3. UN AILLEURS EUROPEANISE DE JOUR EN JOUR.....	167
Chapitre 11 – Un comportement légitime ?.....	170
A. LA NOTION DE GUERRES JUSTES	170
1. LA PROTECTION DES INNOCENTS CONTRE LA TYRANNIE DES CHEFS ET DES LOIS INDIGENES	171
2. UNE MISSION NATIONALE ET DIVINE : L'OBLIGATION D'INTERVENIR	172
3. LA LEGITIMITE DE LA CONQUETE	173
B. LES CONQUISTADORES, DETENTEURS DE LA VERITE ABSOLUE.....	175
1. EGOCENTRISME, ASSIMILATION : L'IDENTIFICATION DE SES PROPRES VALEURS AVEC LES VALEURS EN GENERALE	175
2. L'ABSENCE D'EMPATHIE, COMPRENDRE POUR MIEUX PRENDRE.....	177
C. DES ADVERSAIRES EUROPEENS : LES DEFENSEURS DE LA CAUSE INDIENNE.....	178
1. DES OPPOSANTS : L'EXEMPLE DE BARTHOLOME DE LAS CASAS	178
2. LE DESTIN EXCEPTIONNEL DE GONZALO GUERRERO : LA PREUVE D'UNE INDIANISATION POSSIBLE 180	
Chapitre 12 – La projection de l'Européen en Amérique.....	184
A. L'ELABORATION D'UN MODELE EUROPEEN.....	184
1. L'OCCIDENTALISATION DE L'AMERIQUE LATINE, LA DIFFUSION DES MODES DE VIE ET DE PENSER DE L'EUROPE.	184
2. LA CREATION D'HOMMES NOUVEAUX ET L'UNIFORMISATION DES ETRES.....	185
B. LA RENCONTRE AVEC L'AUTRE LIEE A LA DECOUVERTE DE SOI-MEME	187
1. LE REFLET DU MIROIR : L'AMBIVALENCE ENTRE LE DISCOURS ET LES ACTES	187
2. L'IDENTIFICATION DE L'AUTRE COMME IDEAL DU MOI.....	189
Conclusion.....	194
Sources	198
Bibliographie.....	199
Table des annexes.....	208
Table des illustrations.....	215
Table des cartes	222

Table des figures	234
Glossaire.....	239
Index des noms de lieux et de personnes.....	240
Table des matières.....	245
Résumé.....	343

RÉSUMÉ

La découverte et la conquête de l'Amérique est ici étudiée selon le point de vue unique d'Espagnols ayant décidés de participer à l'aventure. L'approche est de vivre les évènements en essayant de pénétrer leurs modes de penser. La découverte des contrées infinies, celle des populations indiennes nombreuses et variées, l'adaptation puis la conquête sont au cœur du récit. En fil conducteur ce sont les différentes visions de ce nouvel Ailleurs et de ce nouvel Autre qui se détachent pour donner un point de vue particulier cette recherche et mettre à jours les changements apportés par l'année 1492 et fondateurs de ce changement de période qu'elle représente.

Este trabajo trata del descubrimiento de la America Latina para los conquistadores espanoles durant los cincuentos primeros anos de la aventura. Los hombres encuentran un otro paisaje, diferentes poblaciones locales y empiezan sus caminos en direcion de la conquista. Antillas, Mexico, Peru, Nicaragua, varias son las islas u las tierras donde la influencia espanol se hace. Este estudio quiere ver este episodio a dentro de la cabeza de los exploraciones. Apoyar en las emociones de los protagonistas. Vivir la historia a traves de las piensas, de los comportamientos y las emociones.

MOTS CLÉS : conquistadores, explorateurs, Amérique Espagnole, Nouveau Monde, Indiens, Mexique, Antilles, Colomb, anthropophagie, cannibale, sacrifice, Atlantique.